

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

—

TOME QUATRIÈME.

AVRIL 1834.

BRUXELLES,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

1834.

SALON DE 1834.

TROISIÈME ARTICLE.

LES PLAFONDS. — MM. COGNIET ET STEUBEN. — LES GRANDES TOILES, etc., etc.

La dernière exposition nous donna l'occasion d'entrer dans quelques développemens sur la peinture ornementale. Nous ne rentrerons pas dans ces généralités, quoique la langue des arts soit riche pour qui aime à revêtir ses idées de formes nouvelles. Restons aujourd'hui dans les limites étroites de notre examen.

Le plafond de M. Léon Cogniet est une des belles pages offertes cette année à l'attention de la critique. Ce tableau, exécuté pour le point d'optique de la peinture ordinaire, attirerait certainement aussi la foule. Le sujet d'ailleurs est populaire; il s'adresse aux sympathies des masses. Le sentiment qu'inspirent de pareils sujets dédommage l'artiste de ce qu'il perd à la forme prosaïque des figures modernes. L'Expédition d'Égypte sous les ordres du général Bonaparte : tel est le texte sur lequel M. Léon Cogniet avait à broder les ornemens de l'une des salles du Musée où sont rassemblés les papyrus, les manuscrits grecs et autres monumens de l'art égyptien. M. Cogniet a pris à peu près le même parti de décoration qu'avait suivi M. Alaux dans un plafond voisin; c'est-à-dire qu'au lieu de couvrir d'un seul tableau le vaste espace qu'il avait à décorer, comme d'autres l'ont fait assez maladroitement, il a divisé cet espace en neuf compartimens inégaux, dont huit servent d'encadrement au tableau principal. Le sujet est ainsi décrit au Livret :

« Le chef de l'expédition, entouré de savans et d'artistes, dirige » leurs travaux et les mouvemens des troupes qui les protégent. » Le champ des compartimens qui entourent le tableau est peint couleur bronze ou or, et le ton des ornemens figurés sur les panneaux de gauche et de droite, les seuls terminés jusqu'à présent, les isolent entièrement des objets introduits dans la grande scène par l'artiste. Le même soin est apporté dans la peinture des voussures figurant en bas-relief la bataille d'Aboukir, la révolte du Caire, le pardon aux révoltés, la peste de Jaffa, sujets déjà célèbres par les tableaux de MM. Gros, Girodet et Guérin, auxquels M. Cogniet n'a pas craint d'avoir recours, en leur empruntant leurs principaux groupes. Cette habile division de l'espace met d'abord le spectateur à portée d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du sujet principal, et l'effet en est d'autant plus satisfaisant, grâces à la disparité absolue des tons employés dans les ornemens qui l'entourent. Sous ce rapport, il n'y a qu'à féliciter M. Cogniet. Est-il également irréprochable dans les autres parties de son œuvre? Nous ne saurions l'accorder. Sa composition nous paraît plus gracieuse que sévère : or ce n'est pas là sans doute le but qu'il se proposait d'atteindre. Le groupe d'officiers, de savans et d'artistes attachés à l'expédition, au-devant duquel se trouve le général Bonaparte dans l'attitude de l'homme qui commande à tous, est la seule partie du tableau à la hauteur du sujet, par le goût et la gravité de la composition; mais ce groupe se trouve au second plan entièrement dans l'ombre, parce qu'il est abrité sous une tente contre les ardeurs du jour. C'est une licence aux dépens de la règle, qui veut que l'objet principal soit toujours dans la plus grande lumière, surtout s'il n'occupe pas le premier plan. Nous connaissons, il est vrai, des exceptions brillantes à cette règle dans les œuvres des maîtres des écoles de Venise et de Bologne; mais ici les autres parties de la composition qui accaparent toute la lumière sur les premiers plans, ne nous paraissent pas avoir la dignité convenable. Que penser, par exemple, du sérieux presque comique de ce grenadier qui s'occupe à regarder d'un air dédaigneux une momie qu'un jeune tambour et un Arabe apportent pour la soumettre à l'examen des savans? Que dire du rire prétentieux du jeune tambour qui se mire avec tant de complaisance dans la dorure? Ces traits d'esprit français sont charmans dans les ingénieux croquis de MM. Horace Vernet, Charlet, etc.; mais devaient-ils trouver place dans les orne-

mens de la salle qui renferme les papyrus, les momies et les autres dépouilles scientifiques des imposantes pyramides? Que dirait l'artiste d'un auteur qui introduirait un couplet de vaudeville dans un drame? Si nous passons à l'exécution de M. Léon Cogniet, nous y retrouvons son pinceau brillant et facile. Peut-être y a-t-il un peu trop de coquetterie dans la touche et dans le choix de certaine couleur d'étoffe, comme celle de la veste du mamelouck assis aux pieds du général, et dans le vêtement entier du hussard qui vient prendre des ordres; mais à part cette coquetterie un peu prétentieuse au milieu des sables arides où la scène est placée, nous devons dire que M. Cogniet a déployé là toute l'habileté de son pinceau. A chacun son esprit, son genre, à chacun sa gloire; car il y en a pour tous les genres d'esprit et de talent. A MM. Charlet et Bellangé les scènes militaires dans un petit cadre, à M. Léon Cogniet des scènes plus sérieuses, telles que son ÉPISODE DU MASSACRE DES INNOCENS OU SAINT ÉTIENNE.

Si nous avons été sévères pour le plafond de M. Cogniet, c'est peut-être pour avoir droit de l'être encore davantage pour celui de M. Steuben qui était chargé de nous peindre la clémence de Henri IV après la bataille d'Ivry. M. Steuben n'avait pas à lutter comme M. Cogniet, contre la nécessité de poétiser le costume de notre temps, car c'est un avantage pour l'artiste d'échapper aux termes d'une comparaison positive et de n'avoir d'autre condition à remplir que celle de la vraisemblance. Mais on dirait que M. Steuben[1] a cette fois été chercher sa poésie à certains théâtres où l'on se pique aussi, comme on sait, de vérité en fait d'art. Ce qui pourrait arriver de plus heureux à M. Steuben, ce serait que les frères Franconi vinssent réclamer sa composition entière pour en faire le sujet du tableau général d'un mimodrame. Au moins dans le Cirque-Olympique, les chevaux et les hommes pourraient se mouvoir, parce qu'ils seraient vivans, et ceux de M. Steuben n'ont jamais vécu. La voix du Seigneur aurait beau retentir dans la vallée de Josaphat, ou la trompette du jugement dernier faire son irrésistible appel, ils ne bougeraient pas plus que les fantômes en cire de Curtius. Il est inutile d'ajouter que les lois de proportion et de goût si bien observées par M. Cogniet pour mettre le spectateur à son aise, ont été considérées comme des entraves inutiles par M. Steuben; il a couvert d'un seul jet l'espace immense qu'on lui avait réservé à l'aide de figures colossales que l'œil ne

saurait embrasser sans peine. On ne peut cependant se refuser à reconnaître que cette peinture est encore un ornement agréable; l'exécution n'est point sans mérite, et n'a point qui vent le talent de M. Steuben.

Hâtons-nous de rentrer dans le grand Salon où nous allons retrouver d'abord Les Femmes d'Alger dans leur appartement, par M. Delacroix. Que ce soit un talent bien incorrect et bien incomplet sous certains rapports que celui de M. Delacroix, on le dit et je l'accorde, puisque la critique doit prêter à l'amitié même ses yeux de lynx; mais à bien examiner ses œuvres, il y a toujours chez M. Delacroix une volonté d'artiste. Me niera-t-on que son tableau des Femmes d'Alger se distingue par la suavité de l'effet et l'harmonie de la couleur, par une certaine naïveté de pose et d'expression? Si les formes ne sont pas toujours belles, ou choisies, elles ont cependant du charme, quelque chose de franc, d'individuel, qui nous saisit à la première vue, qu'on ne pourrait définir et que l'on comprend plus par l'ame que par les yeux; il possède enfin cette poésie qui ressemble à celle de la musique, moins fugitive et tout aussi variée. Arrêtez-vous dans les galeries du Salon devant La Bataille de Nancy, où fut tué Charles-le-Téméraire. L'effet en est terrible et fatal comme la catastrophe qui s'y accomplit. Les combattans se rencontrent et se heurtent avec toute l'énergie, tout le mouvement d'une vraie mêlée. A la rescousse, chevaliers bourguignons, voyez le désespoir de votre malheureux prince embourbé dans un étang d'où il ne peut sortir sans rencontrer un ennemi. — Pour comprendre toutes ces belles choses, faut-il donc être artiste? serait-ce hélas! plutôt des indications de pensées en peinture que des pensées rendues? M. Delacroix a la conception vive et facile d'un homme d'esprit, mais il n'a pas toujours la persévérance d'un artiste dans l'étude. Il est satisfait trop facilement : ses tableaux de petite dimension sont plutôt des esquisses brillantes de verve, que des ouvrages comme les grands maîtres nous ont appris à les concevoir, sinon à les imiter. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons dans M. Delacroix le peintre du Massacre de l'évêque de Liége et Des Anges qui apparaissent a Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. La grâce et l'énergie sont deux qualités assez rares chez un seul artiste, pour qu'il nous soit permis de distinguer M. Delacroix entre tous ses rivaux.

M. Ziegler, dans son Saint Georges victorieux, paraît cette an-

née plus préoccupé de la forme et de l'effet pittoresque que de l'expression. Celui qui a fait le GIOTTO CHEZ CIMABUE et le DOGE FOSCARI MOURANT, retrouvera, nous n'en doutons pas, quand il le voudra, ce langage qui parle au cœur et n'appartient qu'à lui. Jusque-là nous ne voulons pas blâmer la variété de ses études, nous prétendons seulement l'avertir de peur qu'il ne s'égare dans le chemin où l'écho lui manquerait bientôt. Toutefois dans la voie nouvelle qu'a voulu s'ouvrir M. Ziegler, il se montre égal à lui-même et supérieur à beaucoup d'autres. L'armure dont saint Georges est revêtu est un chef-d'œuvre d'exécution ; le cheval est dessiné avec fermeté et modelé avec précision ; mais le dragon, quoique monstrueux par le contour et horrible par sa couleur livide, n'a jamais dû inspirer grande frayeur au saint dont l'épée brillante et bien acérée n'a pas grand' peine à pénétrer dans ce corps mou et d'une solidité peu résistante : c'eût été tout juste une transition entre le dragon artificiel et ce dragon véritable dont le fameux chevalier Dieudonné de Gozon délivra l'île de Rhodes après avoir exercé son dextrier et ses chiens au combat contre le mannequin.

M. Scheffer aîné a emprunté les sujets de ces deux tableaux de cette année à lord Byron et Schiller. Nous connaissons deux manières à M. Scheffer, qui par l'une se rapproche des maîtres allemands, et par l'autre des hollandais, tour à tour imitant Holbein, comme dans sa MÉDORA attendant le retour du corsaire, ou Rembrandt dans LE COMTE DE WIRTEMBERG PLEURANT SUR LE CORPS DE SON FILS, mort dans un combat. Nous nous sommes déjà expliqués sur l'hésitation de M. Scheffer, qui ne nous paraît pas avoir assez foi en lui-même. Nous ajouterons cependant que nous aimons mieux le voir imiter Rembrandt qu'Holbein. Sa propre manière de sentir s'arrange mieux de la richesse des effets que de la simplicité des contours. Sa MÉDORA peut servir de preuve à cette opinion. Ici, à force de simplifier le contour, M. Scheffer est devenu raide et uniforme. L'invention de la tête et son expression mélancolique révèlent cependant la sensibilité de l'artiste ; mais dans l'autre tableau M. Scheffer a su nous émouvoir plus vivement : l'expression du vieux comte a quelque chose de déchirant et d'élevé dans sa douleur ; c'est bien là le vieillard qui perd tout ce qui l'attachait à la vie, et ne se confie plus qu'au ciel. Il joint les mains dans l'attitude de la prière, et pleure. Il y a un bel effet de contraste dans la tête déjà livide du fils

et cette douleur animée du vieux comte. L'harmonie de l'effet est parfaite; les armures des deux chevaliers sont exécutées avec la supériorité du maître. Enfin, des œuvres de M. Scheffer aîné c'est celle-ci que nous préférons.

M. Schnetz se présente à nous avec son COMBAT DE L'HÔTEL-DE-VILLE, page immense où la lumière ne manque pas, ou la vigueur se montre assez souvent. L'arrangement de toute la partie du tableau à gauche du spectateur est heureux. Le groupe d'hommes, dont l'un, blessé à la main droite, passe à l'autre des cartouches, est dessiné avec beaucoup de vivacité et de hardiesse. L'expression du jeune apprenti blessé à mort, et qui jette un dernier coup d'œil sur un drapeau qu'il tient encore, est touchante. Mais tout cela n'a pas suffi à remplir la toile que M. Schnetz avait à couvrir. Le peuple n'est point là assez nombreux, le désordre n'est point assez grand, et le premier aspect de toute la scène n'est point terrible. Le plan très-éloigné où sont jetés les défenseurs du drapeau vaincu réduit leur dimension de manière à ne pas donner grande idée de la lutte à laquelle ils prennent part. En un mot, ce tableau manque d'ensemble et par conséquent d'effet. Est-ce la faute du sujet ou celle de l'artiste? Serait-il plus facile de faire des révolutions que de les peindre? Jusqu'ici tous ceux qui ont essayé de traiter les sujets de juillet 1830 n'ont guère mieux réussi que M. Schnetz.

LE DERNIER JOUR DE POMPÉI, par M. Bruloff, pensionnaire de l'empereur de Russie, a conquis les suffrages des connaisseurs de Rome et de Milan. Nos artistes sont plus difficiles. Si j'étais M. Bruloff, je verrais dans l'accueil fait à ma toile un dernier souvenir de L'INVASION DES COSAQUES. M. Bruloff est jeune encore; le Danemarck a eu de nos jours son Phidias dans Thorwaldsen, la Russie peut avoir son Apelles. Pour en finir aujourd'hui avec les tableaux de grande dimension, nous ajouterons au catalogue que nous avons donné dans notre premier article le nom de M. Ronjon, dont le tableau de JACQUES CLÉMENT ET LE PRIEUR ne manque ni de vigueur dans le dessin, ni de profondeur dans l'expression; et celui de M. Jollivet, qui dans son tableau de Philippe II à l'Escurial se fait remarquer par une grande habileté dans l'exécution des détails, et une bonne harmonie d'effet.

QUATRIEME ARTICLE.

TABLEAUX DE GENRE : MM. GRANET. — P. DELAROCHE. — DECAMPS. — BELLANGÉ. — H. VERNET. — JOHANNOT. — C. ROQUEPLAN, ETC.

De quelque juste et noble émulation que soient animés nos artistes, ils n'exigeront pas que nous passions ici tous leurs tableaux en revue, ni même que nous nommions tous ceux qui figurent à l'exposition du Louvre, et dont quelques-uns sans doute seraient dignes d'y rester. Ainsi, parmi les peintres de chevalet, ce n'est pas certes par dédain que nous ne nous arrêterons pas long-temps au nom de M. Eugène Lamy, qui est déjà presque aussi populaire que celui de M. Horace Vernet; nous reconnaissons pour de vrais artistes, avec des qualités diverses, MM. Cottrau, Debacq, Badin, Gigoux, Massé, Debay, Destouches, Biard, Jeanron, Saint-Êvre, Lansac, Tassaert, etc. Ils n'ont rien produit cependant qui pût absoudre la critique, si elle imposait à ses lecteurs une analyse minutieuse et complète du talent de chacun d'eux; il n'est aucun de leurs tableaux qui ne le cède à LA MORT DU POUSSIN, dont nous avons promis de parler plus longuement. — C'est dans un coin de son atelier, sur un lit bien simple, que M. Granet fait rendre le dernier soupir au Poussin. Tout ce qui entoure le lit de mort révèle en quelque sorte ce qui s'est passé depuis quelques jours dans ce lieu. Les attitudes des divers acteurs accusent l'accablement qui accompagne les veilles auprès d'un agonisant. Deux ecclésiastiques récitent les dernières prières; un dignitaire de l'église, le cardinal Massimo, exprime son intérêt pour le grand artiste en homme convaincu qu'il n'y a plus de vie pour lui que dans les œuvres de son génie; mais une femme témoigne une sollicitude à la fois plus empressée et plus confiante, en cherchant à ranimer le malade par quelques sels. Il règne enfin sur cette toile une clarté lugubre qui inspire au spectateur une sorte de recueillement, seule manière laissée au pinceau de rendre le silence. Des deux tableaux qui décorent l'atelier du Poussin, l'un dit ingénieusement, comme ferait une devise parlante, quel fut le noble but que l'artiste se proposa tou-

jours dans ses travaux, l'autre applique au Poussin lui-même ce souvenir de la mort qu'il jeta si poétiquement au milieu d'une de ses plus gracieuses compositions. Le premier de ces tableaux est le Triomphe de la Vérité, le second les Bergers d'Arcadie, où l'on aperçoit, au milieu d'un groupe de pasteurs, un tombeau avec cette inscription. *Et in Arcadia ego!* « Et moi aussi je fus berger en Arcadie! » Tous ces détails montrent que M. Granet a voulu avant tout parler à l'ame. Tout est subordonné par lui à la pensée philosophique de son tableau; voilà pourquoi il y a quelque chose à dire de ses étoffes et de ses chairs, de l'exactitude de son dessin, de la manière dont ses membres sont attachés. Quant à l'imitation proprement dite, cette imitation matérielle poussée si loin par les Vénitiens et les Hollandais, vous ne la trouvez pas plus dans les ouvrages de M. Granet que dans un lavis. Il ne faut pas lui demander autre chose qu'une composition grave, sagement conçue, toujours appropriée à son sujet, des attitudes et des gestes vrais d'intention. Il combine merveilleusement l'ombre et la lumière; son effet est toujours franc, éclatant même quelquefois: accordez-lui cela, et il vous fera bon marché de ses chairs, touchées plutôt que peintes; de ses étoffes, auxquelles manque la souplesse, et sans variété de tissus. Voulez-vous avoir absolument raison contre les défauts de ce maître? cherchez son Vert-Vert, tableau tout aussi juste de pantomime que l'autre, tout aussi vrai d'expression, tout aussi adroit d'arrangement. Mais ici les figures étant de dimension plus grande, l'imitation matérielle devenait plus nécessaire. Je n'aime pas plus que vous dans le tableau de Vert-Vert ces formes qui manquent de beauté et de grâces. Je n'y reconnais pas les jolies visitandines de Gresset, innocentes, mais un peu rieuses; sages, mais naïves.

Nous retrouvons M. Paul Delaroche dans la peinture de genre, et nous pouvons amplement nous dédommager devant ses petits cadres des réserves que nous avons faites en admirant sa grande page. C'est ici que M. Paul Delaroche est supérieur à lui-même; c'est ici qu'il est sûr de son pinceau, sûr de tous ses effets. Voyez d'abord son Galilée: le dos tourné contre une fenêtre dont les rideaux rouges laissent introduire un rayon de soleil, le philosophe est entouré de livres et d'instrumens astronomiques dans ce beau désordre qui plaît tant aux artistes et aux savans. Armé d'un compas, il cherche la solution d'un problème, ou plutôt il la

tient déjà, et c'est en vain que l'inquisition lui fera rétracter son système : la terre tournera : *e pur si muove !* L'effet de ce petit tableau est délicieux ; la tête et les mains sont d'un caractère vrai de dessin, la pose de l'astronome donne bien l'idée de ses études ; il y a enfin dans la touche des moindres détails toute la finesse des bons Flamands. — Avec GALILÉE, M. Paul Delaroche a exposé une SAINTE AMÉLIE.

Sainte Amélie, fille de Christian, prince souverain des Ardennes, au temps de Charlemagne (dit la légende), avait construit dans le jardin du château de son père un oratoire, et élevé de ses mains un autel. Elle y allait souvent avec de jeunes filles pour l'orner des fleurs et des fruits de la saison et y faire sa prière.

On se rappelle avoir vu à l'exposition des manufactures royales, en 1832, le grand vitrail destiné à orner la fenêtre de la chapelle du château d'Eu. Le tableau de SAINTE AMÉLIE, exposé aujourd'hui par M. Delaroche, n'est autre que le modèle du sujet peint dans le compartiment principal de ce vitrail. L'artiste s'est appliqué à reproduire dans cette peinture le style des maîtres de la renaissance en Italie, tels que le Perugin, pour en citer un. Dans ce nouveau système, M. Delaroche ne s'est pas montré moins habile que dans l'imitation des Flamands ; son tableau de SAINTE AMÉLIE n'est pas moins parfait que celui de GALILÉE. Les expressions en sont ravissantes ; rien de plus heureux que l'arrangement de ces trois figures au pied d'un autel orné avec élégance ; elles respirent toutes les trois un air de dévotion, de calme et de recueillement. On pourrait bien critiquer le choix des riches étoffes dont s'est parée la sainte. La piété des reines est plus simple dans leur oratoire ; mais la destination de cette peinture répond à la critique. C'est un ornement auquel le verre donne sa transparence ; la richesse de la couleur y est seule agréable aux yeux et seule saisissable.

Nous ne prétendons pas distribuer les rangs ; mais il nous semble que peu de peintures de cette année ont l'*originalité* absolue des trois tableaux de M. Decamps. Quelques artistes cherchent cependant quelque ressemblance entre sa DÉFAITE DES CIMBRES et la fameuse bataille de Salvator Rosa. Peut-être, en effet, pourrait-on indiquer une analogie dans les systèmes des deux peintres : c'est la même fougue d'imagination chez Salvator et M. Decamps ; mais quelle différence dans les détails de l'exécution ! D'ailleurs M. De-

eamps expose trois tableaux très-divers de style et qui offrent tous également sa manière à lui, cette manière tout individuelle, qu'on ne saurait imiter sans s'annuler soi-même. La nature de ce beau talent est bien plus dans l'exécution que dans la pensée. Il y a chez M. Decamps une spontanéité qui dit assez qu'il est né peintre et obéit à une sorte d'instinct d'imitation, bien plus qu'à une inspiration réfléchie. Ce n'est point de la noblesse de l'expression, de la poésie du sujet qu'il s'inquiète : c'est le mouvement, c'est la vie de la nature qu'il essaie de reproduire. Dans sa Défaite des Cimbres, il faudrait des jours entiers pour se rendre compte de tout ce qui se passer parmi ces masses ébranlées, au dénombrement desquelles l'œil le plus exercé ne peut suffire. Son ciel, couvert de nuages et modelé avec vigueur, est bien la source de sa lumière ; ses terrains ont toute la solidité qui convient. Voyez comme à distance se dessine bien le plan de la bataille au milieu d'un site aussi *accidenté*. Dans ce ravin, creusé sur le devant, voilà d'abord, se heurtant, confus et en désordre, les cent mille prisonniers de Marius. Sur le second plan, on distingue le général romain commandant ses légions innombrables. Le combat dure encore; mais on peut juger de la victoire à la position des deux armées. Plus loin, des chars sont abandonnés par les vaincus, ainsi que les tentes qui formaient leur camp. Les phalanges romaines, dont on voit au loin briller les lances, les casques et les cuirasses, descendent comme un torrent au milieu de rochers qui forment gorge et viennent ceindre cette scène de carnage, où tout un peuple sera massacré. On aperçoit une ville sur un plateau élevé au-dessus du lieu de la bataille, et des montagnes bornent l'horizon. Il faut renoncer à la description d'un tel tableau; mais on ne peut se lasser de le regarder, tant ces hommes, ces chevaux, ces machines, quoique seulement indiqués, s'emparent de votre imagination.

La foule s'arrête aussi devant un Corps-de-garde sur la route de Smyrne a Magnésie, du même artiste, où éclate une grande puissance de lumière et une belle harmonie de clair-obscur. La scène y est insignifiante : ce sont des soldats occupés chacun de son côté; l'un joue de la mandoline, d'autres fument sur un lit de camp, celui-ci demande à boire en souriant à un jeune enfant, celui-là étanche sa soif à l'aide d'un vase qu'il tient de ses deux mains, un autre, assis à l'entrée du corps-de-garde et qui parait

être le chef, s'entretient paisiblement avec deux officiers debout auprès de lui. Tout cela est d'une vérité d'attitude, de tournure et d'expression, qui ne permet pas de douter que tous ces personnages puissent agir et se mouvoir selon leur volonté. Que M. Decamps déploie sur une grande toile la verve et la vigueur de son effet, qu'il modèle une tête de grandeur naturelle et rende les chairs comme il exprime la vie dans une simple pantomime, nous aurons notre Rembrandt.

Le troisième tableau de M. Decamps, inscrit au livret sous ce titre : UN VILLAGE TURC, ne se compose, en effet, que de plusieurs habitations d'un aspect assez pittoresque et de quelques figures sur des plans éloignés ; mais la scène principale est la réunion de trois innocens *baudets*, gardés par un petit garçon ; l'un est paisiblement occupé à manger sa ration, contenue dans un sac qui lui couvre une partie de la tête, le second rumine ou rêve, le troisième brait. On n'a pu oublier la galerie de singes que M. Decamps avait exposée l'année dernière, et la collection de chiens exposée l'année précédente ; combien de talent cet artiste dépense en vrai prodigue à exprimer ce qu'il y a de bonhomie et de finesse dans les habitudes des animaux. C'est le La Fontaine de notre peinture moderne.

M. Horace Vernet nous a envoyé de Rome deux tableaux d'un mérite bien inégal, l'ARRIVÉE DU ROI AU PALAIS-ROYAL, LE 30 JUILLET 1830. A mesure que les événemens comme ceux des trois jours s'éloignent dans la perspective du passé, ils grandissent ordinairement, et acquièrent une poésie nouvelle. M. Vernet a-t-il au contraire voulu rapetisser les acteurs de ce grand drame? Nous ne voyons dans ses personnages que des marchands de contremarques.

La scène DES ARABES DANS LEUR CAMP nous rappelle la bonne peinture de M. Horace Vernet, son goût, la variété de ses expressions et du caractère de ses têtes, avec la vivacité des poses, l'élégance de l'ajustement et cette admirable facilité de composition devenue proverbiale.

Cependant c'est parmi les meilleurs tableaux de M. Horace Vernet qu'il faudrait chercher un pendant à celui de M. Bellangé, LA PRISE DE LA LUNETTE DE SAINT-LAURENT. Il est impossible de donner une idée plus précise d'un combat de notre temps. Quel enthousiasme! quel élan dans cette foule de soldats parvenus sur la brê-

che, et déjà aux prises avec les Hollandais ! Et toutefois comme l'artiste a su rendre l'expression de cet ordre que garde une armée disciplinée jusque dans la fougue de l'assaut ! Il est nuit; mais la scène se trouve éclairée par la lumière factice d'un pot-à-feu lancé par les batteries ennemies, et qui tombe près des officiers, sur la berge du fossé. Cette lumière répand sur tous les objets un reflet pâle, une sorte de lueur infernale, et comme une harmonie terrible.

Grâces au ciel, toutes les mauvaises pièces faites avec le petit chapeau et la capote grise du grand empereur n'ont pu nous gâter la poésie de ce grand drame, dont un des actes les plus étonnans fut le retour de l'île d'Elbe. M. Bellangé a fait un tableau de la scène qui se passa aux portes de Grenoble. Napoléon se présente aux soldats envoyés à sa rencontre; il vient d'invoquer leurs vieux souvenirs. L'enthousiasme de la désertion éclate : un seul homme va redevenir la patrie ; l'aigle ramenée de l'île d'Elbe peut étendre ses ailes, toute la grande armée va se rallier autour de ce groupe qui attend, calme et immobile, l'effet certain de cinq à six paroles magiques. Tous les détails de cette pantomime sont frappans ; la critique a pourtant son mot à placer.

Le désir d'être exact dans la représentation du site a engagé M. Bellangé à prendre une vaste toile, dans laquelle ses personnages obtiennent un trop petit espace. On ne s'occupe guère des montagnes et des villages quand la scène historique a un intérêt aussi puissant ; nous oserons donc trouver un défaut de rapport entre la proportion des figures et celle de la toile.

Nous voudrions bien dire quelque chose de LA PROCESSION DE LA LIGUE, par M. Robert Fleury. Il a dépensé là tant d'études qu'il serait bien injuste de ne pas lui en savoir gré; mais on voit qu'il n'a pu exprimer tout ce qu'il sentait. Les expressions de tous ces moines, gras ou maigres, fanatiques et bigots, sont variées et cherchées, mais cela est bien près de la caricature. On reconnaît que ces hommes et ces femmes du peuple ont passé par les dures épreuves de la famine; mais quoique sur le même plan que les moines, ils ne sont pas de la même grandeur. Si ces observations faisaient douter du talent réel de M. Robert Fleury, il pourrait en appeler à ses ENFANS GARDANT DU GIBIER.

La vocation de M. Clément Boulanger est décidément de faire de la peinture dans le genre vénitien. Son tableau du BAPTÊME DE

Louis XIII est conçu dans le goût de Paul Véronèse. Une distribution très-habile de la lumière et de l'ombre, la richesse des étoffes, la variété des attitudes, attirent l'œil tout d'abord, et excitent la curiosité; mais le tableau est placé si haut pour la dimension des figures qu'il n'est pas possible d'en examiner le détail et de signaler à M. Boulanger les fautes qu'on pourrait y reprendre.

La Mort de Duguesclin, par M. Tony Johannot, ne réalise pas toutes les espérances que nous donnait son tableau de l'année dernière. Ce ne sont plus ces expressions cherchées sur nature, à la façon de Greuse; ce n'est plus cette harmonie d'effet qui nous rappelait les Hollandais; la touche est ici plus ferme, mais sèche et cassante; l'absence des demi-teintes laisse aux prises la lumière et l'ombre, et détruit tout effet; les expressions des têtes sont assez variées; mais la convention s'y fait trop remarquer; l'étude sur nature manque à ce tableau.

M. Alfred Johannot, au contraire, a droit à une réparation d'honneur; car nous fûmes sévères pour lui. Il s'est heureusement inspiré des brillantes pages de M. L. Gozlan, dans la Revue de Paris (le Traité de Madrid). Le tableau de Charles-Quint et François Ier est exécuté avec beaucoup de goût. Il y a peut-être un peu d'exagération dans le caractère de toutes ces figures, et nous préférerions le type des mêmes têtes par M. Gros; mais M. Alfred Johannot peut réclamer le mérite des ressemblances plus exactes, et dans les dimensions de ses figures, cette exactitude n'est pas de mauvais goût.

Nous avions réservé le joli intérieur de M. Roqueplan pour le bouquet de cet article; il ne nous reste que quelques lignes, mais nous n'avons besoin heureusement que d'un mot pour lui rendre justice. Ce tableau (n° 1697) représente un vieil amateur de curiosités qui, s'étant endormi dans son cabinet, est réveillé par le bruit que font des enfans espiègles en cassant ses porcelaines chinoises. Pendant que l'amateur se fâche, il y a là une gouvernante digne de Molière qui rit de la colère de son maître. Il ne s'agit pour elle que de la perte de quelques pots cassés. C'est un chef-d'œuvre de finesse et de goût. M. Roqueplan, cet année comme l'autre, est encore hors de pair.

La Revue de Paris au Salon.

(A. Le Go.)

MOYEN AGE FRANÇAIS [1].

ASILES RELIGIEUX.

DES ASILES EN GÉNÉRAL, JUSQU'A LEUR ABOLITION EN 1539.

§ I.

De tout temps les édifices consacrés au culte de la divinité ont été considérés comme des asiles inviolables dans lesquels les coupables pouvaient espérer un refuge, au moins momentané, contre la vengeance des lois; l'on ne croyait pas qu'il fût permis de porter une main profane sur celui qu'un dieu semblait prendre sous sa protection, et la justice humaine s'arrêtait, à la voix du prêtre, sur le parvis du temple. Le droit d'asile, chez les anciens, se trouvait toutefois circonscrit dans l'enceinte même du lieu sacré; dès que le fugitif parvenait à en toucher le seuil, il était à l'abri de toute poursuite pendant tout le temps qu'il pouvait demeurer près des autels; mais, dès qu'il était contraint de les abandonner, il avait aussitôt à rendre compte de son crime: c'était le seul respect porté à la

[1] Cet article, qui se divise en deux paragraphes, fait partie des recherches sur le *moyen âge français*, par MM. H. Royer-Collard, Alex. Teulet, etc., dont nous avons publié un premier article avec l'introduction, dans la première série de la REVUE DE PARIS.

(*N. du D.*)

divinité dans son temple qui arrêtait le bras de la justice. Mais dès l'établissement de la religion chrétienne le droit d'asile dut prendre naturellement une tout autre importance, car c'était une puissance nouvelle qui s'élevait à côté de la puissance publique, destinée trop souvent à lutter corps à corps avec elle. Dans les premiers temps, ces deux puissances marchant toutes deux d'accord, les premiers empereurs se faisaient un devoir de publier comme lois de l'état toutes les décisions des conciles, et de doter les églises de toutes les immunités et de toutes les franchises qui pouvaient relever leur autorité aux yeux des peuples, jusqu'à ce qu'enfin, la lutte s'étant engagée entre elles, l'on vit la puissance temporelle s'efforcer, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, de reprendre la part d'autorité dont elle avait fait d'abord une concession bénévole. De là vient la difficulté de coordonner les diverses règles qui en différens temps ont régi le droit d'asile. Ces règles variaient suivant que l'Église avait plus ou moins de force, en sorte que souvent les principes qui avaient été admis sans contestation dans un temps se trouvaient abandonnés dans un autre pour être remis plus tard en vigueur. Il ne nous paraît pas cependant impossible de suivre dès son origine l'histoire de ce droit, qui présente des particularités dignes du plus vif intérêt.

Les prêtres chrétiens ont trouvé le droit d'asile établi dans les temples du paganisme, ils l'ont maintenu dans les églises chrétiennes; et s'ils n'avaient fait que lui conserver le caractère qu'il avait eu jusqu'alors, il ne nous resterait qu'à renvoyer nos lecteurs aux dissertations savantes qui ont été composées sur les asiles des anciens, et qui se retrouvent partout. Mais bientôt le prêtre lui-même prit sous sa protection immédiate celui qui avait cherché refuge dans la maison de Dieu, et il le couvrit d'une égide toute-puissante. Alors des stipulations intervinrent entre le prêtre protecteur des réfugiés et le ministre du prince demandant l'exécution des lois. Dans telle circonstance les crimes furent remis et purgés, quelle que fût leur nature; dans telle autre il fut établi un tarif des crimes qui pouvaient être remis et purgés, et de ceux qui, malgré l'intercession divine, devaient recevoir une punition exemplaire: ici telle condition fut apposée, là telle autre; des coutumes diverses

s'établirent suivant les circonstances, et furent érigées en lois.

Dès les premiers temps, l'Église s'attribua dans le gouvernement civil un droit d'intervention fondé sur la haute influence qu'elle exerçait sur les peuples. Cette intervention, toute gracieuse d'abord, finit bientôt par se changer en un droit positif. Il était naturel de donner aux évêques une haute surveillance sur les prisons : c'était leur devoir de les visiter souvent pour y porter les consolations de la religion et appeler les condamnés au repentir ; ils apprenaient en outre, par le moyen de la confession, des secrets qui avaient échappé à toutes les recherches de la justice séculière ; et lorsqu'ils se présentaient au prince pour demander la grâce d'un coupable, leur voix ne pouvait être méconnue ; de là le droit d'intercession attribué aux évêques par les conciles. Et comme, pour exercer ce droit avec justice, il fallait nécessairement s'immiscer dans tous les secrets de la condamnation, les conciles recommandaient aux évêques de n'user de leur autorité qu'après avoir pris connaissance exacte des faits, *causâ cognitâ;* en sorte que c'était pour ainsi dire la révision du procès instruit par les juges laïques qui était attribuée à l'autorité ecclésiastique.

Cette intervention des évêques dans les procédures judiciaires une fois admise après le jugement, il se présentait naturellement une circonstance dans laquelle ils étaient autorisés à intervenir et intercéder avant toute action judiciaire, c'était lorsque le coupable, inconnu à la justice séculière, venait chercher asile devant le tribunal du prêtre et lui demander en confession la remise de son crime, offrant de se soumettre à la pénitence ecclésiastique. Un article exprès de l'un des Capitulaires de Charlemagne, de l'année 789, consacre ce droit de la manière la plus formelle : « Que la vie » sauve soit garantie à celui qui, après avoir commis un » crime digne de mort, mais demeuré secret, se soumet à la » pénitence. » Tels sont les termes de cet article, qui vient immédiatement après l'énumération de tous les crimes qui étaient punis de mort, comme les vols faits avec violence, ou à l'aide d'incendie dans une église, l'inobservation du jeûne dans le carême, le meurtre d'un évêque, d'un prêtre ou d'un diacre ; la pratique des cérémonies païennes où l'on mangeait

de la chair humaine, l'inobservation des règles prescrites pour le dépôt dans la terre des cadavres que l'on s'obstinait à livrer aux bûchers, le refus fait par tout Saxon de se convertir à la foi catholique, les sacrifices humains offerts au diable ou aux démons, les complots formés contre les chrétiens, l'infidélité envers le roi, le rapt de la fille du maître et le meurtre du maître lui-même, *cuncti morte moriantur*. Cependant, ajoute l'article 14, « si celui qui s'est rendu secrètement coupable de » l'un de ces crimes, tous dignes de mort, vient volontairement » chercher refuge aux pieds du prêtre (*ad sacerdotem con-* » *fugerit*), et si, après avoir fait sa confession, il se soumet à » la pénitence, le témoignage du prêtre suffira pour lui ra- » cheter la vie (*testimonium sacerdotis de morte excuset*). »

Le prêtre devait encore l'autorité toute-puissante de son intercession à celui qui, n'ayant pu cacher son crime, et poursuivi par la justice criminelle, venait chercher un refuge dans l'église. C'était la règle des conciles : « Quiconque aura fait » refuge à l'église ne doit pas être livré à la justice séculière, » mais il doit être protégé par le droit d'intercession. » Un capitulaire de 630 atteste même que dans ce cas il ne pouvait être rien fait en justice que de l'avis du prêtre, qui participait ainsi au jugement. Du reste, le réfugié trouvait, suivant les circonstances politiques, et sans doute aussi suivant le caractère de son crime, une protection plus ou moins efficace; en sorte que tantôt il échappait à toute poursuite ultérieure, tandis que dans d'autres cas il n'évitait que la punition corporelle, ou n'avait droit qu'à un sauf-conduit.

Le principe le plus généralement admis en cette matière, c'était la défense, sous les peines les plus sévères, de porter atteinte à la sainteté du lieu servant d'asile. A cet égard, toutes nos lois anciennes confirment de leur autorité les dispositions des conciles, « que nul, porte un capitulaire de 595, » que nul n'ait l'audace d'arracher de l'église le voleur ou le » coupable, quel qu'il soit, qui s'y serait réfugié. » — « Si » quelque coupable, prescrivait Dagobert en 630, fait refuge » à l'église, que nul ne soit assez osé pour l'en arracher par » la violence, du moment qu'il aura mis le pied dans la porte » de l'église; mais que l'on s'adresse alors soit au prêtre de » l'église, soit à l'évêque. »

En effet, le cours de la justice ne devait pas être entièrement suspendu, mais il fallait entrer en composition. Il n'y a point de crime si grand, ajoute l'un des articles de ce capitulaire, pour lequel il ne doive être fait remise de la mort par crainte de Dieu et respect pour les saints; car le Seigneur a dit : « A qui remettra aux autres, il lui sera beaucoup remis; » et à qui ne remettra rien aux autres, il ne lui sera rien remis. » De là il passa en maxime que tous ceux qui feraient refuge à l'église ne seraient point pour cela dispensés de comparaître en justice, mais qu'il leur serait donné dans leur lieu d'asile ajournement à comparaître aux plaids avec assurance d'avoir dans tous les cas la vie et les membres saufs; c'est-à-dire qu'ils devaient échapper à l'application de tout supplice corporel, mais subir toutes autres condamnations; et, comme on le voit, c'était par l'application du droit de grâce que le roi, de sa pleine puissance, faisait remise de la peine en l'honneur de Dieu et des saints. Que si, refusant d'obéir, les réfugiés prétendaient se maintenir dans le lieu d'asile, ils n'en pouvaient être arrachés par force qu'avec l'autorité et le consentement de l'évêque sous la puissance duquel ils se trouvaient, et qui ne devait pas refuser de les livrer sur l'injonction régulière qui lui était adressée. Aussi voit-on dès les premiers temps que quelques exceptions étaient faites, et notamment le capitulaire de 595 que nous avons déjà rappelé contenait une disposition précise à l'égard du rapt, « que si un ravis- » seur fait refuge à l'église, qu'il nous soit rendu par l'évêque » (art. 4). » mais arracher de l'église par violence, même à bon droit, sans le consentement de l'évêque, c'était un sacrilége qui entraînait réparation. « Que s'il se trouve quelque » homme, porte le capitulaire de 630, qui soit assez fier et » orgueilleux pour n'avoir aucune crainte de Dieu ni respect » pour la sainte Église, et qui arrache par force du lieu saint » son esclave fugitif, ou celui à la poursuite duquel il se » trouve, et qui ainsi ne rende pas à Dieu l'honneur qui lui » est dû, qu'il soit condamné par le juge à payer à l'église, à » titre de composition, 40 sols, et au fisc pour amende aussi » 40 sols, parce qu'il doit toujours être rendu honneur à » Dieu, respect aux saints, et gloire à la sainte Église. »

D'autres fois cependant, mais il faut croire que ce n'était

que pour les crimes réservés, ou lorsque peut-être l'évêque refusait de livrer le coupable, et que l'on avait à craindre que l'emploi de la force eût de graves inconvéniens, la puissance publique se bornait à prendre les précautions nécessaires pour que le réfugié ne pût se maintenir dans l'asile où il se trouvait, et pour qu'il fût facilement saisi dès qu'il serait contraint d'en sortir. Alors on faisait le guet auprès de l'église en disposant des gardes tout alentour, afin d'empêcher toute communication du dehors; et c'est à ce cas particulier qu'il faut sans doute appliquer la disposition d'un capitulaire de Carloman rendu vers 744, qui fait défense de donner aucune nourriture aux coupables d'homicides ou d'autres crimes punis de la peine capitale, qui auraient fait refuge à l'église.

Dans la suite, et lorsque l'Église eut perdu son empire, cette coutume de faire le guet auprès des églises où s'était réfugié quelque criminel devint à peu près générale, et elle fut même imposée dans les chartes d'affranchissement comme service public. C'est ainsi qu'une quittance de 1371 constate le paiement fait au nom du prévôt de Paris à Pierre Lesaulnier, charcutier, pour les dépens par lui livrés aux sergens qui étaient commis à épier et à prendre un meurtrier en l'église de Saint-Gervais; et que des lettres patentes du mois de juin 1375, accordées aux habitans de Meulan, en les déchargeant de l'obligation de faire le guet, déclarent toutefois « que se il » avenoit que aucuns malfaiteurs occeissent un homme ou » feissent aucun meurtre ou aucun autre meffait ou aucune » malfaçon et se il se boutoit où moustier (s'il se réfugiait » dans l'église) ou en lieu semblable, lesd. habitans seront » tenus à gaitter. »

Toutefois l'on n'usa pas d'abord d'une pareille rigueur, car il est certain que dans la plupart des cas les réfugiés trouvaient dans les asiles religieux une existence assurée : ils obtenaient ce que l'on appelait alors la paix de l'Église (*pacem Ecclesiæ*). Mais il est présumable que l'on ne persista pas long-temps à leur accorder cette entière impunité, et que l'on vit bientôt s'établir la coutume qui s'est long-temps conservée dans certains pays, de leur donner à choisir entre la comparution en justice et l'exil volontaire.

Cette coutume particulière était suivie notamment en Angle-

terre. Chez les Anglais, celui qui se réfugiait dans une église ou quelque autre lieu saint, lorsqu'il avait fait aveu de son crime, était tenu d'*abjurer* le royaume et de désigner le port qu'il voulait choisir pour quitter le sol de l'Angleterre seulement. Alors on lui délivrait le nombre de rations qui lui étaient nécessaires pour gagner le port, et il lui était défendu de dévier de l'itinéraire que lui traçaient les ordres du roi, comme de séjourner plus d'une nuit dans le même lieu. Il avait à suivre la route la plus directe jusqu'au port où il devait être rendu le jour marqué, pour y mettre à la voile au premier vent favorable, à moins qu'une tempête ou quelque autre péril imminent n'y apportât obstacle. Il ne pouvait d'ailleurs rester dans l'église plus de quarante jours, et son droit était le même, soit qu'il fût déjà condamné par jugement, soit qu'il fût seulement accusé d'un crime.

Il est curieux de retrouver absolument les mêmes dispositions dans le droit normand, qui les avait sans doute empruntées de l'Angleterre après la réunion des deux pays, en leur faisant néanmoins subir quelques modifications. Ainsi, lorsqu'en Normandie quelqu'un réclamait le droit d'asile en se réfugiant dans une église ou tout autre lieu saint, le prêtre lui demandait s'il voulait être livré à la justice du pays, ou s'il préférait quitter le territoire de Normandie. Neuf jours lui étaient donnés pour délibérer, pendant lesquels il lui était fourni des alimens. Durant ce temps l'on faisait le guet autour de l'église, et les neuf jours écoulés il fallait se livrer aux juges séculiers ou forjurer le pays, c'est-à-dire le quitter. Si le réfugié optait pour ce dernier parti, on lui accordait ce qu'on appelait, comme en Angleterre, le chemin royal ou la voie de droit. Alors se présentaient devant lui les magistrats et quatre chevaliers, et le prisonnier, en leur présence, un pied sur le lieu saint, l'autre dehors, jurait sur les évangiles qu'il partirait immédiatement de Normandie pour n'y rentrer jamais. Ses frais de route lui étaient payés jusqu'au point de la frontière qu'il avait lui-même désigné, et où il était conduit, sous bonne escorte, de doyenné en doyenné, par des officiers de la justice laïque et de la justice ecclésiastique; c'était ce que l'on nommait *convoyer l'émigrant.* Le texte même de l'ancienne coutume donne à cet égard des détails dignes d'intérêt :

» Se aulcun damné ou fuytif s'enfuyt à l'église ou en cymetière, ou en lieu sainct, ou s'il se aërd (s'attache) à une croix » qui soit fichée en terre, la justice laye le doit laisser en paix » par le privilége de l'Église; si, qu'elle ne mette la main à » luy. Mais la justice doibt mettre gardes qu'il s'enfuye d'illec. Et s'il ne se veult dedans neuf jours rendre à la justice » laye, ou foriurer Normendie, la justice ne souffrira d'illec » en avant que on luy apporte que menger à soustenir la vie, » jusqu'à ce qu'il soit rendu à justice, pour en ordonner selon » sa desserte (selon ce qu'il mérite), ou jusqu'à ce qu'il offre » à foriurer le pays. Et le foriurera en ceste forme : il tiendra » ses mains sur les sainctes évangiles, et iurera que il partira de » Normendie, et que jamais n'y reviendra; qu'il ne fera mal » au pays, ne aux gents qui y sont, pour chose qui soit passée, » ne les fera grever ne grevera, et mal ne leur fera ne pourchassera, ne fera faire ne pourchasser, par soy ne par aultre » en aulcune manière, et que en une ville ne gerra (couchera) que une nuit, si ce n'est par grand default de santé, » et ne se faindra (ne cessera) d'aller tant qu'il soit hors de » Normendie, et ne retournera aux lieux qu'il aura passéz ne » à aultres pour revenir, ains yra tousiours en avant. Et si » commencera maintenant à s'en aller. Si lui taxera l'on ses » journées, selon sa force et selon la grand quantité et longueur de la voye. Et s'il remaint (reste) en Normendie, depuis que le terme que on luy donnera sera passé, ou se il retourne une lieue arrière, *il portera son jugement avec soy :* » car dès qu'il sera allé contre son serment, saincte Église ne » luy pourra plus aider. »

Dans la plupart des autres pays, le droit d'asile était bien plus large et avait bien d'autres conséquences, car il n'assurait pas seulement au refugié la vie et les membres saufs, ou la faculté de forjurer le pays pour échapper à la vindicte publique, mais un refuge tranquille où il était hors de toute atteinte : l'on considérait qu'alors il s'était en quelque sorte voué, lui et tous ses biens, au service de la sainte Église, qui, en retour de ce sacrifice, lui accordait une paix immuable en l'admettant au nombre de ses enfans. La justice séculière n'avait plus dès-lors aucune juridiction sur les réfugiés, qui n'avaient à répondre de leurs crimes qu'à la justice ecclésiasti-

que seulement, chargée désormais de l'expiation par la pénitence imposée aux coupables. C'est alors que pour eux furent construits, soit dans l'enceinte même des églises, soit dans un lieu de franchise, des chambres de refuge où ils pouvaient jouir de la paix de l'Église. Ainsi un compte de 1407 nous apprend que l'on construisit sous les voûtes de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie une chambre qui coûta 4 livres 6 sous 6 deniers parisis, et qui était destinée à loger les réfugiés qui venaient chercher un asile dans cette église.

On regardait généralement comme asiles religieux tous les édifices et tous les monumens consacrés à la religion et à son culte. En première ligne se présentaient les églises, maisons de Dieu et des saints, dans lequelles on ne pouvait pénétrer de force sans commettre un sacrilége au premier chef. Que si la majesté du lieu était violée, aussitôt le prêtre, s'armant de toutes les foudres ecclésiastiques, suspendait les offices divins et fermait les portes du temple jusqu'à ce que réparation éclatante eût été faite par la réintégration du réfugié dans l'asile inviolable dont il avait été arraché. Les punitions exemplaires, lorsque l'Église ne se faisait pas justice par elle-même, ne manquaient jamais, comme nous le verrons bientôt, pour avertir les audacieux qu'il ne fallait pas s'attaquer aux immunités de la sainte Église. Le privilége de franchise fut même étendu dès l'origine au pourtour extérieur de l'église; et, bien que nous ayons déjà vu par un capitulaire de 630 que la justice séculière devait s'arrêter aussitôt que le coupable avait mis un pied dans la porte de l'église, il était reçu que le terrain extérieur de l'église était un lieu de franchise lorsque l'église n'était pas elle-même enclose, en sorte qu'il faut rapporter la mention du capitulaire de 630 à la porte du mur de clôture, car il est dit dans un capitulaire de 595 que si le territoire de l'église n'est point clos il y aura en franchise l'espace d'un arpent de terrain: c'était ce que l'on nommait les bras de l'église (*dextri*) réglés plus communément à un espace de trente pas; les réfugiés étaient admis à respirer l'air dans cette partie de l'asile où ils pouvaient prendre leur repas.

Dans l'église même des places particulières leur étaient réservées, et près de l'autel était placé un siége de pierre que l'on nommait la pierre de la paix où le réfugié venait s'asseoir;

à l'extérieur étaient scellés dans le mur des annaux de fer que l'on nommait aussi anneaux de paix : le prisonnier qui parvenait à s'en saisir devenait inviolable à l'instant même. Ducange rapporte que Philippe, évêque de Bayeux, après avoir été long-temps retenu prisonnier dans la tour de Rouen, en fut extrait par ordre d'Éléonore, reine d'Angleterre, pour comparaître devant elle, mais qu'en passant près d'une église il s'échappa, et, se saisissant de l'anneau de fer qui était scellé dans le mur, il s'écria : « Je demande la paix de Dieu et de l'Église (*peto pacem Dei et Ecclesiæ*). » Il y a peu d'années que cet anneau de salut se voyait encore sur le mur de l'une des églises de Paris, Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

ALEXANDRE TEULET.



PARIS AVANT LA RÉVOLUTION.

LES CONVULSIONNAIRES,

ROMAN EN QUATRE CHAPITRES.

Le saint diacre buvait toujours en un verre, et de plus il mangeait du pain où l'on trouvait des pailles aussi longues que le petit doigt.

(VIE DU BIENHEUREUX DIACRE PARIS.)

Ce fut vraiment une chute fastueuse que celle de l'Écossais Law, — Law le marchand de papier et de belles promesses, — Law en faveur duquel un duc d'Orléans exilait le parlement de Paris à Pontoise, — Law devenu à tout jamais, et peut-être sans que la faute en fût à lui, le type de la banqueroute politique et de la friponnerie ministérielle !

Quatre mois et plus, les caquets de Paris avaient vécu sur cette malheureuse banqueroute. La rue Quincampoix une fois déchue de sa vogue, et Law exilé, la curiosité de la capitale ne trouve plus d'aliment. Le régence, avec ses mousquetaires et ses pages, semble s'être barricadée en ce palais Cardinal ou

Royal, qu'on aurait pu nommer plus justement une taverne. Autant le grand siècle, dans ses somptueuses folies, s'était éloigné des *tabarinades* de la foire, autant celui-ci prend plaisir à courir en chapeau de cocher et en souquenille de laquais. Le peuple de ce temps, — ce qu'on appelle le peuple, — n'épouse aucune couleur ; ce peuple reste indifférent aux vices du maître, comme aux querelles de la Sorbonne, qui commence à s'ébranler sérieusement sur ses pilotis. C'est qu'il se ménage, le peuple d'alors. ou plutôt c'est que ses véritables dominateurs, les philosophes, le tiennent en laisse pour la grande épreuve de la révolution qu'ils méditent.

Vous avez vu que la Sorbonne s'agitait. De la Sorbonne, en effet (et par ce mot de Sorbonne j'entends spécifier l'église de Paris), vont s'élancer les discussions et les arguties, les pamphlets et les chansons liturgiques; — Cornellius Jansénius, évêque d'Ypres, provoque en duel le jésuite espagnol don Luis de Molina y Sotomayor !

C'est-à-dire qu'à cette période de débauche succède une période incrédule et tracassière, confuse, enthousiaste et burlesque dans ses croyances ; — c'est l'époque des in-folios sur les miracles, et des schismes sur la folie: chacun veut avoir son saint, et le fanatisme en arrive à produire des coliques et des convulsions. Le cardinal de Fleuri, ce patriarcal vieillard, que Voltaire appelle le plus *aimable* et le plus *désintéressé* des courtisans, va voir son ministère soumis aux dissidences de la *constitution* et du *formulaire,* ce ministère dont chaque protocole lui rappelle le cardinal Dubois!

Ainsi le voudra la bulle *Unigenitus*.

La bulle *Uniqenitus* traversera ce siècle comme un météore; il y aura des arrêts du parlement et des comédies pour et contre la bulle *Uniqenitus.*

Heureusement pour vous et pour moi qu'il existe des livres enfumés et ténébreux, altas de science et de discipline cléricale, où ce mot terrible, ce mot *Unigenitus,* se trouve traduit, commenté, fixé. La Bulle *Unigenitus,* à l'heure qu'il est, fournit encore au long quai des Augustins des parapets de doctrine, de dissertations, de commentaires, d'argumentations et de contestations ; — c'est une encyclopédie aux mille têtes qui a produit plus de livres et enrichi de libraires que n'en consom-

mera la présente génération. Il fut un temps où la bulle *Unigenitus* acquittait à elle seule le loyer, l'habillement, la nourriture et le mariage des filles de ses typographes. Venez donc nous vanter l'Encyclopédie de M. Diderot!

Or, maintenant vous voici bien prévenus qu'il ne reste plus rien du grand siècle, — rien, — pas même la marquise de Maintenon, qui vient de s'éteindre dans un dortoir de Saint-Cyr ([1]). De la régence à peine un souvenir tiède; le siècle est devenu gourmé comme un docteur janséniste, il a les yeux louches et le front baissé. Siècle de comédie ascétique et de théologie folle, bouffon dans sa gravité: siècle malheureux et passionné, malhabile et décrépit, — dernière lueur de ce feu sacré de la foi, auquel devait succéder une période d'impiété féroce, et finalement notre siècle d'indifférence.

On me pardonnera ce précis de réflexions nécessaires au ton de cette histoire...

§ Ier. — LA CROIX.

Le jeune garçon qui descendit du coche de Péronne, rue des Poules, à l'hôtellerie de la Corne-Double, au mois de mars 1728, et par une pluie aussi pénétrante que possible, avait nom Gervais Robin. Malgré son air ingénu, son toupet cardé, son habit perdrigon et, de plus, quelque écus sonnans dans sa valise, il parut d'abord très-suspect à la demoiselle Léonarde, logeuse en garni, — attendu que ses cheveux étaient noués à la *catogan*, ce qui annonçait les habitudes d'un soldat, quoiqu'il se dît *menuisier*. Il parlait peu, ce qui n'en disposa pas mieux la demoiselle Léonarde. Quand il eut soupé (ce qui ne fut pas bien long), il se fit indiquer sa chambre, en priant qu'on voulût bien l'éveiller de grand matin, — désireux qu'il était sans doute d'accomplir un message dont il paraissait chargé. C'est du moins ce que supposa la demoiselle Léonarde en le voyant placer auprès de sa valise un certain coffret du *Havre*, sur lequel on peut bien croire qu'il se trouvait figuré, ainsi que de coutume, un assez bon nombre de perroquets verts et de serins jaunes.

([1]) 1719.

Le lendemain, en effet, et de fort bonne heure, on vint frapper à la porte de Gervais Robin, qui était déjà sur pied. Un rayon de soleil venait par bonheur de traverser les volets de sa chambrette. Gervais salua cette lueur propice comme aurait fait un matelot après la tourmente; il sauta les degrés et enjamba l'huis de la rue, guêtré, boutonné, courant et content.

Muni du coffret, il se hasarda bravement sur la place de l'Estrapade. Quand il se fut assuré que cet espace bifurqué qu'il avait devant les yeux portait bien ce nom, il prit le coffret, cherchant vainement à lire une carte d'adresse qu'on avait clouée sur son couvercle et que le frottement des marchandises avait effacée. Pour comble de malheur, sa cassette n'offrait aucun autre indice. Gervais préféra donc se résigner à attendre de nouvelles informations paternelles (ou maternelles) de sa province, plutôt que de se risquer dans l'interminable chapitre des méprises, — ce qui était judicieusement raisonné.

C'était la première fois que ce jeune homme voyait la grande ville. S'il s'était levé de grand matin, c'est qu'à part même le soleil, il avait pour cette diligence insigne mille bonnes raisons : une foule d'outils à acheter, des maîtrises à visiter, un trousseau à compléter, et puis ce désir inné à tout provincial de voir les monumens et les églises d'une ville, de les voir brusquement et tout de suite, comme si le lendemain la ville aux cent clochers devait être emportée, ainsi qu'un jouet, dans le manteau de la fée ! Gervais courut donc, et épuisa ce singulier plaisir de se lasser pour ne rien voir. En quelques heures il marcha plus que vous et moi ne le ferions pendant un mois ;— aussi quand il revint, le soir, à l'Estrapade, il était plus ébloui que s'il eût vu la cour et les bougies du grand couvert de Versailles; et le lendemain, sans perdre de temps, il avait fait peindre en lettres rouges (du consentement de son hôtesse) sur la muraille de l'auberge même :

GERVAIS ROBIN, MENUISIER,

A LA GRACE EFFICACE,

Fait tout ce qui concerne son état, achète, entreprend, raccommode et restablit, traficque et brocquante,

AU PLUS JUSTE PRIX.

Et en conséquence, le rez-de-chaussée de la vieille maison lui avait été dévolu.

Quant à cette enseigne théologique de la *Grâce efficace*, disons-le hautement, à la satisfaction des mânes de la demoiselle Léonarde, c'était à sa pieuse instigation que Gervais avait cédé, et cela sans déplaisir et sans hésitation, le digne jeune homme! et seulement sur la représentation de ladite demoiselle, qui lui avait pronostiqué la bénédiction de Dieu, d'après un pareil titre, —titre que Gervais ne se donna pas même la peine de se faire expliquer, tant il était pressé de jouir déjà de sa location. Quand vint le souper, la demoiselle Léonarde trouva Gervais très-allègre. Dans la journée, il écrivit à ses parens, et alla voir manœuvrer avec une joie indicible les hallebardiers de M. le maréchal de Saxe.

Cependant—si grande que fût la curiosité de Gervais—le quartier dans lequel il logeait n'était guère de nature à le satisfaire. Son chantier le laissant bientôt distrait et inoccupé, ce jeune homme ne tarda pas à prendre goût à ces promenades sans but, détours capricieux d'une existence parisienne, passe-temps d'un désœuvré ou d'un poète; — mais chez Gervais il n'y avait d'autre poésie que celle du hasard. — S'il s'aventurait ainsi le soir dans les rues, c'était par envie naturelle de voir et sans préméditation romanesque. Il marchait, il s'étonnait, il écoutait il regardait surtout, et voilà son but.

Le malheur voulut que les pratiques sur lesquelles avait compté la demoiselle Léonarde, *auteur* de l'enseigne, ne se présentassent pas dès les premiers jours, ainsi qu'elle l'avait prédit à Gervais; ce qui, joint à son indolence naturelle,

acheva d'entretenir le jeune homme dans son inaction et ses goûts de promenades crépusculaires. Une fois l'hameçon de l'enseigne émoussé, Gervais s'abandonna plus que jamais à la pente de son caractère oisif. Il fut, depuis maître Adam, le plus négligent des menuisiers; en revanche aussi, il posséda bientôt mieux que personne la statistique du plan de la *Tapisserie*, autrement dit celui des rues de Paris.

Sous le ministère de monseigneur André-Hercule de Fleury, les rues n'avaient cependant rien qui les distinguât du Paris des autres règnes, si ce n'est que dans un angle boueux du faubourg Saint-Marceau on entendait quelquefois un singulier vacarme. La rue Gracieuse, par exemple, la rue de l'Épée-de-Bois et surtout celle de Saint-Médard, voisine de la demeure du charpentier, laissaient quelquefois percer au travers de leurs vitres grasses de éclats de lampes ou de chandelles qui les auraient fait ressembler aux palais fantastiques des contes de fées, n'eussent été l'horrible saleté de ce faubourg et la méchante mine des murailles et des toits. Des voix nasillardes y psalmodiaient à l'envi des espèces de noëls et de cantiques. Il n'était pas rare de s'y voir réveillé subitement, au coup de matines, par de grands cris; et par-dessus tout, le guet de Paris, aussi valeureux et aussi éveillé que possible, y faisait sa ronde d'un air mystérieux et animé.

La physionomie exceptionnelle de ce quartier ne ramena pas cependant le jeune provincial à des habitudes plus laborieuses dans son enceinte. Ses deux apprentis parlaient déjà de le quitter, et ses ressources diminuaient à vue d'œil. À peine avait-il monté, dans un mois, deux jalousies pour la fenêtre de monsieur le recteur de la Sorbonne.

L'insouciance de Gervais s'effraya néanmoins de ce décroissement subit de ses pistoles et de ses écus. Avant de manier le rabot, Gervais avait porté le mousquet pendant trois ans. Son père, retiré en Picardie, avait servi sous le maréchal de Boufflers et emporté les postes de Rovère et d'Ostiglia avec le chevalier Folard. Gervais aurait donc pu s'appuyer de noms honorables et de protections illustres; mais, comme tous les jeunes gens curieux et dissipés, il n'avait suivi que les lois de son caprice, et il avait quitté le mousquet, sa province et son père, qu'il craignait beaucoup, afin de se faire une for-

tune, à ce qu'il disait. Le métier de menuisier lui avait paru fort encourageant; il avait trafiqué de quelques bois rares et précieux des Indes; il connaissait à fond la partie, et, quant aux commandes et à l'argent, il s'en reposait sur le hasard et l'avenir. Son intention avait été d'abord de travailler des armoires et des buffets de sacristie; et de fait, il en avait exposé quelques-uns sur sa devanture, qui attiraient les regards de tous les passans. Il achetait aussi, dans le commencement, quelques vieux meubles, et le jour que sa première pratique (un petit vieillard à l'air janséniste) frappa à sa porte, Gervais reclouait une vieille armoire à *lit renversé*.

« Jeune homme, dit celui qui entrait, et qui tira de sa poche un petit cornet de fer-blanc (comme pour avertir qu'il était sourd), jeune homme, ne sauriez-vous pas d'où vient cette armoire?

— Aucunement, monsieur; c'est un confrère de la rue du Petit-Bac qui me l'a vendue.

— La rue de Sèvres! c'est cela! Je savais bien que le meuble provenait de la vente de M. Pâris! L'armoire à coucher du bienheureux saint! C'est elle-même; il ne manque que les clous *Durum cubile*, comme dit l'Ecclésiaste.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur; j'arrive d'Abbeville, et je ne connais pas M. saint Pâris. C'est peut-être quelque seigneur de la cour?

— Comment dites-vous là? Six écus! Mais vous êtes un ignorant, mon bon ami; en voici douze : douze, et c'est bien le moins que douze écus pour acquérir la couchette d'un saint; — car c'est un saint, jeune homme, — *clarus et ipse miraculis*! Et le petit vieillard leva l'index en rapprochant le même cornet de fer-blanc de son oreille pour mieux ouïr ce qu'allait lui répondre Gervais.

Le jeune ouvrier ne comprenant rien à tout ceci, se mit à démonter la grande armoire, pendant que l'acheteur, assis sur une escabelle, tirait de la poche droite de sa veste de panne une escarcelle de cuir, dans laquelle il prit douze écus *à la vache*, et bien intacts.

Gervais eut alors le temps nécessaire pour examiner ce singulier chaland. Il portait par-dessus son frac, à boutons dorés, une sorte de manteau ou de soutanelle de serge d'Aumale, des

souliers fort gros et *négligés*, un chapeau sans cordon, et sous le bras gauche un petit panier contenant ses herbes, ses légumes et son pain pour la semaine; ce garde-manger entremêlé de livres et d'estampes, dont il venait de faire emplette chez l'imagier en face. Gervais ne put résister à la tentation d'en regarder quelques-unes.

« Monsieur, lui cria-t-il de toute la force de ses poumons, vous ne faites pas gagner seulement les menuisiers, à ce qu'il paraît; voici de bien belles estampes! Que figure celle-ci?

— Erreur! jeune homme, erreur! reprit le petit vieillard; je demeure rue de l'Épée-de-Bois, au quatrième. J'ai changé mon genre de vie. Ne m'appelez plus, je vous en prie, le chevalier Folard.

— Je vous ai peut-être offensé, monsieur, dit Gervais avec toute la politesse sérieuse qu'on doit à un sourd.

— Celle-ci, jeune homme, reprit alors le vieux chevalier en déroulant tout d'un coup une de ses estampes, rentre dans les images communes. Je veux bien vous la montrer, puisque vous êtes des nôtres, ainsi que votre enseigne le dit assez. C'est le navire représentant les vénérables pères Quesnel, Jansénius, Saint-Cyran, d'Arnauld et le bon monseigneur d'Utrecht!!! Ne venez pas me dire que ce théatin-là n'est pas correct, parce que la jambe est de travers. Apprenez, mon cher enfant, que les théatins, les minimes, et surtout les jésuites, ont presque toujours les jambes de travers, comme la cervelle. Bien! bien! vous reconnaissez celle-ci. C'est Escobar avec son air hideux et tétrique; son confrère Molina, avec son vilain nez retroussé et son bonnet à trois cornes de Beelzébuth! Cela fait rire au possible toutes les bonnes ames de la rue Saint-Antoine! Oh! oh! et celle-ci! l'interminable procession qui va choir du pont dans la rivière : comme c'est historié! Cela me rappelle mon *Système des colonnes et de l'Ordre profond contre l'Ordre mince.* Voyez donc ces quatre papes alignés en tête de la procession, avec tous les cardinaux; le concile romain et tous les évêques de l'église. Tandis que les papes marchent en triomphe sur ce pont, voilà quatre docteurs, deux ou trois évêques et un moine qui travaillent à le saper. Ils ont encore leurs outils à la main. Comprenez-vous bien, vous qui êtes charpentier? Ils en sont venus à bout, les braves pères!

et *patatra!* voilà les papes dans la rivière, avec les cardinaux et toute leur séquelle! Voyez, voyez comme les jésuites barbotent pour se sauver à la nage! Toute l'église est à vau-l'eau! N'est-ce pas que c'est malicieux?

— Qu'est-ce que c'est, jeune homme, vous riez devant celle-ci? C'est pourtant un jeu fort moral d'escarpolette. Vous voyez sur le bout de cette poutre le pape avec tous ses évêques entassés les uns sur les autres, et en bas une multitude infinie de prêtres et de docteurs qui tirent de toutes leurs forces. Naturellement la corde casse, et ils tombent pêle-mêle comme mes anciens opposans militaires à l'attaque de la cassine de Bouline. Quelle belle attaque, jeune homme! Je suis payé pour m'en souvenir, car c'est là que j'ai perdu ma traduction de Polybe! une traduction charmante, et que je paierais mille écus, si j'en retrouvais seulement quatre cents feuillets! Mais je ne dois plus penser qu'à mon salut; Dieu m'a fait la grâce de m'illuminer!... Où est l'armoire du bienheureux diacre! *Sancte Paris, expande tua brachia*!...

Et comme Gervais restait muet devant le vieillard:

« Mon ami, regardez-moi bien, je suis Jean-Charles Folard, QUESNELLISTE, et APPELANT au futur concile contre le jugement erroné du pape. Ne venez pas me dire encore une fois que je suis le chevalier de Folard! Quand vous viendrez chez moi, je vous ferai voir la sainte perruque du saint diacre; je ne la mets qu'aux jours de fêtes, et quand je vais à la grand'messe à Saint-Séverin. Bonne église et bonne paroisse, en vérité!... J'ai aussi la pantoufle droite et les matelas du bienheureux! *Exultemus et lætemur*! dit encore l'Ecclésiaste. J'ai la convulsion,.... je veux dire la conviction intime, que dans peu le pape sera supprimé. Le pécheur sans la grâce n'est libre que pour le mal. Et comment trouvez-vous les molinistes qui voulaient faire croire que j'étais privé d'entendement?... Bonsoir, mon bon frère!... »

Puis cet étrange chevalier, leste et réjoui, malgré son âge, remit en poche son cornet, reprit son panier, et descendit prestement la rue des Postes.

En ce moment, les regards de Gervais tombèrent je ne sais comment sur le coffret sans adresse. Dans l'espoir d'y trouver quelques renseignemens, il l'avait ouvert la veille, et avait été

surpris de le trouver vide. « Bon ! se dit-il, c'était un tour que voulaient me jouer mes pays, et mon père tout le premier, à la fin de voir si j'étais exact! Allons, le coffret n'est pas trop mal, et je ne manquerai pas de le vendre bientôt à ce brave bonhomme. — Douze écus! c'est de quoi me faire bien venir de mes amis, que je vais retrouver à la porte Montmartre! Et cette belle fille que j'ai rencontrée l'autre soir aux vêpres de Saint-Médard..... voilà un port de reine! Mais elle est fière comme un fifre de régiment, avec son casaquin de siamoise et ses bas à damier rouge et noir! N'importe, si je la retrouve, je risquerai de lui faire ma déclaration.

Il en était là de ce monologue lorsqu'il reçut le billet suivant :

Votre enseigne anti-papale et la pretieuse acquisition que je viens de faire chez vous m'ont fait penser, cher frère, à vous confier la commande suivante. Il s'agit d'une croix de moyenne hauteur que vous charpenterez le plus hastivement possible et le plus proprement. Monsieur l'abbé Jacquemont (1), *au nom duquel je vous parle, icy, desireroit que la croix eût six pieds de long sur trois de largeur, qu'elle fût de preference en bois peint en rouge, ornée vers le sommet des lanternes, clouds, marteaux, et autres instrumens de la Passion. L'ouvrage est pressant, et devra être achevé pour la nuit du 27. Voici à-compte douze écus que le porteur vous comptera.*

Signé,
l'acquéreur de l'armoire du bienheureux Pâris.

» C'est sans doute un cadeau pour quelque église, pensa Gervais, un *ex voto*! »

Et il répondit qu'il n'aurait garde d'y manquer.

§ II. — FRANÇOISE LA PICARDE.

A quelques jours de là, Gervais, rentrant chez lui, fut très-surpris de voir la place de l'Estrapade obstruée par une foule

(1) L'abbé Jacquemont, ancien curé au diocèse de Lyon, partisan déclaré des miracles et des convulsionnaires.

de vieux carrosses, la plupart tristes et sombres, mais quelques-uns plus coquets et plus brillans. Cet attroupement étrange d'équipages entourait une chaise de poste, d'où ressortait la perruque volumineuse d'un conseiller au parlement de Paris, qui débarquait à l'heure même de Versailles en robe rouge, avec épitoge, et qui saluait du bonnet, ni plus ni moins qu'à l'audience de la Tournelle, pendant que son cocher attendait sans doute, devant la porte de son hôtel, que le suisse en ouvrît la grille massive, à trois battans noirs. Ses deux laquais distribuaient au peuple de petits imprimés sur papier rose, que Gervais ne se montra guère soucieux de recueillir, dans la crainte d'y retrouver peut-être des allégories aussi peu divertissantes que celles du vieux chevalier, sa pratique.

Le conseiller [1], que Gervais apprit s'appeler M. Carré de Montgeron, se donnait depuis quelque temps en spectacle par des démarches et des discours qui semblaient provenir d'un cerveau malade. Il lui arrivait de sortir parfois à peine vêtu, et de lire tout haut dans la rue, au premier passant venu, *la merveilleuse guérison d'Anne Lefranc et les dissertations précieuses qui la suivirent ;* — et depuis même son exil en Auvergne, cet intrépide prôneur du cimetière Saint-Médard avait accueilli publiquement de son suffrage les extravagances d'une fille convulsionnaire. En ce moment, où ce concours devait le flatter le plus, il ôta familièrement sa perruque, et la posa

[1] Ce ne fut que le 29 juillet 1737 que M. de Montgeron (Louis-Basile-Carré) se rendit à Versailles pour présenter au roi son livre de *la Vérité des miracles du diacre Pâris*, in-4° avec vingt planches. Le roi Louis XV se voit encore figuré en grande perruque recevant l'ouvrage de M. de Montgeron, qui, en sa qualité de conseiller, d'appelant et de thaumaturge, a derrière lui la Vérité nue et sans nuages. Le roi reçut le livre sans savoir ce qu'il contenait. La suit suivante (du 29 au 30 juillet) le conseiller Montgeron fut mis à la Bastille. Sa compagnie voulut bien présenter des remontrances en sa faveur, mais elles n'eurent pas de suite, et le magistrat fut exilé à Villeneuve-les-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, où il mourut.

(Extrait de *la Vie et des suffrages en faveur*. M. de Montgeron, 1749, in-12.)

sur son pouce ; puis voyant l'inextricable embarras de tous ces carrosses, il commanda à son cocher de détourner au coin de la rue Saint-Hyacinthe, « ayant oublié, disait-il, d'aller porter des exemplaires de son livre au duc d'Orléans, au premier président et au procureur général.

Pendant que les équipages s'ouvraient pour lui frayer la route, ses laquais distribuèrent encore au peuple de grands coups de canne et des exemplaires brochés de sa *conversion ;* car les laquais de cet autre vendeur d'orviétan janséniste étaient très-ferrés sur le *dogme,* et leur doctrine touchant la grâce entrait à compte dans leurs gages et leurs pour-boire. Il n'y eut pas jusqu'à son cocher qui, furieux de voir au départ ses chevaux si peu en train, et ne sachant plus quelle injure leur dire, les appela *molinistes.*

« *Molinistes!* pensa Gervais, c'est là tout de même une drôle de sottise pour des chevaux! »

Il n'en continuait pas moins à s'acheminer vers la rue des Poules, au milieu de tout ce concours de peuple, quand il entendit un bruit de voix criardes à l'angle de cette grande place, sur laquelle de vieilles bourgeoises Marcelines étaient en pourparler.

« C'est une horreur, une indignité, mam'selle Flippart, cette pauvre Françoise que son maître renvoie, après cinq ans d'exercice !

— Une fille, mam'selle Castagnet, qui n'avait au plus que dix-sept ans quand il l'a fait venir de Péronne, le vieux renard, pour mettre en état ses nippes et son linge!

— Jarnigué! qu'elle était faraude la demoiselle Françoise quand elle passait devant Saint-Médard avec ses paniers renflés ! Dam ! c'est que l'on dit aussi qu'elle sait écrire, et aurait fait au besoin une fille de boutique... Y gna qu'heur et malheur dans ce monde-ci, — c'est bien vrai.

— Doux Sauveur, si je m'en souviens! c'était une perle à farciner les yeux d'un apôtre, sans compter qu'elle était sage comme une tourtière de couvent.

— C'est encore votre saint Pâris qui est cause de ceci, mam'selle Flippart.

— Que voulez-vous donc dire, mam'selle Castagnet? saint Pâris, celui qui guérit tous les malades de France à son cime-

tière? J'devons ben le savoir, j'espère, nous qui avions sur notre palier la nièce de M. Piochon, une fille muette.... C'est ça qu'était un miracle! eh bien! on lui a mis sur la tête une pincée de terre du tombeau de saint Pâris, et elle parle à l'heure qu'il est comme vous et moi.

— Vous adonisez les *jansenîtres*, mam'selle Flippart; mais savez-vous, par exemple, que j'ai mon petit bonhomme de Jean dont la jambe depuis son pélerinage est devenue plus courte que l'autre de près d'un pouce? — Cela me coûte assez, pourtant, et j'ai déjà brûlé de fameux cierges en l'honneur de votre bienheureux saint Pâris!

— Est-elle donc pressée, cette mam'selle Castagnet! pour Dieu! Mais attendez donc. Ne savez-vous pas que dans un pouce il y a douze lignes? Et vous imaginez-vous qu'un saint d'aujourd'hui vous pourra faire en un jour un alongement de douze lignes à une jambe? Cela était bon autrefois que les saints faisaient des miracles à la douzaine. Parbleu, donnez-leur le temps.

— Ah bien! oui, votre saint n'aura plus de mes chandelles, mam'selle Flippart. Écoutez plutôt la chanson de la duchesse du Maine, sur l'air de la *Pintade ajustée* ·

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grâce spéciale
D'aller boiteux de l'autre pié!

— Vous dites là de vrais blasphèmes, mam'selle Castagnet!...

— Eh! mon Dieu, depuis quand, vous autres, avez-vous tant de dévotion pour les saints? Vous nous la donnez belle, à l'heure d'aujourd'hui? Et puis est-ce qu'il n'y a pas assez de saints dans notre paroisse sans aller déterrer votre saint Pâris, qu'on dit qu'il ne voulait seulement pas faire ses pâques par dévotion? Voyez la belle religion qu'il avait! C'est tout juste comme saint Greluchon qui faisait bassiner son lit et qui couchait avec une couronne de papier doré par humilité chrétienne.

— En voilà assez, mam'selle Castagnet; je ne vous fré-

quenterai ni vous parlerai plus de ma vie. On voit bien à votre bonnet à grands papillons ce que vous êtes, une écervelée moliniste, une ennemie des saints!

— En attendant, je vous conseille de vous faire plisser un bonnet à papillons pour aller à la comédie qui sera bientôt donnée à la Bastille par tous les sauteurs de saint Pâris. Cela ne sera pas long !

— Miséricorde, quelle impiété! et comment osez-vous parler de la sorte ?

— Écoutez, mam'selle Flippart, voici Françoise, elle vous le dira mieux que moi, la pauvre enfant ! »

Et Mlle Castagnet, revendeuse, boiteuse et moliniste, ne mentait pas à coup sûr, car la grande belle fille que Gervais vit apparaître, et qu'il reconnut tout de suite pour en avoir fait rencontre quelques jours auparavant, était dans l'état le plus pitoyable du monde. Elle fondait en larmes, et de manière à inspirer la compassion des plus insensibles. C'était une belle Picarde de haute taille, en jupon d'étamine noire, mantelet gris et chignon retroussé sous son ample bonnet à plis. Elle contenait avec ses deux mains et dans ses deux bras tous ses biens meubles et immeubles, à savoir certificat de son maître *comme quoi* elle était *honnête* fille, un petit paquet, deux cartons et un chaufedoux.

« Merci Dieu, mam'selle Françoise, vous entonnez donc le *De profundis* de départ en quittant votre monsieur le chevalier ?

— Vraiment oui, mesdames, il dit qu'il ne veut plus avoir un seul domestique ; qu'il veut bêcher son jardin à lui tout seul, et qu'il cuira lui-même ses légumes. Il dit que ce n'est pas la peine de faire son lit, que je ne lui serais bonne à rien qu'à le distraire; et tant y a que me voilà sur le pavé depuis qu'il s'est mis en tête d'acheter l'armoire à coucher du bienheureux M. Pâris.

— Mon Dieu, mam'selle, interrompit Gervais qui s'approcha timidement de Françoise, votre maître vous a donc bien maltraitée ?

— Oh ! que non pas, monsieur, mais il m'a poussée à la porte le plus doucement possible, en me disant que c'était pour son salut.

— Il est vrai, ajouta alors Mlle Flippart, que M. le chevalier de Folard est l'homme le plus régulier... du moins depuis sa conversion.

— Régulier, régulier! je le sais mieux que toute autre, reprit Françoise, moi qui le couchais à huit heures et demie tous les soirs depuis trois ans. Mais depuis que saint Pâris lui a tourné la cervelle il ne veut plus coucher que sur sa chaise ou sur le plancher de la chambre. Le jour, il prétend que son lit soit orné d'un matelas, d'un oreiller et d'une couverture, mais le soir tout cela disparaît, et il couche sur le bois tout cru. Croiriez-vous bien qu'il a eu la chose de payer douze louis d'or pour avoir la perruque de M. Pâris? Avec cela qu'il n'en est pas moins sourd à tout jamais, en attendant que par l'intercession du saint la surdité s'en aille. Miséricorde! si le cimetière Saint-Médard opère ce prodige-là, j'irai le dire à Rome.

— Mais, mon doux Jésus, mam'selle Françoise, n'avez-vous pas fait des économies chez ce vieux carême-prenant? fit doucereusement la Castagnet.

— Mam'selle, je ne sais pas ce que c'est que duper ses maîtres; d'ailleurs il y a bien assez de singes en rabat qui grugent le mien. Jarnigué! quand je pense que ce qui va lui rester et profiter de mes gages engraissera la troupe de M. Pâris, j'enrage de ne pas trouver une condition où je puisse les berner et les faire endéver comme ils le méritent.

— Mam'selle Françoise, on vous en trouvera une condition, on vous en trouvera, c'est moi qui vous le dis. Promettez-moi seulement, ajouta la vieille Flippart, que vous ne soufflerez mot de ce que je vais vous dire à l'oreille.

— Je vous le promets, reprit Françoise en sanglotant bien fort. »

La vieille bourgeoise, se levant alors sur les hauts talons de ses mules, parla quelques momens à l'oreille de Françoise. La belle Picarde inclina la tête en réprimant un léger sourire.

Et Gervais ne put savoir de quelle *condition* ces deux femmes avaient parlé.

Françoise descendit avec la demoiselle Flippart le bas de sa rue des Poules...

E. Roger de Beauvoir.

LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

ARTICLE PREMIER.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'es métamorphosée, comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes, cette caste héroïque, sublime et nulle tour-à-tour, mais qui n'a pas eu d'historien ? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues? Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires, ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples; les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange, le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différens peuples, non-seulement du monde, mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans, on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques; il y a cent ans, on l'aurait sacrifiée aux considérations d'une théologie étroite. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveau-nés d'une civilisation qui s'essaie, cherchons un point de vue moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec ant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la

grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de cet excellent Thomas, l'emphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ou les galanteries frivoles de Voltaire? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensible ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce les délivre de cette captivité ; mais elle leur impose un servage domestique. Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine: Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'ame. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome: « Nous, dit-il, nous n'avons pas honte de conduire nos femmes » dans les repas auxquels nous assistons. Nos mères de famille » voient le monde; la femme tient le premier rang dans sa » maison à côté de son mari. En Grèce, au contraire, on la » renferme dans un appartement mystérieux; elle ne voit que se » plus proches parens, elle ne s'assied jamais à la table du re- » pas [1]. »

Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premières des esclaves ! Comment expliquer ce phénomène? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas, les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez assidues. Selon nous, ils ne les ont pas comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques étaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton; comme si les femmes qui ont offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en recueillant çà et là des fragmens d'auteurs anciens, ne s'est fait

[1] *Cornelius Nepos*, préface.

aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique ; d'autres écrivains ont cherché dans les écrivains de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchans. Sous le directoire, quand on essayait un retour absurbe vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même le noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce qu'une courtisane vulgaire est à Phrynée ou Aspasie.

La Grèce ! la Grèce ! ô mes professeurs ! qui a complétement reproduit ce beau développement de la Grèce ? Un fragment pris ici, puis là, puis ailleurs ; complète nulle part ; si intellectuelle, si solennelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse : l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir tyran, et la subtilité, et le stoïcisme, et les plus sublimes théories au milieu de cela. Qui a montré les Étaïres autour de Socrate, et la Callipyge devant la barbe de Platon ? Il y a eu en Grèce un développement bien plus oriental qu'on ne pense, bien plus indien qu'on ne croit. O bon abbé Barthélemy ! écrivain pur, homme de goût, tu n'as pas su la Grèce, tu ne l'as pas comprise, tu ne le pouvais pas. Pour la peindre, tu as rabaissé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de ton siècle. Tu vivais dans une civilisation trop absorbante et trop enivrée d'elle-même !

—

---

§ I[er]. — LA FEMME GRECQUE DES TEMPS HÉROÏQUES.

Femmes, vous direz que votre ami fut le vieil aveugle,
Homère, qui habitait les rochers de Chios ([1]).
HYMNE A APOLLON (conservée par Thucydide),
l. III, c. 104.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel: mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur de caractère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes, dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. C'est que des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

Veuillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collége ont si cruellement mutilé dans notre imagination; veuillez le regarder comme un Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés; il vous apprendra mille choses que vous ignoreriez toujours sans lui, et que, malgré lui, les pédans commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman: c'est un merveilleux interprétateur que Flaxman. Entrez avec ces deux

([1]) Υμεις δ' ευ μαλα πασαι υποκρινασθε αφημως
Τυφλος ανηρ, οικει δε Χιω ενι παιπαλοεσση.

hommes dans le monde héroïque : vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros *aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.*

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas; pour les âges héroïques de la Grèce, nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée des femmes pélasgiques, suivez-moi; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours, en le dégageant du brouillard vaporeux et misérable que tous les commentateurs ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère! quelle liberté d'action! quelle spontanéité de vie! Comme dans ses crimes mêmes elle est majestueuse et forte! Chez les Grecs comme chez les Germains, elle prend part à tout le mouvement social; elle n'est pas seulement nécessaire à l'homme comme mère et nourrice, comme ménagère et comme gardienne de la maison, comme protectrice du ménage. Non; elle entre en communauté de tout, elle dit son avis, elle exhorte, elle encourage, elle anime, elle vit d'une vie réelle et forte. Ce n'est pas encore l'idéal de la femme chrétienne, la femme de la chevalerie, celle qui se transfigure et s'assied à la droite de Dieu sous les traits divins de Marie; mais c'est la force et la douceur de l'ame personnifiées, l'énergie dans la souplesse, le désir d'amour, de tendresse et de volupté. Il est curieux de mesurer le chemin que fait la femme grecque depuis cet âge héroïque peint par Homère, et dont Pindare conserve le souvenir, jusqu'à l'époque de la démocratie. Sous le règne d'Agamemnon et de Ménélas, les femmes sont beaucoup; sous le règne des républiques de Sparte et d'Athènes, elles ne sont rien.

Oui, toutes ces femmes d'Homère sont grandes et nobles : Calypso la fée, Euryclée la nourrice, Hélène la perfide, Clytemnestre elle-même la meurtrière. Leur ame vit, leur ame a son mouvement libre et intense. Plus tard, quand l'agora va s'ouvrir, quand les intérêts virils absorberont tout, vous verrez la femme grecque perdre son ame, sa volonté, sa liberté, devenir une demi-esclave, quelque chose de nécessaire et de méprisé. Alors naîtra l'Hétaïre, la courtisane adorée; une classe de femmes s'emparera de tout ce qui est art, de tout ce qui est

beauté, de tout ce qui est volupté, et laissera l'épouse au coin de son feu, pauvre ménagère, dont Aristophane et ses pareils raillent seulement de temps à autre la gourmandise, la paresse, la fraude, c'est-à-dire les vices d'esclave ou d'enfant.

« Chez Homère, dit Athénée, les femmes prennent part à tous les banquets, elles reposent sur le même lit que les jeunes gens et les vieillards, que Nestor et Phénix. Le seul Ménélas, à qui l'on a enlevé sa femme, refuse de donner place près de lui à la race féminine. »

En effet, Hélène et Andromaque, dans l'*Iliade*, ne cessent de prendre part à la conversation des chefs, des généraux et des guerriers : leur place est dans le conseil; elles sont respectées et écoutées; escortées d'une ou deux suivantes, elles se promènent sur les remparts, comme leur caprice les guide. L'*Iliade*, tableau de la vie guerrière, montre la femme comme sujet de combats, brandon de discorde. C'est Hélène qui cause la prise de Troie; c'est Briséis qui fait naître la colère d'Achille. Toute coupable que soit Hélène, le conteur jette autour d'elle un charme puissant, je ne sais quelle auréole de volupté tyrannique. Les vieillards d'Homère ne s'écrient-ils pas :

« Ne blâmez pas les Troyens et les Achéens aux belles chaus-
» sures si pour une telle femme ils ont souffert tant de mal-
» heurs! Elle ressemble aux déesses immortelles! »

Le vieux poète a-t-il voulu flétrir Hélène? Non, assurément. Homère lui-même aimait cette femme. Dans l'*Odyssée*, il faut la voir revenue à la vertu, devenue bonne ménagère, adorée de l'excellent Ménélas. C'est elle, femme habile et qui connaît les hommes, elle seule qui reconnait dans le convive inconnu de son mari, Télémaque, fils d'Ulysse. La scène a lieu dans la salle de banquet, chez le roi Ménélas. Elle descend de sa chambre odoriférante, cette chambre aux belles voûtes; tous les regards se tournent vers elle; elle est majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Une jeune suivante, Phylo, la précède, tenant dans ses mains une corbeille dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. Adrassa prépare pour elle, femme voluptueuse, une couche splendide, qu'elle couvre d'un tapis de laine soyeuse; elle place sous ses pieds un tabouret et près d'elle la quenouille chargée de laine violette, d'une belle nuance. A peine Hélène a-t-elle reposé ses mem-

bres délicats sur ce lit magnifique, elle questionne son mari sur ce qui vient d'arriver. Telle est la situation des femmes grecques sous l'ancienne monarchie héroïque. Elles sont les compagnes de leurs époux; à elles appartiennent à la fois le soin du ménage, la volupté, la grâce, la richesse, le luxe, les arts.

Nausicaa, cette vierge pure, n'est pas moins admirable que la perfide Hélène, si facilement pardonnée. Toute la scène de sa rencontre avec Ulysse est un chef-d'œuvre d'intérêt. Sans doute elle aime Ulysse à la première vue, ce qui prouve, entre nous, que cette manière d'aimer est vieille comme le monde. Elle l'aime et elle le lui dit, mais avec une délicatesse de femme, une finesse d'ingénuité ravissante!

« Ne me suivez pas. Il se trouve parmi ce peuple des hommes à la langue insolente; et peut-être un de ces hommes vulgaires, nous rencontrant, dirait: « Quel est celui qui s'attache aux pas de Nausicaa, cet étranger beau et de taille élevée? Où l'a-t-il rencontrée? Sans doute il doit être un jour son mari. C'est quelque vagabond qu'elle a rencontré, quelque coureur des mers étrangères, quelque homme de pays éloignés; car il ne ressemble à aucun homme de nos régions. Peut-être est-ce un dieu descendu du ciel, un dieu qu'elle aura supplié de se rendre à ses vœux. C'est lui qu'elle gardera pour mari pendant le reste de ses jours. Elle aurait mieux agi en choisissant un autre époux; car elle nous dédaigne, nous peuple Phéacien, nous qui lui rendons tant d'hommage. »

N'est-ce pas chose poétique que ce mélange d'ingénuité, de grandeur, de finesse, de barbarie? et n'êtes-vous pas charmé de cette révélation si naïve du caractère de la femme, dans ces vieux temps?

Mais le grand type de la femme, chez Homère, c'est Pénélope; vertueuse avec majesté et simplicité, comme Clytemnestre est criminelle avec grandeur, elle n'a rien de l'hypocrite et maladroite timidité des modernes Paméla s. Comme toutes les femmes homériques, mais à un degré de pureté et d'élévation plus élevé, elle conserve une admirable dignité, une énergie simple, un développement libre de l'ame.

Pénétrons dans cette grande salle occupée par quarante petites tables de pierre polie; des jeunes filles esclaves les char-

gent de fruits, de vin et de quartiers d'agneau. Vous êtes chez Pénélope, veuve d'Ulysse. Ces héros barbares, qui couronnent leurs gobelets de fleurs nouvelles, ce sont Antinoüs, Eurylochus et trente-huit autres, tous amans de la veuve. Sous le portique, debout, appuyé sur une colonne, le barde Phémius est assis, la lyre à la main. Les prétendans de Pénélope, assis dans la salle du banquet, font retentir les voûtes de leurs chants joyeux, et pendant cette orgie, que le poète décrit si bien, Pénélope ne craint pas de se montrer au milieu d'eux. Elle descend de son appartement solitaire, elle traverse d'un pas noble et tranquille la foule turbulente et ivre, elle s'adresse au chantre Phémius, et lui donne pour récompense de ses hymnes glorieux de douces paroles. Devant Pénélope, les hommes farouches se taisent; l'orgie s'apaise: point d'insulte, point d'ironie. Cependant la veuve est à leur merci; elle n'a près d'elle qu'un adolescent, son fils Télémaque; elle parle de sa fidélité à la mémoire d'Ulysse, de sa douleur que rien ne peut calmer, des chants de Phémius, qui trouvent dans son propre sein un écho douloureux: et toutes ces mauvaises natures s'adoucissent; le vieux Phémius laisse tomber une larme sur sa lyre aux cinq cordes, et le silence renaît dans cette grande salle de festin et de licence. Les amans de Pénélope attendent le départ de la veuve; ils n'osent l'insulter qu'en son absence.

Parlerai-je de Calypso, cette fée de la Grèce, type de la volupté comme Hélène est le symbole de la beauté irrésistible, et Pénélope de la vertu? J'aime même la vieille nourrice Euryclée, pauvre esclave pleine de cœur, qui garde si bien le secret de Télémaque, lorsque ce dernier quitte sa mère et s'embarque pour aller à la recherche d'Ulysse. Comme elle l'aime, Euryclée! elle s'expose à la colère de Calypso plutôt que de divulguer le mystère que ce jeune homme lui a confié. La nourrice, dans les mœurs héroïques, est quelque chose de touchant. Non-seulement c'est une seconde mère, mais son état d'esclavage lui rend son nourrisson plus cher; elle n'a rien à aimer au monde que ce nourrisson, cet autre fils, qui est un prince. J'aime encore Briséis l'esclave, qui n'apparait que de profil, jouet de ces guerriers orgueilleux, et qui semble pure encore, au milieu de sa situation misérable et dépendante,

Dans tous les rapports que le vieux poète établit entre les hommes et les femmes, il y a de l'élégance, de la grâce et une politesse naturelle.

Une seule cérémonie, attribuée aux femmes et surtout aux vierges des temps héroïques, nous semble à bon droit singulière. La plus jeune des filles de Nestor lave dans l'onde tiède l'enfant d'Ulysse; ses mains le frottent d'huile; elle attache autour de son corps la tunique et la robe éclatante. Rafraîchi par le bain, le prince, beau comme un dieu, s'avance et va s'asseoir près de Nestor. Ulysse, lorsqu'il revient chez lui et que Pénélope croit recevoir un étranger, est accueilli de la même manière : Pénélope confie à ses jeunes filles le soin de le baigner. La naïveté de ces vieux temps ne trouvait aucune indécence dans la nudité des hommes.

Homère parle toujours des femmes et même de leurs fautes avec égards et avec bienveillance. Il se courrouce contre l'assassinat commis par Clytemnestre, parce que, dit-il, les suites de ce crime réjailliront sur toutes les femmes, et qu'on leur imputera éternellement la faute d'une seule d'entr'elles (1). Il est évident que le poète prend ici fait et cause pour l'honneur des femmes en général. Pope, cet homme d'esprit, qui a fait aussi une Iliade, et qui prétend avoir traduit Homère, ne partage pas le sentiment de l'ancien barde. Voyez comment un traducteur célèbre peut détruire tout le sentiment de son original. Au lieu de plaindre les femmes, sur lesquelles le crime de l'épouse d'Agamemnon doit rejaillir, il se plaît à les flétrir à jamais. « C'est un sexe parjure, dit-il dans sa traduction, c'est un sexe souillé, et *si jamais une seule femme vertueuse se rencontre, la postérité nommera Clytemnestre et maudira toute la race.* » Alexandre Pope, vous étiez bossu, vous étiez laid, et lady Montagu s'était moquée de vous (2).

La femme chez Homère est héroïque : Elle appartient à la classe noble. Elle émane des idées les plus élevées de l'époque. Chez Hésiode son contemporain, elle se présente sous un autre aspect; c'est la femme vulgaire, la femme avec ses caprices, sa puissance, ses défauts, sa colère, sa facilité d'entraînement.

(1) *Odyssée*, l. XII, v. 433.

(2) O perjured sex and blacken all the race, etc...

Rien de plus violent que les invectives de Théognis et celles d'Hésiode contre les femmes. Pourquoi tant d'indignation ? C'est qu'alors les femmes occupaient une grande place dans la société. A peine la démocratie se fut-elle assise sur le trône, elles furent réduites à un rôle si insignifiant, qu'on n'eut plus d'injures à leur adresser. On se moqua seulement d'elles, comme de pauvres petits enfans qui quelquefois se conduisaient mal. Hésiode, ouvrier de poésie, que nous rougirions d'accoler au grand Homère, traite les femmes de puissance à puissance : c'est le savetier qui se donne la peine d'entrer en lice avec sa compagne, et qui lui accorde les honneurs du duel.

Hésiode se plaint qu'elles ont tous les défauts de l'humanité, ce qui n'est pas étonnant ; leur race et la nôtre sont sœurs : mais il se plaint aussi de ce que la forme de leurs vêtemens simule un embonpoint et même une beauté qu'elles n'ont pas. Qui aurait pensé que ce radoteur en hexamètres aurait de pareils griefs à formuler? que les femmes de son temps auraient eu déjà recours à cette hypocrisie des formes, à ces raffinemens de coquetterie, à cette ultra-civilisation qui promet et ne tient pas?

« Gardez-vous bien, dit-il, des femmes qui augmentent » en apparence par les plis que forme leur robe, la beauté de » leur taille ! (1) »

Le lecteur me permettra de n'être ici littéral qu'à demi. Il me suffira de dire que le *pugosto los*, ou vêtement trompeur, dont Hésiode se plaignait si fortement, il y a quelque deux mille sept cents ans, vous le retrouverez dans toutes les rues, dans tous les spectacles, dans tous les salons de l'Europe, où sous le nom de *Bustle*, de *Tournure* il se promène ou s'assied, sans que personne s'avise de l'injurier comme faisait Hésiode.

On voit quelle distance se trouvait entre ces mœurs où les femmes se promenaient avec le pugostolos, et l'esclavage oriental des femmes. Homère nous fait connaître les nombreuses femmes de Priam, qui dit à Hécube :

« Tu m'a donné dix-neuf enfans ; et mes autres femmes m'en » ont donné d'autres qui sont nés dans le palais. »

La polygamie asiatique était en horreur aux femmes grec-

(1) *Υμεις δ' ευ μαλα πασαι υποκρινασθε αφημως*
Τυφλος ανηρ, οικει δε Χιω ενι παιπαλοεσση.

ques; et la plupart des anciens mythologues expliquent les crimes de Clytemnestre et de Médée en les attribuant à la jalousie et au mécontentement que leur inspiraient les mœurs nouvelles que leurs maris avaient puisées chez les barbares.

A la femme libre, fière de la Grèce héroïque, va succéder la femme de la démocratie, celle qui doit choisir entre l'obscurité du ménage, une vie d'esclave ou de brute, et la volupté brillante, la vie des Aspasies et des Laïs. Nous verrons la femme grecque se dessiner sous ce double aspect; à la femme honnête, à la matrone, nous opposons l'Hétaïre, l'amie, la compagne et l'institutrice de Socrate et de Périclès.

Ph. Chasles.

FRANCE MÉRIDIONALE.

AIX EN PROVENCE.

De toutes nos villes de Provence destituées aujourd'hui de leur antique souveraineté, Aix est la plus complétement déchue. Chacune de ces villes, qu'elle ait été proconsulaire ou royale, en perdant son rang, a conservé quelques insignes de sa grandeur passée; chacune montre sur sa robe bourgeoise quelque chose de la pourpre romaine ou de la broderie du moyen âge. Arles a son amphithéâtre, Orange son arc de triomphe, Avignon a gardé plus d'un joyau de la tiare des papes, Marseille s'est largement épanouie autour de son golfe, où elle se montre toujours florissante et riche. Aix seule a tout perdu, fortune et parure. Rien en elle ne rappelle ni son origine romaine, ni son rang de capitale; rien des proconsuls, rien des comtes de Provence; les monumens de Sextius, les palais de Raymond Bérenger et de René d'Anjou, tout a disparu, tout s'est effacé. L'antiquaire et l'artiste qui, attirés par les merveilleux récits de nos chroniqueurs, viennent étudier les reliques de cette vieille cité, si brillante et si glorieuse jadis, lorsque la poésie y naissait au bruit des fêtes, ne trouvent pas une pierre où reposer tant de souvenirs. Aix, qui n'a su ni s'accommoder aux revers, ni se refaire une existence indé-

pendante, dédaignant de chercher dans l'industrie une source de prospérité nouvelle, aurait dû conserver du moins quelques fleurons de son royal diadème, qui, rappelant ce qu'elle fut, rendît son orgueil excusable. Rien aujourd'hui ne l'élève au-dessus du rang où elle est descendue, et son antique splendeur est tout entière devenue du domaine de l'histoire.

A qui arrive par les routes de Marseille et de Paris, Aix se présente assez bien. On découvre de loin la ville dans son cadre de montagnes que domine le mont Sainte-Victoire, ainsi nommé de la fameuse victoire de Marius sur les Cimbres. Au rond, point où se réunissent les deux routes, on se trouve devant une grille de fer qui est d'un parc plutôt que d'une ville. En face de ce portail s'élèvent une croix de mission et un arbre de liberté en regard l'un de l'autre. Ceux qui en août 1830 vinrent planter l'arbre dans l'ivresse du triomphe ont respecté la croix, comme s'ils avaient compris tout ce qui se rattache d'affranchissement terrestre au signe chrétien; comme si une haute pensée philosophique leur avait montré la fraternelle origine de ces deux jalons de liberté : la croix du Christ et l'arbre de 93 !... La porte de fer franchie, vous êtes à Aix, sur le Cours. C'était une belle avenue et une agréable promenade il y a deux ans, avec ses arbres de toute espèce, ormes, platanes, acacias; les uns jeunes et vigoureux, les autres vieux et cassés; mais en masse cela faisait un bel aspect, cela coiffait bien la promenade, lui donnait un air imposant et un bel ombrage. Malheureusement quelques-uns de ces arbres menaçaient ruine, il fallait porter la hache en plus d'un endroit, et la régularité, déjà mal observée, aurait subi de nouvelles injures : on a pris un grand parti, on a tout jeté bas, et la régularité a été sauvée. Quand la place a été nette, on s'est mis à y planter des ormes, de sorte que la promenade pourra avoir de l'ombre dans quelque vingt ans. En attendant, rien de plus désagréable que l'aspect de cette large avenue toute dépouillée, avec ces jeunes arbrisseaux dans leur maillot de sapin. Cela ressemble à un cimetière où l'on a placé les bières debout jusqu'à ce que les fosses soient creusées. Les grands hôtels qui bordent le cours perdent singulièrement aussi à cette nudité, qui laisse voir tout d'un coup et tout ensemble leurs longues et plates façades.

Au bout de ce cours on a érigé, il y a dix ans, une statue du roi René. Cette statue est une composition malheureuse et choquante qui blesse toutes les traditions; c'est un contre-sens de la tête aux pieds, de la couronne aux sandales; car on a mis une couronne royale sur la tête de ce bon René qui ne porta jamais que sur le parchemin de ses chartes ses quatre couronnes de Naples, Sicile, Jérusalem et Hongrie. Ce n'est pas tout : on lui a placé un sceptre dans la main droite, et une grappe de raisin dans la main gauche, comme on eût fait pour Charlemagne et pour Noé; on l'a drapé dans le manteau d'Agamemnon, lui René d'Anjou, le roi fainéant et artiste, roi de la viole et du virelai! Cette pompe théorique prodiguée aux banales royautés devait être épargnée à René, dont le costume simple et bourgeois est historique, aussi bien que celui de son cousin Louis XI. Les portraits et les descriptions ne manquent pas, d'après lesquels le statuaire aurait pu modeler son œuvre, et nous donner une image convenable et vraie de ce prince débonnaire, musicien, peintre et poète, triple artiste, qui se consolait de ses états perdus en chantant ses vers sur sa mandoline, et s'honorait du titre de troubadour comme François Ier s'honora du titre de chevalier. Telle qu'elle est, la statue du Cours est loin de représenter René, quoique pour l'intelligence on ait gravé sur le socle la devise de ceprince, *Loz en croissant*, et qu'on ait placé sous son talon, caché à moitié par les pans de son manteau, un livre et une palette.

Cette effigie menteuse est le seul monument qui rappelle et honore la mémoire de René dans sa bonne ville d'Aix. On n'a pas même songé à donner son nom au cours que cette image décore. Le nom de René n'a été conservé à Aix que par la tradition populaire à un sentier qui longe le mur extérieur de la ville, et qu'on appelle *la cheminée du roi René*. Le roi René surnommait ses *cheminées* de petites allées exposées au midi, où il venait se chauffer à son bon soleil de Provence, en se promenant avec ses *compères*. Du reste, tout ce qu'a fondé ce prince a été impitoyablement détruit, ainsi que les monumens antiques. Aix a froidement abattu, pour des motifs de voirie ou de parcimonieuse utilité, souvent même sans motifs, tout ce qu'elle possédait de vieux et saints édifices. Je ne sais qui se consolait d'avoir cassé un vase étrusque par la raison qu'il servait de-

puis assez long-temps. C'est assez la morale de nos méridionaux. Là où un ciel clément conserve si bien la pierre antique, l'insouciance et le vandalisme la brisent. Aix, après avoir eu ses jours de brillante fortune, ne vit plus aujourd'hui que de la justice. Le parlement et puis la cour royale, voilà depuis long-temps sa seule richesse; tous ses moyens d'existence sont là; aussi donnez-lui le Colysée ou l'arc de Titus, Aix les démolira sans remords pour construire un greffe. Avant tout il faut vivre. C'est ainsi que vers la fin du siècle dernier, ayant besoin d'un palais de justice, Aix a renversé d'admirables antiquités romaines, un mausolée et deux tours milliaires, les premiers et les plus beaux monumens de sa puissance que Rome eût élevés dans les Gaules. Vingt autres emplacemens auraient tout aussi bien convenu à ce palais; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que s'il a été construit là où il l'est, et si on lui a sacrifié le mausolée et les tours romaines, c'est non à l'architecte, mais aux antiquaires de la ville qu'on le doit. Ces antiquaires, qui n'ont jamais manqué à la ville d'Aix, pour le malheur de ses antiquités, furent toujours quelques gentilshommes désœuvrés, étrangers à l'art et à la science, et guidés par d'étroites vues d'amour-propre. Toute l'affaire pour eux est dans la numismatique qu'ils cultivent. C'est un agréable passe-temps de fureter dans le vieux bronze et de former de riches collections; on a l'émotion des recherches et la joie des trouvailles. Et puis on ajoute à ses vieux titres un titre plus frais; on se fait affilier à des sociétés savantes, et l'on voit son nom et son cabinet cités dans les almanachs et les statistiques : tout cela aux dépens de l'antiquité et à l'irréparable injure de l'art et de la science, auxquels il ne peut arriver de plus grand malheur que de tomber ainsi dans la fantaisie d'oisifs et ignorans amateurs. Ces gens-là pensèrent avec justesse que dans les fondemens des monumens romains on ne manquerait pas de trouver un grand nombre de médailles : ils usèrent donc de leur puissante influence pour que le palais fût construit sur la place de ces monumens. Leur cabale réussit, et leur espoir ne fut pas trompé : la récolte de bronzes fut abondante et belle; si la ville d'Aix fit une perte déplorable, le médailler de ces messieurs s'enrichit et se compléta. Ceux qui, sans respect pour la pierre, pour le symbole et pour l'âge d'un monument, le dé-

truisent ainsi afin de satisfaire un misérable caprice, se peuvent comparer à ces violateurs de sépulture qui brisent le marbre des tombeaux et passent au crible la cendre des morts pour dérober les anneaux enterrés avec les cadavres.

Ce palais, si chèrement acheté, est loin de faire oublier les ruines qu'il remplace. Commencé il y a environ cinquante ans, il n'est pas encore entièrement achevé. Toute l'habileté de l'architecte chargé de le continuer aujourd'hui n'a pu sauver les défectuosités des plans, ni le vice des constructions commencées avant lui. Tout est sacrifié à une cour intérieure assez belle, il est vrai, et où deux rangs de colonnes superposés sont d'un remarquable effet; mais les salles d'audience sont ridiculement étroites, et à l'extérieur les croisées vraies et fausses trop prodiguées. Le principal escalier est d'un beau travail, et rappelle ceux qu'on admire aux palais de Gênes.

La place des Prêcheurs, où est situé cet édifice, est la plus belle d'Aix. Au milieu s'élève un obélisque de Coustou, dont la pointe est occupée par un aigle aux ailes déployées qui passe pour un chef-d'œuvre. Avec les passions ignorantes et brutales du Midi, c'est un miracle que cet aigle ait échappé aux iconoclastes de 1815. On prétend que dans les premiers temps de la restauration le duc d'Angoulême, venu à Aix et passant sur la place des Prêcheurs, ne dissimula ni sa surprise ni son vif mécontentement à la vue de ce signe proscrit. Heureusement on parvint à lui faire comprendre que cet oiseau n'avait aucun caractère officiel, qu'il n'était point une créature de l'usurpateur, ne remplissait aucune fonction politique, et qu'on avait cru devoir le laisser à un poste qu'il occupait bien avant l'empire. — Sur la place des Prêcheurs on remarque encore l'hôtel Duperrier, où naquit cette jeune fille *qui vécut ce que vivent les roses*. En face de cette maison consacrée par de poétiques souvenirs se trouve l'église des Prêcheurs ou de la Madeleine, dont la façade est inachevée, comme le sont depuis le meurtre de Henri III toutes les façades des églises appartenant aux Jacobins. Pendant la révolution, cette église fut un temple dédié à la déesse de la Raison; la chaire évangélique servait de tribune aux orateurs du peuple. Tout est rentré dans l'ordre, et la déesse républicaine est remplacée aujourd'hui par la *vierge qui fait pleuvoir*, vierge dont l'em-

ploi est une véritable sinécure dans le département des Bouches-du-Rhône.

A part ses anciennes fonctions révolutionnaires, l'église des Prêcheurs n'a rien qui mérite d'être mentionné. L'église de Saint-Jean, et Saint-Sauveur, la métropole, sont plus remarquables. Saint-Jean appartenait à l'ordre de Malte; le blason de la confrérie guerrière se voit encore quelque part sur ses murailles, et parmi les reliques possédées jadis par le chapitre, on remarquait les larges et profonds calices des Templiers. Le tombeau de Raymond Bérenger, comte de Provence, beau-père de saint Louis, décore cette église. La flèche de son clocher est admirable : elle est octogone, percée de huit fenêtres, et terminée par une croix de Malte. Autrefois, le jour de la fête de l'ordre, il y avait une prime de dix écus pour l'intrépide manant qui allait attacher un bouquet et un nœud de rubans à cette croix. C'était une grande récréation pour le peuple de suivre de l'œil les hardis aventuriers qui se risquaient à ce mât de cocagne si périlleux, n'ayant d'autre escalier que les grêles fleurons qui çà et là bourgeonnaient sur la pierre gothique. Il y avait toujours quelqu'un des grimpeurs à qui le pied manquait, ce qui donnait un grand attrait au spectacle. Les magistrats de la ville finirent par abolir cet usage, comme barbare, au grand déplaisir des curieux et des chevaliers de Malte. Pour n'être plus fleurie et banderolée, la flèche de Saint-Jean n'en reste pas moins la plus élégante, la mieux élancée et la plus svelte de France. Elle n'avait de rivale que celle de Rouen; mais naguère la foudre a émoussé le clocher normand; mésaventure que ne redoute guère la flèche provençale dans le doux ciel où elle plonge.

Saint-Sauveur est situé dans cette partie de la ville ancienne qui se nommait ville des Tours, nom qu'elle tirait des tours milliaires de Sextius, si malheureusement détruites. La cathédrale a remplacé un temple païen; la partie latérale qui donne sur la place du palais archiépiscopal est formée d'un mur romain, auquel est adossée une fontaine. Cette fontaine se retrouve à la plupart des anciennes églises, car c'était un usage du vieux temps que les clercs et les fidèles se lavassent les mains avant d'entrer dans la maison du Seigneur. L'eau bénite où l'on se trempe le bout des doigts, à la porte, est un vestige

de cette pieuse cérémonie d'autrefois. La fontaine de Saint-Sauveur a été renouvelée sans doute, car d'après son architecture elle ne remonte tout au plus qu'au seizième siècle. L'origine de Saint-Sauveur est souterraine, comme celle de toutes les premières églises chrétiennes. L'église chrétienne se creuse sous le temple païen et le mine; puis, à mesure que la foi s'étend sur le monde et que le paganisme s'en va, l'église pousse hors de terre, soulève les dalles du temple, y entre et s'y asseoit. Ainsi l'église de Saint-Sauveur a commencé par le coin où se trouve aujourd'hui le baptistaire, magnifique ouvrage : il est de figure octogone, avec un dôme soutenu par huit colonnes, six de marbre et deux de granit, coiffées du chapiteau corinthien. Ces colonnes appartenaient au temple païen. Puis, près du baptistaire, l'église se développe en style roman; le plein-cintre et la colonnette qui jaillit du pilier, — c'est l'art au onzième siècle. Plus tard, l'église s'agrandit avec l'art gothique et l'ogive, jusqu'à ce que la renaissance ait ramené le plein-cintre : c'est alors qu'elle s'achève. Toutes ces phases, toutes ces époques diverses, se retrouvent distinctes et fortement accentuées dans l'architecture intérieure de Saint-Sauveur, et c'est une étude curieuse à faire que celle de cette marche et de ces progrès si étroitement liés de l'art et de la religion. Outre le baptistaire, dont les colonnes et la cuve sont de précieux restes d'antiquité, Saint-Sauveur possède les ruines poétiques d'un cloître, quelques vieux tombeaux, et un tableau, connu sous le nom du tableau du *Buisson ardent*, faussement attribué au roi René. Ce tableau est divisé en trois parties et se ferme par deux volets. La partie du milieu représente dans un buisson ardent la sainte Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. D'un côté du buisson on voit Moïse, et de l'autre un Ange; dans le fond, la ville et le château de Tarascon; sur le devant un troupeau de moutons dont Moïse semble être le berger. Sur le volet de droite est représenté le roi René à genoux devant un prie-dieu; sur celui de gauche, Jeanne de Laval, sa seconde femme, pareillement agenouillée. Le *missel* de la reine est orné de ses armoiries et de celles de René, peintes avec une extrême délicatesse. Tout l'encadrement est orné de divers sujets : on y voit les douze rois de Juda sur leur trône, des séraphins, des trompet-

tes et des licornes. Une frise gothique surmonte le tableau, et fait saillie par une voûte décorée de milliers d'anges adorant l'Éternel; enfin, le dessus des volets, c'est-à-dire la partie apparente lorsque le tableau se ferme, est chargé des figures de la sainte Vierge et de l'ange Gabriel, deux versets de l'Écriture paraphent par le haut et par le bas cette vaste composition.

C'est une opinion évidemment erronée qui attribue au roi René ce tableau, qui, pour l'époque, est un véritable chef-d'œuvre. Fermeté de touche, perfection de détails, sécheresse dans les formes, raideur dans les figures, il a tous les défauts et toutes les qualités de cette vieille école flamande qui précéda le Perrugin, et dont Jean de Bruges fut le flambeau: Jean de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile, et dont le secret, transmis aux Vénitiens, n'est pas arrivé tout entier jusqu'à nous. Cependant, comme Jeanne de Laval est représentée dans le tableau du *Buisson ardent*, et que cette princesse n'était point encore l'épouse de René du temps où vivait Jean de Bruges, le tableau ne peut être de lui; mais on s'accorde à penser qu'il est de son élève Roger de Bruges, aussi bon peintre que Jean, et plus vif coloriste.

Le portail de Saint-Sauveur est assez curieux d'ornemens; son arc est garni de petites statues d'apôtres assis chacun dans sa chaire. Pendant la révolution, des amateurs se sont amusés, faute de mieux, à couper la tête à tous ces saints de pierre. On a eu peur de cette historique et régulière mutilation, et des têtes neuves ont été remises sur les vieilles épaules des apôtres. C'est par cette porte que sortait la célèbre procession du roi René.

Il faudrait un livre pour décrire cette procession dans tous ses détails, et ce livre a été fait par plusieurs, entre autres par de Haitze, qui a dédié son ouvrage *à la postérité pour la gloire de la ville d'Aix*. Aix n'en est pas plus glorieuse. Selon ces historiens, la procession avait lieu à l'époque de la Fête-Dieu, et se continuait pendant plusieurs jours. Elle était gouvernée par trois chefs: le prince d'Amour, le roi de la Bazoche et l'abbé de la Ville. Le prince d'Amour, jeune homme de noble race et de belle mine, avec son habit de moire et d'or, sa toque de velours et de plumes, sa fraise de dentelles, son épée de soie et de diamans, jeune et superbe, souriant aux dames et leur

jetant des fleurs, représentait le corps de la noblesse : c'était le beau rôle. Après lui, le roi de la Bazoche, roi de serge et d'hermine représentait la justice. L'abbé de la ville représentait la bourgeoisie. Ces trois chefs avaient chacun sa cour, ses officiers et ses hérauts d'armes. La cérémonie, divisée en scènes dialoguées, en intermèdes, en jeux et en danses, s'ouvrait par un pas d'armes. Le vieil Olympe défilait le premier : Jupiter, Mars, Silène sur son tonneau, Hercule avec sa massue, les faunes et les naïades, — toute une descente de la Courtille un mercredi des cendres. L'Écriture sainte marchait après, avec les rois mages, guidés par leur étoile; le apôtres, la reine de Saba, accompagnée d'un estafier qui portait un château de carton planté au bout d'une épée; Hérode tourmenté par une phalange de diables. Puis arrivaient les épisodes politiques : c'étaient les Razats, célèbres dans les guerres intestines de la Provence ; le duc et la duchesse d'Urbin, contre qui René avait des motifs particuliers de haine, étaient livrés à la risée publique, juchés sur des ânes et ridiculement accoutrés. Ensuite venaient les jeux les plus populaires en Provence, tel que le jeu du chat, le jeu des chevaux frisques et quelques autres : chaque groupe, chaque escouade s'arrêtait quand le moment était venu, jouait sa scène, disait son mot, chantait sa chanson et dansait son ballet. Le clergé, le parlement et tous les dignitaires de la ville, assistaient à la procession et y prenaient part.

Pour tout ce qui regarde la description de sa cérémonie, ses évolutions, ses marches et contre-marches, ses costumes, ses bannières, ses danses, les historiens ne nous ont pas fait faute de détails; mais quand il s'est agi d'en expliquer le sens général et les divers symboles, ils ont gardé le silence ou se sont jetés dans de vaines théories. Cependant cette procession n'était point une cérémonie sans but et sans signification; ce n'était point une folle mascarade se déroulant au hasard, et Mme de Sévigné n'y entendait rien lorsqu'elle écrivait à sa fille : « Vous me mandez des choses admirables de vos cé-
» rémonies de la Fête-Dieu : elles sont tellement profanes
» que je ne comprends pas comment votre saint archevêque
» les veut souffrir ; il est vrai qu'il est Italien, et que cette
» mode vient de son pays. » *Cette mode* n'était pas plus italienne que monseigneur de Grimaldi n'était Italien. Certes, le roi

René était trop pieux, l'époque était trop pieuse, pour compromettre ainsi la religion et ses fêtes dans de ridicules saturnales. Les détails qui nous paraîtraient profanes aujourd'hui tiennent à la naïveté du temps, et c'étaient sans doute des accessoires nécessaires à la péripétie et à la moralité de l'action générale. Ceux qui n'ont vu dans cette procession qu'un sacrilége spectacle, ou une joyeuse bouffonnerie faite simplement pour la récréation des yeux et de l'esprit, se sont arrêtés à la forme, et n'ont pas regardé plus loin. Ils n'ont pas remarqué tout ce qui éclate de verve, de satire railleuse, de fine comédie, de poésie et d'histoire, jusque dans ces fragmens d'une description décolorée qui nous restent seuls de cette vaste épopée. Ils n'y ont pas vu ce qu'ils devaient y voir : l'empreinte précoce et puissante de ce génie méridional qui ouvrait la marche à toutes les littératures de l'Europe ; la féconde et bizarre expression de notre muse fantastique du Midi, debout et armée de pied en cap, bien avant que sa sœur du Nord, lentement couvée par ses brouillards, ne fût éclose ; le drame du Midi se jouant en plein soleil dans nos fêtes provençales bien avant qu'on ne songeât, autre part, à rassembler les planches d'un théâtre. René ne fut pas l'auteur de cette œuvre immense, mais l'arrangeur simplement, et sans doute son instinct d'artiste lui en révéla-t-il toute la portée. Il recueillit soigneusement tous les jeux, toutes les allégories, les chansons, les saillies, les légendes, les dialogues qui se mêlaient aux solennités publiques dans les villes, bourgs et villages de Provence ; de ces matériaux épars, de ces élémens dispersés, qu'il réunit et lia ingénieusement ensemble, il composa sa procession ; cimentant de son génie à lui cette mosaïque du génie provençal, et sur l'œuvre ainsi tissue jetant à pleines mains ses vers que les livres nous ont gardés, et sa musique qui vibre encore dans les cantilènes des pâtres vagabonds de nos montagnes et des pêcheurs de nos golfes.

Les écrivains les plus dévoués à la mémoire de René le louent magnifiquement à propos de ses sonnets et de ses enluminures, aucun n'a songé à lui décerner tout l'éloge qu'il mérite au sujet de cette procession, son plus bel ouvrage assurément. Bientôt après ce prince, son œuvre fut défigurée. D'abord, le parlement, aussitôt qu'il fut installé, s'en déclara le régulateur

et l'arbitre ; un arrêt de cette grave magistrature supprima le prince d'Amour, considérant que ce personnage, pour tenir son rang, était obligé à de trop grandes dépenses ; que plusieurs gentilshommes s'y étaient ruinés en folles prodigalités, et que beaucoup de nobles familles s'abstenaient d'envoyer leurs fils faire leur académie à Aix, de peur que le coûteux honneur de la royauté d'Amour ne leur échût. La suppression du prince d'Amour ne fut pas la seule atteinte portée à cette cérémonie. Institution nationale et civile, elle jouissait de plusieurs priviléges : ils lui furent ôtés. Elle languit ainsi jusqu'à la révolution. Depuis elle a fait mine de se relever, mais on n'y a mis aucun zèle, et aujourd'hui elle est complétement abolie. Cette belle tradition s'est de la sorte effacée. Et pas une parole de regret et de remords ne s'est élevée pour tant de poésie perdue ! Poésie morte et poésie vivante, poésie de marbre et poésie de jeux, de chansons et de fêtes, tout ici a eu le même sort. Aix a été la dépositaire infidèle de tant de trésors sacrés. Elle avait les plus beaux monumens de la Provence, elle les a brisés ; elle avait la plus admirable cérémonie de la Provence, elle l'a perdue, abandonnée, jetée dans la désuétude et l'oubli ! Cette fois du moins elle a porté la peine de son impiété ; car la procession de la Fête-Dieu, attirant chaque année un grand concours d'étrangers, était une source de prospérité pour la ville, et en ne la célébrant plus, elle s'est trouvée privée de son plus sûr et de son plus riche revenu.

Il serait injuste cependant d'accuser Aix d'un absolu dédain pour les choses passées. Il est des traditions qui s'y sont religieusement conservées, et pour connaître ce qu'elle renferme de véritablement digne de remarque et d'intérêt, il faut entrer dans un des vieux hôtels habités par son aristrocratie. Parmi ces hôtels, il en est d'une imposante figure : la façade est haute et noire, les fenêtres sont écartelées, la gouttière s'alonge fièrement sur la rue ; sur l'entablement d'une porte massive et ferrée se dresse un écusson armoirié ; au-dessus de cet écusson, un lourd balcon est soutenu par des cariatides de Pierre Puget. De chaque côté de la porte, un éteignoir est scellé au mur ; c'est encore du blason. Pour les uns, ce sont des armes parlantes, indiquant combien les gentilshommes qui habitent là sont partisans de l'obscurantisme; pour d'autres, c'est un

signe plus sérieux de noblesse: car ces éteignoirs, où les valets de pied escortant les carrosses et les chaises éteignaient leurs torches, ne se trouvent qu'à la porte des plus nobles maisons. La noblesse d'épée et les premiers présidens dans la robe y avaient seuls droit. Maintenant, si, invité par le dehors, vous voulez pénétrer dans une de ces féodales demeures, ce sera chose aisée, à condition toutefois que le ciel vous ait créé gentilhomme; si vous êtes privé de cet avantage, affublez d'une particule votre nom plébéien, ajoutez-y même pour plus de sûreté un de ces titres de comte ou de baron permis à tous depuis les barricades: vous ne vous repentirez point de cette fraude assurément, car la chose vaut la peine d'être vue, même au prix d'un titre d'emprunt.

Le vestibule est large, pavé de dalles et tapissé de chaises à porteurs, ces douces voitures d'autrefois, dont les panneaux représentent de galantes peintures encadrées dans des lambrequins d'or. Si riches qu'ils soient, à Aix, les gens du bel air ont leur chaise: cela distingue de la finance; la chaise est de bonne roche. Le carrosse est pour aller à la campagne; mais pour les courses de ville, la chaise au doux balancement, la chaise avec ses deux manans qui la portent, et qui font rêver à la corvée, la chaise si commode, qui vous dépose à la porte du salon.

Ce salon, gardé par deux vastes antichambres, est d'un noble aspect: haut, sombre, profond. Entré là, vous avez rompu avec le siècle, sans savoir au juste jusqu'où vous avez reculé dans le passé; car dans ce salon, dans sa décoration, ses tentures, ses meubles, il y a bien des époques: rien de la nôtre, seulement. Tout cela est vieux et terni, et cependant il y a dans tout cela je ne sais quoi de grand et de digne qui impose. On se prend à admirer ces grands lambris, ces moulures dorées, ce groupe d'amours et de colombes qui tient le cordon du lustre, ces sofas qui raconteraient des histoires de la Régence, et ces fauteuils d'une si commode disgrâce, avec leur siége bas et leurs hauts dossiers. Tout notre luxe moderne, élégant et coquet, s'efface devant la lourde magnificence de ces ornemens, de ces candélabres à feuillage, de ces larges consoles chargées de vieux Sèvre, et de tous ces meubles dont le nom et l'usage sont oubliés. Le ridicule commencerait bien aux portraits de famille, s'épanouissant dans les nœuds et les fleurs de leurs

cadres ovales : mais ces peintures sont de Puget, des Vanloo, de Boucher ou de Mignard. C'est Mignard encore, ou Boucher, ou Watteau, qui ont peint les trumeaux que vous voyez au-dessus des glaces et des portes; des bergères en paniers, des céladons l'épée au côté, des agneaux frisés au fer chaud, toute la carte de Tendre, toutes les vignettes de l'*Astrée* et de *la Clélie*, qu'ont regardés, de la place où vous êtes, Georges et Madeleine de Scudéry et le Marseillais d'Urfé. Le trumeau résume toute cette époque de poésie délicate, d'art gracieux et de fine galanterie qui commence avec Voiture et Ninon, pour finir avec Dorat et Mme Dubarri, sans rien perdre de sa légèreté en traversant le grand siècle de Louis XIV, rien de son bon goût en assistant aux saturnales de la Régence.

Des meubles et des peintures du temps de Mme de Sévigné ou de Mme de Pompadour sont choses rares sans doute, mais dont l'échantillon se retrouve ailleurs, aujourd'hui surtout que la mode en est revenue; ce qui est remarquable ici, ce qui ne se retrouve pas autre part, c'est que tout est d'accord avec l'ameublement. L'aristocratie d'Aix n'a pas repris le dix-septième et le dix-huitième siècles, elle les a gardés, et gardés tout entiers; non pas seulement en peinture et en cristal, en dames et en magots, mais encore, et avec tout cela, le langage, la physionomie et les mœurs du temps. Sous ces plafonds brodés d'astragales, dans ces lambris à grands ramages, rien ne fait anachronisme : ni les figures vivantes, ni les façons, ni l'habit, ni le discours. Chaque tête d'homme est poudrée scrupuleusement; les femmes ont gardé ce qu'elles ont pu de la toilette de leurs aïeules; la conversation est montée sur l'ancien ton; on y traite des sujets, on s'y sert d'un style et d'une prosodie oubliés. Faites revivre Mme de Grignan ou M. de Villars le gouverneur, ils seront à l'aise, ils iront saluer le maître de la maison, s'assiéront à leur place accoutumée, appelleront chacun par son nom et son titre; car rien n'a été dérangé depuis eux, et dans ces nobles familles les traits mêmes du visage se sont transmis de génération en génération avec une vertueuse exactitude. Tout ce parfum de vieilles mœurs et de vieilles formes s'est conservé intact, grâce au cordon sanitaire que la noblesse d'Aix a toujours établi autour de son camp, et qui en a toujours interdit sévèrement l'accès à la roture. Aujourd'hui

la démarcation est plus profondément tracée que jamais, car à chaque atteinte que lui porte un progrès politique, cette caste opiniâtre creuse ses retranchemens et redore ses armoiries. Elle n'a guère le droit cependant d'être si fière et si difficile. On sait combien les lettres de noblesse furent toujours aisément accordées en Provence. René donna sur ce point un dangereux exemple, et ses historiens l'en critiquent vertement. Ce prince anoblissait jusqu'à ses derniers domestiques, tous les joueurs de luth et faiseurs de tensons, les chanteurs qui le divertissaient, et les usuriers qui lui prêtaient de l'argent. Il prodiguait des lettres de noblesse pour le seul plaisir de composer le blason des nouveaux gentilshomme et d'émailler de sa main leur écu. Les rangs de la noblesse provençale ont été surtout envahis par le commerce marseillais. Au temps où le préjugé nobiliaire était dans sa fleur, nos négocians, dès que leur fortune était faite, ne manquaient pas de défigurer sous la particule un nom respecté dans les deux mondes. Il y a quelques années, un pamphlet vint jeter l'émoi au milieu de l'aristocratie d'Aix. On y prouvait par d'historiques documens que les plus vaniteux de tous ces hobereaux descendaient en ligne directe de juifs enrichis dans toutes sortes de trafics, et qui à la fin, brocanteurs de noblesse, avaient en même temps sanctifié et blasonné leurs rapines, trempant dans l'eau du baptême la savonnette qui blanchissait leur roture, et se faisant, du même coup et argent comptant, chrétiens et gentilshommes. Aujourd'hui que le dogme a perdu toute sa valeur, ces personnalités sont peu généreuses et superflues. Il est vrai de dire cependant que la noblesse actuelle d'Aix est de jeune origine, ou entée grossièrement sur de vieux troncs. Toutes les plus grandes races du pays, les Baux, les Porcellet, les Barras, aussi vieilles que les rochers de la Provence, se sont éteintes; et de toute l'illustre chevalerie napolitaine qui, fidèle à René vint, après que ce prince eut été dépossédé de son royaume de Naples, s'établir à Aix, rien ne reste. Ces Italiens ne prospèrent guère en France, et ceux qui accompagnèrent le duc de Calabre en Provence n'ont pas fait plus longue souche que ceux qui suivirent à Paris Catherine de Médicis.

Cette scission entre les diverses classes de ses habitans, ces

catégories hostiles de nobles et de roturiers, rétrécissant les relations et divisant l'élément social, font d'Aix la ville la plus triste du royaume. Ses eaux minérales devraient lui procurer un peu de vie et d'animation, mais elles sont ignorées et sans chalands. Les thermes construits par les Romains avaient disparu, le sol les avait dévorés, et on avait bâti dessus, lorsqu'au siècle dernier, en creusant les fondemens d'une maison, on découvrit des pans de muraille romaine, des caves, des bas-reliefs allégoriques et des prospectus ciselés, préconisant la sans pareille vertu de ces eaux qui guérirent les rhumatismes du proconsul Sextius, et auxquelles Aix doit son origine et son nom. On a restauré ces ruines et réédifié un établissement de bains, mais sans succès; Aix est si triste que les baigneurs, tout en guérissant de leurs maux physiques, y tombaient malades d'ennui. Aussi les gens à qui les eaux sont ordonnées préfèrent-ils celles de Digne ou de Gréoulx.

Voilà comment Aix se trouve déchue de tout ce qui fit autrefois sa splendeur et sa fortune. Autrefois, capitale du royal comté de Provence, magnifique séjour de fêtes, berceau de poésie, école de chevalerie, opulente et fière cité; aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture sans relief ni importance, oisif et pauvre. Autrefois, un parlement dont le ressort était vaste, dont les arrêts faisaient jurisprudence chez les voisins, qui portait noblement l'hermine de sa toge et le galon de son mortier; aujourd'hui une petite cour royale, débit de justice étroit et mesquin, alimenté par les courtiers de Marseille, et à ses plus solennelles audiences vidant l'appel de procillons commerciaux sur des polices d'assurance et des réglemens d'avarie. Autrefois une université fameuse, où l'on enseignait le droit, la théologie et la médecine, une académie célèbre dans la discipline des arts libéraux et des nobles exercices, de façon que tous les jeunes gentilshommes du Midi y abondaient; aujourd'hui plus d'académie, plus de faculté de théologie ni de médecine, mais seulement une mince école de droit, où viennent étudier les fils des quelques paysans corses, et les premiers-nés des notaires du Var. Mais cette cour royale, avec l'école de droit, qui en est inséparable, ne peuvent manquer d'être enlevées à Aix un beau jour pour être données à Marseille. Marseille a des droits incontestables à posséder cette cour qu'elle occupe plus que tout le

reste du ressort; et puis, la cour se trouve à Aix placée sous la funeste influence des hobereaux du pays et des jésuites, pour qui Aix a toujours été un nid de prédilection ; à Marseille, cette double et dangereuse influence ne serait plus à craindre. Alors Aix, privée de sa justice, sera abandonnée à ses propres ressources ; elle vivra de ses rentes, de ses nobles, de ses numismatiques, de ses jésuites et de ses souvenirs, jusqu'à ce qu'elle veuille bien descendre à se créer une industrie, et se mettre au niveau de notre civilisation et de nos mœurs. Mais tel est le malheur de sa position, que l'industrie qu'elle a dédaigné jusqu'à présent, va lui porter un coup fatal. La route de fer projetée de Marseille à Paris, et dont bientôt les travaux seront entrepris, ne passe pas par Aix. Les gibbosités du terrain rendent cette voie impraticable. Ainsi Aix ne sera plus ville de passage; tout ce qu'elle recevait de vie du commerce marseillais sera perdu pour elle ; ce sera une ville solitaire, inutile, oubliée, et ses gentilshommes y vivront dans une paix profonde, loin des bruits du monde et du fracas des révolutions.

EUGÈNE GUINOT.

MM. VICTOR HUGO ET ALEX. DUMAS

JUGÉS PAR LES CRITIQUES ANGLAIS.

[Nous avons trop franchement exprimé notre opinion et laissé à l'opinion particulière de quelques-uns de nos collaborateurs une part trop large dans la REVUE DE PARIS pour qu'il fût besoin peut-être d'emprunter à la critique étrangère ses jugemens sur les auteurs français. Mais cet article de la QUARTERLY REVIEW ne sort que rarement des limites d'une discussion honnête, quand on le compare surtout à quelques autres de la même Revue, où les noms les plus honorables de notre littérature ont quelquefois été fort lestement traités. Nous croyons que cette polémique ne peut que répandre à l'étranger la popularité de certains noms : voilà pourquoi nous avons consenti à l'accueillir; mais quelques notes nous ont paru nécessaires pour mieux séparer notre opinion de celle du censeur anglais. Les revues allemandes et anglaises reproduisent elles-mêmes quelquefois nos articles pour les combattre ou les adopter. Ces échanges ne peuvent qu'étendre le cercle de la critique, et forcer les écrivains à s'affranchir des liens d'une

étroite partialité nationale. Celui-ci représente l'opinion classique en Angleterre; c'est ici une discussion au nom du bon sens, sans frais de style, mais sans paradoxe. Nous pourrons citer quelque autre jour un *specimen* de critique plus brillant.] (*N. du D.*)

— « Il est assez remarquable qu'après avoir si activement préparé la révolution française, la littérature ait eu si peu d'influence sur ses progrès, une si faible part dans son triomphe. Les *hommes de plume* minèrent le système social et politique de l'ancienne France; mais ils se cachèrent devant les *hommes de piques* et ne reparurent lentement au jour que pour fléchir le genou devant les *hommes d'épée*, qui, dans le *cours naturel* du cycle révolutionnaire, érigèrent sur les ruines des gouvernemens antérieurs un despotisme militaire (1). Pendant cette longue série de changemens politiques, où tout prenait de nouvelles formes, où tout se lançait dans des routes non frayées, la littérature seule resta attachée à ses anciennes traditions; tous les dogmes critiques du siècle de Louis XIV étaient encore en vigueur avec de bien légères modifications, le jour de la chute de Bonaparte. Il y avait pour cela un double motif : d'abord, jusqu'à la restauration. la France n'avait réellement joui de rien qui ressemblât à la *liberté de la presse;* ensuite, jusque-là, des intérêts plus positifs, l'ambition politique et l'enthousiasme militaire avaient absorbé tous les esprits, toutes les capacités, tous les talens de la nation. Ceux qui, dans un état de paix et de liberté, auraient appliqué leur intelligence à s'ouvrir des voies nouvelles en littérature, furent forcés de chercher fortune dans les emplois publics ou dans les rangs de l'armée. Nous ne voulons naturellement parler que de la littérature populaire, de celle qui s'adresse plus immédiatement à l'opinion publique, qui dépend d'elle et de la forme du gouvernement. Les hautes sciences sont cultivées par une classe peu nombreuse, qui, retirée dans la paisible obscurité du cabinet, s'affecte peu des changemens politiques, et les

(1) La Revue anglaise aurait dû loyalement faire quelques exceptions. MM. de Chateaubriand, Ducis, Charles Nodier, etc., ne fléchirent pas si servilement le genou. (*N. du D.*)

branches plus matérielles des connaissances humaines sont activées, sinon encouragées par les révolutions rapides du système social. La géométrie, la physique, poursuivirent donc leur carrière silencieuse et sans obstacle, tandis que la chimie, la géologie, la médecine et toutes les études dites aujourd'hui *utilitaires*, participèrent au mouvement général; mais le roman, la poésie et le drame, restèrent contenus dans leurs anciens cadres, par la crainte sous la république, et sous l'empire par une contrainte mieux déguisée, quoique tout aussi réelle, par ce pouvoir, qu'on a si bien défini, une *main de fer dans un gant de velours*. Mais quelque opinion qu'on ait de notre théorie, le fait n'en est pas moins constant et curieux; la littérature populaire de la France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à celui de Louis XVIII, au milieu de la prodigieuse mobilité de ce royaume volcanique, n'a que très-peu altéré ses principes, n'a produit que très-peu de choses nouvelles.

La restauration n'amena pas d'abord de changement sensible. Quoique la presse fût plus libre qu'elle ne l'avait été naguère, elle restait encore soumise à la censure du gouvernement. Le premier effet du retour à la monarchie légitime devait être de donner un surcroît d'autorité aux doctrines littéraires de l'*ancien régime*. Les mêmes circonstances qui rappelaient au trône les descendans de Louis XIV ramenèrent naturellement l'influence des admirateurs de Boileau et de Racine (1).

Mais un état de liberté, le premier que la France eût *jamais* connu, et un état de tranquillité, le premier qu'elle eût goûté depuis cinquante ans, commencèrent bientôt à agir sur les

(1) Une contradiction qui n'aurait pas dû échapper à la Revue, c'est que les doctrines littéraires de l'ancien régime devinrent l'arche sainte des libéraux d'opposition, et que le protestantisme littéraire fut prêché surtout par les royalistes; il semblait pour les littérateurs de l'empire, que défendre la littérature classique, c'était défendre la dernière conquête de Napoléon sur l'ancienne monarchie. Le JOURNAL DES DÉBATS sans doute combattait pour Boileau avec LE CONSTITUTIONNEL; mais LE CONSTITUTIONNEL était le plus intolérant des deux, et ce fut le JOURNAL DES DÉBATS qui consentit le premier à accorder une petite niche à Shakespeare dans son Panthéon littéraire. (*N. du D.*)

esprits de la jeunesse littéraire. La *censure politique* devint chaque jour moins rigide, et la *censure littéraire* de Geoffroy, Martainville et autres journalistes des feuilletons de la vieille école ayant disparu tout-à-fait, on vit bientôt la littérature dévier des chemins battus. Ces déviations devinrent plus fréquentes et plus signalées à mesure que l'autorité de Charles X s'affaissa sous le poids des diverses attaques dirigées contre lui, et aussitôt que les étudians des différentes facultés, mais particulièrement les jeunes littérateurs, s'aperçurent qu'ils étaient un pouvoir dans l'état.

Il y avait depuis quelques années dans la littérature française deux écoles qu'on désigna sous le nom de *classique* et de *romantique*. Les classiques se déclaraient les défenseurs de la régularité élégante de Boileau, Racine et Voltaire; les romantiques prétendaient imiter l'indépendance et l'allure plus vive des Allemands et des Anglais. Les classiques étaient les catholiques romains de la littérature; ils révéraient une espèce d'infaillibilité papale dans Aristote et ses successeurs; mais par leur dévotion trop exclusive à des modèles usés, ils rendirent ridicule un système qui, originairement fondé sur la nature et la vérité, était défiguré par d'absurdes règles et d'incroyables fictions. D'un autre côté, les romantiques, comme les calvinistes, poussèrent si loin leur mépris de l'autorité ancienne qu'en voulant arracher à la vieille école ses oripeaux, ils sacrifièrent plusieurs de ses plus nobles draperies, jusqu'à ce qu'enfin, depuis la révolution de 1830, ils aient donné, tête baissée, dans toutes les extravagances et les immoralités d'une liberté licencieuse. Mais il en est de la littérature comme de la religion; il y a en toute chose un *mezzo termine* que nous nous flattons, nous autres en Angleterre, d'avoir eu le bon goût de découvrir et le bon sens d'adopter, tandis que la nation française, nullement propre pour un *juste milieu*, a vu sa littérature se partager en classiques et en romantiques, qui seraient mieux nommés l'école pédante et l'école extravagante; car personne, dans ce pays, ne semble avoir songé au naturel.

Il est assez amusant de voir, d'une part, les pédans traiter Shakespeare de bouffon, de l'autre, les romantiques exagérer en absurdités monstrueuses toutes les fautes que les vieux

critiques classiques reprochaient au *grand poète de la nature* [1].

De cette courte et incomplète esquisse de la marche et des progrès de la littérature française moderne nous passerons à l'examen de quelques-unes des productions les plus vantées du théâtre actuel de Paris. Nous nous bornerons au drame, parce que c'est le genre le plus populaire, qu'il offre le meilleur moyen d'apprécier le nouveau goût de la nation, et fournit des exemples de ce goût plus frappans, et, ajoutons-le, plus étonnans, quoique la poésie et le roman, mais ce dernier surtout, étalent la même extravagance, la même absurdité et la même immoralité [2].

Nous entreprenons cet examen moins dans un but littéraire que par des considérations morales. Le public anglais, qui s'occupe fort peu de son propre théâtre, s'inquiète bien moins encore de celui de nos voisins; mais il y a dans l'aspect général du théâtre français moderne quelque chose qui indique un état si irrégulier de société, que la matière semble plutôt appartenir à la politique qu'à la critique [3].

Les deux auteurs qui, dans leurs romans et leurs pièces de

(1) *Il est amusant*, dirons-nous à notre tour, de voir les Anglais nous prêcher *le juste milieu* en littérature comme en politique. A ce ton de modération et de sagesse, on dirait que l'auteur de cet article est un de ces chastes professeurs de Cambridge ou d'Oxford qui arrosent de flots de thé leur estomac trop délicat pour digérer seul le substantiel *roast beef* de la vieille Angleterre. (*N. du D.*)

(2) Nous ne serions pas embarrassés de faire des exceptions honorables : nous les avons faites d'avance plusieurs fois; mais pour ne pas trop nous éloigner du théâtre, nous demanderons aux critiques anglais s'ils n'auraient pas dû chercher une expression à la fois ingénieuse et vraie de la société moderne dans les nombreux proverbes où M. Théodore Leclercq en a dessiné la physionomie avec tant de goût et de délicatesse. Les neuf volumes de ses petites comédies comptent cependant dans notre littérature moderne. (*N. du D.*)

(3) A ce ton grave et pudique, ne dirait-on pas qu'il s'agit de proposer au parlement d'établir un cordon sanitaire autour de la France? (*N. du D.*)

théâtre ([1]) ont poussé l'extravagance le plus loin, et ont par conséquent la plus grande popularité comme auteurs dramatiques, en France, ce sont MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Ils montrent aussi la gradation par laquelle des hommes qui ont plus de talent que de goût et plus de force que de jugement, sont conduits à se dépasser non-seulement l'un l'autre, mais encore eux-mêmes, lorsqu'ils sont une fois lancés dans la carrière de la vogue.

M. Hugo débuta par HERNANI, et M. Dumas par HENRI III, que nous estimons être restés leurs meilleurs ouvrages. Ces deux pièces ont suffisamment le cachet romantique, — assez de cette indépendance qui méprise les unités de temps et de lieu, — assez de cette imagination qui va chercher l'intérêt jusqu'aux dernières limites de la vraisemblance, — assez de sentimens extravagans et de situations extraordinaires, mais sans cette grossière violation de la décence, sans cette malheureuse recherche des plus honteux et des plus scandaleux motifs des actions humaines qui signalent par une gradation successive les ouvrages subséquens des deux auteurs, — à peu près comme les mangeurs d'opium, qui commencent par une dose modérée d'hilarité, pour augmenter peu à peu la potion jusqu'à se procurer l'ivresse, la fureur, l'allanguissement et l'idiotisme ([2]). Ajoutons qu'HERNANI et HENRI III appartiennent à la restauration, et que c'est le règne de Louis-Philippe qui a engendré les monstres que nous voulons faire connaître ([3]). Remarquons encore, en passant, que de ces

([1]) Quelque commode que soit sa classification, le critique ne devait pas ignorer que M. Alex. Dumas n'a pas encore publié de romans, quoique nous lui reconnaissions volontiers le talent d'en composer un quand il voudra; c'est même un genre où nous croirions M. Alex. Dumas appelé à exceller, parce qu'il écrit naturellement, pour peu qu'il s'en donne la peine, et qu'il a le don rare de savoir *raconter*. (*N. du D.*)

([2]) La comparaison est un peu dure; mais MM. Victor Hugo et Alex. Dumas s'en consoleront, en pensant que nos classiques, depuis Voltaire, ont répété souvent que Shakespeare était un *sauvage ivre*, un *Tabarin*, un *Gilles*, etc. (*N. du D.*)

([3]) C'est le trait politique de l'article : la révolution de 1830 est

deux pièces, l'une est en vers et l'autre en prose; mais que petit à petit MM. Hugo, Dumas et leurs imitateurs ont rejeté les entraves de la versification, et avec ces entraves toute espèce de règles. Il n'y a littéralement ni rime ni raison dans la plupart du leurs productions plus récentes.

La conception du plus grand nombre de ces drames modernes décèle une évidente imitation de Shakespeare. Ses pièces historiques, qui, indépendamment de leur beauté intrinsèque, nous intéressent tant par les noms et par les événemens de nos annales, avaient excité jadis l'émulation de Voltaire; mais Voltaire échoua complétement dans ses efforts pour *gréciser* Adélaïde Dugueselin et le seigneur de Coucy, comme il avait *francisé* Sémiramis et Oreste. Chénier, profitant de la Révolution, fit jouer sa tragédie historique de CHARLES IX avec un succès passager qui fut dû au plaisir qu'éprouvait la populace de voir un roi de France représenté sous d'odieuses couleurs, et à l'analogie que son absurde férocité établissait entre ce monstre royal et Louis XVI. Mais quand même le génie de Chénier eût été supérieur à ce qu'il était, les règles pédantes du vieux théâtre de la France ne se prêtaient nullement à la représentation de la vie réelle et encore moins à celle des mœurs nationales. Ce n'est que depuis la licence de ces dernières années que M. Hugo et ses confrères ont secoué le joug critique en même temps que le joug politique, pour tenter d'approcher de la nature et de la réalité, — nature vulgaire par malheur, basse réalité : aussi, quoique certainement leurs essais soient d'un effet plus excitant que la décente monotonie de la vieille école, nous doutons qu'ils conservent une popularité plus durable.

M. Hugo, dans plusieurs de ses préfaces, avoue son admiration et son imitation de Shakespeare; en tête de sa sixième et dernière pièce, MARIE TUDOR, voici en quels termes il nous exprime les principaux articles de son *Credo* littéraire actuel :

la peste de l'Europe. La QUARTERLY a déjà fait six articles dans ce sens. La révolution de 1830 est son *delenda Carthago*, le roi des Français, l'Annibal qu'elle dénonce sans cesse au peuple et au sénat.

« Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai ; le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu.

» Le but du poète dramatique, quel que soit d'ailleurs l'ensemble de ses idées sur l'art, doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand, comme Corneille, ou le vrai, comme Molière; ou mieux encore, et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakespeare.

» Car, remarquons-le en passant, il a été donné à Shakespeare, et c'est ce qui fait la souveraineté de son génie, de concilier, d'unir, d'amalgamer sans cesse dans son œuvre ces deux qualités, la vérité et la grandeur, qualités presque opposées, ou tout au moins tellement distinctes, que le défaut de chacune d'elles constitue le contraire de l'autre. L'écueil du vrai, c'est le petit ; l'écueil du grand, c'est le faux. Dans tous les ouvrages de Shakespeare, il y a du grand qui est vrai, et du vrai qui est grand. Au centre de toutes ses créations, on retrouve le point d'intersection de la grandeur et de la vérité; et là où les choses grandes et les choses vraies se croisent, l'art est complet. Shakespeare, comme Michel-Ange, semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange, dont le simple énoncé paraît absurde : rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. Shakespeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute-puissance du poète ! il fait des choses plus hautes que nous, qui vivent comme nous. Hamlet, par exemple, est aussi vrai qu'aucun de nous, et plus grand. Hamlet est colossal, et pourtant réel. C'est que Hamlet, ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, c'est nous tous. Hamlet, ce n'est pas un homme, c'est l'homme. »

Nous saluons avec plaisir cette apparition de l'astre du monde dramatique sur la longue nuit de la critique française ([1]) ; mais tout en reconnaissant que ce jugement sur Shakespeare prou-

([1]) Ici la Revue anglaise est sur son terrain ; ici commence une discussion véritable, où les critiques anglais peuvent faire autorité ; mais ils sont injustes en feignant de croire que MM. Victor Hugo et Alex. Dumas ont les premiers proclamé *en critique* le génie de

verait seul que M. Victor Hugo est un homme de talent ([2]), nous devons toutefois remarquer que non-seulement l'expression de ce passage est trop ambitieuse dans ses pompeuses antithèses, mais encore que ni les prémisses du critique ne sont incontestables, ni sa conclusion très-logique. En un mot, nous y voyons tous les germes des défauts qui nous offusquent dans tous les ouvrages dramatiques de M. Hugo : sa distinction entre le *grand* et le *vrai* ou le *naturel*, comme nous dirions en anglais, n'est pas juste. Il n'y a pas, selon nous, dans l'ame du poète deux qualités distinctes qui se croisent à un *heureux point d'intersection*. La *vérité* ou le *naturel* serait plutôt la cause, et la *grandeur* l'effet ; par exemple, dans le célèbre *qu'il mourût*! de Corneille, il y a peu de grandeur dans l'idée abstraite, et encore moins dans l'expression ; mais sa *vérité*, c'est-à-dire son appropriation à la personne et aux circonstances, jointe à un certain degré de surprise, crée dans le spectateur ou le lecteur le sentiment de la *grandeur:* la *vérité* existe donc aussi directement dans cette exclamation sublime que dans aucun des traits les plus plaisans de Molière. On en peut dire autant du *give* ME *the dagger*, « donnez-*moi* le poignard », de lady Macbeth, et du *Portia's dead*, « Portia est morte », de Brutus. Il pourrait paraître hypercritique d'objecter à M. Hugo que quelques-unes des plus belles conceptions de Shakespeare ne sont pas *vraies*, comme ses spectres et ses apparitions ; que d'autres ne sont ni *vraies*, ni *grandes*, comme ses sorcières et ses fées. Le *vrai* dramatique, nous en convenons, ne doit pas être limité ainsi. Il suf-

Shakespeare. Mme de Staël, M. de Barante, M. et Mme Guizot, M. Villemain, etc., ont successivement parlé de ce grand nom en précurseurs éclairés de la critique actuelle. Je me rappelle encore un article du CONSTITUTIONNEL de 1820, qui accusait M. Guizot et l'auteur sacrilége de cette note d'importer les *faux dieux* en France, etc. (*N. du D.*)

(2) Le traducteur a traduit *man of genius* par *homme de talent*. Ceux qui connaissent la véritable valeur du mot *genius* en anglais, savent que la traduction est très-exacte ; le texte ne veut pas dire ici davantage, ce qui n'empêchera pas d'ailleurs M. Hugo d'être, en Angleterre comme en France, un homme de génie. (*N. du D.*)

fit, une fois l'existence du personnage imaginaire admise, que son langage et ses actes soient d'accord avec notre idée de ce qu'un pareil être (s'il eût existé), aurait fait ou dit; mais combien il y a de belles choses dans le miraculeux génie de Shakespeare qui n'ont aucune relation avec le *grand!* Telles sont ses scènes comiques et mêmes ses scènes sociales, tels sont les caractères entiers de Falstaff, de sir Toby, de Dogberry et de Verges, de Jack Code et des Insurgés, de Ménénius, de Rosalinde, de Béatrix, et de tous les autres rôles de la même famille, qui sont plus admirables, plus prodigieux même, que ses plus beaux rôles tragiques. Quant à l'exemple même que choisit M. Hugo, — et il choisit, après tout, la plus extraordinaire création du génie de Shakespeare, HAMLET, — il nous semble que non-seulement il l'apprécie mal, mais encore qu'il ne le comprend pas. Il n'y a rien de *colossal* dans Hamlet, nous voulons naturellement parler du personnage d'Hamlet; car le génie qui le conçut est colossal sans doute; mais Hamlet n'est qu'un homme, et un homme si loin des proportions extraordinaires, que c'est un des mérites particuliers du portrait qu'il ait conservé plusieurs infirmités frappantes. C'est louer peu judicieusement Hamlet que de dire: ce n'est pas *un homme*, — mais *l'homme*, — l'homme abstrait; au contraire, c'est un *individu* dans toute la force du terme; Hamlet (beaucoup plus même que cela n'arrive aux caractères de Shakespeare) se départ de la nature générale et agit d'après des principes et des motifs qui expriment ce que nous pourrions appeler une *idiosyncrasie* (1). pour emprunter un terme à la médecine. Après tout, nous disputons peut-être sur les mots, et M. Victor Hugo, probablement, s'il comprenait l'anglais (langue qu'évidemment il ne sait pas (2) serait

(1) On appelle *idiosyncrasie*, en médecine, cette disposition spéciale qui résulte du tempérament ou de la manière d'être individuelle, et qui détermine des répugnances ou des inclinations particulières. C'est à peu près *l'individualité* de la critique moderne. (*N. du D.*)

(2) Nous croyons qu'en effet M. Victor Hugo ne sait pas l'anglais; mais quelque insuffisante que soit une traduction en elle-même, il n'en faut pas davantage pour comprendre un caractère

d'accord avec nous sur le tout. Nous n'avons été conduits à faire les remarques précédentes, que parce que, quel que soit le meilleur jugement de M. Victor Hugo, sa pratique est évidemment fondée sur une notion très-confuse des rapports entre la *vérité* et la *grandeur*, et sur quelques malheureux principes quant au mode de leur combinaison. Il semble penser que le crime est grand, et d'autant plus grand qu'il révolte davantage; il s'imagine combiner cette grandeur avec la vérité quand il l'amalgame avec des événemens vulgaires, des personnages communs et le bavardage de la vie quotidienne. Il transporte au théâtre les causes célèbres, transforme la scène en cour d'assises, et, montrant dans tous leurs odieux détails l'adultère, le rapt, l'inceste et l'assassinat, il s'imagine avoir découvert le point exact *où la vérité* s'entrecroise avec *la grandeur*!

[Après cette discussion préliminaire, le critique anglais passe en revue tous les drames de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Nous n'admettons pas tous les aperçus de cette analyse qui est faite généralement avec ce ton de méprisante mo-

de Shakespeare. Nous pensons avec la Revue anglaise que M. Victor Hugo s'est mépris en effet sur Shakespeare et sur Hamlet; mais ce n'est pas par ignorance de la langue. Il est des Anglais qui comprennent mieux Corneille et Racine que certains Français: un poète en devine un autre et supplée facilement par l'imagination à ce qui lui manque dans *une langue traduite*. C'est dans l'analyse du caractère d'Hamlet que M. Victor Hugo n'a pas compris Shakespeare. Il n'est pas le seul; voilà pourquoi la publicité de cette discussion d'une revue anglaise avec un de nos écrivains, à propos de Shakespeare, peut être utile. Trop de nos littérateurs étudient Shakespeare à travers les rêveries du symbolisme allemand. MM. Schlegel et autres ont inventé un Shakespeare systématique qui n'a jamais existé; ils ont étouffé toute la naïveté de son génie dans leur mysticisme savant. Pour eux, le dernier figurant des drames de Shakespeare serait bientôt un mythe. Ce n'est pas ainsi que Walter Scott a adoré le dieu dont ses romans sont pleins. L'école des badauds de Shakespeare est à la fois anti-française et anti-anglaise.

(*N. du D.*)

querie auquel ne résisteraient pas toujours les pièces les plus *classiques* dans le sens le plus favorable du mot. Nous avons fait connaître, il y a quelques mois, avec plus de convenance, une des dernières pièces du théâtre anglais, que les critiques de Londres avaient vantée comme un demi chef-d'œuvre, compliment trop fort d'un quart au moins. C'est encore beaucoup que les revues anglaises commencent à s'occuper de notre littérature moderne, qui est fort peu connue de leurs lecteurs. Quelques railleries de bonne guerre dans la partie analytique de cet article méritent cependant d'être signalées, parce que le talent des deux auteurs est assez haut placé pour n'en pas être blessé à mort. En prétendant que nos écrivains connaissent assez mal Shakespeare, et l'imitent assez maladroitement, les critiques anglais n'ont pas toujours tort, il en faut convenir, au lieu d'avoir la ridicule prétention des plagiaires anglais qui se vantent, comme Shadwell, de ne jamais copier, soit nos poètes médiocres, soit nos grands poètes dramatiques, que pour les rendre meilleurs. Mais il n'est que trop vrai qu'en ce temps-ci où notre jeune littérature est si forte en couleur locale, quand il s'agit de moyen âge, elle en est à violer d'une façon souvent ridicule l'histoire, les coutumes, les mœurs et la géographie d'un royaume dont nous ne sommes séparés que par sept lieues de détroit. Nous laissons de côté ce que la REVUE dit de MARION DE LORME et du ROI S'AMUSE, d'ANTONY et d'ANGÈLE; nous ne lui reconnaissons qu'à un très-faible degré, et par courtoisie, le droit de juger notre versification et notre prose, les beautés ou les défauts de ce qui est exclusivement français; mais il est permis aux Anglais de dire, avec tous les égards que nous avons eus nous-mêmes pour un talent qui nous est cher, qu'il y a dans MARIE TUDOR des fautes d'histoire et de costume peu excusables chez un poète aussi érudit que M. Victor Hugo. De même dans RICHARD DARLINGTON, si M. Alexandre Dumas avait seulement consulté un traducteur des nouvelles de Londres dans le dernier de nos journaux quotidiens, il n'eût pas confondu dans la langue électorale un bourg avec un *comté;* il n'eût pas surtout fait venir un plein bateau d'électeurs à Darlington, *du fond du Northumberland:* c'est comme si on faisait venir à Versailles un plein bateau d'électeurs du département de l'Euro

ou du fond de la Normandie : « *Il y a encore cinquante bévues du même calibre,* » ajoute en triomphe la QUARTERLY ; mais entre nous, ma sœur, de Revue à Revue, pourrions-nous répondre, les auteurs anglais en font bien d'autres ! sans parler de Shakespeare qui mettait un port de mer en Bohême, royaume très-peu maritime, nous avons vu il y a quelques années une pièce anglaise, où le chevalier Bayard était habillé en officier de hussards.

Mais rentrons, pour terminer notre citation, dans la question d'art : La vérité est bonne à apprendre même de nos ennemis. Les auteurs sont si portés aujourd'hui à attribuer les protestations de la critique à des antipathies particulières, qu'il peut leur être utile d'écouter la voix de l'étranger, cette postérité contemporaine, comme disait Camille Desmoulins, à qui Mme de Staël a volé le mot.

La REVUE reproche à MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas de tout sacrifier à l'*expédient*, aux artifices de scène, aux *imbroglios*, et de négliger la terreur et la pitié, élémens de la vraie tragédie. — « La MÈRE COUPABLE, de Beaumarchais, a donné le jour, dit-elle, à cette postérité illégitime de drames. Mais Beaumarchais avait encore l'art d'être pathétique, ses imitateurs ne connaissent que ce qui est frappant *en situation*. Beaumarchais *émouvait* — ceux-ci ne font que *surprendre*. Comme simples œuvres d'art et en écartant leur tendance immorale (1), ces drames ont de tels défauts que nous ne pouvons les laisser passer sans remarque : le principal est une pauvreté d'invention qui réduit les auteurs

(1) La Revue tory appuie sur la tendance immorale de nos auteurs ; mais c'est aussi le reproche des Revues whigs et des Revues radicales. Pour qui connaît la pruderie de la société anglaise, pour qui se rappelle ce que Byron disait du *cant* de ses compatriotes, il est facile d'expliquer, d'après ces critiques, pourquoi commercialement la littérature française moderne est si mal accueillie en Angleterre. On a eu beau y *émonder* les romans de M. Victor Hugo, comme ceux de M. Paul de Kock, nous tenons d'un éditeur anglais que les uns et les autres se vendent à très-petit nombre. Les romans de Mme de Genlis sont presque classiques, au contraire, de l'autre côté du détroit. Nous reviendrons sur ce sujet. (*N. du D.*)

à de trop fréquentes répétitions des mêmes caractères et de situations semblables. Rien de moins neuf que leurs nouveautés, rien de plus servile que leurs libertés, rien de plus rebattu que leurs extravagances. La bâtardise, la séduction, le viol, l'adultère, l'inceste comme *motifs*, — le poignard, le poison, la prostitution comme *moyen*. Voilà toute la gamme, dont ils se passent les uns aux autres les notes répétées jusqu'à la monotonie, sans la moindre variété de combinaison.

« Sur les femmes qui figurent dans dix pièces de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas, jouées en trois ou quatre ans, nous trouvons *huit adultères*, *cinq prostituées* de divers rangs et *six* victimes d'un séducteur, desquelles six, deux accouchent presque sur le théâtre; quatre mères sont amoureuses de leurs fils ou de leurs gendres, et sur quatre, trois complètent le crime; onze personnes sont tuées directement ou indirectement par leurs amans; enfin, dans six de ces pièces, les personnages principaux sont des bâtards et des enfans trouvés. Nous n'oublions pas que le crime et les pires crimes ont toujours été du domaine de la tragédie; nous n'oublions pas les familles d'Atrée et de Laïus, dans le théâtre historique et mythologique de tous les peuples, ni, dans notre littérature, LA BELLE REPENTANTE, JANE SHORE, GEORGE BARNWELL et maintes autres pièces; mais la plupart de ces pièces ont un but moral; aucune d'elles n'offense la décence, aucune n'*enflamme* les passions criminelles. Dans les époques reculées de notre théâtre, il y avait fréquemment des expressions grossières et parfois une scène peu délicate; mais le goût des spectateurs modernes en a depuis long-temps fait justice. Ce qui nous étonne et nous afflige dans le théâtre actuel de la France, c'est de voir tout-à-coup l'exception devenue la règle, de ne trouver que turpitude, chaque soir, sur tous les théâtres d'un grand peuple civilisé et dans tous les ouvrages de ses écrivains les plus populaires; de voir enfin de semblables pièces jouées avec enthousiasme pendant cinquante à soixante représentations, jusqu'à ce que l'auteur, en un mot, stimulé par le lucre et la gloire, ait eu le temps de faire et d'assaisonner une autre pièce du même genre ou pire encore, etc. »

Nous ne citerons pas jusqu'au bout ces conclusions, qui

tendent à prouver que la France est la plus immorale des nations, et que les mœurs ne peuvent être sauvées, en Angleterre comme en France, que par le maintien de la censure dramatique à Londres, et par son rétablissement à Paris. Ce n'est ni charitable ni libéral.

Mais nous sommes bien aises d'apprendre à nos critiques d'outre-Manche que jamais notre littérature et surtout notre théâtre n'ont si mal exprimé notre société. Il y a mieux, et nos auteurs sont trop bons citoyens pour nous démentir, nous ajouterons qu'aucun des succès qui pourraient donner raison aux critiques d'Angleterre n'a réalisé, ni en gloire ni en argent comptant, l'enthousiasme que la QUARTERLY REVIEW estime au terme moyen de soixante représentations suivies et lucratives. HERNANI et HENRI III ont produit sans doute à la Comédie-Française les plus fortes recettes de ces quinze dernières années; mais le chiffre des pièces qui sont venues ensuite a toujours été de moins en moins brillant. Enfin nous croyons savoir que les hommes d'un vrai talent qui ont poussé la révolution dramatique jusqu'à son 10 août et son 21 janvier ont compris eux-mêmes qu'il était temps de régulariser leur énergie. Quant au goût public, la réaction est faite dans presque tous nos théâtres; la censure est donc à peu près inutile. Nous espérons de l'impartialité des REVUES D'ÉDIMBOURG et DE LONDRES une petite réparation d'honneur dans leurs prochaines livraisons.] (*N. du D.*)



PARIS AVANT LA RÉVOLUTION.

LES CONVULSIONNAIRES,

ROMAN EN QUATRE CHAPITRES.

Le saint diacre buvait toujours en un verre, et de plus il mangeait du pain où l'on trouvait des pailles aussi longues que le petit doigt.

(VIE DU BIENHEUREUX DIACRE PARIS.)

§ III. — UNE CONDITION.

Le jeune ouvrier rentra soucieux chez lui. Selon toute apparence, il dut se tenir long-temps à la fenêtre de sa boutique pour suivre des yeux le même chemin qu'avaient pris ces deux femmes, car l'un de ses apprentis vint l'avertir respectueusement que la croix en question était presque terminée, et qu'il n'y manquait plus que les attributs de la Passion, dont Gervais devait se charger. Le bois de la croix était en effet lisse et brillant, ouvragé avec soin comme pour une chapelle de visitandines. — Gervais congédia ses apprentis.

Resté seul, il essaya de se distraire de l'ennui d'un pareil travail par le souvenir exact de tout ce qui l'avait frappé jusqu'à ce jour; — et, chose merveilleuse! les étonnemens naïfs de Gervais le provincial s'effacèrent tous devant l'apparition miraculeuse de cette belle fille entrevue par lui l'espace d'une demi-heure; pour Françoise il oublia la ville de Paris et son magnifique aspect, il oublia le diacre Pâris et ses miracles! Il faut le dire aussi, jamais, de mémoire d'Amienois venu à Paris, une si parfaite créature n'avait tenté un fils de province. Ce qui intéressait Gervais à cette figure, que son enthousiasme appelait déjà céleste, était plutôt la douleur honnête et naïve qu'il avait vue répandue sur chaque trait de la bonne et belle Françoise. C'était ce port majestueux d'une simple fille, et ce beau corps dont un déshabillé plus que vulgaire voilait chaque secrète beauté. Tout, jusqu'au patois lentement criard de la Picarde, et sa colère grotesque contre son maître dans la scène précédente, avait enchanté le jeune menuisier. Dans quelques mots échangés à peine devant lui, il avait appris que Françoise était de Péronne, et ce nom seul, le nom de sa ville natale, avait rejailli comme un rayon de gloire et de grâce nouvelle sur le front de sa déesse. De ce moment-là Gervais conçut l'idée de devenir son sauveur. La condition future de cette belle fille l'effrayait. De quelle condition avait en effet voulu parler la demoiselle Flippart? A Paris il y a tant de métiers étranges!... Gervais en ce moment était l'Amadis le plus tourmenté de la rue des Poules, et de tout le quartier Saint-Marcel...

Vous dire les projets qu'il imagina pendant les jours qui suivirent, serait au-dessus de votre patience, lecteur; contentez-vous de savoir que Gervais travailla avec plus d'ardeur que jamais, et que le 27 au matin les attributs de sa croix, commandée pour ce jour même, étaient parachevés et bien placés.

Quand la nuit tomba, Gervais, comme de coutume, s'échappa de sa boutique. Il avait remarqué depuis peu que c'était dans la direction de la longue rue Mouffetard que la demoiselle Flippart se rendait avec Françoise. Les premiers jours, il pensa que la conseillère mystérieuse de la belle Picarde la conduisait peut-être dans quelque atelier de travail, magasin janséniste et suranné des modes et affiquets de Saint-Séverin,

fabrique de bonnets étriqués et de chignons exigus. Mais, outre que Françoise lui parut souvent changer de maison, le tumulte et l'obscurité du faubourg lui fit maintes fois perdre sa trace. Il se résolut donc à faire ce soir-là une battue dans les règles, et sur les dix heures il se blottit sous l'auvent d'un layetier de ses amis, à la descente même de cette rue sombre.

Sur le pavé tortueux et glissant de ce faubourg il entendit bien long-temps craquer les lourdes voitures des rouliers et les épaisses charrettes des marchands de farine, tandis que les cloches de Saint-Médard sonnaient un glas sinistre, ou que plusieurs chaises et voitures, étrangères sans nul doute à ce quartier, longeaient le coin du cimetière à sa gauche. Onze heures étaient sonnées, le silence le plus profond régnait, et les lanternes de corne du layetier étaient éteintes.

Le froid de la nuit et l'impatience tourmentaient déjà le menuisier. Peu à peu l'aspect ténébreux du faubourg s'étant accru des ombres réelles de la nuit, Gervais distinguait à grand'peine quelques silhouettes que le seul fallot de cet angle renvoyait à la muraille; — tout-à-coup cependant il tressaillit...

Une femme, une seule femme venait de traverser le ruisseau; il parut bientôt à Gervais qu'elle était suivie à quelque distance, car elle attendit l'espace d'une seconde la vieille qui l'accompagnait.

Gervais, ignorant sans doute des ruses et contre-ruses espagnoles, n'aurait pas dû supposer que cette dernière figure pût cacher une duègne; ce fut pourtant ce que soupçonna son génie inquiet, car il pressa le pas et se disposa à couper le chemin à la vieille. Mais la vieille demoiselle gagna de toute sa vitesse sa belle compagne à coqueluchon noir, mantelet dont, par parenthèse, chaque cerceau était rabattu et gonflé comme un ballon sur celle qui le portait.

Gervais, malgré les ténèbres, avait reconnu la vieille demoiselle Flippart; il se rangea de l'autre côté du mur et se mit à suivre les deux ombres.

Les épaules blanches de Françoise n'étaient pas tellement couvertes par le rabat de sa calèche que le vent n'en dérangeât parfois l'ampleur et que la lune, y tombant d'aplomb, n'en fit ressortir la forme. Gervais demeura plus que surpris du

long chemin que prit son fantôme. En arrivant au tournant d'une petite rue, ou plutôt d'une ruelle, les deux femmes pressent leur marche;—la demoiselle Flippart pousse le ressort d'une porte, Françoise entre, et le guichet se referme au même instant.

« Singulière façon d'entrer ! » pensa le jeune homme.

La maison devant laquelle il se trouvait était bien autrement singulière. A la lueur d'un faible rayon de lune Gervais lut, sur un écriteau peint au premier étage de cette bicoque : RUE DE L'ESPÉE DE BOYS.

Quelques poules étaient endormies sur le fumier de cette rue. La petite église Saint-Médard coudoyait ce pan du mur, le cimetière suivait sa prolongation.

Bien que le jeune menuisier crût entendre alors quelques bruits étranges et sourds, l'apparence obscure de la maison n'avait rien qui pût lui faire croire à d'autres mouvemens nocturnes que ceux qui signalent communément cette heure. Quelques lumières échancraient pourtant les croisées du second étage. Un faible roulement de carrosses ébranlait aussi le coin de la rue Mouffetard.

Tout-à-coup de grands éclats de voix frappèrent les solives de cette vieille maison. Il y eut d'abord comme un mugissement confus, puis des cris horribles auxquels succéda bientôt un profond silence. Gervais effrayé tâtonna le ressort caché de la porte sans réussir à le trouver...

De violens coups de maillet, un murmure confus et de nouveaux cris se firent entendre.

Le menuisier fit alors sauter la serrure, et rencontra les marches d'un escalier sale et glissant.

Arrivé au premier étage, la crainte de se voir surpris le retint. Il ignorait par qui la maison était habitée; tout ce qu'il put découvrir, c'est que la fenêtre de ce palier sombre donnait en plein sur un endroit éclairé. Cet endroit, dominé par l'arrière-corps de la maison, était le cimetière Saint-Médard.

Et quelque vif que fût le désir de Gervais d'entrer dans la pièce voisine d'où partaient ces bruits étranges, il demeura.

La fenêtre à laquelle il se trouvait accoudé formait alors le cadre du singulier tableau qu'il avait devant les yeux. Le petit cimetière Saint-Médard lui parut aussi étincelant qu'une

émeraude sous un lustre : mille lumières s'y croisaient dans tous les sens, les unes tremblottantes et maigres, d'autres actives, rayonnantes, et ces dernières portées au poing de grands laquais, parmi lesquels il y en avait plusieurs à la livrée de M. de Montgeron. Un d'eux plantait force gros cierges dans cette terre avec la bêche à l'entour d'une tombe, laquelle était formée d'une grande dalle de pierre de liais, inclinée, reposant sur quatre dés de marbre, et tournant le dos au grand autel Saint-Médard. Le menuisier distingua une troupe de mendians déguenillés, prétendus muets, rachitiques, boiteux, paralytiques et convulsionnaires avant tout, la plupart s'étendant sur le dos dans toute la longueur du tombeau miraculeux, en défaisant leurs jarretières et leurs hauts-de-chausses avec une sorte de frémissement respectueux et de familiarité risible, pendant qu'un prêtre de cette église leur psalmodiait un psaume en faux-bourdon, quelques-uns faisant à la lettre la cabriole sur le saint-sépulcre, pendant que d'autres se donnaient et recevaient d'affreux coups de bûche dans l'estomac. Les cris aigus, les râlemens sourds et comprimés par une oppression déchirante, les yeux retournés dans leur orbite, enfin les soubresauts diaboliques et l'écume qui sortait de toutes ces bouches fanatiques avaient quelque chose de tellement hideux que notre bon Gervais en suffoquait. Et néanmoins on voyait là de vieilles dames qui faisaient cercle autour de ces misérables, avec un air de componction édifiante et de satisfaction mystique. Quelques jeunes femmes et des filles se donnaient en spectacle sur ce tombeau d'une si indécente manière que les yeux les moins chastes en auraient été blessés. Nombre de malades s'y étaient fait ce soir-là porter en chaises avec leurs potences, leurs matelas et leur charpie, ce qui donnait à ce pacifique enclos l'air d'une ambulance militaire. Pendant que des dames fort étrangement agenouillées faisaient toucher des livres et des linges aux dés du saint tombeau, d'autres s'arrachaient quelques vieux rabats et des guenilles qu'un juif prétendu janséniste vendait comme reliques du bienheureux diacre, *mort dans l'odeur d'un saint appel* (au futur concile). Gervais entendit crier très-distinctement :

Divers moyens de rogner les ongles au Pape, par un frère appelant de la communauté des Tailleurs.

Et aussi :

Le Catalogue raisonné des miracles de saint Pâris, vérifié par messire Esprit Faydeau, seigneur de Marvilles et lieutenant-général de la Police du royaume.

Peu à peu, et sans devenir pour cela un esprit fort, le provincial s'accoutumait à ce spectacle, sa malice picarde s'enhardissait, il allait même jusqu'à entrevoir que quelques-uns de ces frénétiques suspendaient leurs mouvemens pour laisser passer les dames avec une courtoisie toute charmante, — que d'autres n'étaient peut-être pas aussi impotens que l'indiquaient leurs béquilles. — Et toutefois le trouble de son imagination était alors si réel que sa raison se trouvait prête à succomber.

La brouhaha de cette parade grotesque finit pourtant par cesser ; les lanternes de papier peint et les torches de résine s'acheminèrent par la petite rue ; les brouettes et les porteurs s'éloignaient, — pourtant, ce jeune homme n'en demeurait pas moins cloué dans sa rêverie au rebord de cette fenêtre.

Tout-à-coup il entendit de nouveau à l'intérieur ces bruits confus dont il aurait voulu pénétrer la cause. Ils retentirent avec plus d'éclat, et pour cette fois c'était au-dessus même de sa tête Cette fois aussi Gervais reconnut des cris et des sanglots étouffés, suivis de murmures étranges et de chuchotemens. Il y avait encore eu des coups de maillets fortement et distinctement appliqués.

Arrivé au troisième étage, Gervais, prêtant l'oreille, entendit au milieu du bruit une voix de femme. Son sang se glaça, car il crut la reconnaître cette voix.

Le silence qui suivit avait quelque chose de lugubre, et Gervais avait les doigts crispés à la rampe de l'escalier.

Encore ! *encore* ! murmurait la voix, *mon doux Jésus* ! *Dieu d'amour, que c'est doux* ! *Je voudrais mourir ainsi*! *Je veux mourir, mourir.*

Et Gervais, qui perdait la tête en entendant de telles paroles, se sentit animé d'un sentiment d'irritation si jalouse et si poignante qu'il en appliqua sur la porte un vigoureux coup de pied.

La porte s'ouvrit.

Ce qu'entrevit alors ce jeune homme aurait sans nul doute glacé le plus hardi courage. La chambre circulaire où il entra de la sorte était vaste et tendue de noir, haute de voûte et inégale de sol, de manière à former vers le fond une sorte de monticule. L'espace par lequel on arrivait à ce théâtre, qui n'était autre qu'un calvaire, était cailloutè de forts galets teints de sang, lesquels conduisaient à une sorte de renfoncement obscur dominé par une croix....

Sur cette croix une femme était clouée.... Le sang jaillissait de ses mains diaphanes au feu des cierges ; autour d'elle il y avait des hommes à genoux. La croix et la femme ne pouvaient manquer d'être reconnues par Gervais, et certes lorsque le menuisier avait confectionné cet instrument de piété, il ne soupçonnait guère que le sang de sa maîtresse devait le rougir !

Que l'on s'imagine donc l'étrange effroi du jeune homme en voyant Françoise étendue sur ce gibet ! Ce corps palpitant et demi nu était celui de Françoise, ces cris de torture et de langueur étaient les siens ! Françoise elle-même semblait prendre à tâche de le regarder, chaque fois qu'elle répétait *Pâris* ! et *Pie Jesu* ! Car ces deux mots formaient tout le vocabulaire de cette étrange martyre : c'était son hymne et son oraison jaculatoire ! Encore une fois Gervais ne comprenait pas pourquoi ce crucifiement nocturne, cette croix et ces assistans ; Gervais se crut visionnaire, endormi, ensorcelé. — Cependant on chantait des hymnes, les spectateurs se frappaient le dos et les mains avec des cailloux, d'autres couchés à terre y recevaient des coups de bûches atroces, après quoi on leur dansait sur le ventre et la poitrine, tandis qu'ils s'efforçaient de crier continuellement : *C'est doux* ! *c'est doux* ! *Encore* ! *encore* ! C'était une confusion de cris, de sanglots et de cantiques : tout cela seulement était d'un aspect mille fois plus sauvage que celui du cimetière. Les genoux de Gervais tremblaient sous lui....

Si cette crainte subite d'un péril affreux ou d'un piége inconnu faisait battre ainsi le cœur et les artères de Gervais, jugez un peu de la stupeur des assistans quand ils le virent entrer échevelé et furieux dans leur salle ! Gervais courut sur-le-champ à la victime, en renversant tout ce qui s'opposait à son passage. On le retint, car il avait blessé M. Carré de Mont-

geron qui s'occupait à catéchiser un médecin belge... Je ne sais alors par quel pouvoir sa résolution faiblit et ses bras fléchirent; il ne dit plus un mot, resta pensif dans la plus cruelle et la plus indéfinissable des extases. Devant ce beau corps de jeune fille mat et blanc comme le plâtre, ces lèvres fermées et ces membres en convulsion, l'œil du jeune homme nageait stupide et hagard; — à peine eût-il alors prêté quelque attention à ceux qui l'environnaient. Cette *pieuse* assemblée (qui n'avait rien pourtant des premiers fidèles des catacombes!) se composait généralement de conseillers au parlement de Paris, perruques fidèles et croyantes, attendu que le miraculeux diacre avait jadis eu monsieur son père à la seconde chambre des enquêtes. Mme la baronne de Montmorency se trouvait dans ce grenier dégoûtant, et à chaque contorsion de la pauvre martyre, dont la sueur et le sang couvraient les membres, Mme de Montmorency faisait un grand signe de croix. Le pauvre Gervais remarqua surtout avec un étonnement naïf une grosse petite mignonne de quarante à cinquante ans, qui était *appelante* au futur concile, et qui se nommait Mme Chagriat de la Geslays. Elle se faisait donner force coups de bûche sur le ventre, en disant avec un ton de volupté langoureuse et d'ingénuité enfantine: *Nanan! c'est du nanan! je veux du nanan! touzou du nanan! nanan* (1)!

Quand Gervais entra, un courtisan moqueur faisait la remarque que cette belle fille, ainsi élevée en croix entre M. l'abbé Jacquemont et M. Pâris de Montmartel, ressemblait au Christ entre deux larrons. Cette singulière fête (car par quel mot signaler les réjouissances de ces gens-là?) donnée dans la maison même du vieux chevalier Folard, à la demande du victorieux M. Carré de Montgeron, fier de sa démarche près de Louis XV, avait attiré un immense concours de monde; — et en tête de ces enthousiastes on apercevait le chevalier. C'était vraiment un spectacle digne de pitié que celui qu'offrait ce vieillard, parfaitement distingué d'ailleurs par ses connaissances et la dignité de son caractère, l'Homère des écrivains stratégiques, le père de cet art illustré depuis par

(1) Historique.

les Ségur, les Turpin, les Maizeroy, etc., recherchant lui-même le ridicule avec toute la ferveur d'un néophyte et d'un enthousiaste! couché de la façon la plus grotesque au milieu de cette chambre, et se faisant sauter sur le ventre par un gros sacristain de Saint-Médard, en soutane et en surplis! Le bon chevalier avait aussi reconnu Françoise, et rendait grâce à Dieu de ce qu'il nommait sa *conversion*. Quelques vieilles femmes du quartier égayaient aussi de leur visage, aussi raide que leur parure, cette jonglerie mystique. Le malheureux menuisier ne comprenait rien au but de cette torture. Françoise, la belle Picarde, eut un instant le regard tourné vers lui. Alors aussi Gervais eût baisé chaque trace de son martyre; Gervais, s'il n'eût été retenu, aurait tendu pour elle ses bras au marteau; il pleurait et rugissait comme un lion. Un si admirable corps de fille cloué sur une croix faite par lui! Et puis à quoi bon cette agonie? Pourquoi ces stigmates, à la vue desquels les spectateurs applaudissaient à deux mains? Surtout, pensait le jaloux Gervais, pourquoi cette nudité devant un si grand concours de messieurs? Et qu'est-ce qu'un saint qui donne des convulsions aux gens qui n'en ont pas, au lieu d'en guérir ceux qui en ont?...

En dépit de ces réflexions judicieuses de Gervais, les psaumes continuèrent et l'abbé Jacquemont jeta une pincée de la sainte terre à l'assemblée. A cet instant aussi Françoise, qui en avait reçu sa part, rendit le sang par la bouche avec tant d'impétuosité et d'abondance, ses douleurs, ses cris et ses convulsions furent tellement horribles que Gervais, prêt à tout entreprendre, brisa un carreau de la fenêtre, et cria Au guet! Au guet! Par ici, Messieurs du guet!... Par ici!

A ce cri la confusion devint affreuse. Les ministres du nouveau culte, épouvantés d'un tel cri, et craignant sans doute que le corps du délit ne fût trop facile à saisir, se mirent à s'enfuir pêle-mêle, et s'échappèrent par les deux portes. Gervais resté seul monta sur le Calvaire, abattit la croix, en détacha la belle Picarde, et colla ses lèvres sur les siennes...

Françoise le remerciait du regard et de la voix.

« Françoise! s'écria Gervais d'un air exalté, veux-tu me prendre pour époux sur cette croix?

— Essuyez ce sang, mon cher pays, reprit la martyre en riant, ce n'est que du jus de mûre...

— Comment ! c'est cela que Mlle Flippart appelle une condition !

— Oui, monsieur Gervais, et sachez que je suis entrée dès ce soir dans la troupe des malades de saint Pâris !

— A trente sols par jour ! mon jeune ami, reprit la demoiselle Flippart, qui bassinait d'eau fraîche les bras de sa protégée ; c'est à présent le seul métier où l'on fasse bien ses orges ! Mais fuyons bien vite, car les sergens de M. de Marville s'en vont monter... Remettez votre mantille et votre capuchon, Françoise, voici vos trois écus ! Mais votre mantelet, Françoise ! Songez bien que pour la semaine prochaine il faut vous ménager, ma chère enfant, vous ferez la femme hydropique !

§ IV. — LE MIRACLE.

Le lendemain, Gervais, sans savoir comment, se trouvait à la Bastille.

« C'est une méchante affaire ! jeune homme, lui disait en toussant un petit vieillard qui venait d'entrer dans la chambrette où le roi venait de lui payer son gîte, avec un fort bon déjeuner. Le petit vieillard était coiffé d'une vieille perruque rousse ; il avait un rabat très-sale, et de plus il était décoré d'une large croix de Saint-Louis.

Vous avez renversé l'excellent conseiller, M. Carré de Montgeron ; vous avez de plus, mon cher frère, injurié le culte des saints, et calomnié les convulsions, en appelant le guet à votre aide... Vous avez...

— C'est-à-dire, monsieur le chevalier, que le guet, en me voyant m'enfuir avec un grand manteau, m'aura pris pour quelqu'un des vôtres, il m'a fort obligeamment conduit en chaise jusqu'ici. On veut à toute force que je sois un convulsionnaire; peste soit de votre monsieur Pâris !

— Fort bien ! jeune homme, j'aime à voir que vous ne désespérez pas. Ne désespérez jamais, *vos qui spirituales estis*, dit le Psalmiste. Voyez, j'ai couvert aujourd'hui mon chef de la perruque du bienheureux martyr, et je porte en surplus le rabat du vénérable M. Quesnel. En un mot, mon frère,

continua le vieux chevalier en baissant la voix. j'attends aujourd'hui un miracle, un miracle pour aujourd'hui même !

— Celui de ma délivrance !...

— Oui, oui, cher frère, reprit le Végèce français, de plus en plus sourd ; aujourd'hui, 23 mars, expire la neuvaine que j'ai faite pour retrouver ma traduction de *Polybe*. Vous l'avez dit, c'est ce miracle que j'attends. J'ai fait vœu, vis-à-vis le grand autel de Saint-Médard, de laisser un très-bon legs à qui me la rendrait cet après-midi...

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Folard, cria de tous ses poumons le jeune ouvrier, souffrez que je répare un peu le désordre de votre perruque...?

Et Gervais, qui ne voyait en effet que ce moyen de couper court aux doléances inévitables du chevalier, s'apprêtait à démêler complaisamment la sainte toison...

Heureusement que la porte de sa chambre s'ouvrit. C'était le deuxième lieutenant de monsieur le gouverneur, qui venait pour lui demander poliment ses noms et prénoms.

« Gervais Robin, dit hardiment le jeune homme. Je suis menuisier, au quartier de l'Estrapade ; en tout cas, monsieur, je connais la consigne, ajouta-t-il, et je voudrais à cette heure n'avoir jamais quitté le service du roi dans le régiment de Picardie. »

En même temps Gervais porta gaiement la main à sa tempe droite, balança ses hanches et marqua le pas comme un fantassin.

« Bravo ! bravo ! jeune homme, s'écria le vieux chevalier de Folard en tenant sa canne haute. — Par file à droite, marche! — Alignement, — ordre profond, — colonnes d'attaque. Pardieu ! jeune homme, Moïse est le grand capitaine que j'aie le plus en estime ; car il avait découvert mon système *des colonnes,* ce brave Moïse ! — A présent rompez les rangs... Voici dix écus que je te baille, dit-il à Gervais ; tu vas être libéré ce soir, car j'aurai dans une heure ton laisser-passer, signé de monseigneur le garde-des-sceaux.

— Inutile, monsieur le chevalier, inutile, répondit l'officier de la Bastille; car je ne sais... comment vous le dire... mais c'est vous qui devez remplacer le prisonnier...

Le lieutenant exhiba en même temps au vieux chevalier une

large pancarte où pendaient les sceaux de monseigneur de Vintimille, archevêque de Paris, et de monseigneur le cardinal de Fleury. Il y était dit que les saturnales qui avaient lieu depuis trois ans, au sujet du diacre Pâris, devaient cesser, et que, sur le rapport de monseigneur de Vintimille [1] au roi, M. de Montgeron et le chevalier de Folard devaient être détenus trois jours au moins à la Bastille, par ordre de Sa Majesté. »

Ce vieux chevalier frappa du revers de sa main le papier fatal; puis, se relevant non sans une sorte de fierté :

« J'avais reçu mon épée du roi; s'il la demande, c'est que peut-être monseigneur de Fleury ne ferait pas mal de s'en servir contre les Anglais. »

L'arrivée d'un nouveau détenu, M. de Montgeron, ne contribua guère à égayer le dépit du chevalier. M. Carré de Montgeron était pourtant à cette heure le conseiller le plus défrisé du monde parlementaire; il avait la démarche et le ton d'un homme qui sent trop tard combien le ridicule compromet un magistrat. Toutefois il se donnait des airs d'importance

(1) Charles Gaspard du Luc de Vintimille, archevêque de Paris, succéda en 1729 au cardinal de Noailles. Il était arrivé à Paris le 24 mai, et n'avait reçu le pallium que le 7 septembre. Tout le temps que dura le ministère pontifical de M. de Vintimille, il ne désira rien tant que d'apaiser les haines et les persécutions dont le schisme fournissait le prétexte.

« Ma foi, monseigneur, écrivait-il au cardinal de Fleury (22 » mai 1731), je perds la tête dans toutes ces malheureuses affaires » qui affligent l'église. J'en ai le cœur flétri, et je ne vois nul » jour de soutenir cette bulle en France, que par un moyen, qui » est de nous dire, à la franquette, les uns et les autres, ce que » nous entendons par chacune des propositions de la bulle *Unigenitus*, etc., etc. »

Il mourut à Paris, le 13 mars 1746, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. « N'est-il pas étrange, disait l'abbé de Grécourt, que ce prélat, dont l'existence a été si tourmentée, ait pu la prolonger jusque-là? Voilà un fier miracle pour lui, qui ne croyait pas aux nôtres! » (On sait que Grécourt croyait à ces jongleries.)

(*Note de l'Auteur.*)

et d'exigence, en disant bien haut qu'il ne s'expliquait pas comment le parlement ne venait pas le réclamer, lui messire Basile Carré de Montgeron, conseiller en la deuxième chambre des enquestes.

Le vieux chevalier était depuis un quart d'heure enseveli dans le monologue le plus sérieux et le plus réfléchi du monde avec la perruque du bienheureux Pâris, qu'il venait d'ôter et à laquelle il demandait un second miracle, indépendamment de celui par lequel il comptait retrouver sa traduction de Polybe. Quant au menuisier Gervais, il étudiait sans doute en pareil moment l'architecture décorative de son appartement; car il regardait d'un œil aussi luisant que celui d'un furet la boiserie de cette immense chambre... Malheureusement l'architecte du lieu, par un art infernal, avait uni le *solide* à l'agréable, et toute évasion était impossible à espérer. M. de Montgeron ne se mettait guère en peine de consoler le guerrier sexagénaire que M. le cardinal de Fleury confinait avec lui dans cette prison. Ce conseiller, assis à une petite table de bois de chêne, était agréablement occupé à transcrire quelques vers et quelques malicieuses pensées jansénistes dont l'idée lui était venue en route. Il faut vous dire que M. de Montgeron était renommé pour ces aimables plaisanteries. Que ce fût lui ou d'autres qui fissent ses vers, toujours est-il qu'il en *poussait* parfois de soupirans et de tendres au possible. Lorsque la porte de la prison s'ouvrit de nouveau, le conseiller se relisait à lui-même cet anagramme:

A ANGÉLIQUE.

Oui, ce qui me plaît entre mille,
Et rend mon cœur dévot, saintement amoureux,
En purgeant la délectation de mes feux,
C'est que dans votre nom je trouve l'Évangile (1).

La belle Françoise, qui survint alors, entra toute gauche et

(1) Comme on peut s'en convaincre par l'à-propos suivant, ces vers ne valent pas ceux que M. de Boufflers écrivait à la même épo-

tout effarée jusqu'à son vieux maître ; elle rougit en voyant Gervais.

« N'ayez aucune crainte de vos effets, mon cher pays, dit-elle à l'oreille du jeune garçon, j'étais là quand le guet vous vint happer, et je me suis assurée moi-même, de bon matin et d'après votre désir, de la seule chose que vous vouliez leur soustraire. Ce coffret vient de m'être remis en mains propres par la demoiselle Léonarde, votre hôtesse... Prenez-le ; il est encore enveloppé dans la nappe où vous l'aviez mis. »

Gervais, sans donner aucune sorte d'attention à ce que lui remettait Françoise, la fit asseoir le plus près possible de l'oreille du chevalier.

« Monsieur, s'écria Françoise, je viens vous dire que je me suis en vain essoufflée auprès de vos anciens amis, M. le comte de Saxe et M. le maréchal de Boufflers, pour que vous ayez votre grâce. Je vous apporte dans ma jupe un casaquin lâche et des jupes à la vigneronne. Maintenant écoutez bien, cria-t-elle de son mieux ; c'est moi qui vais endosser votre vieux pourpoint et me coiffer de votre vilaine perruque. Vous passerez avec ce panier de légumes sous le premier guichet et tout ainsi sous le second. Quand vous serez au troisième, vous laisserez tomber quelques-uns de vos fruits, ce qui fera rire et courir les porte-cfefs, et vous vous esquiverez vivement par l'avant-cour...

— Palsambleu, Françoise, cela est renouvelé de la prise d'Amiens, folle que tu es !

que, et à l'occasion des mêmes disputes mystiques, à une jolie janséniste :

N'allez pas, comme avec Quesnel
En usa le Saint-Père,
Me faire un Procès criminel :
Je crains votre colère...
Pour mes tendres réflexions
Quelle heureuse fortune
Si de cent *propositions*
Vous en acceptiez une !

(Chansons, etc.)

Amiens, superbe frontière,
La reine de l'Amiénois,
Ville magnifique et pas chère,
Puisqu'on l'a prise pour des noix!

Mais, ma chère Françoise, je n'en ferai rien, moi le chevalier de Folard, qui combattais à la Cassine de la Bouline, en 1688! Entends-tu cela, Gervais, mon garçon? Ventrebleu! que j'avais alors bon air avec mon pourpoint à la housarde, l'épée courte en pointe et le bonnet d'ours! J'aurais fait trembler l'ennemi rien qu'à me voir passer. Et dire qu'à l'heure qu'il est me voici dans une chambre de Bastille! Holà! que cherches-tu donc, toi, dans ce coffret-là? »

Gervais regardait alors en effet et sans savoir pourquoi le coffret du Havre sous toutes ses faces.

« La peste ou le feu exterminent les coffrets! cria de nouveau Folard; sans cette invention damnée j'aurais encore de quoi confondre mes ennemis et mes critiques avec mon manuscrit de Polybe!... Imagine-toi, Françoise, qu'un damné sergent auquel j'avais expressément recommandé mon coffre me l'a perdu! C'était en 1600...

— Mon excellent maître, dépêchez-vous; vous n'avez pas un moment à perdre, dit Françoise, en le pressant de s'habiller en jupe à la vigneronne.

— Puisque vous refusez, voisin, dit alors inopinément M. le conseiller de Montgeron, qui guettait l'heure de sortir comme un chat une souris, j'aurai moins de scrupules. Donnez-moi le casaquin, mademoiselle Françoise; voici deux pistoles pour vos beaux yeux...

Mais il fallut le geste d'assentiment que donna son maître pour que Françoise consentît à cette substitution, si contraire aux intérêts de M. de Folard. Ce ne fut pas à coup sûr l'incident le moins comique de cette journée de prison que de voir le conseiller s'évader dans un accoutrement semblable. Le vieux chevalier riait tout haut de cette toilette, qui lui eût pourtant servi à gagner lui-même la clef des champs. Telle était la singulière préoccupation de ce vieillard, que sur la fin de sa vie il éprouvait une crainte perpétuelle de ce qu'on pourrait dire de lui; il se croyait calomnié dans l'opinion

critiqué et maltraité de toutes les manières. Le ridicule de ses démarches extatiques en faveur de M. Pâris l'effrayait peut-être en secret sur le jugement qu'on devait porter de ses *Mémoires* militaires.

« C'est cela, s'écria-t-il; ici du moins je n'entendrai pas croasser l'envie, je ne serai pas contraint de lire les discussions du colonel Guischardt contre mon système de colonnes; je vivrai content, et l'on dira de moi : *Non sibi, sed patriæ vixit.* Les malheureux! s'ils devaient pourtant profiter de ma captivité pour renouveler leurs attaques et leurs pamphlets contre ma tactique! Ne me cache rien, Françoise; as-tu reçu pour mon compte quelque brochure de Prusse ou d'Allemagne? Le roi Frédéric, je le sais, m'en ménage une..... Ah! si j'avais seulement mon premier *Polybe* surchargé de notes à la marge, et qui devait me faire admettre dans la société royale de Londres! Par saint Quesnel! je donnerais bien mes deux pensions du roi à qui le retrouverait!

— Le pauvre homme! murmura Gervais, examinant son maudit coffret d'un air désolé; il a la tête aussi vide que ce diable d'étui-là.

— Et voilà pourtant ce qu'il nous rabâche depuis deux ans, dit Françoise attirant à l'écart le jeune menuisier; mais en dépit de tout cela, c'est un brave gentilhomme. Avec un faible patrimoine et quelques écus sur la cassette du roi, M. le chevalier trouve le moyen de faire du bien. Si tous ces jongleurs ne lui avaient pas renversé la cervelle.... J'aime à croire que ce qui doit se passer ce soir au cimetière de Saint-Médard achèvera de le dégriser. M. de Vintimille en doit faire clore les portes!...

— Silence! silence! cria d'un ton lentement solennel le prisonnier, tirant d'un tiroir de table un grand almanach....

— Silence, Françoise, c'est aujourd'hui le quatrième jour, le jour auquel expire ma neuvaine au bienheureux! Allume-moi ces deux chandelles que voici devant l'appui de la fenêtre. — Bien cela! — Fais-moi donc le plaisir de t'agenouiller à côté de moi... Bien encore! — Maintenant soulève délicatement de tes deux doigts la perruque sainte et mets-la sur ce grand bâton qui se trouve fiché au mur assez convenablement. — Françoise, tu es vraiment fort intelligente! Je te veux du

bien; prends ce petit livre et récite avec moi les litanies que tu sais.

Sancte Jansenius, } *Ora pro nobis.*
Sancte Cyran,
Sancti Arnaud et Quesnel, orate pro nobis.
BEATE PARIS, ora pro nobis.

Le chevalier et Françoise, son acolyte, venaient à peine de prononcer cette dernière invocation, qu'elle fut suivie d'un violent coup de marteau.

— *Miraculum!* s'écria M. de Folard en voyant les éclats du coffre que l'impatience long-temps contenue de l'examinateur Gervais venait de réduire en mille pièces....

Portentosum miraculum! s'exclama-t-il de nouveau en ramassant à terre un petit cahier oblong et très-sale.

— « La voici ma délicieuse traduction de Polybe, la première, l'ancienne, la seule véritable que j'aie écrite à l'arrivée de M. de Vendôme! J'en reconnais chaque bribe et chaque rature. *Beate Paris,* vénérable bienheureux, c'est à vous que je la dois!

— Par exemple, il est joli celui-là! s'écria Gervais; c'est grâce au coup de marteau par lequel j'ai fait jaillir le double fond! Figurez-vous, ma payse, que c'est mon père, ancien sergent, qui gardait ce maudit coffre dans sa chambre depuis dix ans. « Tu vas aller à Paris, me dit-il un jour, prends ce coffre que je n'ai jamais ouvert, et porte-le au chevalier de Folard. Par ma foi, j'avais oublié le nom de votre maitre, et de plus le coffre était vide... Voilà une fière occasion, mademoiselle Françoise, de lui demander vos gages; et la permission de notre hymen....

— Robin... Pierre Robin, sergent... grommelait le vieux chevalier qui avait l'air de lire ce nom sur l'une des pages... C'est bien à lui que j'avais confié cela!

— Et voilà son fils, M. Gervais.... Voyez donc, monsieur le chevalier! »

A ces derniers mots que Françoise jeta de toute la force de son larynx, dans le cornet du sourd, la physionomie du vieux Folard s'illumina joyeusement.

« Gervais Robin, dit-il au jeune homme, écoute bien ce que je m'en vais te dire : Il y a dans ces pages que je viens de retrouver, un certain billet de Frédéric, qui peut-être ne te sera pas indifférent. C'est une pension viagère de trois mille livres. Seulement pour la toucher à ma place, mon bon ami, il te faut partir ce soir même avec Françoise pour Berlin... Tu feras mes baise-mains à Son Altesse de Prusse Frédéric, et tu reviendras bientôt, n'est-ce pas? Quant à Françoise, j'aime à penser qu'elle croit à cette heure aux miracles du bienheureux Pâris ?

— Au feu! au feu! » cria Gervais en se précipitant alors sur la perruque fichée au bâton du mur.

Effectivement, c'était une des chandelles allumées en guise de cierges qui venait de mettre le feu à la sainte relique.

Le chevalier de Folard, qui recevait en cet instant même ses lettres de grâce que le maréchal de Richelieu venait de solliciter et d'obtenir pour lui, eut la douleur de traverser sans perruque le guichet de la Bastille, et quand on pense que la perruque qu'il avait à regretter était celle du saint diacre, on croira fort aisément qu'il aurait préféré ne pas sortir de prison au prix d'un pareil sacrifice!

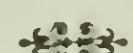
Ce soir-là, par un clair de lune magnifique, Gervais était serré comme sa valise dans le coche de Sainte-Menehould qui devait le mener à Berlin, et Françoise, la belle fille, dormait complaisamment sur son épaule... Lorsque le coche pesant longea les murs de Saint-Médard, Gervais ne put se défendre d'un étonnement singulier, en voyant la solitude de cet endroit. Le cimetière était régulièrement fermé, et deux hallebardiers le gardaient comme un prisonnier d'état. Gervais crut distinguer pourtant une perruque qui sauta le mur assez prestement après avoir déposé sur la porte de derrière un large écriteau. Le menuisier pensa peut-être que c'était la perruque du bienheureux Pâris qui revenait s'agiter, gambader et se convulsionner elle-même au cimetière de Saint-Médard. Comme il y avait à ce même endroit un embarras de moellons et de pavés, Gervais avança la tête en dehors du coche et lut très-distinctement ceci :

« De par le roi, défense à Dieu
» D'opérer miracle en ce lieu. »

Et il reconnut M. de Montgeron sous cette perruque qui fuyait au grand galop, la perruque et le Conseiller, l'un portant l'autre.

Cette épigramme termina la guerre et les miracles jansénistes.

ROGER DE BEAUVOIR.



LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ II. — LA FEMME GRECQUE SOUS LA DÉMOCRATIE.

> Où sont les femmes ? Elles ne se montrent pas. Leur sexe est-il détruit ? et les justes dieux ont-ils trouvé moyen de perpétuer la race humaine sans leur secours ?
>
> EURIPIDE [1].

La femme, telle que la conçoit Homère, se montre encore chez Pindare. Ennemi de la nouvelle démocratie, attaché aux vieilles traditions, ce grand poète, devenu aussi mystérieux pour nous et aussi difficile à comprendre que Ferdousi le Persan ou que les auteurs indiens des épopées samskrites, conserve et embellit encore l'auréole sacrée dont Homère s'est plu à environner le front de ses héroïnes. A-t-il à décrire les amours des dieux et des mortels, il ne sacrifie pas ces dernières ; il les élève et les glorifie. Quelques histoires assez scandaleuses sont même colorées par lui de nuances chastes, voluptueuses et presque divines. Lui, chantre des hommes, panégyriste des lutteurs, encomiaste des vainqueurs à la course, homme au génie tout viril, plein de mépris pour la populace et pour ceux

[1] *Médée*, vers 574. — *Hippolyte*, vers 616.

qui la flattent; esprit grave, ame haute; versé dans les antiques traditions du pays; lui qui n'a rien de féminin dans le style ni dans la pensée, il ne se permet pas une digression sans parler des femmes avec respect et avec décence. La démocratie n'est pas née.

Chez Sophocle, la femme grecque, déjà renfermée dans des limites plus étroites, se colore cependant encore d'un rayon pur et assez doux. Les admirables vers chantés par le chœur d'Agamemnon semblent offrir le portrait naïf de l'idéal de la femme, à cette époque :

» Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur solitaire; — ferme comme le gouvernail qui guide et protége le navire; — inébranlable comme la colonne sur laquelle la voûte élevée repose; — paisible et calme comme l'intérieur de la famille pour le voyageur qui regagne ses foyers, — tendre comme le jeune enfant qui répond aux caresses de sa mère; — gracieuse comme l'aurore succédant à un jour d'orage; — bienfaisante comme le ruisseau limpide que le voyageur rencontre sans l'avoir espéré [1]!... »

Déjà, on le sait, l'esprit héroïque s'est affaibli; déjà le génie du vieux temps s'est éteint, la femme ne se place plus que sur une ligne inférieure. Ce que l'on estime surtout en elle, c'est la fidélité, l'obéissance, la tendresse, le dévouement. « Quel est celui (demande une des héroïnes de Sophocle) qui daignera me nommer sa femme? Quel est le maître qui enchaînera ma destinée à la sienne? »

Divinisée par Pindare, attaquée par Hésiode, grandiose sous le pinceau d'Homère, respectée encore par Sophocle, la femme va, pour ainsi dire, s'engloutir et se cacher sous terre, quand la Grèce républicaine aura pris forme; étrange éclipse, dont nous observerons toutes les phases.

Le développement de la civilisation grecque a eu lieu comme l'exigeait la situation géographique d'un pays divisé par tant de collines et de fleuves. Rien ne favorise la subdivision fédérale, comme ces limites naturelles de montagnes et de coteaux. Ajoutez à ces causes les troubles et les malheurs qui succédèrent à la guerre de Troie et au règne des Héracléides :

(1) *Agamemnon*, chœur.

ajoutez-y surtout la population d'esclaves que la Grèce avait déjà recueillie ; population qui donnait aux Grecs libres la position et les ressources d'une haute et puissante aristocratie. Bientôt le ferment de liberté s'introduisit partout : la royauté disparut du sol de la Grèce, et ne fut regardée que comme un insupportable joug. La lutte qu'il fallut soutenir contre la Perse donna de la vigueur aux idées démocratiques. La nécessité de se défendre contre un ennemi commun et gigantesque, força tous ces intérêts dissidens à se réunir en un faisceau. Le monde sait les grandes choses qui se sont faites dans cette immortelle lutte. Ce n'est pas à nous de les répéter.

Tant qu'il fallut seulement se battre, Sparte, ce phénomène étrange, cette monacale ville qui avait créé des hommes de fer, fut dominatrice et souveraine. Après ses premiers succès, elle vit s'élever une bizarre rivale : Athènes, exemple d'un peuple sans lois, d'un peuple souverain, d'un peuple-tyran, comme disent Aristophane et Thucydide : mendians-rois qui détrônaient le roi de Perse et qui venaient, sur la place de l'Agora, vendre au prix de trois oboles par jour leur opinion, bonne ou mauvaise. Les Athéniens avec leur vivacité, leur curiosité, leur subtilité, leur susceptibilité, leurs vices, ont fait les arts, le drame et la poésie de la Grèce. La cité de Minerve avait des statues et point de pavés ; là, l'utilité était toujours négligée, la beauté toujours idolâtrée. Les temples des Athéniens étaient splendides, et leurs habitations incommodes. Leurs portiques se peuplaient de merveilleuses peintures, et nulle des convenances de la vie ne se trouvait dans le foyer domestique. Au milieu de cette pittoresque cité, coulait un ruisseau fangeux qu'il fallait passer à pied. Telle était Athènes avec sa triple population, Athènes qui contenant trois fois plus d'esclaves que d'hommes libres, trois fois plus d'étrangers que d'indigènes.

Une fois républicaine, vivant de plaisir et d'orgueil, ivre de ses conquêtes et de sa souveraineté récemment acquise, Athènes condamne ses femmes à un servage misérable. Comment les femmes n'auraient-elles pas perdu tout leur pouvoir dans la vie nouvelle des Athéniens? La ville était souvent troublée par des émeutes; les hommes vivaient entre eux. D'après leur forme de gouvernement, ils étaient forcés de se

réunir chaque jour pour discuter les intérêts de la communauté. Les pauvres commandaient; c'étaient eux qui formaient la majorité, et tous les votes avaient une égale valeur. Aux plus turbulens, aux plus grossiers, aux plus furieux, appartenait le pouvoir. Il fallait capter le nouveau tyran, imiter ses manières, marcher sur ses traces, lutter avec lui dans les gymnases, causer avec lui sous les portiques. Les hommes qui gouvernaient la Grèce, les riches, les gens instruits, enfermaient leurs femmes, auxquelles ils ne pouvaient plus tenir compagnie, et qu'ils ne voulaient pas exposer aux insultes et aux mauvais exemples de la populace. Comme elles n'avaient plus aucune part aux affaires sociales, leur cercle se rétrécit peu à peu; on négligea de les élever : elles ne furent plus rien, si ce n'est les maîtresses des esclaves; on leur laissa le vain honneur du sacerdoce, et les prêtres prirent soin de leur dicter leurs oracles; elles ne parurent en public que pour figurer dans les cérémonies sacrées.

La femme honnête, la matrone, la vierge, la veuve, la prêtresse même, se trouvèrent donc réduites à une extrême insignifiance; à peine s'élevèrent-elles d'un seul degré au-dessus des esclaves. Adieu, grandes et nobles figures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* vous ne laissez plus, dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, que des images idéales et lointaines, copiées sur le modèle homérique. C'est Xénophon, c'est Démosthènes, c'est Thucydide qu'il faut lire pour se faire une idée de la situation des femmes sous la démocratie. Toute la part vulgaire et commune de l'existence leur est abandonnée, et elles n'ont que cette part. Sur le tombeau de la ménagère on sculpte une bride, un bâillon et un hibou, symboles de vigilance, d'économie et de silence. La Vénus chaste, la Vénus du mariage, pose son pied sur une tortue, pour exprimer que la femme ne doit se permettre aucun mouvement d'esprit et de cœur. A peine les écrivains mentionnent-ils les femmes, si ce n'est pour en dire du mal. Elles ne comptent plus; elles dirigeaient seulement les esclaves, en restant esclaves de leurs maris.

Voyez la femme chez Aristophane : à quelle barbarie est-elle arrivée! à quel degré d'avilissement est-elle tombée dans ces petites républiques où tout était viril, où tout était guerre, éloquence et art; où le développement immense des forces

humaines a lieu en faveur de la force, de la volupté, de la beauté! A mesure qu'ils s'éloignent de l'épopée héroïque, les Grecs considèrent la femme comme ne devant servir qu'à leurs plaisirs et à perpétuer leur race. La complète séparation des hommes et des femmes se laisse surtout apercevoir chez Aristophane. Il a consacré aux femmes plusieurs de ses drames; et toujours il les traite avec ce mépris sans colère que l'on réserve aux enfans. Il a écrit *les femmes en conciliabule*, les *femmes dans leurs fêtes* et les *courtisanes;* dans ses autres pièces, les femmes ne se montrent seulement pas.

La femme n'était pour rien dans les voluptés de l'homme d'Athènes. Écoutez l'accent de la joie athénienne, le paradis que crée Aristophane au service de ses compatriotes:

Allégresse! allégresse!
Adieu batailles!
Adieu fromage, ognons!
J'aime peu les combats;
Mais, étendu près du feu
Avec d'autres hommes, mes amis,
J'aime à faire griller des pois
Sur un feu qui pétille;
J'aime à boire, en faisant rôtir
Le gland du hêtre;
J'aime à embrasser la fille de Thrace,
Quand ma femme est au bain (1)!

(1) Ηδομαι, ηδομαι,
Κρανους απηλλαγμενος,
Τυρου τε και κρομμυων.
Ου γαρ φιληδω μαχαις.
Αλλα προς πυρ διελκων
Μετ' ανδρων ετερων φιλων,
Ουκ εας των ξυλων αττ' αν ᾖ
Δαινοτατα τους θερους
Εκπεπιεσμενα
Κανθρακιζων τουρεβινθου
Την τε φηγον εμπυρευων
Χ' αμα την Θραττan βινων
Της γυναικος λουμενης.

Μετ' ανδρων ετερων φιλων indique tout un état de société. La vie joyeuse se passait avec les hommes : on appelait la fille de Thrace ; — on laissait sa femme aller au bain.

Pour bien comprendre les femmes athéniennes de la démocratie, il faut leur opposer les femmes d'Homère et d'Hésiode, grandes, nobles, demi-déesses, pleines d'une dignité presque sauvage ; puis descendre le cours de la démocratie, et trouver les femmes d'Aristophane, séparées des hommes, enfermées dans leurs maisons !

Jamais Aristophane ne s'adresse aux femmes ; il ne leur parle point dans ses admirables morceaux lyriques. On voit que l'homme régnait seul alors, que le sexe mâle dominait seul. Pas un douce parole pour elles. Le cynisme abonde : jamais la déférence pour les femmes ; déférence qui avait appartenu aux temps héroïques. Les mœurs s'étaient dépravées sans rien accorder à la volupté de l'ame. On parlait *d'appeler l'esclave thracienne ;* les images sensuelles étaient prodiguées ; la blanche poitrine de la courtisane apparaissait au milieu des cris du parterre ; mais jamais de mots et d'images qui donnassent l'idée d'une chaste volupté. Mais, direz-vous, Aristophane était cynique ! Ah ! cet Aristophane le cynique avait l'ame bien grande et l'esprit bien haut. Comme il planait sur toutes choses ! qu'il voyait admirablement et d'un point élevé les crimes et les fautes d'Athènes ! que tout se dessinait nettement devant cet esprit immense ! et qu'elle était belle et pure, cette raison, et qu'il était clair et grand, ce génie, roi d'un genre, que nous autres, misérables orgueilleux de ces dreniers temps, nous croyons avoir inventé et qui est vieux comme le monde, le genre Fantastique !

Oui, la femme, telle qu'on la trouve chez Aristophane, est la véritable matrone grecque, sous la république. Elle s'efface, se cache et se perd dans l'obscurité, comme l'ordonne Thucydide. Voici, selon Xénophon, tous les devoirs d'une femme parfaite [1] : « Elle doit ressembler à la reine-abeille, ne pas sortir de la maison, exercer une surveillance active sur les esclaves, leur distribuer leurs tâches diverses ; recevoir les provisions et les mettre en ordre, économiser avec

[1] *Traité de l'économie domestique.*

soin tout ce qui n'aura pas été employé ; le mettre en réserve ; surveiller la fabrication de la toile et des habits, ainsi que la cuisson du pain ; prendre soin des esclaves infirmes, quel que soit leur nombre ou leur âge ; ranger avec attention et tenir bien propres tous les ustensiles de cuisine, leur donner des noms convenables, qui servent à les faire reconnaître ; nourrir et élever les enfans ; enfin prendre soin de sa toilette. »

Pauvre femme ! Assurément le *bas-bleu*, triste produit des temps modernes, ne pouvait fleurir et prospérer au sein de cette civilisation. Il y avait trois sociétés dans la société, trois nations dans la nation : les esclaves, espèces de bêtes de somme ; les femmes, qui s'acquittaient de leur métier de ménagères, et les hommes (ανδρες), qui vivaient entre eux et pour eux seuls.

De là les erreurs de Sapho, celles d'Alcibiade et de Socrate ; de là ce mélange impur qui circule à travers l'admirable poésie grecque, et tous ces vices « dont je devrais parler, comme l'a dit Montesquieu, si la voix de la nature ne criait pas contre moi ! »

L'avilissement des femmes en Grèce se releva un peu quand la civilisation romaine eut pénétré dans ce pays. Plutarque est moins insolent envers elles qu'Aristophane, moins dédaigneux que Xénophon. Dans ce petit ouvrage naïf qu'il a intitulé *le Banquet*, on voit deux femmes s'asseoir à la même table que leurs seigneurs et maîtres. Il est vrai qu'elles se lèvent et quittent le festin au moment précis où la grande coupe commence à circuler ; il est vrai aussi que leurs maris, de peur qu'elles ne voulussent briller par leur parure, ont eu soin, avant le repas, de cacher leurs plus belles robes, leurs aigrettes, leurs *zones* et leurs bracelets ; tyrannie étrange qui contraint ces dames à se présenter en déshabillé.

L'Athénienne s'occupait beaucoup de sa parure ; son sort était un peu celui des Orientales : elle avait son diadème, ses tuniques de mille espèces : voilà toute sa vie.

Alors naquit nécessairement la femme de plaisir, l'hétaïre. Ne la confondez pas avec la courtisane. Écoutez ce que dit Démosthènes [1]. La condition des femmes, dans la société grec-

(1) Discours pour Néèra.

que, à cette époque, est singulièrement et naïvement résumée par lui :

« Nous avons des hétaïres (*amies*) pour la volupté de l'ame, des courtisanes (παλλακας) pour la satisfaction des sens, des emmes légitimes pour nous donner des enfans de notre sang et bien garder nos maisons. »

Il nous reste à donner l'histoire de ces *hétaïres ;* histoire qui se trouve à peu près complète dans les écrits des anciens.

Ph. Chasles.



UN SOUVENIR DE MA JEUNESSE.

LE TEMPLE DE SÉGESTE.

La curiosité et un certain besoin de locomotion sont tellement dans la nature de l'homme, que le goût des voyages couvre de vaisseaux toutes les mers, et de chaises de poste ou de caravanes tous les continens, sans parler des émigrations forcées et des courses commerciales. Combien nous pourrions citer de pélerinages d'amateurs et d'enthousiastes qu'on rencontre partout où il y a des ruines du passé, des poussières respectables, des forêts vierges, et surtout des hôtelleries pittoresques, où l'on peut écrire son nom sur des albums !

Les voyageurs curieux peuvent se diviser en fashionables et en excentriques ; ceux-ci appartiennent plutôt aux âges chevaleresques qu'à notre époque de civilisation ; ils se composent de quelques individualités, dont Chateaubriand, Humboldt et Byron, sont les vrais types. Donnez à ces voyageurs les Cordilières ou les Alpes à gravir ; creusez des ravins et des gouffres, précipitez des torrens sous leurs pas ; égarez-les dans les sables de l'Afrique ou dans les forêts impraticables du Nouveau-Monde, ils sont au-dessus de toute épreuve. Ils ne voient aucun péril quand ils sont initiés aux grands mystères

de la nature ; ils ne craignent ni la fureur des océans, ni la colère des cieux; ils admirent la tempête, et après avoir triomphé de mille obstacles, s'ils ne touchent pas enfin au but de leur pélerinage, c'est qu'ils n'ont pu franchir la mort! Ces hommes, qui auraient été les dignes compagnons de Cortez et de Pizarre, sont fort rares dans notre siècle, où pullulent en revanche les voyageurs petits-maîtres, les commis littéraires, les observateurs des théâtres et des salons étrangers. Ceux-ci veulent bien aborder de préférence l'Italie, ce temple des artistes dont la coupole est un ciel sans nuage ; ils veulent bien se donner la gloriole de gravir, sur l'épaule d'un guide, quelque petit pic des Alpes; mais en conscience, toutes les émotions solitaires que procurent le spectacle d'une sauvage nature et les souvenirs du passé, valent-elles les soirées, les routs, les causeries, les parties montées de ces rendez-vous cosmopolites que par prétexte on nomme les eaux de Spa, de Baden ou d'Aix? Nos voyageurs, en cravate noire et en veste de chasseur, aiment les grandes routes, les chaises de poste, les hôtels garnis. Leur curiosité aristocratique ne transige pas avec les peines et les privations; elle veut trouver partout le confortable de la vie et s'instruire à une bonne table.

Transportez de tels voyageurs dans la Sicile, cette autre terre-sainte du paganisme, faites-leur toucher une à une toutes les reliques imposantes de l'antiquité, déroulez devant eux tout le prestige des siècles, toute la pompe de l'histoire; qu'ils aient des temples au-dessus de leur tête, des villes à leurs pieds; montrez-leur dans ce vaste cimetière du temps les lambeaux de tous les peuples, de toutes les sociétés ensevelis dans la même poussière, confondus dans le même sommeil; que votre doigt passe des colonnes antiques de *Sélinunte* aux tours féodales de Luna et Perollo, où votre souvenir évoquera les haines sanglantes de deux puissantes familles du moyen âge; relevez et ajoutez dans votre imagination tout ce qui manque à ces villes de temples; puis, parcourant les champs d'Agrigente, écoutez dans un recueillement mêlé d'effroi l'oracle qui va sortir de l'autel de Jupiter-Ammon ; suivez sous ces portiques consacrés à Diane ou à Vénus-Érycine, les cortéges de jeunes filles; saluez le temple de la Concorde pour son nom, puis pour sa beauté; et, s'il vous reste encore de l'ad-

miration, gardez-la pour les vestiges de Taormine, les monumens de Syracuse, les restes d'Héraclée et les débris d'Érinne... Mais c'est en vain que vous chercherez à répandre autour de vous cet amour sacré de l'art, cette religion du souvenir. Que font à nos petits-maîtres toutes ces merveilles pour lesquelles un artiste donnerait sa vie, s'il faut acheter le plaisir de les contempler par la privation des plus riches habitudes; s'il faut renoncer aux restaurans aux chevaux de poste, aux lits de plume, et se résigner, en parcourant la Sicile, à ne recevoir d'autre hospitalité que celle des moines et des paysans; traverser des sentiers un peu scabreux, parcourir des collines inondées par la lumière d'un soleil brûlant, sans être étendu dans une bonne calèche!

Depuis une dizaine d'années, les communications sont sans contredit beaucoup plus aisées en Sicile, grâce aux routes nombreuses que l'on y trace dans tous les sens; mais dans l'intérieur de l'île, on est encore forcé de faire usage des litières, de monter sur des mules bardées comme des pièces d'artillerie ambulante, et d'avoir recours à quelque administrateur des biens des anciens barons pour trouver un toit hospitalier.

Cependant on allait déjà, il y a trente ans, de Palerme à Alcamo par une belle route, où l'on pouvait voyager avec tout l'agrément et toute la commodité possibles; aussi arrivait-on au fameux temple de Ségeste, le plus ancien monument dorique que l'on connaisse, après une petite course des plus faciles et sans avoir eu besoin de se meurtrir les pieds ou de crever de pauvres mulets à travers des sentiers encombrés de pierres et de broussailles. Le tableau que présente la route de Palerme à Alcamo est ravissant, et on avait le temps de s'extasier.

La ville d'Alcamo, bâtie par les Sarrasins, au dixième siècle, jouissait d'une grande réputation; car elle était le chef-lieu du département (les Arabes avaient aussi leur distribution départementale) et la résidence d'un émir. Si l'on voulait se livrer à des recherches autrement exactes que celles de l'abbé Vella, cet imposteur littéraire qui a su tromper pour quelque temps la crédulité de l'Europe par son roman du *Code Arabe*, on trouverait sans doute des documens fort cu-

rieux sur le séjour des Sarrasins dans cette ville. Mais il ne s'agit ici que d'un souvenir de ma jeunesse, dont je vais faire confidence à ceux qui voudront m'écouter un peu.

Quelque temps après ma sortie du collége, je me trouvais un soir au théâtre avec une compagnie fort brillante. Là on décida une excursion à Ségeste, pour laquelle trois dames fort aimables furent les premières à s'inscrire. Le marquis de La Cerda, qui venait de parcourir toute l'Europe, avait proposé la partie, et certes il n'avait rien négligé pour la faire accueillir. Mêlant aux manières exquises d'un homme du grand monde l'enthousiasme d'un artiste, il faisait de si brillantes descriptions, il parlait avec tant de verve et de poésie de ces grands tableaux ouverts par la nature aux débris de l'histoire, il prêchait son pélerinage vers les temples détruits avec tant de ferveur, qu'il était impossible de refuser à l'éloquence de l'orateur ce qu'on n'aurait pas accordé à ses goûts. Le marquis avait avec lui l'abbé Cannella, son compagnon de voyage, qui s'était en quelque sorte francisé dans les salons de Versailles et dans les cercles littéraires de Paris. Dameret et philosophe à la fois, il jurait tantôt par Boufflers et Parny, tantôt par d'Alembert et Diderot, et il avait rapporté de la France le goût de cette littérature piquante et légère que des auteurs de la foire, des capitaines de chevau-légers ou des enfans perdus de l'église gallicane avaient intronisée sous le manteau de l'école voltairienne. Nos deux voyageurs avaient vu la poésie française, encore ivre des orgies de la régence, apporter sa couronne flétrie sur la tête chauve de cette philosophie aveugle qui voulait fonder comme elle renversait, au nom de l'athéisme, et qui, au lieu d'appliquer un fer brûlant sur la plaie gangrénée du siècle, y trempait elle-même sa main tout entière! Ils avaient suivi les progrès de la réforme, souvent paradoxale, mais du moins austère et consciencieuse de Rousseau, et à travers ce grand mouvement où toutes les classes de la société, tous les ordres politiques, s'appelaient déjà les uns les autres, et prenaient leur rang pour la grande bataille, ils avaient pressenti la révolution française. A côté de ces deux personnages il y en avait un autre dont la physionomie altière, dont les allures presque castillanes, tranchaient parfois avec la vivacité et l'enjouement du reste de la compagnie;

c'était le prince de Val de S***, champion déclaré des hautes convenances. Ce noble cavalier avait pour les faire respecter un bras sûr et une épée fidèle; aussi, toujours à cheval sur l'étiquette, faisait-il impitoyablement la police aux mots des autres. Du reste, c'était un homme accompli, d'une instruction peu commune et d'une courtoisie accablante; car, à cette époque, on poussait la politesse aussi loin que la bravoure. Un voyageur anglais qui avait été recommandé à M. de la Cerda s'était réuni à nous. Pour moi, qui venais à peine de secouer la poussière du collége, c'était sous les auspices des trois dames, du prince et des deux autres voyageurs mentionnés plus haut, que je faisais mon début dans un monde où tout était nouveau pour moi. J'étais à cet âge heureux où l'ame n'est ouverte qu'à des sentimens généreux, qu'à des impressions agréables, où l'esprit n'analyse pas, mais où le cœur se passionne. Ainsi j'étais avide de voir, avide d'entendre, avide d'admirer, avide de jouir, d'apprendre, d'aimer. Du reste, on s'imaginera facilement que le langage de l'abbé, les manières du prince et les charmes des aimables voyageuses, devaient être déjà pour un naïf écolier des textes d'un bien autre intérêt que les pages des rhéteurs et des philosophes classiques. Durant les deux jours que nous restâmes à Alcamo, nous reçûmes la visite de l'évêque, dont la gravité n'était pas incompatible avec la galanterie qu'un homme bien élevé doit aux dames. La tenue apostolique de ce prélat contrastait singulièrement avec les manières frivoles de l'abbé qui cependant faisait une grande contenance vis-à-vis monseigneur. Le lendemain, nous montâmes sur des mulets, et nous nous acheminâmes vers le temple de Ségeste. L'abbé, qui faisait sans doute son premier apprentissage d'écuyer, nous amusa beaucoup, durant la route, par son embarras et sa frayeur. Ne sachant pas se servir des rênes, il se laissait emporter à droite et à gauche par sa monture, et allait s'accrocher à toutes les broussailles et à toutes les ronces, où ses jambes, mal défendues par des bas de soie, recevaient d'étranges caresses. Rien n'était plus grotesque que de voir le sautillement continuel de ce pauvre abbé, qui, au moindre cahot de son coursier, tombait de l'encolure à la croupe; et ce n'était pas assez d'une position aussi critique: le patient avait encore

à subir une grêle d'épigrammes que la verve plaisante des autres cavaliers décochait contre lui. Enfin, à sa grande satisfaction et, faut-il le dire, à notre regret, nous arrivâmes au temple.

A part les Orientaux et les Égyptiens, qui plaçaient le plus communément leurs temples dans de vastes plaines, les peuples de l'antiquité choisissaient d'ordinaire pour ces monumens le plateau d'une montagne ou le point culminant d'une vallée. L'idée religieuse et les belles proportions de la perspective gagnaient beaucoup à de tels emplacemens. Quand le peuple accourait en foule aux fêtes solennelles, la divinité parlait à ses yeux et à son ame avant même qu'il eût abordé le seuil du temple. Il se sentait disposé au recueillement et à la prière lorsqu'il entrait dans ces collines pleines de majesté et de solitude, qui l'isolaient de toute image profane, et semblaient repousser ses regards vers le couronnement sublime, où le temple, dominant tout de ses portiques, se découpait seul au milieu de l'horizon, comme s'il eût été bâti plutôt dans le ciel que sur la terre. Il y avait là tout un symbole. C'était le chemin de la vie, au bout duquel l'homme ne doit voir que Dieu! et ce symbole était aux portes du temple!

La vue de Ségeste est de loin si imposante qu'on oublie entièrement devant elle tout ce qu'on a autour de soi, et l'on se reporte bien vite à cette antiquité si gigantesque et pourtant si belle dans ses monumens. Trente-six colonnes d'ordre dorique, formant un immense parallélogramme, restent encore debout et sont dans un tel état de conservation qu'on a peine à croire qu'elles ont traversé tant de siècles. Une seule colonne a été restaurée au temps du vice-roi Coramanica, et, en regardant cette profanation, on est indigné contre la main impie de l'architecte qui a osé retoucher aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. On restaure partout les monumens du moyen âge, mais nulle part ceux de l'école grecque. La simplicité de ceux-ci est bien plus difficile que l'afféterie des autres. Les peuples primitifs étaient sublimes dans leurs conceptions, parce qu'ils avaient tout à inventer et rien à imiter. L'art jaillissait de leur pensée, comme la nature avait jailli de la pensée du Créateur. Si, près de leur berceau, les hommes étaient encore tout entiers sous le reflet de la puissance divine, ils

voyaient leur beauté, ils sentaient leur force, ils se miraient au sein de l'univers; leur vie était une inspiration aussi grande, aussi virginale que la nature, qui pour paraître à leurs yeux, venait à peine de déchirer de voile de la création. Dans ce temps-là, l'art était simple comme tout ce qui est sublime, comme tout ce qui naît de la foi; l'homme n'avait qu'à ouvrir les yeux pour admirer. Pour revenir à cette simplicité de l'art antique, il faudrait que l'humanité revînt à ses premières impressions.

Le silence régnait autour du temple; — l'aspect de ces débris fascinait tellement nos yeux et notre ame que chacun de nous resta plongé dans une extase difficile à décrire. Nous avions peur de commettre un sacrilége en troublant le repos de ces solitudes, en imprimant nos pas sur ces poussières sacrées. Chaque colonne brisée et gisante avait pour baptême ses hiéroglyphes; chaque pierre rongée ou noircie par le temps nous semblait une tombe où notre pensée écrivait un nom! Comme dans ce grand tableau il y avait un langage mystérieux qui parlait à l'ame et la remplissait de tristesse! Environnés de tous côtés par une nature sauvage et dans un état d'abandon, nous reportions nos regards de cette terre si défigurée par les siècles, si pleine de ruines et de deuil, vers le ciel dont l'azur n'a pas changé. Tantôt il nous échappait un soupir de tristesse, en voyant au sommet de la colline ce temple sans dieu, mutilé par le temps, abandonné des hommes, qui offrait encore ses débris de portiques aux rayons du soleil. Tantôt nous tombions dans une douce rêverie en voyant à nos pieds le lierre, la mousse et toutes ces végétations si tenaces sur les tombeaux, enlacer de leurs feuilles ou couvrir de leur tapis de verdure des tronçons de colonnes et des blocs amoncelés. Au pied de la colline coule un petit ruisseau au nom homérique de Scamandre, qui va se perdre dans les vallées du mont Érix. — Ce nom de Scamandre, l'aspect encore lointain, mais déjà imposant du mont Érix où se retracent tant de souvenirs fabuleux et historiques, donnèrent lieu à une conversation savante qui finit par prendre un caractère fort grave. Il s'agissait de l'opinion que chacun donnait sur l'origine du temple : selon l'abbé Cannella, la ville d'Égeste, qui se trouvait tout près de là, aurait donné son nom au temple que ses

habitans élevèrent à Cérès après avoir mis en déroute une colonie troïenne qui était descendue sur les côtes de Sicile. Du reste la déesse qu'on vénérait à Égeste était la même que Cérès. Le prince de Val de S... soutenait que ce monument avait été bâti par Énée, lorsque le héros troïen, après être descendu sur les rivages de Drépanum et avoir enseveli le corps de son père Anchise au pied du mont Érix, s'était porté dans la colline avec ses compagnons et avait érigé un temple à Vénus sa mère, pour la remercier de l'assistance et de la protection qu'elle avait accordée à ses compagnons pendant la traversée périlleuse de la mer Tyrienne. On demandait au prince où il avait puisé cette assertion. Est-ce dans les récits des historiens ou des poètes? mais l'historien et le poète d'Énée, Virgile n'aurait pas manqué de la consigner à la fin du troisième livre de l'Énéide où il parle de la mort d'Anchise à Drepanum : bien loin de là, c'est tout au plus si cette dernière catastrophe, ainsi que le débarquement en Sicile, sont indiqués en quelques vers, pour laisser plus de place à l'épisode de Polyphème. Cette différence d'avis amena une vive altercation. Le marquis de la Cerda et l'Anglais s'étaient rangés du côté de l'abbé Cannella, qui soutenait sa version d'une manière moins abstraite et plus solide. Le prince n'était pas d'humeur à souffrir de contradiction ni de démenti en présence des dames sur lesquelles il voulait produire de l'effet, et il donnait déjà à sa controverse un ton d'aigreur que l'on aurait dû s'efforcer d'adoucir; mais l'abbé, fort de son avantage, ayant laissé échapper quelques plaisanteries indiscrètes, « Monsieur, lui dit le prince, incapable de se contenir plus long-temps, sans ce rabbat qui vous donne un caractère sacré, je vous aurais déjà jeté le gant au pied de l'autel du temple! » Jetez toujours, je le ramasserai moi, répliqua vivement l'Anglais. L'abbé était trop galant homme pour se retrancher à l'ombre d'un tiers; aussi en même temps qu'il accueillait par un salut plein de gratitude la généreuse intervention de l'étranger, il s'écria : « Et moi je » déclare que là, sur l'autel, il n'appartient qu'à un prêtre de » répandre le sang! — Mais alors je serai la victime! » Et ces derniers mots sortis d'une bouche adorable, étaient encore soutenus par l'éloquence de deux beaux yeux noirs. C'était la plus jolie de nos dames qui jetait à travers les débats sa paci-

fique et victorieuse intervention. Le prince, en homme qui savait bien les règles et le code de la chevalerie, s'inclina et se tut ; mais quand les dames eurent tourné le dos, il prit l'Anglais à part pour lui dire qu'il regardait le gant comme ramassé. Cet incident n'eut pas d'autres suites pendant le reste de la journée, qui se passa en promenades et en observations d'artistes, sous les colonnes du temple et à travers les sites romantiques de Ségeste. Puis l'on se dirigea sur Alcamo où l'on devait coucher.

Cependant, le soir, l'attitude sérieuse et solennelle du prince et certains mots piquans échangés entre lui et l'Anglais nous firent concevoir des appréhensions qui ne tardèrent pas à se confirmer. Un incident fortuit révéla le secret du lendemain. Tandis que la compagnie était au salon où elle recevait la visite de l'évêque, des muletiers, entrant sans cérémonie, et s'avançant brusquement vers le prince, vinrent annoncer que leurs mulets seraient prêts pour quatre heures du matin ; nous comprîmes ce que cela voulait dire, mais nous ne savions comment empêcher une rencontre qui pouvait nous faire déplorer à jamais le jour où nous avions puisé au sein de l'art tant de sublimes impressions. Heureusement que l'ingénieuse sollicitude des dames ne fut pas au-dessous de la difficulté des circonstances.

Le lendemain, à la pointe du jour, le prince et l'Anglais étaient sur la route de Ségeste, s'avançant côte à côte au pas de leurs mules. Sauf les manières ambrées qu'un homme du monde est obligé de prendre dans la compagnie des dames, les deux cavaliers avaient conservé leur physionomie distinctive de la veille. Le prince n'avait rien perdu de sa minutieuse politesse, l'Anglais rien de son flegme imperturbable. Durant la route on échangea des paroles obligeantes, sinon affectueuses. On admirait d'un commun élan les sites qu'on voyait pour la première fois, ou que déjà l'on avait admirés la veille. Entre les deux adversaires, les procédés étaient réciproques ; un sourire de l'un répondait à l'esprit de l'autre. On allait même jusqu'à effleurer le compliment. Cependant on prit un air un peu plus grave, mais non moins poli, lorsqu'on fut à quelques pas du rendez-vous. Alors on mit pied à terre en même temps, et l'on s'arrêta au milieu du temple, à l'endroit même où le

défi avait été porté et reçu. « Monsieur, dit l'Anglais au prince, c'est ici que j'ai ramassé votre gant. — Et c'est ici que je viens le reprendre à la pointe de mon épée, » répliqua le prince. Puis, après les formalités et le salut d'usage, les deux adversaires se mirent en garde. Leurs épées se croisaient déjà... mais à peine l'écho avait-il frémi au premier gémissement de l'acier qu'une voix sortie du fond du temple proféra ces paroles : « Arrêtez, profanes, arrêtez; la déesse qui préside aux moissons ne veut pas du sang des hommes. Si vous voulez répandre le vôtre, allez l'offrir aux dieux des barbares, mais respectez le sol de ce temple. » Les deux combattans s'arrêtèrent stupéfaits ; et, bien qu'ils se reconnussent tout d'abord les dupes de quelque mystification, ils ne purent se défendre d'une sorte de trouble lorsqu'ils entendirent cette voix mystérieuse sortir du milieu des ruines. Cependant, comme ils auraient bien pu revenir de leur surprise, ne pas obtempérer aux ordres d'une déesse invisible, ils y furent bientôt contraints par la présence de trois charmantes créatures qui étaient apparues au milieu d'un groupe de colonnes et semblaient rajeunir de leur beauté toute raphaélesque les vieux débris du paganisme. Pour le coup, les deux champions remirent non-seulement l'épée au fourreau, mais ils s'inclinèrent devant cette trinité de madones (qu'on me permette de ne plus dire les trois Grâces, même sur le terrain de la mythologie), et ils offrirent le bras à chacune d'elles avec une courtoisie qui pouvait passer pour une dévotion. Il fallut, pour faire agréer cet hommage, que le prince et l'Anglais se réconciliassent sur l'autel même du temple, ce qu'ils firent aussitôt, sans arrière-pensée et le plus cordialement du monde; car dans le fond ils s'estimaient autant que cela est possible entre de braves gentilshommes.

On a sans doute reconnu à cet expédient nos aimables voyageuses de la veille, qui seules, à la sortie du salon, n'avaient pas désespéré d'empêcher l'effusion du sang. Quant à nous (le marquis, l'abbé et moi), nous avions accueilli leur projet avec enthousiasme, et nous nous étions mis à leur entière disposition lorsqu'il avait fallu devancer les deux adversaires au lieu du rendez-vous. Après l'apparition des deux dames, nous fîmes donc la nôtre, et nous achevâmes de donner une tournure

tout-à-fait plaisante à une affaire qui pouvait avoir des suites funestes.

Le soir nous revînmes à Alcamo, et dans un dîner, où la gaieté la plus vive et l'expansion la plus franche ne cessèrent de régner, nous festoyâmes l'heureuse issue de la journée; et le digne évêque dont nous avons parlé plus haut, qui était aussi des nôtres, ne craignit pas de prendre part à ce qu'il regardait comme la consécration bien légitime d'une œuvre de charité.

Tel fut mon voyage à Ségeste. Mon extrême jeunesse, ma position, en me donnant un rôle peu actif dans la compagnie où je me trouvais alors, me donnaient par cela même la faculté d'observer plus à mon aise; aussi, joignant au souvenir de l'une des plus imposantes ruines de l'antiquité celui de la petite comédie que jouèrent mes compagnons, j'ai fait une page d'album.

MARQUIS DE SALVO.

LETTRE INÉDITE

DE VICTOR JACQUEMONT.

A M. LE DOCTEUR KOREFF, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, doublant le cap de Bonne-Espérance, le 2 janvier 1829.

Monsieur et ami,

J'ai reçu au cap de Bonne-Espérance, par la plus heureuse rencontre, il y a douze jours, votre aimable billet du 1er septembre dernier, ajouté à la précieuse lettre de M. de Humboldt. Depuis quatre mois que j'avais quitté l'Europe, je n'en avais encore rien reçu; aussi ne puis-je vous exprimer combien votre souvenir, le premier qui soit venu de Paris me visiter dans mon long voyage, m'a touché et charmé. Je voulais vous en remercier tout de suite et remercier M. de Humboldt, à qui j'ai, grâce à votre obligeante intercession, l'obligation la plus vive; mais, trop confiant dans la longueur de notre relâche à Rio, je me suis vu surpris par le moment du départ sans l'avoir fait, et alors qu'il n'était déjà plus temps.

Une autre rencontre bien agréable que j'ai faite au Cap est celle de d'Urville, qui rapporte avec les nombreux débris du naufrage

de Lapeyrouse, plus de travaux géographiques, d'observations de physique générale, et plus d'objets d'histoire naturelle que n'en a jamais produit aucune autre expédition scientifique. J'ai vu, à bord de *l'Astrolabe* qu'il commandait, plusieurs centaines de portraits de Polynésiens d'Australiens, de Tasmaniens, de Malais et de Nouveaux-Zélandais. On les dit infiniment ressemblans. Beaucoup de ces figures-là vous intéresseront et vous surprendront par leur ressemblance avec nos traits européens. Vous verrez les quatre vocabulaires assez complets que d'Urville, depuis six ans, a recueillis dans les divers archipels de la Polynésie. Ils ne peuvent manquer de jeter un grand jour sur les anciennes migrations de ces peuples insulaires.

Quoique fort ami des herbes et des pierres, parce que la botanique offre à un esprit philosophique une vaste étude de rapports d'organisations, et que les pierres, fort sèches assurément pour le minéralogiste (qui trouve cependant dans leur examen de belles lois de concomitance, sinon de causalité, des formes géométriques avec la composition chimique) deviennent pour le géognoste des monumens pleins d'intérêt, de sens et de charme, j'ai toujours trouvé l'homme le plus intéressant, le plus curieux de tous *les objets d'histoire naturelle.* Je parle là en philosophe français, en idéologiste, qui met bien haut la zoologie. Ce langage est inexact; car je n'ai pas l'honneur d'être idéologiste du tout, et je ne suis pas convaincu que *la science de l'homme* ne soit absolument qu'une branche de celle des animaux. Si tant est que l'homme ne soit qu'un animal, que nous ont appris les zoologistes sur cet animal-là?

Animal ou non, son organisation mobile se montre variée de tant de façons, qu'il est bien difficile d'en faire une étude générale embrassant toutes ses variétés. C'est, comme vous l'appelez, un protée qu'on ne peut saisir. Au Cap, où je viens de passer huit jours, a commencé pour moi la confusion des races. Des Hollandais, des Anglais, des nègres Cafres, des nègres Hottentots, des Mozambiques, des Madécasses, des Malais de diverses îles de l'Archipel, des Moluques et des Malabars, y vivent mêlés, et, malgré les immenses distances de leur état civil, l'antipathie de leurs religions, ils s'unissent entre eux depuis plus de deux siècles; en sorte qu'on trouve dans les rues peu de figures qui ne soient des problèmes insolubles.

Chacun de ces peuples, je n'ose dire de ces races, a ses instincts spéciaux, ses aptitudes caractéristiques. L'Anglais, entre tous, a la capacité du commandement; il gouverne moins par la force des baïonnettes de ses régimens que par la supériorité de son habileté dans les spéculations commerciales, dans l'administration de ses bien acquis; l'Anglais peu à peu fait venir en ses mains toutes les richesses accumulées par l'économie, tout le pouvoir et toute la force. Sans que nous nous en apercevions en Europe, cette grande nation devient pacifiquement, sans guerres, sans violence, et par le pacifique exercice de son industrie, maîtresse du reste du monde. L'Italie, pendant ce temps-là, envoie des chanteurs aux capitales de l'Amérique du nord et du sud, et la France des maîtres d'armes, des danseurs, des perruquiers et des marchandes de modes.

Adieu, mon cher philosophe! Je compte sur vous pour adresser à M. de Humboldt mes remerciemens.

Tout à vous de cœur,

VICTOR JACQUEMONT [1].

[1] Nous tenons cette lettre inédite du savant et spirituel correspondant de Victor Jacquemont, que nous remercions ici de son aimable obligeance pour la REVUE DE PARIS. (*N. du D.*)



TROIS ANS D'ESCLAVAGE.

J'avais vendu mes bijoux et mes hardes, et en trois jours le jeu avait englouti cette dernière ressource. Il ne me restait plus que mes armes, les vêtemens qui me couvraient et quelques pièces de cuivre, contre lesquelles le banquier du jeu n'avait pas voulu risquer sa fortune. Heureusement je devais peu à l'aubergiste; mais ce peu, c'était dix fois plus que je ne possédais. Il fallait vivre cependant. Mon parti fut bientôt pris. Trois jours avant, un bâtiment corailleur avait relâché à Cagliari pour faire des vivres. Le second avait été assassiné, la veille, dans une débauche : je me proposai pour le remplacer. Deux mois de ma solde, payés d'avance, m'acquittèrent envers mes créanciers; et me voilà aux appointemens de quatre écus par mois, second du signor Reboa, commandant, sous lui, un équipage de sept hommes que portait avec nous la felouque *la Vierge des Carmes.*

Reboa, notre capitaine, était un homme de trente-cinq ans environ, robuste, beau parleur, brave tout juste ce qu'il était nécessaire, assez bon homme de mer, fort peu instruit, du reste, et superstitieux à l'excès. Il était de Porto-Longone,

et c'était là que, dans sa famille, il avait recruté presque tous ses matelots. Un Napolitain nommé Antonio Buffamalco, poltron, gourmand, vantard, mais le plus habile plongeur, l'homme le plus jovial que l'on puisse rencontrer, et moi, étions seuls étrangers ; comme les gens de l'équipage virent bientôt que j'étais un solide compagnon, aussi vigoureux que le plus robuste d'entre eux, et, quand besoin était, plus prompt à jouer du couteau que le plus emporté, je n'eus point à m'en plaindre, et nous vécûmes en bonne intelligence.

Nous quittâmes Cagliari le 13 avril 1804, et fîmes voile pour Tabarque. C'était là que nous devions pêcher le corail, non que la pêche y soit plus avantageuse que sur les côtes de Bonne ou de Budjeiah ; mais à Tabarque les corailleurs n'étaient assujettis au paiement d'aucun droit, tandis que sur les autres points, le consul prélevait la meilleure partie de la pêche, sous je ne sais quel prétexte.

La pêche fut mauvaise les premiers jours. Ce sont hasards du métier : rien aujourd'hui, demain récolte abondante. Il nous fallut nous rapprocher des côtes de Bonne, et là nous fûmes plus heureux; mais ce fut surtout le 9 juin que la Vierge, sous la protection de qui notre felouque avait été placée, montra bien, comme le disait notre patron Reboa, toute la puissance de son intercession. Dès le matin, le corail fut trouvé à soixante pieds à peine de profondeur. Nos filets rompaient sous le poids des branches arrachées, et quoique la plus grande partie retombât à la mer, ce que l'étoupe retenait, ce que sauvait Buffamalco, notre plongeur, suffisait, et au-delà, pour nous satisfaire. Sous ce beau ciel, doucement bercée par cette mer si calme, la felouque *la Vierge des Carmes* présentait alors un joyeux spectacle. Buffamalco avait voué à saint Janvier, au nom de l'équipage, un cierge pesant trois fois le poids moyen de chacune des trois plus lourdes branches qu'il retirerait de la mer ; il en rapportait d'énormes, et personne ne s'en étonnait ; car n'avait-il pas pris le bon moyen en intéressant le saint lui-même au succès de l'entreprise ?

Mais ce corail était de si belle couleur, si sain, si lourd, de si bon diamètre et de grandeur si convenable, que tout nous présageait d'énormes bénéfices ; et moi-même, en aidant à trainer le filet, je calculais à quelle somme s'élèverait ma

part; car, outre mes quatre écus par mois, j'avais droit au vingt-cinquième du produit net, lorsqu'une felouque, faisant force de voiles, se rapprocha de la côte et de nous : c'était *l'Assunta,* de l'île d'Elbe, avec laquelle nous nous étions trouvés à Cagliari. Sereno, le patron, nous cria qu'il avait vu au large un bâtiment suspect, un corsaire anglais peut-être. Un corsaire : la fuite était notre seule ressource; car, alors même qu'ils eussent été armés jusqu'aux dents, nos sept matelots n'étaient point hommes à trancher de l'héroïsme et à suppléer par le courage à l'insuffisance du nombre.

Heureusement nous étions peu éloignés de la côte, et, au bout de quelques heures, après avoir risqué de nous briser contre les rescifs qui en barrent l'entrée, nous trouvâmes un refuge au port de la Calle. Nous y mouillâmes à la nuit tombante; quatre bâtimens nous y avaient précédés : dans le plus proche de nous, nous reconnûmes une felouque de l'île d'Elbe, *la Notre-Dame de Montferrat. L'Assunta* nous suivit de près; et, bien en sûreté dans un port ami, nous nous félicitions ensemble d'avoir échappé à la poursuite du corsaire. Il y avait une demi-heure à peine que nous avions jeté l'ancre, lorsqu'un canot, monté par deux hommes, s'approcha de nous; ils nous demandèrent, en langue franque, quelle était notre nation. « Nous sommes Français, dit Reboa. — C'est bon, répondirent-ils; » et après s'être informés du nombre d'hommes que portait le felouque, ils s'éloignèrent. La même question fut successivement adressée aux autres bâtimens.

Cependant il nous semblait que la grève se couvrait d'une grande foule; nous distinguions les blanches capes des Arabes, et çà et là quelques armes brillaient à la lueur des étoiles. Ceci nous inquiéta. Peu après minuit, un sandal qui était auprès de nous leva l'ancre, et, se présentant à la sortie du port, nous en ferma le passage. Reboa était consterné, et alors que nous nous demandions ce qu'en pays allié voulaient dire de telles précautions, et si, pour éviter un poursuite incertaine, nous ne nous étions pas exposés à un péril assuré, les Arabes rassemblés sur la rive poussèrent tout-à-coup de grands cris, et commencèrent contre les bâtimens une terrible fusillade. Une balle me traversa la cuisse : je tombai; Reboa fut blessé auprès de moi, mais fort légèrement. Pendant ce temps-là, les Maures

sautent sur *l'Assunta* et *la Notre-Dame*, s'en emparent sans coup férir, et nous crient de nous rendre. Personne n'hésita ; car il fallait ou se rendre ou mourir, et dix minutes à peine après l'attaque commencée, nous étions tous, les mains liées derrière le dos, attachés à la proue du sandal. Je passai une terrible nuit; ma blessure, qui n'avait pu être pansée, me faisait souffrir, mais moins cruellement encore que l'inquiétude. Au point du jour, je comptai cinquante-cinq prisonniers, l'équipage complet des six felouques; car personne n'avait été tué : dix hommes étaient blessés, fort légèrement pour la plupart.

Bientôt le pirfate fit conduire devant lui les six patrons. Un raiss, nommé Ali, qui parlait la langue franque, lui servait d'interprète ; il demanda à chacun quelle était sa nation, ce qu'il venait faire sur ces côtes, combien d'armes à feu et d'argent étaient à son bord ? Ils répondirent qu'ils étaient Français, ainsi que le portaient leurs passeports. Partis de l'île d'Elbe pour la pêche du corail, ils l'avaient commencée sur les côtes de la Calle, ainsi qu'ils en avaient le droit, d'après les concessions faites à la France; poursuivis par un corsaire, ils avaient cherché dans le port un refuge. Treize fusils, vingt pistolets, composaient l'armement des six felouques, et leur argent réuni montait à six cents piastres fortes.

Les armes et les piastres furent remises au vainqueur; il distribua les premières aux gens de sa suite, ne se réservant qu'un fusil et l'un de mes pistolets, pour l'argent, il l'enferma dans une cassette, dont il garda la clef; puis il dit en congédiant les patrons que nous lui avions tous l'air d'être Napolitains; que, dans le doute, il devait nous retenir comme tels. Arrivés à Bonne, si là nous justifiions de notre qualité de Français, nous serions rendus à la liberté, et tout nous serait restitué.

On nous délia les mains; mais nous restions toujours attachés à la proue, gardés à vue par douze Arabes, qui avaient ordre de surveiller nos mouvemens et de faire feu à la moindre tentative de résistance. Pour plus de sûreté, on avait braqué contre nous le seul petit canon que portât le sandal, précaution bien inutile, car, eussions-nous été gens à nous faire tuer pour éviter la captivité, l'espoir que nous avaient donné les dernières paroles du pirate suffisait pour assurer notre entière soumission.

Ce jour-là le vent contraire nous retint dans le port. Un

sandal tunisien, armé en course et en marchandises, y relâcha. Il y eut quelques pourparlers entre les deux raiss ; il fallut donner au nouveau-venu une part dans la prise, la felouque de Giovanni Paolino lui fut abandonnée.

Le 12 le vent devint favorable, le pirate partagea son équipage entre le sandal et les cinq felouques ; les prisonniers furent aussi répartis sur les six bâtimens. Je restai seul sur le sandal, avec Buffamalco et dix-neuf autres ; bientôt nous eûmes atteint la hauteur de Bonne. Nous la dépassions évidemment lorsqu'un des nôtres se plaignit, et somma le raiss de tenir sa parole ; il reçut cinquante coups de bâton, et nous continuâmes notre route, désespérés, osant à peine nous demander tout bas ce que nous allions devenir.

Cinq jours après on relâcha au Collo ; nous y restâmes vingt-quatre heures. Nous descendîmes à terre, et l'on nous promena par la ville, à la grande satisfaction des habitans. Nous étions attachés quatre par quatre, et sur deux rangs ; nos vainqueurs hâtaient à coups de bâton la marche des traînards, et comme je pouvais à peine me soutenir, je fus frappé plus qu'un autre.

Le lendemain nous remîmes à la voile, nous abordâmes à une petite calanque située sous la montagne Sette-Cabessas. Nous y fûmes débarqués ; le raiss nous consigna à des Kobails, qui se chargèrent de nous conduire dans la montagne de Valsavorra, qui est éloignée d'une journée environ du lieu où nous avions pris terre, et dans l'intérieur du pays.

Lorsqu'il nous fallut quitter le rivage, quand nous perdîmes de vue et la felouque qui nous avait apportés, et la mer, la vaste mer, qui nous séparait de la patrie, plus d'un de mes compagnons se prit à pleurer amèrement, car chacun avait un famille, celui-là une femme et des enfans, celui-ci une mère ou une sœur : parmi tous ces hommes, moi seul je n'avais personne au monde qui m'attendît, personne qui comptât les jours de mon absence et priât Dieu pour moi !

Ce fut alors seulement que nous apprîmes en quelles mains nous étions tombés.

Notre maître était un marabout qui avait levé l'étendard de la révolte, et, appelant aux armes Maures et Arabes, prétendait enlever aux Turcs le pouvoir suprême.

C'était un homme de trente-six ans environ, beau, bien fait, brave de sa personne, infatigable, d'une constitution robuste, d'une imagination ardente, fanatique et ambitieux à l'excès. Il avait conquis sur toutes ces peuplades sauvages une influence sans bornes; il leur avait fait jurer sur le Coran une obéissance absolue, et pas un n'eût osé manquer à son serment, car on se disait tout bas qu'une puissance surnaturelle veillait sur lui. On racontait comment deux traîtres, qui avaient vendu sa tête au bey de Constantine, avaient été mis en pièces et dévorés par leurs propres chiens; puis il avait promis à ceux qui le suivraient le pillage de Constantine et de Bonne, et dans Alger conquise l'extermination du dernier Turc. Il projetait alors une expédition contre Constantine, et s'y préparait par des jeûnes et des prières publiques : pour se rendre le ciel favorable, il contraignit quatre de nos plus jeunes novices à se faire mahométans. Cependant les Kobails armés se rassemblaient en grande hâte, nous fûmes tous forcés de les suivre.

Le 24 juin, au point du jour, nous étions devant Constantine. Le marabout donna aussitôt l'ordre d'attaquer la ville; il avait espéré la surprendre, mais cela ne réussit point. Que pouvaient quelques milliers de Kobails, dont le tiers à peine était armé de fusils, contre une ville ceinte de murailles, pourvue d'artillerie, et que défendaient des habitans aussi nombreux que les agresseurs! Quelque mal manœuvré qu'il fût, le canon fit perdre aux assiégeans assez de monde, et force fut d'abandonner le champ de bataille.

Le lendemain nouvelle tentative. Dès le commencement de l'action, blessé à la cuisse par une balle de tromblon, le marabout ne quitta la place qu'après douze heures de combat. Vivement poursuivi par la cavalerie ennemie, il ne regagna qu'avec peine la montagne. Mes camarades le portèrent en litière jusqu'à Valsavorra; pour moi, je fus exempté de ce service, parce que je boitais.

Comme il avait perdu beaucoup de sang et souffrait cruellement; il fit demander si parmi nous il y avait un médecin. Giuseppe Polèse, matelot de notre felouque, se présenta hardiment; il composa avec je ne sais quelles herbes un cataplasme, et l'appliqua sur la blessure; la liberté lui fut promise en cas de guérison; mais cette guérison se fit long-temps

attendre, car ce fut seulement trois mois plus tard qu'un chirurgien maure, venu de Gigeri, parvint à extraire la balle, qui était de bronze et d'une grosseur peu ordinaire.

Les quatre mois qui suivirent furent quatre mois bien longs et bien pénibles; occupés sans relâche aux travaux les plus durs, frappés cruellement sous le plus léger prétexte presque nus (on nous avait enlevé nos vêtemens), nous étions réduits à disputer aux chiens les restes des Arabes, car une grande famine régnait alors; la mesure de froment se vendait jusqu'à sept piastres fortes, huit fois sa valeur ordinaire, et l'on ne nous donnait à manger que ce qu'il nous fallait d'orge pour ne pas mourir d'inanition. Heureux qui pouvait découvrir des herbes ou une racine à dévorer.

La fièvre vint en aide à la faim. Dans la même semaine vingt-sept prisonniers en furent atteints, et que de ces vingt-sept malheureux qui n'avaient pas une natte pour se coucher, une couverture pour leur servir d'abri, il n'y en ait pas eu un seul qui ait succombé, ce fut, certes, un miracle, sinon un bienfait de Dieu, car avant de nous appeler à lui, il nous réservait à d'autres souffrances.

Ce fut en ce temps-là que nous perdîmes un de nos compagnons, le patron Giovanni Ricci; il fut tué par le marabout, voici pourquoi.

Quelques semaines avant, il avait été mordu au talon par un leffah [1]. La plaie avait été cicatrisée, et la guérison était fort avancée; son pied cependant était encore enveloppé de quelques linges qu'il avait obtenus de la pitié d'une femme : étant auprès de la tente du marabout, il s'entendit appeler et entra aussitôt, il savait bien que le moindre retard serait puni de vingt coups de bâton : malheureusement dans sa précipitation, il oublia de déchausser son pied malade, le marabout s'en aperçut et le tua d'un coup de pistolet.

Car de tous les Kobails il n'en était pas un seul qui osât se présenter devant lui sans avoir les pieds nus, et telle était la vénération qu'il avait su leur inspirer, que lorsqu'il voulait cracher il y en avait toujours quelqu'un des plus considérables qui s'approchait avec respect pour recevoir son crachat

[1] Serpent fort dangereux.

dans un morceau d'étoffe qu'il conservait ensuite précieusement.

Le second qui mourut fut Piétro Francescone, matelot d'une felouque de Marciana : Piétro était le plus âgé d'entre nous, il ne s'était embarqué que pour accompagner Giuseppe son plus jeune fils qui faisait, comme mousse, sa première campagne. On lui coupa la tête, parce qu'atteint de la fièvre, il était trop faible pour nous suivre quand il fallut quitter Valsavorra.

Le marabout ne s'y croyait plus en sûreté. Il avait appris que le bey de Constantine Osman était en marche à la tête de l'élite de ses troupes; la montagne était déjà entourée de trois côtés lorsque nous le transportâmes en litière jusqu'à Sette-Cabessas. Il reçut là de fréquentes visites des scheiks des Kobails, leur donna ses ordres et passa quatre jours en jeûnes et en prières. Le cinquième on sut que le bey de Constantine qui s'était imprudemment engagé dans les montagnes, enveloppé de toutes parts, avait été fait prisonnier après un combat assez vif et mis à mort aussitôt; un scheik nous apporta sa tête, celle du kalifha et celles de ses trois principaux officiers. Le marabout pour le récompenser lui donna à baiser la paume de la main.

Les cinq têtes furent plantées sur des piques; elles restèrent exposées cinq ou six jours. Après ce temps, je fus chargé avec Polèse d'aller les jeter dans les bois.

Pour sa part de butin, le marabout eut, avec les cinq têtes, cinq magnifiques chevaux qui avaient appartenu au bey, une selle de velours rouge presque entièrement couverte de plaques d'or, trois couvertures galonnées en or et en argent, un zaroufa (diadème) enrichi de diamans et de perles, l'habit brodé d'Osman tout taché de son sang, son yathagan, un pistolet monté en or, un grand parasol et une fort belle armure.

Cette défaite du bey de Constantine, qui nous avait ravi tout espoir et semblait nous présager une éternelle captivité, pouvait nous sauver. Le marabout avait contracté des engagemens avec les scheiks; il avait besoin d'argent pour s'acquitter envers eux; nous fûmes donc ressemblés, et l'on nous offrit d'envoyer deux d'entre nous à Bonne pour obtenir du consul

français le paiement de notre rançon. Il demandait cent cinquante piastres fortes pour chaque homme : à grand'peine et à force de prières nous obtînmes que le prix serait fixé à cent piastres fortes par tête.

Lorsque ceci fut arrêté, il nous prit une joie qui allait jusqu'au délire, nous nous embrassions et remerciions Dieu, car il nous semblait que notre esclavage était fini : y aurait-il un cœur assez dur pour nous refuser, lorsqu'on saurait que si dans six mois les 5300 piastres n'étaient pas comptées au marabout, cinquante têtes tombaient ? Telle était la loi du contrat.

Il fallut choisir les deux députés : chacun souhaitait ardemment d'être préféré, et il y eut bien des promesses, bien des sermens, bien des intrigues, bien des menaces ; on s'arrêta enfin à ceci, qu'un homme serait choisi par l'équipage de chacune des six felouques, entre ces six hommes le sort déciderait.

Les cinq patrons obtinrent la majorité des suffrages, Antonio Ricci, le frère du patron dont j'ai raconté la mort, fut le sixième.

Chacun des six écrivit son nom sur une petite pierre plate et la déposa, en faisant un signe de croix, dans une marmite de terre ; Antonio Sereno, le plus jeune mousse, s'approcha les yeux bandés, fit un signe de croix, récita trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la sainte Trinité, et tous agenouillés autour de lui, implorant du plus profond de notre cœur la miséricorde divine, nous priâmes Dieu de désigner pour nos envoyés ceux dont la parole devait être plus persuasive, dont l'intervention devait être plus instante et plus efficace.

Le premier nom qui sortit fut celui de Reboa, notre patron : l'équipage de la felouque le salua de grandes acclamations, et nous recommençâmes à prier.

La second fut Lorenzo Sereno, le patron de l'*Assunta*.

Polèse devait les accompagner, le liberté était le prix dont le marabout payait les soins qu'il en avait reçus.

Et le six octobre à cinq heures du matin, après mille embrassades, mille recommandations et mille sermens d'exactitude, ils partirent pour Bonne avec le raiss Ali, frère de Messaoud, caid du Collo, dont la présence devait leur servir de sauvegarde.

Les premiers jours qui suivirent leur départ passèrent vite à espérer et à faire des projets; mais bientôt les mauvais traitemens nous rappelèrent à la réalité. Il semblait que le marabout, prévoyant notre délivrance prochaine, avait hâte d'exercer sur nous sa puissance et de contenter la haine qu'il portait au nom chrétien; et il ne se passait pas de jours sans que plusieurs d'entre nous fussent cruellement battus.

Pour moi, j'eus moins à souffrir que les autres. J'ai dit que le marabout avait eu pour sa part du butin les cinq chevaux d'Osman. Un de ces chevaux fut pris de violentes coliques; on employa sur-le-champ les remèdes du pays, c'est-à-dire qu'avec un fer rouge on cautérisa le ventre, et qu'on fit boire au malade le sang tout chaud d'un chien qu'on venait d'égorger. Mais ceci ne produisit qu'un soulagement momentané, et l'animal mourut le troisième jour. Une semaine après un autre cheval fut attaqué, et les mêmes symptômes se manifestèrent. C'était le plus beau des cinq, un étalon gris argenté de grande taille, remarquable par sa vitesse, sa sûreté, et surtout par la force et la magnifique conformation de ses jarrets. Le marabout, qui le montait de préférence à tout autre, fut infiniment contrarié de cet accident. Dans ma jeunesse j'avais aimé les chevaux jusqu'à la fureur, je m'étais plu à étudier et leurs maladies et leurs besoins, et sans être bien habile j'en savais plus que pas un des médecins du pays sur les soins à donner en pareille circonstance. Puis l'exemple de Polèse, dont le marabout avait recompensé les efforts infructueux, m'excitait vivement à entreprendre cette cure. J'y fus autorisé. Quelques boissons rafraîchissantes et une saignée me suffirent pour y parvenir.

Cette guérison donna aux Arabes une grande opinion de mes connaissances médicales, et cela améliora sensiblement ma position, car depuis lors je fus consulté toutes les fois qu'un cheval était malade, et j'en saignai plusieurs, à la grande admiration des assistans; admiration dont on ne s'étonnera guère quand on saura que telle est leur ignorance que, lorsqu'ils veulent saigner un cheval, sans se donner la peine de chercher la veine, ils frappent à tort et à travers tous les points de l'encolure avec une espèce de clou aiguisé; et que, lorsqu'ils veulent saigner un homme, ils commencent par lui serrer le

cou si fort qu'il en est presque étranglé ; puis, quand les veines du front sont gonflées et fort saillantes, ils y font cinq ou six incisions avec un rasoir, roulent sur ces incisions une baguette d'arbousier pour activer l'effusion du sang, effusion que l'on arréte en appliquant sur les blessures une compresse de terre humide.

Cependant plusieurs semaines s'étaient écoulées, et nous ne recevions pas de nouvelles. Chaque jour augmentait la disette, et comme on avait supprimé le peu d'orge qu'on nous donnait d'abord, et que nous en étions réduits à vivre d'herbes, de feuilles sèches et de racines, la faim poussa cinq jeunes novices à se faire musulmans. Ils furent circoncis. Parmi eux était Antonio Sereno, le frère de notre député, celui qui avait tiré les noms, ainsi que je l'ai raconté plus haut.

Ces abjurations nous affectèrent profondément, car, en prenant ce parti, les malheureux enfans avaient renoncé à leur patrie. Cet exil, dont tout nous annonçait à nous la fin prochaine, pour eux devenait éternel. Puis n'avaient-ils pas renié leur Dieu! et l'on sait ce que devant des Italiens est un tel crime. Pour moi, qui jusque-là n'avais jamais été pieux, il me semblait que je partageais et leur indignation et leur douleur ; car parmi les malheureux il n'y a plus guère d'esprits forts, et ceux qui ont souffert savent seuls ce qu'il y a de consolation dans cette religion qui promet aux opprimés une éternité de bonheur.

Nous nous réunîmes tous le soir de cette circoncision. Le patron Giovanni Olivaro récita à haute voix à leur intention ce qu'il se rappelait de l'office des morts, et, comme tous les autres, je joignis tout bas, mais du fond du cœur, mes prières aux siennes. Ceci se passa le 23 décembre.

Le 25, vers dix heures du matin, le marabout, couché dans sa litière, se fit porter par les nommés Ambrosio Vacca, Francesco Arcoci, Giovanni Pero et Giuseppe Balsano ; il s'arrêta à trente ou quarante pas de sa tente, fit appeler tous les prisonniers, qu'entourèrent aussitôt des Kobails armés ; puis il fit demander par le raiss Ali ce qu'étaient devenus les deux patrons ; avions-nous reçu de leurs nouvelles ? la rançon promise arriverait-elle bientôt ? Nous répondîmes que trois mois n'é-

taient pas encore écoulés depuis le départ de Reboa et de Sereno ; il leur fallait du temps pour rassembler les 5,300 piastres fortes ; elles lui seraient payées sans aucun doute ; elles étaient en route vraisemblablement ; demain, aujourd'hui peut-être elles lui seraient remises.

En répondant ainsi nous tremblions tous, car à chaque réponse les sourcils du marabout se fronçaient et ses yeux brillaient d'une fureur sauvage.

Buffamalco était parmi nous tous le plus proche de lui ; il lui demanda brusquement s'il voulait se faire mahométan. Buffamalco dit qu'il était chrétien et ne pouvait embrasser la religion musulmane. La même question lui fut répétée trois fois ; et comme il ajoutait qu'il avait laissé dans son pays sa femme et quatre petits enfans, qu'il ne pouvait par son apostasie les déshonorer et renoncer au bonheur de les revoir, le marabout, saisissant une carabine que portait un des Kobails, l'arma et le mit en joue. Alors notre compagnon, voyant que c'en était fait de lui, se jeta à genoux et cria qu'il était prêt à faire tout ce qu'on exigerait. Mais il était trop tard, les Kobails le dépouillèrent des méchans haillons qui le couvraient, et le marabout, d'un coup de carabine tiré à bout portant, le renversa raide mort.

Les patrons Paolino, Giovanni et Carlo Olivaro et onze matelots furent tués ensuite à leur rang, l'un après l'autre et à coups de carabine tirés à bout portant. A la fin, comme le marabout était fatigué de mettre en joue et tremblait de fureur, il appuyait sa carabine sur la tête et les épaules de ceux qui portaient la litière. Il en fut ainsi lorsqu'il tua Giuseppe Arcoci : Pour mieux ajuster, il posa sa carabine sur l'épaule de Francesco son frère, un des quatre porteurs.

Mon tour était venu, le marabout répéta cette terrible parole que je venais d'entendre quatorze fois : *A un autre chien.* Je m'avançai ; en m'approchant je glissai dans le sang et tombai la face contre terre. Et pendant que je recommandais mon ame à Dieu et me recueillais pour mourir, je me sentis enlevé par quatre hommes et porté à quelque distance.

J'entendis encore huit coups de feu, et entre chaque détonnation, les hurlemens de joie que poussaient les Arabes.

Nous perdîmes ce jour-là vingt-trois de nos compagnons, et je n'ose dire quelles dégoûtantes et infâmes profanations étaient réservées à leurs cadavres avant qu'ils fussent dévorés par les chiens.

Les soins que j'avais donnés au cheval favori du marabout me sauvèrent la vie en cette circonstance ; on me garda parce que j'avais été utile, parce que je pouvais l'être encore.

Ce fut quelques mois après seulement que j'appris le mot de cette sanglante énigme.

Une boîte lourde, entourée de cercles de fer, cachetée et fermée, avait été remise dans les premiers jours de décembre à quelques affidés du marabout. Cette boîte sur laquelle était attachée une lettre, contenait, leur avait-on dit, les 5300 piastres promises. On leur avait fait jurer de la remettre au marabout, à lui seul; mais la tentation était trop forte, ils ne purent résister au désir de s'approprier cette somme, et essayèrent d'ouvrir la caisse. Alors avait eu lieu une horrible explosion, et dix-neuf Arabes avaient été tués ou blessés grièvement, car cette boîte était pleine de mitraille et de poudre ; c'était une sorte de machine infernale à l'aide de laquelle le bey de Constantine avait espéré se délivrer du marabout, et celui-ci avait appris le 25 décembre et l'envoi de la caisse et ce qu'elle contenait.

Deux jours après, Philippo Cari et Luigi Gozi furent tués, et la nuit suivante deux autres dont j'ai oublié le nom furent égorgés pendant leur sommeil.

Je ne chercherai pas à exprimer ce que nous éprouvâmes ; il me suffira d'emprunter ces paroles d'un vieil historien des premiers temps du christianisme.

« Le matin, quand chacun de nous se levait, il avait juste » raison de croire qu'il ne lui serait plus permis de se coucher » ailleurs que dans le tombeau, et quand on se couchait, il n'y » avait personne sur la terre qui eût moins de certitude de se » lever autrement qu'à la résurrection générale. »

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles bon nombre de mes compagnons furent assez heureux pour rompre cette horrible servitude : les uns furent pris dans un engagement qui eut lieu entre le marabout et le bey de Constantine ; parmi ceux-ci était Francesco Arcoci, dont j'ai parlé plus

haut : les autres parvinrent à s'échapper; parmi ceux-là étaient Giuseppe Paolino et Antonio Sereno, frères des deux patrons. Ambrosio Pavona était parti avec eux, mais il s'en sépara sans le vouloir ; il était parvenu jusqu'aux environs de Budjeiah lorsqu'il fut pris par des Kobails guidés par un chien qui n'avait pas perdu sa trace, et reconduit au marabout.

Voici comment on punit sa fuite. Nous fûmes tous réunis, puis on lui attacha les jambes, on lui lia les bras derrière le dos, et quatre hommes l'ayant enlevé en le tenant perpendiculairement la tête en bas et les pieds en l'air, le laissèrent retomber. La tête du malheureux faisait son trou dans le sable et s'y enfonçait jusqu'aux épaules. Ils recommencèrent six fois : à la cinquième Pavona était resté sur la place sans mouvement et ne donnait plus signe de vie.

Ce cruel châtiment n'eut point pour effet de détruire dans nos ames le désir et l'espérance de la fuite, car la semaine suivante Tranchini et Barbotto, pendant une nuit obscure, trompèrent la surveillance de nos bourreaux et disparurent ; ils étaient parvenus à s'emparer d'un yathagan, d'une carabine et de quelques cartouches. Et quelques mois plus tard, le premier d'énar (environ le 9 janvier 1807), celui de mes compagnons d'infortune que j'aimais le plus tendrement, celui dant la douce affection était ma seule consolation, mon seul bonheur, Gaetano Besti, parvint aussi à s'échapper. Mais Dieu ne protégea pas sa fuite, car douze jours après, à quelques lieues de là, les chiens découvrirent dans une broussaille quelques os demi rongés, quelques lambeaux de chair putréfiée, derniers restes de mon pauvre ami que ses haillons seuls purent nous faire reconnaître.

Quant à moi, quelque danger que présentât une tentative de fuite, j'en eusse sans hésiter couru toutes les chances; mais encore fallait-il avoir quelque espérance de succès, et j'étais gardé de trop près pour oser même l'entreprendre. Deux Kobails avaient été placés près de moi pour apprendre à saigner, et ils ne me perdaient pas de vue un seul moment, moins, je pense, par amour pour la science que par frayeur des menaces du marabout qui, irrité de la fuite de mes compagnons, avait juré que si je venais à disparaitre, ils paieraient de leurs têtes

leur négligence. Aussi faisaient-ils bonne garde : le jour, tous deux m'accompagnaient en quelque endroit qu'il me fallût aller, et la nuit ils m'attachaient les pieds et les mains avec des cordes qu'ils roulaient autour d'eux ; puis ils se couchaient l'un à droite, l'autre à gauche, bien sûrs que le moindre mouvement que j'essaierais de faire pour m'échapper les réveillerait aussitôt.

Sans ces précautions, dont pendant deux années, quoique j'affectasse de paraître résigné à mon sort, et heureux comme peut l'être un esclave, on ne se départit pas une seule fois, certes, ou j'aurais été dévoré par les bêtes féroces, ou je serais parvenu à Alger ou à Constantine, car les occasions de fuite étaient nombreuses; mais comme je ne pouvais en profiter, il ne me restait d'autre espérance que celle de la mort du marabout et du triomphe du bey de Constantine.

Dans la guerre qu'ils se faisaient, il y avait vraiment d'inconcevables retours de fortune. Tantôt le marabout entraînant à sa suite les populations que le fanatisme et la haine jurée aux Turcs avaient soulevées tout entières, semblait devoir écraser par le nombre le bey de Constantine et sa petite armée ; quelques jours après, fugitif, il errait par les montagnes, accompagné à peine de quinze Kobails qui s'étaient voués à lui corps et ame, et ne l'abandonnèrent jamais ; puis lorsque l'on pensait qu'il ne cherchait plus qu'à cacher dans les profondeurs du désert sa tête mise à prix, il reparaissait tout-à-coup plus puissant et plus audacieux que jamais.

Mais quelle que fût son opiniâtreté et son bonheur à réparer ses défaites, quelle que fût son influence sur les tribus arabes, cette lutte ne se fût pas prolongée aussi long-temps si des circonstances extérieures ne l'avaient servi merveilleusement.

D'abord, dans la province de Mascara, des soulèvemens eurent lieu ; ils furent réprimés, mais cette diversion sauva le marabout. Une autre fois il était cerné et sur le point d'être pris, lorsque la révolte des Kobails de Slao, de Felizah et de Medshannah, parvint à le dégager. Enfin, la guerre avec Tunis, dont l'armée commandée par MUSTAFA *l'Anglais*, ancien bey de Constantine, cerna et bombarda cette ville, aida puissamment sa résistance ; mais ce qui faillit assurer son succès, ce fut le changement des beys de Constantine, qui, dans

ce moment, se succédaient si vite qu'il y en eut jusqu'à trois dans la même année ; et ce fut ainsi que la défiance du dey d'Alger débarrassait le marabout de ses plus dangereux ennemis.

Parmi les plus implacables, fut Abdallah qui périt bien misérablement. Je ne sais pour quel soupçon, il fut étranglé après avoir reçu huit cents coups de bâton. Sa femme fut traitée plus cruellement encore ; elle reçut en quatre jours mille coups de bâton, on écrasa ses seins dans des étaux, et dans son caleçon on attacha un chat affamé qu'on excita à lui dévorer les entrailles. Ceci se passa vers les fêtes du courban Beiram, dans les premiers mois de 1807. Abdallah eut pour successeur un fils de Salah-bey, jeune homme de vingt et un ans, qui lui-même fut mis à mort cinq mois après et remplacé par un tchaouch nommé Ali.

A cette époque je fus de nouveau atteint par la fièvre ; ma blessure, qui n'avait jamais été guérie complétement, se rouvrit. Mes forces diminuaient chaque jour, aux frissons et aux vertiges succédèrent les vomissemens ; enfin un matin il me fut impossible de me lever. Alors, pendant que je gisais à terre, une terreur bizarre s'empara de mon esprit et me rendit cruelle cette pensée de la mort que j'avais si souvent appelée à mon aide et qui, cette fois, semblait accourir en toute hâte ; je me demandais lequel de ces chiens qui hurlaient autour de moi dévorerait mon cadavre, et cette incertitude, cette crainte qui ne me quittaient pas un instant, me torturèrent plus que je ne puis dire.

Dieu en avait autrement ordonné. Je me rétablis, mais bien lentement, car sept semaines après j'étais encore si faible que je ne pouvais me traîner qu'en rampant. Ma convalescence fut longue et pénible ; je dus à mon état de faiblesse un peu de liberté. Mes gardiens n'avaient plus peur que je leur échappasse, assurés comme ils l'étaient qu'alors même que je l'essaierais, il m'était impossible de faire trois lieues en un jour, et qu'en mettant les chiens sur ma trace ils m'auraient retrouvé en moins de trois heures.

Je fus donc employé à garder les troupeaux. Un jour le plus jeune et le plus faible de mes chiens, en furetant dans les broussailles, fit lever un chat-tigre dont il suivit la trace, il

l'atteignit dans un ravin, et là s'engagea entre eux une lutte acharnée; je me précipitai au secours de mon chien, et d'un coup de couteau, je le débarrassai du chat-tigre qui l'avait à moitié étranglé: il fallait sortir de ce ravin, la montée était raide, presque droite; j'étais bien faible encore, aussi je m'accrochais aux branches des buissons et m'aidais de leur secours. En saisissant ainsi la tige d'un arbousier, j'aperçus à travers les broussailles une sorte d'excavation que le roc surplombait, que les feuilles et les branches dérobaient si bien aux yeux, qu'il fallait que le hasard m'eût porté à tirer à moi cette sépée pour que j'eusse pu la découvrir. En voyant ce trou qui béait comme la gueule d'un four, ou plutôt comme ces cases vides qui attendent un corps dans les cercueils de famille, l'espérance de la liberté surgit dans mon ame. Si ce trou était assèz grand pour contenir un homme, ne pourrais-je pas m'y tapir pendant quelques jours, pendant qu'on me poursuivrait dans la direction d'Alger ou de Constantine? Qui viendrait me chercher là au-dessus d'un précipice, dans ce trou à pic que cachent des broussailles, que personne ne peut voir qu'au péril de sa vie? J'enfonçai un bâton dans le trou, je vis qu'il était profond et qu'il s'élargissait un peu après l'ouverture. Enfin, l'amour de la liberté l'emporta. Je pris entre mes dents mon couteau ouvert, puis me cramponuant d'abord fortement aux branches, appuyant ensuite les pieds sur la souche, je me fourrai, la tête la première, dans le trou, et rampai sur l'estomac et le ventre pour y entrer tout entier; il avait environ la longueur d'une bière, six pieds, et dans sa partie la plus élevée moins de trois pieds de haut.

Il m'est impossible de dire quelle sensation de bonheur j'éprouvai lorsque je fus parvenu jusqu'au fond : j'ai déjà dit que j'étais entré en rampant sur le ventre, je pouvais me tourner si-non m'asseoir. Il y avait donc là place pour un homme, je pouvais rester là plusieurs jours sans être découvert, je pouvais y boire et y manger si j'y apportais à manger et à boire. Puis la liberté, la liberté après ces trois ou quatre jours de gêne et de souffrance. Mais lorsqu'il fallut sortir de ce trou, lorsqu'il fallut sortir les pieds les premiers, sans voir où les poser, balancé sur l'abîme, cherchant la souche qui déjà m'avait servi d'appui; lorsque je pensais que si je ne retrouvais pas cette

souche, que si mes pieds ne s'y reposaient point d'aplomb j'étais mort, je tremblai de tous mes membres et je fus long-temps à trouver assez de courage pour oser l'entreprendre.

J'y réussis cependant, et dès cet instant je me regardai comme libre : j'avais pour ma nourriture de la journée un peu de farine d'orge concassée entre deux pierres. Je la pétris avec l'eau d'une mare voisine, et en formai une sorte de galette que j'entourai de feuilles, et que je cachai dans un coin de mon trou; puis je dépeçai le chat-tigre, et pour dîner j'en disputai un morceau à mes chiens. Il s'agissait bien de répugnance lorsque j'entrevoyais la liberté! Le lendemain j'apportai ma gourde pleine d'eau, j'y joignis la moitié de ma farine d'orge, et suppléai par quelques racines à ce que j'économisais sur ma portion ordinaire.

J'avais cinq jours devant moi, car le sixième était marqué pour lever le camp; le marabout projetait alors une nouvelle expédition. Les tribus arabes devaient se mettre en marche, et le 20 novembre rendez-vous avait été donné dans une plaine plus rapprochée de dix lieues de Constantine. Je comptais me cacher la veille du départ; jusque-là j'avais le temps de faire une provision suffisante pour ne mourir ni de faim ni de soif pendant les quatre jours qui suivraient ma disparition, en pendant lesquels je resterais caché dans mon trou.

Une circonstance extraordinaire me força d'avancer le moment de la fuite. Dans la nuit du 12 au 13 novembre, il y eut un épouvantable orage, puis un violent tremblement de terre. Éperdus sous les décombres de leurs adouards renversés, les Arabes ne songeaient guère à leur captif; dans le tumulte, je m'emparai d'une carabine, d'une poire à poudre et de quatre balles, et m'attachant sous les pieds des étriers de fer pour cacher la trace de mes pas et pour dépister les chiens (1), je

(1) Ambrosio Pavona dans sa fuite avait été poursuivi par les chiens l'espace de plus de trente lieues, et, grâce à eux, il avait été repris, comme je l'ai raconté plus haut. Un souvenir d'enfance me suggéra l'expédient dont je me servis; je me rappelai qu'un vieux garde-chasse de mon père, lorsqu'il tendait des piéges au renard, n'employait jamais les mains pour recouvrir ces piéges avec de la terre; car, disait-il, le renard aurait senti sa trace, et, pour le

me confiai à la Providence et je partis. Oh ! comme je bénissais et la foudre et l'orage, et que me semblaient une douce musique ces hurlemens plaintifs des chiens, ce cris des femmes, ces hennissemens des chevaux effrayés !

Les étriers que j'avais aux pieds embarrassaient ma marche; puis ces secousses successives de la terre me faisaient chanceler comme un homme ivre, et il me semblait que tout tournait autour de moi; mais rien ne pouvait m'arrêter, ni les torrens de pluie, ni les ébranlemens du sol : au bout de quatre heures, j'étais arrivé sur le bord du ravin. A la lueur de éclairs, je descendis avec un sang-froid, un courage que je n'ai jamais eus depuis ; je m'enfonçai dans mon trou la tête la première, et là, après avoir remercié Dieu, je m'endormis.

Je passai trois jours et deux nuits sans sortir, tantôt couché sur le dos, tantôt couché sur le ventre. J'eus bientôt épuisé mes petites provisions, vidé ma gourde ; la faim et la soif me pressaient cruellement. Je sortis le soir du troisième jour, je me traînai vers la marre ; le tremblement de terre l'avait presque entièrement comblée : toutefois, en me jetant à plat ventre, j'étanchai ma soif, en pressant de mes lèvres un limon humide que le soleil du lendemain devait entièrement dessécher. Je trouvai quelques racines, quelques fruits, et avant le jour j'étais tapi dans mon trou ; j'y restai ainsi deux jours encore, sortant la nuit pour manger et pour boire, puis rentrant aussitôt que j'avais, tant bien que mal, apaisé ma faim et ma soif.

Ce fut la cinquième nuit après ma fuite que je me mis en marche, me dirigeant vers Alger, m'orientant le mieux que je pouvais sur le cours des étoiles, et trois journées encore se passèrent ainsi ; le matin je me cachais dans les roseaux, dans d'épaisses sépées, au milieu des chardons et des broussailles qui me mettaient en sang, et là je dormais quelques momens ; puis le soir, vers onze heures, je me remettais en marche pour m'arrêter avant l'aurore. La quatrième nuit, je ne trouvai rien, pas un fruit, pas une racine, pas une goutte d'eau ; il me fallut

mettre en défaut, c'était avec des intrumens de fer qu'il opérait ; le fer, suivant lui, suffisant pour le dépister ; il détruisit ainsi plus de vingt renards dans un seul hiver.

dépouiller les branches de leur écorce et manger cette écorce; il me fallut manger des feuilles sèches et amères, et quand le matin vint, j'étais mourant de faim de soif, de fatigue.

Je venais de m'assoupir lorsque je fus réveillé par le hennissement d'un cheval. A travers les broussailles, les tiges de roseaux, de chardons, derrière lesquelles je m'étais tapi, j'aperçus un Arabe qui s'avançait dans la montagne : il était bien armé; à son côté était une gourde, et sur la croupe de son cheval je distinguai une besace bien gonflée. En le voyant, je remerciai Dieu, j'étais sauvé. Je mourais de soif, et cet homme avait une gourde; je mourais de faim, et derrière lui était une sacoche pleine : il me fallait sa gourde et sa besace; il me fallait son cheval, car j'étais épuisé de fatigue; il me fallait sa vie, puisque c'était à ce prix seul que je devais gagner tout cela. Je glissai dans le canon de mon fusil mes deux dernières balles, et j'attendis. L'Arabe continuait sa route lentement, l'œil au guet, l'oreille attentive; quelquefois il se retournait pour voir s'il n'était pas suivi; d'autres fois il s'arrêtait pour examiner le chemin dans lequel il s'engageait, et d'un regard perçant scrutait chaque sépée; et moi, accroupi derrière mon buisson, immobile, serrant en mes mains ma carabine, mon salut, je retenais mon haleine; si j'eusse pu, j'eusse retenu les battemens de mon cœur. Il passa à huit pas de moi. Je tirai; il cria : *Char Allah*! justice de Dieu! et tomba sur le sable. Une balle lui avait traversé les poumons et la poitrine, l'autre lui avait cassé l'épaule : il se débattait en d'affreux râlemens, un coup de couteau y mit fin. J'arrachai la gourde, la vidai d'un trait, et, soit fatigue, soit épuisement, soit émotion, je perdis connaissance.

Deux heures à peu près s'étaient écoulées lorsque je repris mes sens. L'Arabe gisait près de moi; son cheval, dont sa main serrait encore les rennes, le regardait tristement. C'était un homme de vingt-cinq ans, bien fait et robuste; ses traits étaient horriblement contractés. Ce fut alors seulement que je compris le danger auquel je venais d'échapper; car si de mon coup de feu je ne l'eusse pas blessé mortellement, j'eusse été là étendu à sa place. Il était mort, j'étais sauvé, et je me pris à pleurer amèrement.

Cependant la faim, que tant d'émotions avaient fait taire,

se réveilla. Depuis deux jours je n'avais mangé que quelques fruits sauvages, des feuilles et des écorces... avec la faim, la soif; hélas! la gourde était vide; je l'avais épuisée d'un seul trait; mais j'avais la besace si lourde, si rebondie! Avec mon poignard je coupai les cordes qui la liaient, et pendant que je coupais ces cordes et que je la sentais si pleine, la faim semblait me tordre l'estomac d'une plus horrible manière. Je secouai le sac et je vis rouler à terre une tête d'homme et quelques chapelets d'oreilles. Les provisions que l'Arabe portait en croupe, c'était la justice d'Ali, le bey de Constantine; c'était la tête d'un scheick rebelle et les oreilles de sa tribu vaincue. Cependant je mourais de faim; quoi que ce fût, il fallait manger, et mes regards se portaient alternativement sur le cadavre, sur la tête, sur le cheval.

C'était un magnifique cheval, et dans mes jours de fortune j'en eusse donné cinq cents louis sans hésiter. J'eusse donné mille louis, si je les avais eus, pour un morceau de pain; mais si pour le manger je tuais ce cheval, je mourais dans les montagnes, ma blessure s'était rouverte; ma cuisse et ma jambe, chaque jour plus enflées, me faisaient cruellement souffrir; je ne me traînais plus qu'avec peine; demain peut-être je m'arrêterais, cloué par la douleur; et ce bon cheval, en quelques heures peut-être il me portera à Bonne: ce cheval, c'est mon salut. Je dégageai sa bride des mains froides de l'Arabe et le flattai de la main, puis je regardai le cadavre, je regardai cette tête que, malgré le sel dans lequel on l'avait plongée, les vers dévoraient déjà. Je me baissai; elle exhalait une odeur si infecte que le cœur me souleva. Pour disputer aux vers cette charogne, il n'y avait qu'un vautour.

Et je ne regardai plus que le cadavre. Ce fut alors que Dieu, qui m'avait si visiblement protégé depuis neuf jours, m'inspira une pensée dont je le remercie encore aujourd'hui de toute la sincérité de mon cœur.

Je déroulai la corde de poil de chameau qui entourait la tête du cadavre, et la coupai en deux parties égales; puis j'attachai solidement un des bouts au tronc d'un olivier qui était sur le bord du chemin; avec l'autre morceau de corde je fis des entraves, à l'aide desquelles je retins les jambes du cheval, et j'attachai les entraves à la corde qui entourait l'arbre. Ceci

fait, avec mon couteau je saignai le cheval, et bus avec volupté quelques onces de son sang recueilli dans ma gourde.

Ce fut ainsi que je vécus deux jours; le troisième, j'eus de la viande et du courcouçon; car j'avais dépouillé l'Arabe et m'étais couvert de ses vêtemens. Enfin j'arrivai à Alger le 25 novembre 1807, trois ans, cinq mois et seize jours après le jour où j'avais été fait esclave. Le consul de France me reçut comme un frère; je lui contai sans détour et mes fautes et le châtiment terrible qui les avait suivies. Dès lors mes malheurs furent finis; car un décret de l'empereur, du 12 août 1807, avait proclamé une amnistie dont je me hâtai d'invoquer le bénéfice.

Le capitaine A. de Mauguenac.



MOYEN AGE FRANÇAIS.

ASILES RELIGIEUX.

DES ASILES EN GÉNÉRAL, JUSQ'UA LEUR ABOLITION EN 1539.

§ II.

Comme nous l'avons déjà dit, le droit d'asile n'était pas restreint aux églises seulement: il s'étendait encore aux chapelles, cloitres, monastères, abbayes, et quelquefois à leurs vastes dépendances, comme l'abbaye de Saint-Denis et tout son territoire. Au nombre des lieux consacrés se trouvaient aussi les cimetières: c'était la terre sainte, asile inviolable de la mort, et les hospices connus sous le nom d'Hôtel-Dieu, asile inviolable du malheur. Au reste, pour n'avoir pas à faire l'énumération des lieux qui pouvaient servir d'asile, les anciennes ordonnances de nos rois avaient consacré la formule que les coupables seraient saisis pourvu qu'ils fussent rencontrés hors lieu saint.

L'emploi de cette formule fut constant durant tout le quatorzième siècle. Le roi donnait-il l'ordre, le 14 janvier 1373, d'arrêter l'abbé de Saint-Oyent de Jouan qui faisait battre de la fausse monnaie, les lettres portaient pourvu que ce soit hors

lieu saint ; et la même mention se retrouve dans toutes les ordonnances des 15 septembre 1374 , 7 août 1376 et 15 janvier 1406 , relatives au même crime. Elle se retrouve encore dans une ordonnance du 28 janvier 1368 relative aux meurtres qui pourraient être commis dans la ville de Péronne ; dans une ordonnance du 6 juillet 1388 concernant ceux qui attaqueraient ou maltraiteraient les officiers des aides ; dans une autre du 21 juin 1401 sur les voleurs et les assassins ; du 16 avril 1409 contre les détenteurs des deniers reçus pour le secours de l'empereur de Constantinople contre les Turcs ; et enfin du 30 août 1410 contre les assemblées de gens de guerre faites sans autorisation du roi. Toutes ces ordonnances portent la même formule : Ordre d'arrêter le coupable *hors lieu saint.*

Les monumens religieux jouissaient aussi du droit d'asile ; ainsi ce droit était attaché à toutes les croix plantées sur les chemins. C'est ce que prouve le passage précité de la coutume de Normandie, où nous avons vu que celui qui *s'aërd à une croix* a droit de franchise. D'ailleurs le concile de Clermont tenu en 1093 avait déjà déclaré formellement que celui qui ferait refuge auprès de ces croix devait avoir la paix de l'Église. Aussi mentionne-t-on comme un horrible sacrilége l'acte cruel de Gérard de Roussillon , qui , sans respect pour la religion , et l'on pouvait ajouter pour l'humanité , fit massacrer des soldats vaincus qui s'étaient réfugiés au pied d'une croix.

Nos divers historiens ne donnent que très-peu de détails sur le droit d'asile ; ils se bornent pour la plupart à rapporter quelques faits que nous allons essayer de considérer dans leur ensemble, et qui nous serviront du moins à montrer quelle autorité eurent les lieux d'asile aux diverses époques de notre histoire.

Le père de nos historiens, Grégoire de Tours, rappelle que le droit d'asile était accordé aux églises et à tous les lieux consacrés , et que ce droit, qui faisait partie des immunités de l'Église , semblait aux rois tellement inviolable qu'ils permettaient de l'invoquer pour ceux-là même qui s'étaient rendus coupables du crime de lése-majesté. A ce sujet il rapporte qu'un assassin ayant été saisi dans l'église de Saint-Marcel de Châlons au moment même où il se disposait à frapper le roi Gontran, celui-ci

ordonna qu'il lui fût accordé la vie sauve, déclarant que l'on ne devait par livrer au supplice quiconque avait été saisi dans une église. Ses complices seuls, arrêtés hors lieu saint, furent mis à mort.

Plus loin le même historien raconte un fait dont les détails méritent d'être présentés.

Une conspiration ayant été ourdie contre Childebert, ordre fut donné d'arrêter les conjurés; mais une partie d'entre eux parvint à se réfugier dans l'enceinte d'une église. Alors le roi, s'avançant vers eux en personne, leur dit: « Sortez et présen-» tez-vous à notre justice pour que nous puissions prendre » connaissance des faits qui vous sont imputés, et savoir s'ils » sont vrais ou faux; encore bien que pour moi je ne pense » pas que vous fussiez venus chercher asile dans cette église si » vous n'aviez pas la conscience de votre crime, cependant » recevez de moi la promesse d'avoir la vie sauve si vous êtes » trouvés coupables; car nous sommes chrétiens, et il n'est » pas permis de punir les criminels qui ont été tirés de l'é-» glise. » Conduits hors du lieu saint, ils comparurent devant le roi en jugement, et pour se défendre ils alléguèrent: « qu'ils avaient eu en effet connaissance du crime projeté, » mais qu'ils l'avaient appris avec exécration et s'étaient con-» stamment refusés à y donner les mains. » Le roi leur répondit : « Si vous n'en aviez pas été les complices, vous » vous seriez empressés de porter le crime à notre connais-» sance, et très-certainement vous avez prêté votre appui aux » coupables, puisque vous n'avez pas voulu que leurs pro-» jets nous fussent dévoilés. » Et aussitôt ils furent jetés hors du tribunal, d'où ils se retirèrent dans l'église qui leur avait servi d'asile.

Ces deux exemples justifient pleinement que l'on en était venu à n'admettre aucune exception au droit d'asile, puisqu'il pouvait être invoqué par les criminels de lèse-majesté. Cependant les abus qui résultèrent bientôt de cette faveur durent engager à renouveler les exceptions; et l'on était généralement d'accord que le droit d'asile ne devait point profiter à ceux qui s'étaient rendus coupables du crime de lèse-majesté ou d'assassinat commis de guet-apens. L'on conçoit cependant que ces règles n'avaient rien d'absolu, et que, toutes les fois que l'É-

glise était assez puissante pour retenir les réfugiés, elle n'y faisait point faute; mais, toutes les fois aussi que la justice séculière a pu s'emparer des coupables sans qu'il y eût crainte de perturbation dans l'état, elle s'est appliquée à détruire le privilége ecclésiastique, jusqu'à ce qu'enfin il ait été entièrement aboli. C'est ce que nous explique parfaitement la série des faits curieux que Sauval a recueillis à l'égard des asiles de la ville de Paris. Lui-même a le soin de faire observer qu'il serait assez difficile de distinguer les cas privilégiés de ceux qui ne l'étaient pas, plusieurs asiles ayant été violés effectivement, et d'autres, que l'on aurait voulu violer, ayant été respectés, parce que l'on n'avait point eu assez d'audace.

Entre autres faits il rapporte que, sous Chilpéric, Phatir, juif converti, ayant assassiné un autre juif nommé Priscus, favori du prince, un jour de sabbat, se réfugia avec ses complices dans Saint-Julien-le-Pauvre, ainsi que dans un asile inviolable; mais que le roi donna ordre qu'ils en fussent arrachés, sur quoi Phatir parvint à prendre la fuite; mais quant aux valets, ajoute Sauval, à l'ordinaire des juifs, chacun pria son compagnon de le dépêcher au plus vite, si bien que tous charitablement s'entr'égorgèrent, horsmis un qui resta, et qui néanmoins, pleinde résolution, ne désespérant pas de pouvoir échapper, sort, l'épée toute sanglante à la main, pour se faire jour au travers de toute la populace qui tenait l'église assiégée, mais où il demeura accablé par le grand nombre.

Chilpéric lui-même ayant été assassiné peu après, Frédégonde sa femme, soupçonnée d'être complice du meurtre, se retira aussitôt dans la cathédrale de Paris, où elle fut maintenue par l'évêque Raimond, malgré les sollicitations pressantes et même les menaces de Childebert, qui demandait vengeance.

Dagobert, pour éviter les effets de la colère du roi son père, se réfugia dans la chapelle de Saint-Denis, lieu consacré par le tombeau du saint, et toute la puissance du roi ne put l'arracher de cet asile. Tous ceux qui eurent ordre d'entrer dans la chapelle, disent les chroniques, ne purent pas seulement y mettre le pied, et Clotaire lui-même, étant enfin venu en personne, fut contraint de pardonner à son fils. Dagobert

étant monté sur le trône témoigna sa reconnaissance au chapitre de Saint-Denis par la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, l'érection de l'église et de riches dotations. « Il voulut même que, comme ce lieu lui avait servi d'asile, il en servît encore aux criminels de tous les pays; et il étendit ce privilége aux terres appartenant à l'abbaye jusqu'à Louvres en Parisis d'un côté, et Montmartre de l'autre. »

Aussi lorsque Amand, duc de Guyenne, vint avec les principaux seigneurs de ce pays demander grâce à Dagobert des courses et des pillages faits par ses sujets dans le royaume, eut-il la précaution de se mettre d'abord sous la sauvegarde de saint Denis.

Depuis cette époque l'histoire de Paris reste muette sur le droit d'asile jusqu'au quatorzième siècle; mais du silence des historiens à cet égard il ne faut pas conclure que ce droit eût rien perdu de sa force. L'exemple suivant, le premier qui se rencontre dans l'ordre des temps, prouve évidemment le contraire. En 1357, Perrin Marc, garçon d'un changeur, ayant tué dans la rue Neuve-Saint-Merri Jean Baillet, trésorier du duc de Normandie (Charles, fils aîné du roi), se jette aussitôt dans l'église Saint-Merri; mais Robert de Clermont, maréchal de France, et Jean de Châlons, maréchal de Champagne, assistés du prévôt de Paris et de quantité de gens en armes, « font violence, rompent les portes, se saisissent du meurtrier et le mènent au Châtelet. » Dès le lendemain Marc est livré au supplice, on lui fait couper le poing devant l'église même, d'où il est conduit à Montfaucon et pendu. Mais cette atteinte portée au privilége d'une église devait être suivie d'une terrible vengeance. Jean de Meulant, évêque de Paris, appelle toutes les foudres ecclésiastiques sur ceux qui ont osé violer la sainteté de l'asile; il se rend en grande pompe à Montfaucon, donne l'ordre que le corps soit descendu religieusement du gibet, puis transporté dans l'église même de Saint-Merri, où Marcel, prévôt des marchands, le fit enterrer honorablement avec grand concours de bourgeois. Cette réparation publique ne suffit même pas à la vengeance de Marcel, ou plutôt il voulut faire servir le pouvoir de l'Église à son ressentiment particulier. En effet, un mois après il appelle le peuple aux armes pour venger les libertés de l'Église et de la ville

indignement violées. A la tête de trois mille hommes tous bien armés qu'il rassemble à Saint-Éloi, il marche à l'hôtel Saint-Pol où résidait le duc de Normandie, fait massacrer sous ses yeux les deux maréchaux qui avaient osé pénétrer de force dans Saint-Merri, et après après avoir fait traîner leurs corps dans la cour du palais, il force Charles lui-même à déclarer que c'est avec justice que ces deux officiers ont été mis à mort. L'après-dîner, ajoute Sauval, les corps de ces seigneurs furent mis sur une charrette traînée par deux crocheteurs, et conduits à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, où néanmoins ces religieux refusèrent de les enterrer qu'ils n'en eussent auparavant la permission du prévôt. L'étant donc venu trouver pour cela, Marcel les renvoya au prince, qui leur ordonna de les mettre en terre secrètement et sans pompe. L'évêque avait été jusqu'à défendre d'ensevelir le corps de Robert de Clermont en terre sainte, comme étant excommunié pour avoir violé la franchise de Saint-Merri.

Depuislors une suite non interrompue de faits authentiques viennent d'année en année témoigner de la puissance de l'Église, malgré les efforts constans de la justice séculière pour rendre inutile le droit d'asile, ce qui parfois l'entraînait même dans des écarts dont l'Église savait profiter. C'est ainsi que vers cette époque parurent deux ordonnances, l'une de 1364 et l'autre de 1370, prescrivant aux chirurgiens de Paris de prêter serment devant le prévôt de cette ville : « qu'ils ne » panseront qu'une première fois les blessés qui seront dans les » lieux saints et privilégiés, et qu'ils avertiront ensuite le » prévôt ou les auditeurs du Châtelet. » Mais des mesures aussi odieuses ne pouvaient obtenir aucun résultat, et le droit d'asile n'en reçut pas la moindre atteinte.

En effet, vers 1377 trois sergens ayant osé enlever encore de Saint-Merri un clerc nommé Jean Bridelle, qu'ils menèrent au Châtelet, le chapitre de Notre-Dame se joignit au curé et aux chanoines de Saint-Merri pour porter plainte au parlement. Cette cour, malgré les vives remontrances du procureur du roi, ordonna, par arrêt du 7 octobre, que les sergens qui avaient commis le fait seraient tenus de ramener Jean Bridelle à Saint-Merri un jour de dimanche en présence des chanoines, et de leur dire : « Messieurs, ce que nous avons fait,

» en ce que nous l'avons fait pour le bien de justice et non » pour injurier l'Église ne vous, ne cuidans mal faire, nous » vous prions que vous nous veuillés pardonner. »

Une décision beaucoup plus sévère encore est rendue par le même parlement en 1387. Cette année trois sergens ayant arrêté deux écoliers dans l'église des Carmes de la place Maubert, ils furent condamnés à faire amende honorable devant la porte de l'église, l'un nu en chemise et tenant une torche de quatre livres, les autres nu-pieds, sans chaperon, et ayant seulement une cotte et un cierge de deux livres à la main. En outre le premier fut condamné en 30 livres d'amende, dont la moitié pour le roi, et moitié pour les carmes; les deux autres eurent à payer chacun 15 livres, consacrées, clause remarquable! à faire un tableau où ils seraient représentés faisant amende honorable. Ce tableau devint l'ornement de la nef de l'église.

Cependant la justice séculière n'en renouvelait pas moins ses efforts, mais toujours sans succès. Ainsi en 1406, des sergens ayant arraché pendant l'office, de Saint-Jacques-la-Boucherie, un criminel qui s'y était retiré, l'évêque d'Orgemont fait aussitôt cesser le service divin et fulmine les interdits, qui ne furent levés par lui, malgré les sollicitations du parlement, que lorsque l'arrêt de réparation eut été rendu. Un second arrêt du 8 février de la même année ordonna également de reconduire dans la même église un meurtrier qui en avait été enlevé.

Mais à partir de cette époque le privilége ecclésiastique commence à faiblir, et les troubles qui survinrent contribuèrent surtout à sa ruine. En 1416, Gérard de Montagu, évêque de Paris, tint la même conduite que son prédécesseur l'évêque d'Orgemont; lorsque les Armagnacs firent saisir diverses personnes dans l'église des Quinze-Vingts, le service fut interrompu et les offices cessèrent; mais il n'obtint pas le même succès, les Armagnacs ayant eux-mêmes aposté des prêtres pour rouvrir l'église et officier malgré l'évêque.

Bientôt le parlement lui-même, qui jusque-là avait consacré le privilége par tous ses arrêts, parut croire que le moment de la résistance était venu, et en 1433 il rendit un arrêt qui sursit indéfiniment à statuer sur la demande faite par l'évêque en

délivrance de deux prisonniers qui avaient été arrêtés dans l'église du Saint-Esprit.

Dans la même année, sous la domination anglaise, Vincent dit le Bembourg, convaincu de menées politiques, est privé par arrêt de la franchise de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, d'où il fut arraché pour être mis à mort.

En 1440 cependant trois sergens avec leurs hommes ayant enlevé du cloître des Grands-Augustins un religieux, furent poursuivis, parce qu'au milieu de la résistance qui leur était opposée ils tuèrent l'un des moines. Ils eurent néanmoins la vie sauve, mais ils furent condamnés à un bannissement perpétuel après avoir fait amende honorable en chemise, nu-jambes et pieds nus, dans la chambre civile du Châtelet, devant le couvent des Augustins et à la place Maubert. Ils eurent en outre à payer 1,000 livres parisis d'amende, sur quoi l'on devait prendre ce que coûterait à faire ériger une croix en bas-relief de pierre, proche du lieu où le crime avait été commis; mais l'arrêt ne dit point que le religieux qui avait été arrêté dût être rendu à l'église.

En 1441 arrêt qui déclare qu'un religieux augustin qui était parvenu à se sauver des prisons de l'évêque de Paris et à se jeter dans Notre-Dame ne pourrait jouir de l'immunité attachée à l'église.

En 1459 arrêt qui ordonne que deux criminels retirés dans l'église des Augustins y seraient mis aux fers sous la garde de deux huissiers de la cour. Deux jours après l'un d'eux fut mené à la Conciergerie, l'autre sans doute fut relâché. Il y avait loin de cet arrêt à ceux qui avaient été rendus en 1377 et 1387. Dès lors le parlement se déclara juge souverain de l'inviolabilité du droit d'asile, et, suivant les circonstances particulières du fait, il prit le parti d'accorder ou de refuser à son gré le privilége. Ainsi en 1460, sur les réclamations faites par Guillaume Chartier, évêque de Paris, en faveur de divers prisonniers qui avaient été arrachés de l'église Saint-Hippolyte du faubourg Saint-Marceau, divers arrêts du parlement intervinrent, dont l'un refuse de rétablir en lieu de franchise Jacotin-le-Clerc, qui fut ensuite condamné à être pendu, tandis que les autres ordonnèrent la restitution de Michault-le-Creaux et de Philippe Aubert, sans que l'on

connaisse les causes qui ont motivé la diversité de ces décisions.

En 1464 et 1465 deux arrêts furent rendus en faveur du droit d'asile : l'un autorise le gardien et le couvent des cordeliers à tirer des prisons de la Conciergerie un prisonnier qui avait été saisi dans leur église ; et l'autre ordonne le rétablissement de Guillaume Charpentier dans l'Hôtel-Dieu, où on était venu le prendre après qu'il eut confessé avoir assassiné sa femme.

En 1467 un autre arrêt offre une particularité nouvelle. Antoine Gervais avait été arrêté dans l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, où il s'était réfugié après avoir tué Étienne Gravel, bourgeois de Paris ; sur la plainte de l'évêque, le parlement ordonna qu'il serait conduit à la Conciergerie, et qu'information serait faite ; mais après l'exécution de cet arrêt il fut ordonné qu'il serait ramené dans son asile pour y être en sûreté.

En 1492 nouvel arrêt en faveur de la franchise qui ordonne la réintégration d'un nommé Poton dans l'église des Carmes ; mais l'année suivante Emeri Rousseau s'étant réfugié dans Saint-Antoine-des-Champs, après avoir tué Jean Valleret, réclama vainement l'impunité ; arraché de ce lieu d'asile par les sergens, il fut traduit au Châtelet et condamné à mort.

En 1474 nouvel incident : Rolin de Berynes ayant été saisi dans l'église des Carmes et condamné à mort par le prévôt de Paris, la cour ordonna qu'il serait aussitôt ramené aux Carmes, donnant toutefois permission au prévôt de le faire ajourner à trois briefs jours pour être procédé contre lui à l'ordinaire. Mais dans la même année le droit d'asile est refusé à deux voleurs qui, après avoir soustrait de complicité une somme d'argent assez forte, se réfugièrent l'un aux Carmes, l'autre à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, d'où l'on ordonna qu'ils seraient tirés pour être mis à mort. Mais, lorsqu'on se présenta pour les prendre, l'un d'eux, qui était Écossais, se défendit si opiniâtrément « que les gens du prévôt, dit Sauval, trou-» vèrent à qui parler, de sorte qu'ils ne mirent guère à voir » de quelle couleur était leur sang. Quant à l'autre, on le » chargea de tant de fers et de chaînes que, ne pouvant

» marcher, on fut contraint de le porter jusque dans la pri-
» son. »

Enfin en 1477, et c'est le dernier fait que nous ayons à mentionner : « Petit-Jean, bourreau de Paris, fameux, dit Sauval, » pour avoir tranché la tête au connétable de Saint-Pol, fut » assassiné à la rue de Grenelle par un meunier qu'il avait » battu, ennemi si cruel que, non content de sa mort, il lui » fit couper les jambes par ses associés, qui tous ensemble » coururent ensuite aux Célestins pour s'y réfugier. La nuit » même cependant, et par ordre du prévôt de Paris, qui avait » été averti du fait aussi bien que le conseil, ils en furent ti- » rés à cause de la qualité du crime, qui était un guet-apens; » et, quoique alors les Célestins remuassent ciel et terre pour » eux, aussi bien que l'évêque en particulier, qui leur vou- » lait faire leur procès comme étant écoliers, nonobstant cela » ils furent condamnés d'être pendus à Montfaucon, et là » exécutés par maître Henri Cousin, maître bourreau de la » ville de Paris, père de Petit-Jean. »

Après les diverses atteintes qu'il avait reçues dans tout le cours de ce dernier siècle, le privilége d'impunité attaché au droit d'asile ne pouvait pas subsister long-temps encore; aussi fut-il restreint d'abord le plus qu'il était possible par une ordonnance de 1515; puis enfin ce droit d'asile fut entièrement supprimé par une ordonnance de 1539.

Malgré cette suppression générale, un lieu d'asile fut conservé en France, et il subsistait encore au moment de la révolution; ce lieu d'asile, qui le croirait? c'était la prison de Rouen, dans laquelle le chapitre avait chaque année, au jour de l'ascension, le droit d'élire un prisonnier pour lui donner l'impunité. Ce privilége exorbitant, connu sous le nom de *privilége de Saint-Romain* ou *de la fierte*, a été exercé jusqu'en 1791. Jusqu'à ce jour on savait fort peu de chose sur cette coutume unique dans les fastes de la France; mais un ancien élève de l'école des Chartes, M. Floquet, greffier en chef de la cour royale de Rouen, a consacré ses veilles à la recherche de tous les documens historiques épars dans les divers dépôts littéraires, et spécialement dans les manuscrits particuliers à la bibliothèque de Rouen, et aux archives du parlement de cette ville. L'ouvrage qu'il vient de livrer au

public sous le titre d'*Histoire du privilége de Saint-Romain*, riche de faits curieux exposés avec autant de conscience que de talent, ne laisse rien à désirer sur cet épisode de notre histoire, qui avait un si grand besoin d'éclaircissemens.

ALEXANDRE TEULET.



PARIS ET LA PROVINCE.

PALANUS, COMTE DE LYON ([1]).

Le provincial qui, devenu un des enfans adoptifs de la capitale, conserve encore une pieuse mémoire de son berceau, prête quelquefois à rire aux Parisiens, s'il se laisse aller au plaisir d'exalter le lieu qui le vit naître. Cet amour de la petite ville, tour à tour si tendre et si enthousiaste, n'est guère compris des citoyens de la grande cité; car l'amour des Parisiens pour Paris est un patriotisme où il entre plus de vanité que de sentiment, un patriotisme à la fois trop large et trop étroit pour sympathiser avec ces idées de la famille et du voisinage, avec ces souvenirs des jeux de l'enfance, des premières amours et de tant d'émotions naïves que réveille dans un cœur de provincial le nom seul du clocher de son village. Un égoïste cosmopolitisme domine à Paris; c'est que Paris est la ville de tout le monde, autant la capitale de l'Europe que celle de la France, la ville des étrangers autant et plus que celle des Français de la Provence ou de la Bretagne. Pour classer Paris, pour lui trouver des sœurs ou des rivales, il faut passer le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et les mers, ou rapprocher sur la carte les capitales des autres empires : Londres, Rome, Saint-Pétersbourg, Vienne, Madrid, Naples, etc., toutes cités qui se connaissent, se donnent la main avec Paris, correspon-

([1]) Histoire de Palanus, comte de Lyon, un vol. in-8°, à Paris, chez M. Crozet, quai Voltaire; à Lyon, chez M. Louis Perrin.

dent et trafiquent ensemble sans intermédiaire, ou se visitent en grand cérémonial par ambassadeurs, et ignorent jusqu'aux noms des villes tributaires de leur centralisation dévorante.

Chose singulière, les premiers regards du Parisien s'ouvrent sur toutes les merveilles de la civilisation. Enfant, il joue et grandit à l'ombre des palais et des monumens; son intelligence se familiarise de bonne heure avec tous les chefs-d'œuvre de l'industrie et des arts; il prend directement sa part de tous les complimens que l'étranger adresse à la capitale de la France; il est le citoyen de la plus belle ville — du plus beau royaume — de la plus belle partie du monde... Comment se fait-il donc qu'en général le Parisien soit comparativement moins poète que l'habitant d'une ville du troisième ordre? C'est que, blasé de bonne heure, rien ne l'étonne, mais rien ne l'émeut; c'est qu'il a peut-être trop d'esprit, trop de goût, trop de peur du ridicule pour avoir de l'imagination. Presque tous les poètes, presque tous les littérateurs de Paris lui viennent de la province. C'est Paris qui les révèle au monde et souvent à eux-mêmes, qui les forme, qui les polit; mais c'est la province qui les a vus naître; dans les villes de province est la mine d'or ou de diamans, à Paris les orfèvres, les bijoutiers, l'hôtel de la Monnaie; là tout ce que produit la nature, ici l'art.

Cette différence d'organisation qui distingue le Parisien proprement dit du provincial, je l'attribue à l'égoïste cosmopolitisme du premier, au patriotisme plus circonscrit, mais plus tendre, du second. Paris est une mère riche qui a beaucoup d'enfans: ils sont tous bien nourris et bien tenus dans une belle et large maison; mais aimés d'une manière trop égale pour que leur propre tendresse n'en contracte pas quelque chose de moins expansif, de moins reconnaissant que celle d'autres enfans à la fois plus pauvres et plus *gâtés*.

Enfin, quel besoin aurait Paris d'être défendu, flatté et embelli par l'imagination de ses enfans! Qu'est-ce qui conteste la supériorité morale et matérielle de Paris? Nos petites villes, de tout temps obscures, ou déshéritées de leurs grandeurs, attendent de nous quelques consolations dans leur délaissement. Mme de Staël, vivant loin de son père, préférant Paris à Coppet, le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, ne payait encore qu'à demi sa dette d'amour filial lorsqu'elle ne

cessait de vanter les talens et les vertus incomparables de M. Necker.

Nous devons l'avouer, beaucoup de provinciaux devenus Parisiens aiment leur ville natale comme Mme de Staël aimait son père. Il ne faut donc pas leur en vouloir de tout l'amour qu'ils portent au clocher du village dans les salons de Paris, dans les Revues de Paris!

En ces derniers temps, la province a rêvé la décentralisation littéraire; franchement, ce n'est encore qu'un rêve. Beaucoup d'excellens livres nous sont venus directement des départemens, beaucoup d'excellentes Revues de province; mais ces livres, ces Revues, ont un grand défaut : dans les formes du style, sinon par le sujet, les auteurs en général ont toujours Paris en vue, le Paris des feuilletons, des vaudevilles et des romans. Oser être soi est un grand courage, à ce qu'il paraît, pour un littérateur de province; le plus mince journaliste d'un chef-lieu de préfecture veut paraître savoir par cœur Paris et ses théâtres, Paris et ses petits journaux. De l'autre côté de la Manche, Walter Scott est resté Écossais dans tous ses romans, Burns Écossais dans ses poésies : par malheur nous en sommes encore à demander à nos départemens leurs Burns et leurs Walter Scott.

L'ouvrage qui m'a fourni ces réflexions n'en est que le prétexte. C'est de la littérature de province mais qui date du seizième siècle. D'après une note apposée sur la garde du manuscrit de l'Arsenal, « il semble que l'intention de l'auteur » ait été, en composant ce roman, de faire connoître un héros » lyonnois dont l'existence, vraie ou fabuleuse, illustre Lyon; » comme, dans l'origine de cette ville, il a nommé tous les » saints et saintes originaires de Lyon, qui y ont, dit-il, des » églises, et dont les vertus chrétiennes, ainsi que les faits » chevalereux de Palanus, font la gloire de Lyon. »

L'auteur écrivait son roman à l'abri de toute préoccupation politique; le canon ne grondait pas sur sa tête. Aujourd'hui c'est avec un sentiment de tristesse qu'on transcrit ces lignes paisiblement descriptives de son début :

« Or dit lystoire que au pays de Gaule est une moult bonne » contrée appellée Lyonnois, en laquelle estoit assise une » des meilleures villes du monde appellée Lyon, laquelle es-

» toit plantureuse et riche de tous biens tant par la cituation » et fertillité du lieu que par deux rivières, dont lune estoit » bien grosse appellée Araris, passant par le milieu dicelle, » et l'autre non moindre appellée le Rosne, laquelle passe à » rez des murs de lun des coustez et va jusques en la mer du » cousté du levant. Au moyen desquelles rivières en grant » habondance tous biens y habondent. » . . . .

Quelques antiquaires de bonne foi en ont beaucoup voulu aux pastiches du moyen âge, qui ont été quelque temps à la mode, mais dont quelques-uns n'ont eu cours, il faut le dire, qu'à la faveur de certains noms justement populaires parmi nos romanciers. Ces pastiches auront eu cependant ce résultat tout littéraire ou tout bibliographique, que les bibliophiles, stimulés par une généreuse émulation, se sont mis en quête des précieux manuscrits oubliés naguère dans nos bibliothèques, pour réhabiliter par d'utiles réimpressions ce pauvre moyen âge, si traîtreusement ou si maladroitement défiguré. L'Histoire de Palanus, supérieurement *mise en lumière jouxte le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal,* prouverait au besoin que la province a, comme Paris, ses zélateurs en bibliographie, ses Montmerqué et ses Chateaugiron. Ce joli volume, qu'on trouve à Paris, chez M. Crozet, sort des presses de M. Louis Perrin, de Lyon; et notre imprimeur, M. Éverat, a chevalcresquement écrit une lettre de félicitation à son confrère des bords du Rhône : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Parménion. » Voilà pour la typographie. Quant à la correction du texte (je dirais volontiers son érudite incorrection, tant l'ancienne orthographe est ici fidèlement copiée), elle a pour garantie auprès *des benins bibliophiles* le nom de M. Alfred de Terrebasse, qui *donne à ses très illustres et très precieux confrères la presente histoire en telle forme qu'ils la pourroient desirer si Claude Nourry, François Iuste ou Benoist Rigaud l'eussent imprimée avant nostre Louis Perrin,*—le tout paraphé d'une figure parlante, d'un sphynx bibliographique, c'est à-dire d'un taureau accroupi, qui rumine un hémistiche de Virgile, *ruminat herbas.*

M. Alfred de Terrebasse est déjà connu dans le monde littéraire par une excellente Histoire de Bayart, où l'érudition n'exclut pas le charme du récit, et qui remplace dans toutes

les bibliothèques l'inexact et incomplet Guyard de Berville. C'est encore un sentiment de nationalité provinciale qui a fait exhumer par l'historien de Bayart le manuscrit de Palanus.

Ce petit roman de chevalerie n'a d'ailleurs rien de bien original, pour ce qui est du fond. Ce brave comte de Lyon, qui délivre une princesse d'Angleterre, faussement accusée, n'a pas des aventures bien extraordinaires pour quiconque a lu quelques volumes de la BIBLIOTHÈQUE BLEUE dans sa vie. Le langage est naïf, mais par sa vétusté même, bien plus que par un tour particulier à l'auteur. Cet auteur, quel est-il? M. de Terrebasse disserte là-dessus avec une sorte d'indifférence qui prouve qu'il n'est pas dupe de son amour pour les vieux bouquins et les vieux auteurs au point de les admirer tous pêle-mêle, qu'ils soient lyonnais, normands ou dauphinois. Il écarte même Symphorien Champier, auquel PALANUS avait été attribué, et en fait honneur à Guillaume Raméze, orginaire de Séez en Normandie, qui était venu, il est vrai, se fixer à Lyon, dans le seizième siècle. Encore M. de Terrebasse conteste-t-il le mérite de l'invention à Raméze, qui aurait traduit seulement ou imité l'histoire de Palanus de quelque vieil auteur latin, comme l'a fait depuis Bandello. La sixième des histoires tragiques de ce conteur italien, traduite par Boistuau en français, et par Painter en anglais (*palace of pleasure*), est intitulée, COMMENT UNE DUCHESSE DE SAVOIE, FAUSSEMENT ACCUSÉE D'ADULTÈRE ET JUGÉE A MORT, FUT DÉLIVRÉE PAR LE COMBAT D'UN CHEVALIER ESPAGNOL. Le sujet de cette nouvelle et celui de PALANUS sont indentiquement les mêmes; il n'y a de changé que le lieu de la scène, les noms propres et quelques détails de peu d'importance. M. de Terrebasse retrouve une troisième fois le même sujet dans LA COMTESSE DE SAVOIE, de Mme de Fontaines. Sans être aussi heureux bibliophile que M. Alfred de Terrebasse, nous pourrions lui donner une quatrième version de PALANUS, telle que nous la trouvons dans une vieille histoire de notre ville natale, qui, n'en déplaise à l'historien de Bayart, Dauphinois de cœur et de plume, était jadis au-dessus Vienne, autant que Raymond Bérenger au-dessus de Palanus. Voici cette tradition, qui me dispense d'ailleurs de déflorer le bijou bibliographique de M. A. de Terrebasse.

« En ce temps-là, l'empereur Henri III, cinquième entre les empereurs et dixième roi d'Arles, fut pressé de grandes afflictions, non-seulement du côté du saint-siége et de ses sujets, qui de tous les cantons des Allemagnes se revoltoient, mais encore il fut grandement troublé par l'archi-ministre ou son grand maître-d'hôtel, qui, trop amoureux de l'impératrice, et se voyant par elle rejeté, l'accusa faussement d'adultère. Pour fortifier son accusation, il offroit de se battre corps à corps; les armes en main, contre ceux qui voudroient soutenir le contraire; ce qui obligea l'empereur, contre sa volonté et sa croyance, de mettre en prison l'impératrice, sa femme, et lui assigner les délais compétens pour se justifier ou par armes, ou par raisons, ou par témoins; autrement qu'iceux passez, elle seroit bruslée toute vive comme adultère et ayant souillé la couche nuptiale. La nouvelle de cette accusation vint aux aureilles du comte Raymond Bérenger, comte de Provence et de Barcelone, hommageable de l'impératrice, comme reyne d'Arles, qui, touché de compassion et sachant qu'aucun Anglois subjet du père de cette princesse ne daignoit se proposer pour la défendre, s'en alla, avec un seul cavalier de sa maison, à Aix-la-Chapelle, sans se faire connoître. Arrivé le jour où le délai devoit expirer (ayant par subtil moyen apprins l'innocence de cette jolie dame), tout armé à creu, il se presente au lieu assigné pour le combat, appelle le faux accusateur, qui d'abord qu'il entra dans la carrière, fut porté d'un coup de lance par terre et si fort pressé par ce généreux comte qu'il confessa tout haut sa fausse accusation et la cause qui l'avoit portée à la faire. Cette action fut ce qui conserva la vie et le droit de l'impératrice, fit brusler l'accusateur, et mit l'esprit de l'empereur en repos. On donna mille louanges à ce beau cavalier, qui, sans être reconnu, retourna à Arles, et quelque espace de temps après, fut reconnu de celle qu'il avoit délivrée par un diamant qu'il portoit au doigt, qu'elle lui avoit donné dans la prison, soubs l'habit d'un hermite, afin de prier pour elle, le jour avant sa délivrance, comme se croyant au dernier période de sa vie. »

Le déguisement du prince en cordelier et le don du diamant se retrouvent dans Palanus. Avant Mme de Fontaines et M. de Voltaire, l'Arioste et Shakespeare avoient déjà tiré parti de

cette tradition ; mais n'importe où Ramèze a puisé son petit roman, on y trouve quelques détails pleins de grâce, qui justifient M. A. de Terrebasse de l'avoir mis en lumière pour l'*ébastement* de six vingts élus ; car le roman de PALANUS n'a été tiré qu'à ce nombre.

Cependant, comme l'auteur de l'HISTOIRE DE BAYART n'est pas un de ces bibliomanes à qui s'appliquent la fameuse épigramme de Lucien ou le portrait de Labruyère, nous l'engageons à mettre à profit ses études historiques dans un travail plus difficile que la publication de manuscrits inédits.

AMÉDÉE PICHOT.



SALON DE 1834.

CINQUIÈME ARTICLE.

LES PAYSAGISTES : — MM. ALIGNY. — E. BERTIN. — COROT. — JADIN. — DESGOFFE. — REGNIER. — REMOND, etc.

La clôture du Salon pendant quelques jours a ranimé la curiosité déjà un peu affaiblie du public ; cependant, il faut en convenir, l'inconstance parisienne a déja ses impatiences ; nous avons entendu faire sous quelques belles toiles cette profane question : « A quand l'exposition des produits de l'industrie? » Hâtons-nous donc de parcourir une dernière fois LE TEMPLE avant que le dernier flot des curieux nous entraîne, nous aussi, vers ces quatre bazars de bois de la place de la Concorde, où les *marchands* nous convieront bientôt à l'admiration de leurs *toiles* imprimées. Honneur au commerce ! honneur à l'industrie, qui, demain, pourront dire : du haut de l'obélisque de Luxor, quarante siècles nous contemplent ! Accordons encore un jour ou deux à nos artistes, et aujourd'hui quelques pages aux cinq cent soixante et onze paysages, marines, vues, etc., etc., qui décorent le Salon !

Dans cette liste nombreuse, il est impossible de ne pas remarquer qu'un principe tout matériel a prévalu parmi nos paysagistes. Combien d'entre eux ont oublié la gloire que le Titien, le Carrache et le Poussin avaient acquise par un principe tout différent ! A peine y a-t-il dix paysages cette année qui ne soient pas des *paysages-portraits !* Que voulez-vous que dise la critique devant toutes ces imitations serviles du ciel, des terrains, des arbres, des montagnes ? Paysages exacts, paysages vrais ; mais dans les arts comme

dans la diplomatie, selon Figaro, il y a deux *vérités*, messieurs. Voilà bien des talens qui rivalisent honorablement avec la vérité hollandaise; mais permettez-moi de préférer la vérité plus choisie du Poussin, de Claude et Ruysdael : c'est avec eux qu'Horace a raison, *ut pictura poesis :* c'est leur peinture qui est aussi une poésie, qui m'émeut, qui me fait rêver; dans les Saisons du Poussin, dans les Heures de Claude, dans la Forêt ou la Tempête de Ruysdael, il n'y a pas seulement un admirable talent à caractériser un site par une scène, qui s'harmonie avec la vérité historique et la *noblesse* des lignes; il n'y a pas seulement l'inépuisable éclat d'une lumière limpide, l'artifice de prolonger des perspectives aériennes, la richesse de la végétation, la vigueur des effets, le mouvement imprimé aux élémens... Mais ils se gardaient bien, ces grands artistes, de faire de l'art pour l'art : chez eux la pensée d'abord, la vie de l'ame, la poésie.

Si nous avions une théorie à développer, ce serait celle-là : contentons-nous de laisser entrevoir la raison de notre préférence pour les paysagistes qui comprennent et rendent la nature sous son aspect le plus large et le plus général, pour ceux qui manifestent une volonté d'artiste et s'attachent à rendre une idée ou un effet sans accorder une importance exclusive ou du moins trop minutieuse à la perfection des détails.

M. Aligny nous arrêtera donc un peu plus long-temps que d'autres.

La scène que M. Aligny a introduite dans son paysage est celle du Samaritain secourant le blessé. « Un homme, qui allait de » Jérusalem à Jéricho, dit l'Évangile, tomba entre les mains des » voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en » allèrent le laissant pour mort. Un prêtre et un lévite venant tour » à tour par le même chemin passèrent outre ; mais un Samaritain » qui voyageait s'approcha de lui et le secourut. »

Cette scène est fort bien expliquée par la composition de M. Aligny. Sur le premier plan au tournant d'un chemin pratiqué au travers des broussailles et des rochers, au pied de deux arbres qui couvrent de leurs branches et de leur feuillage une grande partie du tableau, le Samaritain, descendu de cheval, a relevé à demi le pauvre blessé et paraît invoquer du geste le secours du prêtre ou du lévite suivant tous deux l'égoïste droite ligne du chemin de la ville qu'on aperçoit dans la fond au bord de la mer, qui est à l'hori-

zon. Un torrent encaissé dans la plaine immense où se trouve la ville, isole entièrement le lieu escarpé où se passe la scène. Mais ce qui ajoute beaucoup, selon nous, à la poésie de cette composition, c'est le contraste ménagé par l'artiste entre le dessin énergique de tous ces mouvemens de terrain, de toutes ces masses de rochers qui les encaissent, et l'harmonie si calme et si riche du soleil qui inonde de ses derniers rayons la plaine et la scène principale. Il y a bien là quelque chose de cette affreuse sérénité qui faillit coûter la vie à Christophe Colomb arrivé près du but de sa périlleuse entreprise. Un artiste qui ose de pareils contrastes comprend certes toute la poésie de son art. M. Aligny a réussi dans ce tableau à nous rappeler les compositions des grands maîtres, et son œuvre ne serait pas déplacée dans nos galeries à côté des paysages du Poussin et du Titien. Ce n'est pas cependant que la critique ne puisse trouver à redire dans quelques parties de l'exécution. Les figures surtout ne nous semblent pas touchées avec la hardiesse convenable. Le chemin que suivent le prêtre et le lévite a plutôt l'air d'un sentier étroit que d'une route praticable; les broussailles sur le devant sont un peu mollement accusées; enfin, rien n'indique dans la végétation que nous soyons en Judée plutôt qu'en Italie, c'est une idée qui n'aurait pas échappé aux maîtres que nous avons cités; mais sous le rapport de l'effet, du caractère du dessin, du choix du site ou de son invention, ce tableau est l'œuvre d'un grand peintre.

M. Aligny a exposé encore un petit paysage dont les lignes sont très-agréablement balancées, une vue de Ponte-Lupo a Tivoli près Rome, et un dessin à la plume, inscrit au livret sous le titre de Souvenir de la campagne de Rome. Mais nous croyons avoir expliqué assez clairement l'année dernière la manière à l'aide de laquelle M. Aligny traduit la nature et le point de vue duquel il l'envisage. Nous ne nous répéterons pas.

M. Édouard Bertin n'est pas resté en arrière de ses précédens succès. Un Souvenir de la forêt de Nettuno dans les marais Pontins, nous paraît bien supérieur sous le rapport des difficultés vaincues au site pris dans les carrières de Fontainebleau, qui fit sa réputation d'artiste. Il y a bien un autre mérite à peindre des arbres et des plantes qu'à figurer les masses de grés des carrières. Mais, il faut le dire, si l'arrangement et le dessin de la percée qui forme le milieu du tableau nous semblent pleins de goût et d'imagination, l'effet

général manque d'ensemble et de vigueur, la transition des premiers plans aux derniers nous paraît trop brusque de proportion, l'arbre à gauche est surtout gigantesque, et fait l'effet d'être apporté là tout exprès comme une coulisse de théâtre. La lumière est peut-être aussi factice ; on ne se rend pas bien compte de sa direction ; elle ne masse point les objets d'une manière pittoresque et mystérieuse comme au milieu d'une forêt. Il y a pourtant de la richesse et de la fraîcheur dans toute cette végétation, et si M. Bertin ne produit pas un effet aussi complet qu'il y a deux ans, il doit s'en prendre à la difficulté du site qu'il a choisi, mais non douter de ses progrès.

M. Corot voit la nature aussi largement que M. Aligny, mais il ne la choisit pas ; sa lumière est harmonieuse et vraie, ses terrains fortement modelés, mais ses lignes n'ont rien de noble ; il n'arrange rien et copie *bonnement* ce qu'il voit ; aussi ne réussit-il à captiver que l'attention d'un certain nombre d'artistes, qui savent ce qu'il faut d'études et de sentiment de l'art pour arriver à faire un paysage comme LA FORÊT de M. Corot (nº 371).

M. Jadin a été heureusement inspiré de la vue d'un site de MONTFORT L'AMAURY ; l'effet de ce troupeau de vaches se détachant *en vigueur* sur un ciel très-lumineux, est très-puissant et parle à l'imagination ; à la variété de mouvement et de nature de ces animaux on croirait voir dans une poétique réalité le songe dont Pharaon demandait l'explication à Joseph. La facilité surprenante d'exécution que M. Jadin a déployée dans ce paysage, et le prestige de l'effet, placent son tableau immédiatement après le tableau de M. Aligny.

UN SITE PRÈS D'ARBONNE, étude d'après nature, par M. Desgoffe, dont nous voyons pour la première fois le nom au rang des exposans, nous paraît aussi une peinture large et d'un effet aussi vrai que hardi ; mais toute cette plaine couverte de bruyères et de morceaux de granit n'est point assez riche de formes. M. Desgoffe possède l'une des qualités les plus essentielles au peintre de paysages, celle de l'harmonie de la couleur. Le reste viendra.

M. Régnier conserve l'originalité de ses anciens ouvrages et varie ses effets en artiste consciencieux. L'un de ses plus jolis tableaux est l'étude inscrite au livret sous le nº 1610 et exposée dans le grand Salon.

M. Rémond remue bien un ciel, dessine avec vigueur les arbres et les terrains, ajuste avec adresse et facilité toutes les parties d'un site; l'œil parcourt facilement les lieux qu'il a voulu représenter: mais sa couleur est lourde et terne; ce n'est pas l'air qui manque à ses tableaux, mais cette transparence, cette lumière qu'exprimait si bien Claude. Ces défauts sont surtout sensibles dans la Vue du lac de Varèse et d'une partie du lac Majeur, qui, sous ce rapport, ne cause pas plus d'illusion que ne le ferait une toile de décoration. La Vue prise aux environs d'Appignano est aujourd'hui le meilleur tableau de M. Rémond, qui dans le paysage un peu de convention, créé par Michalon, surpasse souvent celui qu'il a pris pour guide.

Si M. V. Bertin vient protester, au nom de l'école de l'empire, contre les dédains de la nouvelle école, il nous force de convenir ici qu'ils ont été poussés trop loin. Il y a dans la Vue prise au lac de Pérouse un goût de dessin dont on ne peut contester le mérite; cependant l'aspect de cette peinture manque d'énergie.

Au nombre de ceux qui ont fait école et conservé leur supériorité sur leurs imitateurs, nous ne devons point oublier M. Jolivard; c'est lui qui le premier a essayé de traduire naïvement la nature. Il y a dans les quatre tableaux que cet artiste a exposés une grande variété de formes; mais le choix n'en est pas toujours agréable à l'œil: son ciel reflète bien ses arbres; mais sa lumière est toujours hésitante; il n'y a pas de parti pris dans l'effet. J'excepte sa Vue prise a Fresnay, qui me paraît pleine de clarté et d'harmonie.

Les débuts de MM. Cabat de Jules Dupré, si brillans l'année dernière qu'on criait presque au miracle, ont attiré sur la même route un grand nombre d'imitateurs: tels sont MM. Jules André, Flers, Malatier et d'autres encore. S'ils cèdent aujourd'hui le pas à MM. Cabat et Jules Dupré, ces derniers ne sont pas, cette année, si différens d'eux-mêmes qu'on ne puisse revenir un peu de l'étonnement qu'ont causé leurs premiers ouvrages, et pressentir une rivalité bientôt dangereuse, puisqu'au bout d'une année on voit si rapidement singer leur talent, qu'au premier aspect la méprise est complète, et qu'il faut l'attention minutieuse d'un critique consciencieux pour leur restituer la part de gloire qui leur appartient légitimement. Y aurait-il aussi une *peinture facile?*

M. Rousseau conserve une originalité plus complète ; bien que son tableau d'aujourd'hui soit inférieur, selon nous, à celui de 1833, au moins est-il différent. M. Rousseau ne s'endort pas sur un succès.

M. Giroux et M. Smargiassi, tous deux plus heureux que l'année dernière, ont retrouvé leur rang. M. Giroux s'est défait de cette lumière jaune qui colorait d'un effet faux et désagréable ses derniers ouvrages ; il a repris cette touche habile et pourtant naturelle qui faisait le mérite des études qu'il envoyait d'Italie. M. Smargiassi s'est mis à serrer son dessin, à modeler ses arbres, à donner forme et figure enfin aux sites sur lesquels il s'était contenté de répandre la lumière du soleil, don précieux qui caractérise son talent. MM. Lapito, Dagnan, Paul Huet, Debray, Joinville, Mercey, Léon Fleury, Baccuet, Rémy, Beauplan, Raffort, Amédée Faure, sont au nombre de ceux dont nous avons recueilli les noms au bas de leurs ouvrages ; mais quelques lignes seulement nous restent pour dire que, dans le genre des marines, MM. Gudin, Isabey, Tanneur et Mozin, ne sont point aujourd'hui les rivaux de M. Garneray, qui, dans sa Pêche du maquereau, nous rappelle les bons Hollandais. Pour les vues de monumens, les seuls noms à citer sont ceux de MM. Gué, Marillat et Perrot.

J'aurais tort d'oublier aussi Mme Empis, dont les tableaux attestent un progrès incontestable. C'est un talent plein de grâce et de hardiesse.

Un dernier article nous suffira pour l'examen et l'exposition de cette année.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)



LA SEMAINE SAINTE DE PARIS [1].

A MADAME LA COMTESSE D'APPONY.

La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des villes de province, où le tableau d'un recueillement tout bourgeois se dessine si bien dans toutes les places publiques et dans

[1] Cet article nous fut offert il y a dix jours avec celui qu'on a pu lire dans notre précédente livraison. Nous avions regretté de ne pouvoir l'admettre, parce que nous étions déjà un peu loin de l'époque qui lui donnait un mérite d'à-propos. Il nous a semblé que les derniers événemens lui rendaient quelque chose de cet intérêt de circonstance que ne peut négliger une Revue hebdomadaire. On pourra du moins y remarquer une allusion qui nous a frappés d'autant plus que par la position sociale de l'auteur et les fonctions qu'il exerce cette allusion ne saurait passer inaperçue.

Enfin, dans un moment où les rapports des étrangers présens à Paris pourraient tendre à représenter le caractère français sous un jour de plus en plus défavorable, nous nous sommes emparés du témoignage d'un observateur étranger, appartenant au corps diplomatique, pour montrer que, malgré quelques récens épisodes de nos orages révolutionnaires, Paris n'est pas cette Gomorrhe sans foi ni loi que les Revues anglaises dénoncent à la haine des nations européennes. Nous n'avons pas demandé ce document, parce qu'après tout la France sait se passer de justification, mais notre fierté nationale ne devait pas aller jusqu'à le repousser.

(*N. du D.*)

les rues qu'on ose à peine élever la voix et prendre une attitude profane. La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des pays catholiques de l'Allemagne, où le peuple se place tranquillement et sans confusion sous les voûtes des églises avec des costumes de fête, attendant que les orgues, par leurs sons tristes et lugubres, lui révèlent le mystère de ces jours sacrés, pour y répondre par des cantiques empreints d'une vive et douloureuse tendresse... La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des villes d'Italie, où les hommes, les images, les temples du Seigneur, tout porte le deuil; où les autels paraissent des tombeaux jonchés de fleurs, où le cortége à la fois morne et pompeux des prêtres dans la plus imposante attitude attire aux pieds du Christ la foule qui se croit coupable de sa mort; où le cierge qui s'éteint, la cloche qui se tait, la croix qui s'élève, présentent la décoration la plus tragique que l'humanité puisse contempler pour nous retracer ce moment incompréhensible dans lequel, au milieu de la désolation, le monde a su trouver le gage de l'espérance! La semaine-sainte à Paris, vous ne l'attendez que pour suivre Longchamps, pour voir la foire des modes, les toilettes recherchées, les chevaux anglais en étalage, les brillantes voitures, les livrées dorées, le luxe des riches, l'ostentation des bourgeois, la coquetterie des jeunes femmes; en un mot toute la mise en scène de la vanité, aux mille formes, en contraste avec l'austère tableau que devrait présenter la commémoration des jours si solennels, des jours où le grand mystère de la rédemption vient parler au cœur des fidèles dans le simulacre offert par le culte catholique. Et pourtant l'idée profane de ce spectacle, où la dissipation étale tout son luxe, est devenue si familière, qu'à l'approche du jeudi et du vendredi saints, on ne songe qu'à faire des vœux pour rendre le temps favorable à une course qui avait jadis un but religieux, et qui depuis quelques années est devenue la promenade d'ovation, où les élégans s'attèlent au char de la mode, espérant de plaire, de séduire ou d'en imposer.

Je voulais moi-même, dans ces temps de fête pour les uns, de piété pour les autres, observer dans les églises l'attitude du peuple et celle des hautes classes sur lesquelles la religion doit

avoir une influence plus directe et plus soutenue. Par un de ces contrastes bizarres qu'on ne peut expliquer que par la nature de l'homme si ondoyante, comme dit Montaigne, je désirais assister moi-même à ce tableau contre lequel ma pieuse colère lançait l'anathème, et tandis qu'une idée toute religieuse m'entraînait vers les parvis de Notre-Dame ou le portail de l'église de Saint-Sulpice, une autre idée me poussait vers ces Champs-Élysées plus profanes que ceux du paganisme; car dans ceux-ci, du moins, se promenaient les justes qui avaient adoré les dieux.... Mais ne nous apprêtons pas au blâme ou à la réprobation, tout le courroux du prophète ne serait plus qu'une hyperbole de rhéteur..... Approchez de ces lieux que vous supposez être le bazar de toutes les vanités sociales... Parcourez cette promenade où vous croyez trouver l'apparat de toutes les ostentations, le tableau de toutes les grandes frivolités et de tous les contrastes roturiers et aristocratiques!.... Hâtez-vous d'arriver à Longchamps... Longchamps est quasi désert: plus de cavalcades, plus d'équipages comme autrefois, plus de curieux ni de promeneurs. La grande avenue de l'Étoile n'est qu'une arène presque abandonnée, où les gardes à qui est confié le maintien de l'ordre parmi la cohue des chevaux et des piétons, font la police dans le vide! On ne va plus à Longchamps, entends-je dire autour de moi.... Ce n'est plus la mode.

En revanche, les rues n'ont jamais été si fréquentées, si remplies. Partout circule une foule silencieuse, mais empressée.... et où va-t-elle cette foule? elle couvre bientôt le péristyle des églises, se porte plutôt qu'elle ne marche sous les voûtes où la foi chrétienne cachant pour un jour son auréole sous un voile de deuil, prononce l'oraison funèbre du Dieu fait homme!....... Je suivis la foule, je voulus prier avec elle; ce nouveau spectacle me charme, m'intéresse, me touche. J'étais curieux de voir en face de l'autel ce peuple qu'on accuse d'indifférence, de mépris pour le culte, ce peuple qu'on regarde comme l'héritier de la philosophie irréligieuse du dix-huitième siècle; je voulais observer la physionomie de ceux qui montraient tant d'impatience pour arriver aux pieds du Seigneur.

Suivant tour à tour des yeux cette dame à la mise sévère, au maintien recueilli, cette jeune fille au visage d'ange, ce

vieillard si vénérable, ce militaire dont la mâle fierté ne craint pas de se courber devant l'autel, cet écolier qui ne balance plus sa tête incrédule en s'approchant des marches du temple, j'essayai de pénétrer dans les églises principales ; mais tout est encombré, tout est rempli. La foi et la piété triomphent ! Je parcours Paris dans tous les sens, et partout je rencontre même foule, même empressement. L'église était tout pour la ville, l'église réunissait toutes les classes, toutes les conditions. Le tablier de la femme du peuple touchait pour la première fois peut-être le cachemire de la grande dame, et le pauvre ouvrier, dans son habit de travail, pouvait s'asseoir ou s'agenouiller au même rang que le riche encore tout parfumé de l'ambre du salon. Là toutes les opinions mêlées et confondues oubliaient leurs signes de ralliement en présence du symbole sacré qui fait de tous les hommes autant de frères ; elles venaient déplorer le sang versé dans les crises politiques et oublier toute haine et tout ressentiment au pied du saint sépulcre ; elles venaient, abjurant leurs erreurs, chercher cette consolation pure et céleste qui ne peut nous être accordée que par la prière.

A Notre-Dame, où la foule était plus régulièrement distribuée, je pus m'arrêter aux nombreux souvenirs que ce temple retraçait à ma mémoire. J'avais, dans mon jeune âge, assisté au couronnement de Napoléon. A ces galeries, aujourd'hui si spacieuses, si nues, si réduites à elles-mêmes, à ces pilastres d'exécution presque celtique, je rattachais toute la pompe de ce grand jour où la vieille cathédrale reçut dans son sein un pape et un empereur ! Tous ces murs badigeonnés d'une couleur blafarde, je les couvrais d'or et de soie ; j'étendais partout la pourpre de Charlemagne, et partout j'arborais les drapeaux conquis ; car en ce temps-là il y avait concurrence parmi *les tapissiers de Notre-Dame !* Puis je peuplais toutes ces tribunes, si richement disposées, de mille têtes de femmes, étincelantes de parure et de beauté. Là, tout autour du chœur, je rassemblais l'élite des deux clergés romain et gallican ; ici j'énombrais toute cette noblesse éclose sur les champs de bataille, tous ces grand dignitaires de l'état, tous ces jeunes lieutenans, hier les compagnons du général Bonaparte, aujourd'hui les nouveaux pairs de l'empereur Napoléon. J'accompagnais les

chants religieux du bruit des armes, et sous les salves réitérées du canon, qui annonçait une nouvelle ère au monde, j'aimais à faire trembler dans leurs niches et sous leurs ogives ces anges, ces démons et toutes ces créatures fantastiques que le génie du moyen âge a incrustés sur le portail de Notre-Dame.

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de grandeur et de fracas? Rien que le souvenir! La cathédrale a repris sa vieille austérité. La prière y est silencieuse; mais sous les voûtes imposantes retentit la voix de ceux qui, ne désespérant pas de ramener le peuple dans des voies salutaires, persistent à prêcher les grands enseignemens de cette religion qui sait oublier les torts et sourit au repentir. Ce spectacle d'une véritable dévotion commençait à me convaincre qu'après tant de vicissitudes, fatigués, épuisés de nos excès ou de nos maux, sans bonheur et sans espérance, nous reconnaissant dupes de notre ambition incertaine et de notre folle crédulité, nous cherchons à ressaisir dans notre ame les liens qui rattachent notre existence à son véritable but, en nous berçant de toutes ces images incomparables que la seule foi chrétienne peut offrir à l'ame. Mais je laisse à chacun le soin de commenter ces simples remarques; j'ai hâte de reproduire le tableau ravissant qui s'est présenté à mes yeux dans l'église de Saint-Roch.

Même dans les lieux empreints d'une religieuse tristesse, où l'homme va pleurer cette scène incompréhensible d'une mort humaine et d'une résurrection divine, on a besoin en Italie d'égayer le saint tombeau par des bouquets et des couronnes. Les roses, les lis, les jasmins d'Arabie, les rubans qui lient toutes ces fleurs, ornent le sarcophage du Christ, et le sourire des anges qui posent de leurs mains les guirlandes sur le pied du crucifix, semble plutôt annoncer le triomphe de l'éternité que déplorer le dernier coup de la mort. Les chapelles qui contiennent les tombeaux, éclairées à jour et jonchées de myrtes et de résédas, donnent l'idée d'une fête dans le deuil, d'une réjouissance dans la calamité, et les Italiens qui viennent au pied de la croix passent, saluent, s'inclinent, et dans leurs génuflexions momentanées offrent l'hymne de leur piété. Mais à Paris, les églises présentent une physionomie bien différente: on y est en plein recueillement, en pleine tristesse. L'église de Saint-Roch particulièrement est

d'un aspect aussi simple, mais aussi imposant aux yeux qu'à l'imagination. Derrière le grand chœur s'élève, au fond d'une chapelle obscure, un calvaire de marbre pâlement éclairé par quelques rayons de jour; plus bas, et de chaque côté où le Christ expire pour le salut des hommes, sont figurées deux autres grandes scènes de la passion, la descente au tombeau et la résurrection. Quand je vis cet imposant tableau, le jour commençait à décliner; un voile sombre couvrait la voûte du temple, et la lumière des cierges projetait une clarté mystérieuse qui venait remplacer peu à peu les rayons du soleil. La foule défilait; les portes étaient ouvertes à deux battans, et les fidèles qui attendaient sur les degrés du parvis remplaçaient aussitôt dans l'intérieur du temple ceux qui en sortaient.

Ce fut au milieu de l'un des groupes que je remarquai une femme revêtue d'un caractère auguste, qui venait mêler ses prières à celles des autres chrétiens. Son attitude imposait plus de respect pour le sanctuaire autour duquel s'agenouillait la foule, et ses mains, levées vers le ciel, semblaient rassurer les Français sur la grâce du Seigneur. Comme je le trouvai sublime ce recueillement d'une princesse descendue comme l'ange de la clémence et de la paix au milieu de ce peuple vivant d'agitations et de tumultes! Oh! si vous l'eussiez vue comme moi entourée de ses filles, auxquelles la Providence accorda de lui ressembler! si vous l'eussiez contemplée dans cette position suppliante! si vous eussiez tenté, comme moi, de vous agenouiller près d'elle, vous eussiez dit: « Reine, soyez bénie! ô sainte, priez pour nous! » Moi, étranger, j'aurais voulu que d'autres étrangers fussent spectateurs de ce tableau, dans lequel elle cherchait à s'effacer! Moi, étranger, j'étais fier, car je disais: « Elle est née sous le ciel de mon pays! » Pourtant je sentais bien qu'elle devait être la reine des Français, parce que la France, cette terre de célébrités, était digne d'une telle princesse. Moi, étranger, j'aurais voulu enfin que d'autres étrangers qui pouvaient croire comme moi au manque de principes et à l'irréligion de la société de ce pays d'orages fussent témoins du recueillement de cette foule qui priait partout, et priait selon le cœur!

Quel beau moment pour moi, lorsque, renfermé dans ma cellule littéraire, je me retraçai les doux souvenirs que la semaine

sainte m'avait laissés ! Pourquoi, me suis-je dit, calomnier les peuples qui ont malheureusement subi des révolutions? Si l'arbre de la foi est chez eux battu par la tempête, il n'est pas pour cela déraciné. Chaque peuple, comme chaque homme, a ses jours d'effervescence et de passion; l'œil du sage voit au-delà. Il faut en quelque sorte que la surabondance de la vie physique soit dépensée avant que la vie morale commence son rôle. Voyez la nouvelle société française, voulant se débarrasser des bornes tracées par l'ancien régime; elle s'est élancée, la bride sur le cou, vers la pente hasardeuse des révolutions; elle a voulu essayer toute seule ses forces et sa puissance; elle a voulu faire acte de majorité. Aussi voyez comme depuis un demi-siècle elle a heurté de son choc tous les pouvoirs, toutes les institutions, tout ce qui la gênait dans sa course ou lui portait ombrage! comme, en secouant tout l'édifice du passé, elle a jeté çà et là tous ses principes, toutes ses croyances et s'est mise à nu devant un ennemi qu'elle ne connaissait pas, la démoralisation! ennemi effrayant, irréconciliable avec l'ordre de la société, avec le bonheur des peuples. De même qu'un homme, dans toute la fougue de la jeunesse et de la passion, ne connaissant pas de terme moyen entre deux principes extrêmes, la France a été tout à tour ou sublime ou insensée; mais aujourd'hui qu'après tant d'excès, de malheurs et d'expérience, elle peut connaître ce qui fait le vrai bonheur d'une nation, elle cherchera sans doute, sans l'égide protectrice des lois, à développer dans son ame tous les sentimens de paix, d'amour, d'espérance, et c'est à la foi chrétienne qu'elle demandera la force morale qui seule peut faire la conquête de ces grands biens.

Marquis de Salvo.

CONTES NÈGRES.

Si Peau d'âne m'était conté.........

§ Ier. — LA CRUCHE CASSÉE.

[Quelques bons esprits prétendent que la littérature du jour a fait le tour du cercle et va être réduite à repasser par le naturel et le naïf, par les pastorales et les contes de nourrice. Si cela est vrai, nous prendrons les devans de bonne grâce dans ce retour sur nous-mêmes. Voici, pour commencer, deux ou trois contes rapportés de la Jamaïque par le fameux auteur du Moine.]

— Deux sœurs avaient toujours vécu ensemble de bon accord, toutes les deux veuves, toutes les deux mères d'une fille. L'une d'elles mourut et laissa son orpheline aux soins de l'autre. Mais celle-ci fit bientôt une différence entre sa fille et sa nièce. La pauvre Marie, c'était son nom, se vit peu à peu traitée bien cruellement par sa tante et sa cousine, qui en firent leur servante, une autre Cendrillon. Un jour Marie ayant cassé une cruche fut chassée de la maison avec défense d'y rentrer, jusqu'à ce qu'elle rapportât une cruche aussi neuve que celle qu'elle avait cassée. La voilà qui s'en va seule et en larmes; elle arrive près d'un cotonnier sous lequel était assise une vieille femme sans tête. Sans tête! je suppose que cette apparition inattendue lui fit ouvrir de grands yeux, car la vieille femme, surprise de son air effaré, lui demanda: « Eh bien! ma petite, que voyez-vous?

— Oh! bonne mère, répondit Marie, moi ne rien voir.

— Bonne fille! reprit la vieille, allez, et qu'aucun mal ne vous advienne! »

A peu de distance était un cocotier, et là encore une vieille femme sans plus de tête que la première. La même question fut adressée à Marie, qui ne manqua pas de faire la même réponse, laquelle lui avait valu un si bon accueil.

Cependant Marie continua son chemin. Elle commençait à se sentir faible de besoin lorsque, sous un arbre d'acajou, elle vit une troisième vieille; mais, à sa grande satisfaction, celle-ci avait une tête entre les deux épaules. Elle s'arrêta et lui fit sa meilleure révérence: « Bonjour, mère-grand! lui dit-elle. — Bonjour, ma petite, répondit la vieille; qu'avez-vous donc? Vous ne paraissez pas bien. — Mère-grand, moi avoir un peu faim. — Ma petite, vous voyez cette cabane; entrez, il y a du riz dans le pot, prenez-le et mangez. Mais si vous voyez un chat noir, ayez soin de lui donner sa part. »

Marie se hâta de profiter de la permission. Le chat noir ne manqua pas de venir, et fut servi le premier de sa portion de riz, après quoi il s'en fut. Marie avait à peine fini son repas que la maîtresse de la maison avec un jupon rouge entra. « Fort bien, mon enfant, lui dit-elle, je veux que vous emportiez encore trois œufs de mon poulailler; mais ne prenez pas ceux qui parlent. Peut-être aussi trouverez-vous le chat noir, mais ne faites plus attention à lui. »

Malheureusement tous les œufs parlaient, ou presque tous; ils parlaient, parlaient comme auraient fait de vieilles filles; quand Marie entra dans le poulailler il n'y eut qu'un cri de *Prenez-moi! prenez-moi*! qui partit de tous les paniers où les poules avaient pondu. Cependant Marie obéit à la lettre, et, quoique les œufs bavards fussent les plus beaux et les plus gros, elle chercha si bien qu'à la fin elle en trouva trois petits, assez sales, mais qui ne soufflaient mot. La vieille femme dit alors adieu à Marie: « Retournez sans crainte, fit-elle, mon enfant, mais n'oubliez pas de casser un des œufs près des trois arbres sous lesquels vous avez rencontré une vieille ce matin. »

Marie ne manqua pas de faire comme on lui avait dit. Le premier œuf produisit une cruche exactement semblable à celle qu'elle avait brisée le matin. Du second sortit une belle

maison avec un beau champ de cannes à sucre, et du troisième un magnifique équipage dans lequel elle retourna chez sa tante à qui elle remit la cruche, en lui disant qu'une vieille avec un jupon rouge avait fait d'elle une grande dame. Cela fait et dit, elle retourna en triomphe à son habitation et à ses cannes à sucre.

Tourmentée par l'envie, la tante ne perdit pas un moment pour envoyer sa fille à la recherche d'une semblable bonne fortune. La cousine de Marie trouva le cotonnier, et sous son ombre la vieille sans tête qui lui fit la même question qu'à Marie; mais la cousine, au lieu de répondre comme elle : « Ce que je vois? dit-elle, moi voir une vieille femme sans tête. » Or cette réponse était doublement offensante. Elle était d'abord grossière, parce qu'elle rappelait à la vieille dame ce qui pouvait être certes considéré comme une défectuosité corporelle; ensuite elle était dangereuse pour la femme sans tête, parce que si une pareille circonstance venait aux oreilles des blancs, cela pouvait lui causer du chagrin, les femmes ne marchant et ne parlant guère sans tête, si la chose est possible, qu'avec l'aide de la magie. « Mauvaise fille, cria la vieille, mauvaise fille! et mal vous arrivera. »

Les choses n'allèrent pas mieux sous le cocotier, et même sous l'acajou; quoiqu'elle vît là la vieille qui avait non-seulement sa tête, mais encore un jupon rouge, tout ce que la petite méchante put dire fut *bonjour* tout court, sans y ajouter mère-grand! (Or parmi les nègres c'est presque un affront que de parler à quelqu'un sans ajouter à son nom quelque terme de parenté, comme « ma mère-grand, mon oncle ou mon cousin). Cependant elle reçut la permission de manger du riz à la cabane avec la recommandation de donner la part au chat noir. Mais la petite fille oublia totalement la recommandation, quoiqu'elle ne se fît aucun scrupule d'assurer à son hôtesse qu'elle avait fait manger le chat jusqu'à ce qu'il n'en voulût plus. La vieille au jupon rouge parut avaler le mensonge sans sourciller, et envoya la petite menteuse au poulailler chercher trois œufs, comme elle y avait envoyé sa cousine; mais elle eut beau lui répéter deux fois de ne pas prendre les œufs parlans, la petite obstinée s'imagina que ceux-ci n'en étaient que plus précieux. Elle choisit donc les trois qui parlaient le plus haut et le plus

vite de tous ceux que les poules avaient pondus ce jour-là ; puis, de peur que leur bavardage ne trahît sa désobéissance, elle se garda bien de repasser par la cabane, et s'en retourna tout droit au logis. Elle n'était encore que près de l'acajou lorsque la curiosité lui fit casser un des œufs.

A son grand désappointement, l'œuf se trouva vide! Hélas! plût à Dieu que le second eût été vide aussi! car en le brisant contre terre, elle en fit sortir un énorme serpent jaune qui se dressa sur elle avec d'horribles sifflemens! La pauvre fille de courir!... Un bambou arraché se trouvait sur son chemin, elle le heurte du pied et tombe. Dans sa chute, le troisième œuf se casse; la vieille femme sans tête en sort et lui dit : « Si vous m'aviez traitée civilement, si vous m'aviez dit la vérité, vous auriez obtenu les mêmes dons que votre cousine; mais vous avez été impolie, mais vous n'avez dit que des mensonges, contentez-vous d'emporter au logis ces coquilles d'œufs. »

Là-dessus la vieille monta sur le serpent jaune, galopa avec une incroyable vitesse, et on ne vit plus son jupon rouge dans cette partie de l'île.

§ II. — LA PLUS JEUNE DES TROIS.

L'homme-tête (c'est-à-dire le roi) d'une grande province d'Afrique, étant en voyage, s'arrêta chez un jeune seigneur avec lequel il perdit au jeu une somme considérable. En partant, il combla son hôte de caresses, et lui fit promettre de venir recevoir en personne à sa cour la somme qu'il lui devait; mais sa prétendue bienveillance n'avait pu tromper la nourrice du jeune homme. « Le roi, lui dit-elle, est irrité contre vous parce que vous l'avez gagné au jeu; il veut se venger, croyez-moi. Il vous a si positivement ordonné d'aller à sa cour, que vous ne pouvez vous dispenser d'obéir; mais prenez le chemin qui longe la rivière : là, à trois heures de l'après-midi, vous trouverez la plus jeune fille du roi qui se baigne, et vous agirez comme je vais vous dire. » Là-dessus la nourrice lui donna ses instructions.

Le jeune homme prit le chemin indiqué. Il se cacha au bord de l'eau et attendit que la princesse vînt se mettre au bain. Elle entra seule dans la rivière et nagea un peu loin; mais quand

elle voulut regagner le bord, elle se trouva fort embarrassée. « Holà! qu'est-ce donc? que sont devenus mes vêtemens? qui m'a volé mes vêtemens! Holà? si quelqu'un me rapporte mes vêtemens, je promets qu'aucun mal ne pourra lui arriver aujourd'hui. Holà! quelqu'un. » Le jeune homme, bien instruit par sa nourrice, attendait ces paroles pour se montrer. « Voilà vos vêtemens, mademoiselle, dit-il sortant de sa cachette; un voleur vous les avait enlevés, je les lui ai repris pour vous les rendre. — Eh bien! jeune homme, je tiendrai ma promesse. Vous allez à la cour, je le sais; je sais aussi que le roi vous tranchera la tête, à moins qu'à la première vue vous ne lui disiez laquelle de ses trois filles est la plus jeune. Or c'est moi! et afin que vous ne vous trompiez pas, je vous ferai un signe : faites-y bien attention! »

Le jeune homme l'assura que quand on l'avait vue une fois, on ne pourrait jamais prendre une autre pour elle; ensuite il partit, le cœur léger. Le roi le reçut très-gracieusement, le festoya avec magnificence et lui dit qu'il allait le présenter à ses trois filles. « Seulement, ajouta-t-il, il y a une petite clause à laquelle il faudra vous conformer relativement à elles. Quiconque ne dit pas tout d'abord quelle est la plus jeune, a la tête tranchée immédiatement. Le jeune homme se prosterna en signe d'obéissance : la porte s'ouvrit, et trois petits chiens noirs entrèrent. La princesse du bain n'avait pas inutilement recommandé au jeune homme de faire attention au signe qu'elle lui ferait, et la précaution était nécessaire; le jeune homme regardait de tous ses yeux, et le roi ayant par hasard tourné la tête, un des trois chiens leva sa pate de devant. « C'est celle-là? s'écria le jeune homme. Voilà votre plus jeune fille! » et à ces mots les trois chiens disparurent, laissant voir à leur place trois jeunes princesses. Le roi était surpris autant qu'irrité; mais dissimulant sa colère, il fit comme s'il était charmé que son hôte eût si bien deviné. « La loi veut, ajouta-t-il, que ma fille soit donnée en mariage à celui qui l'aura reconnue; vous êtes mon gendre futur : venez dans une semaine, et je vous donnerai votre fiancée en mariage. » Mais ses funestes caresses ne pouvaient plus tromper le jeune homme : il était évident que le roi se mêlait de magie. Il n'osa pas lui désobéir, sachant bien que sa fuite serait inutile. Il prit donc

congé ce jour-là, et au bout de huit jours, le cœur plein de tristes pressentimens, il se remit en route. Par l'avis de sa nourrice, il ne manqua pas toutefois de suivre le cours de la rivière et de se cacher encore sur le bord. La princesse revint s'y baigner, ses vêtemens disparurent de nouveau; elle recommença ses plaintes et ses promesses : le jeune homme se trouva là encore à propos pour rendre les vêtemens égarés, « que le vent avait, dit-il, enlevés à une grande distance, et qu'il avait aperçus par hasard accrochés à un buisson. » Probablement la princesse dut penser qu'il était assez drôle que chaque fois que ses vêtemens lui manquaient, la même personne se trouvât là par hasard pour les lui rendre. Cependant comme c'était une très-débonnaire princesse, si elle le pensa, elle n'en dit rien, et assura le jeune homme de sa protection.

« Mon père, dit-elle, vous fera encore deviner quelle est sa plus jeune fille ; mais, comme il me soupçonne de vous avoir aidé la première, il menace de *me* couper la tête si je lui désobéis celle-ci. Il va donc m'épier de très-près, de peur que je ne vous fasse un signe. Je chercherai cependant un moyen de me distinguer de mes sœurs. Regardez-nous bien. »

En effet, le roi ne vit pas plus tôt entrer son gendre qu'il lui dit qu'il allait lui remettre sa fiancée, mais que s'il ne la reconnaissait pas les lois du royaume le condamnaient à avoir la tête tranchée. Là-dessus la porte s'ouvrit, et entrèrent trois gros chats noirs, si exactement semblables que le jeune homme commençait à désespérer, quand il crut voir que chacun de ces chats portait un fil léger passé autour du cou, et qu'un des trois avait ce fil bleu, tandis que les deux autres l'avaient rouge. « Voilà votre plus jeune fille, s'écria-t-il, mettant la main sur le chat au fil bleu. » Le roi fut honteux et confus de la découverte, mais ne put nier le fait; car les trois princesses parurent au même moment sous leur forme naturelle. Il feignit donc d'être enchanté, donna sa fille au jeune homme, et célébra le mariage par un grand festin, suivi d'un bal. Entre deux contredanses, la princesse dit à son époux de la suivre au jardin, où elle lui apprit qu'une vieille sorcière, qui avait été la nourrice de son père, l'avait prévenu que si sa plus jeune fille vivait le lendemain de son mariage, il perdrait le pouvoir et la vie en même temps. « Je suis donc persuadée

que son intention est de nous faire périr cette nuit, pendant notre sommeil ; mais j'ai surpris quelques-uns de ses secrets magiques, et j'espère échapper à la mort qui nous menace. » Tout en parlant ainsi, la princesse cueillit une rose, ramassa un caillou, remplit une petite bouteille d'eau, ainsi munie, elle conduisit son amant dans l'écurie de son père, où ils montèrent sur deux de ses chevaux les plus vites. Il était minuit avant que le roi s'aperçût de leur évasion. Sa rage fut excessive ; et, montant lui-même aussitôt son grand cheval, Dandy, il se mit à leur poursuite.

Or Dandy galopait à raison de trois lieues par minute. La princesse entendit bientôt le bruit de son galop : sans perdre de temps, elle se mit à effeuiller la rose derrière elle. A l'instant s'éleva un fourré de buissons si fort et si épais que Dandy essaya en vain de se désenchevêtrer les jambes engagées dans ce labyrinthe, Mais hélas ! c'était une barrière d'une nature trop périssable. Au bout du même temps qu'il eût fallu aux feuilles de rose pour se faner. les buissons s'affaissèrent ; Dandy put les fouler sous son pied impatient, et poursuivre les fugitifs de plus belle. Alors la princesse jeta le caillou sur le chemin ; il se brisa en quarante morceaux, et en une minute chaque morceau devint un rocher aussi haut que les Andes ; mais les Andes elles-mêmes n'auraient pas été un obstacle insurmontable à Dandy, qui bondissait de précipice en précipice. Les amans purent apercevoir le roi et son cheval aux premiers rayons du soleil levant. Le roi criait ou plutôt rugissait comme un tigre, et brandissait un énorme sabre. Dandy déchirait la terre en galopant, et hennissait avec une voix de tonnerre. La désespoir ne laissait point d'alternative à la princesse ; elle répandit l'eau de la bouteille, et cette eau se convertit en un épouvantable torrent qui emporta tout dans ses flots, les rochers, les arbres, les maisons ; Dandy et son cavalier jurent emportés comme le reste.

On n'entendit plus parler du roi et de Dandy. La princesse retourna alors à la cour, où un fort parti se déclara en sa faveur. Elle s'empara de ses deux sœurs, qui ne valaient guère mieux que leur père ; et, les ayant mises à mort avec tous leurs partisans par un mode de justice expéditif, elle monta sur le trône comme reine, et y fit monter son époux comme roi.

C'est depuis ce temps-là que *tous* les rois d'Afrique sont des rois constamment doux et bons. Jusque-là c'étaient des tyrans, et tyrans ils seraient encore si cette vertueuse princesse n'avait changé la face des choses en noyant son père, étranglant ses deux sœurs, et tranchant la tête à une trentaine de ses plus proches parens ou parentes.

M.-G. LEWIS [1].

[1] Ces deux contes sont traduits de l'ouvrage inédit de Lewis, dont nous avons parlé précédemment.



UNE LECTURE A L'ABBAYE-AUX-BOIS.

LES MÉMOIRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND [1].

La première fois que je lus une page de M. de Chateaubriand, c'était sur un banc de pierre, dans une de ces cours du collége de Lyon dont les murs sont si hauts et si tristes que

(1) L'importance historique et littéraire d'un ouvrage tel que les MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND nous a fait penser qu'un second article sur le grand écrivain et sur un livre qui ne doit paraître qu'après sa mort serait bien accueilli dans la REVUE DE PARIS. M. Edgar Quinet a été du petit nombre des élus de cette lecture qu'il raconte. Pour répondre ici à quelques questions qui nous ont été faites sérieusement, nous croyons devoir ajouter que M. J. Janin a été historiquement vrai en disant n'avoir fait son article que sur des *ouï-dire*. Le tour de force en paraîtra plus prodigieux, et la comparaison des deux récits plus piquante. (*N du D.*)

l'on aperçoit à peine un coin du ciel, et que le soleil n'y pénètre à aucune heure et en aucune saison. J'avais déjà feuilleté dans ma vie une infinité de poèmes, qui tous appartenaient à l'école de Delille, et que j'avais fini par rejeter, n'en pouvant rien tirer. Ces pages que je lisais alors (c'étaient *Atala* et *René*) firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur devant ce monde idéal qui m'était ouvert pour la première fois. J'avais déjà lu assez de livres touchans pour en pleurer ; mais cette impression particulière qui s'appelle poésie, je ne l'avais jamais vue que dans mes rêves. Quand j'eus fini ce livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour, et de goûter du fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination. Les fleurs qui tombaient des acacias autour de moi dans la cour étaient devenues autant de fleurs d'amour qui tombaient de l'arbre des fées sous lequel j'avais eu mon songe; et ce petit coin du ciel que les murs me laissaient entrevoir avait l'air de sourire et de me dire pour la première fois ; « Regarde-moi si je suis beau jusqu'au fond de mon nuage. »

La France sur le banc de pierre de sa littérature classique dut éprouver quelque chose de semblable à cela, à la première apparition des ouvrages de M. de Chateaubriand. C'était une voix qui ne sortait tout-à-fait ni du nouveau ni de l'ancien monde, mais qui s'était formée toute seule dans l'océan qui les sépare. Cette parole avait le port innaccoutumé d'un des grands végétaux de l'Amérique du Nord. Le vent tirait de son branchage feuillé des bruits qui n'étaient pas de nos climats. Les sentimens autant que les images appartenaient en apparence à un autre hémisphère; mais le prodige de tout cela, c'était que les impressions du vieux monde se glissaient et serpentaient sous le nouveau. Tous les soucis de l'Europe vieillie reparaissaient sous les formes d'une création née d'hier. Le poète avait emporté avec lui la plaie de l'ancien homme, et il ne se trouva dans cette création plantureuse de l'Amérique ni assez d'eau dans le Meschascébé pour la laver, ni assez d'herbes dans les savanes pour la guérir, ni assez de fleurs aux magnolias pour cacher son aiguillon.

Ce génie dont personne ne savait le secret apparut en France au même moment que l'empire. Cette voix devint et un instant

aussi étrange que les événemens et que les choses qui l'entouraient. Elle était comme eux pleine de surprise et d'une grandeur infinie. C'était à sa manière une phrase conquérante et altière dont le premier mot touchait aux Pyramides, et le dernier au Kremlin, qui courait d'un monde à l'autre, qui sans respirer s'en allait par des bonds de géant du Tage à l'Èbre, du Nil au Rhin, pour suivre la fortune de ce temps-là. Je ne sais si je m'égare, mais il me semble qu'il y a une foule de ressemblances entre la fantaisie de M. de Chateaubriand et la France sous l'empire qui feront de lui à jamais le vrai poète de cette époque. Son imagination s'en va boire avec le cheval de Napoléon dans toutes les sources et hennir sur tous les sommets ; elle est à la fois triomphante et familière ; elle est empereur et soldat. Tantôt elle a le manteau impérial, et tantôt la capote grise.

Mais ni la France sous l'empire, ni le voyage en Amérique ne suffisaient à l'expliquer tout entier. Il restait dans cette grande nature mille ombres où aucune lumière ne pouvait arriver. Il y avait dans cette harmonie des effets sans cause, des voix imprévues dont M. de Chateaubriand seul avait le secret; et il ne devait pas mourir sans le faire connaître. En écrivant ses Mémoires, il a dénoué lui-même son énigme. Si le vent des forêts qui fait rêver quand vient la nuit pouvait redire les mers, les lacs, les clairières, les ruines, les landes, les masures, qu'il a trouvées sur son chemin pour arriver le soir vers votre seuil, tout chargé des parfums et des soupirs du monde, ce serait une histoire belle à entendre, et les heures se passeraient sans se compter. Au lieu de cela, supposez une imagination d'homme, autre tempête qui souffle sur des songes ; elle a roulé, à son tour, à travers cieux et terre, joie et douleurs; elle est arrivée, elle aussi, à son terme, pleine des harmonies qu'elle a tirées de toutes choses; elle a traversé, elle aussi, ses déserts sans soleils, ses bruyères, ses pans de ruines sous lesquels les souvenirs sommeillent ; elle s'est chargée, chemin faisant, de parfums et de poisons à travers l'infini de l'espérance et des regrets; et si elle se met à raconter jour par jour comment cela s'est fait, en quel temps, en quel endroit, quel soir, quelle matinée, ce récit est à la fois plus poétique que le poème et plus vivant, que la vie. Peu d'écrivains en France

ont plus puisé que M. de Chateaubriand dans leurs souvenirs personnels. On veut savoir l'origine de *René*, d'*Atala*, d'*Amélie;* il faut pouvoir mesurer ces fantômes avec la réalité. On veut savoir ce qu'il a fallu changer à la vie, lui ôter, lui donner, pour produire ces divins songes, s'ils valent toujours mieux qu'elle, s'ils lui cèdent par un endroit, et en quoi ils lui cèdent. Dites-moi où sont nés ces fantômes, par quel chemin ils ont passé pour venir du néant à l'être. Que je sache leur histoire même avant qu'ils fussent nés, quand ils n'avaient de vie que dans le cœur du poète. Montrez-moi le sentier de merveilles qu'ils ont suivi pour arriver jusqu'à moi. Je veux voir sur la poussière de vos jours la trace de leurs invisibles pas, et marcher après eux sur la cendre des souvenirs éteints. Ombre que je suis, ce que j'aime le mieux, c'est l'histoire des ombres.

Ces Mémoires n'expliquent pas seulement les ouvrages de M. de Chateaubriand; ils seront le véritable poème héroïque des cinquante dernières années qu'il a fallu à la révolution française pour enterrer ses morts. Pendant que lui il poursuit son rêve de poète comme Roland son Angélique, on entend de tous côtés des bruits d'armes, des duels de peuples, des trônes qui se relèvent et des trônes qui tombent, des rois qui chevauchent sans sceptres ni pages, des empires qui ont perdu leur empereur et qui crient : Je me noie ! Une monarchie décapitée, une nation couronnée ; des merveilles faites seulement pour l'épopée : une ile qui sort de la mer pour porter un tombeau et ce tombeau se remplissant le même jour de toute la gloire du monde; le même siècle changeant plusieurs fois d'idole et de nom, tous les sermens épuisés et faussés, toutes les fortunes avortées et bafouées, les mêmes échafauds dressés pour des crimes contraires, la royauté et la démocratie buvant l'une après l'autre leur sang, comme Beaumanoir, pour étancher leur soif; des chutes d'état qui toujours recommencent, la même pierre qui toujours croule et jamais ne s'arrête; la grande église catholique toute vide et lézardée là-haut sur la colline ; des pouvoirs surgissant l'un après l'autre et condamnés dès qu'ils paraissent; la république, l'empire, la restauration, ayant à peine le temps de prononcer leur nom, et mourant dès qu'ils l'ont dit; une succession non interrompue de fantômes dont aucun ne

peut voir son ombre; des générations plus froides que la mort, et comme elle impuissantes; ce grand mot d'avenir capable encore d'amuser et d'entraîner à son néant; à travers tous ces leurres un seul homme, Napoléon, qui passe et repasse sans cesse, et fait sonner sous sa botte le vide de son siècle, et puis encore le doute qui s'ouvre après cela tout grand pour abîmer ce don Juan qu'on appelle le monde. A chacun de ces bruits le poète accourt de quelque endroit qu'il soit. Pas un événement n'arrive qu'il ne soit là près le bord du chemin pour le regarder passer. Une fois il quitte l'Amérique pour voir de plus près mourir un roi; une autre fois il quitte ses illusions de parti pour voir un peuple maître. Ces grandes scènes sont liées entre elles par le fil de sa vie intime. Pour se reconnaître dans son chemin, il sème derrière lui ses rêveries, ses souvenirs et ses jours un à un. De cela résulte un ensemble où l'homme et l'humanité sont incessamment mêlés, et où la vie palpite à chaque endroit. Des transitions se font là entre les événemens comme elles se font dans la nature. Entre deux monarchies qui croulent on entend l'oiseau babiller sur la porte de l'auberge. Le bœuf mugit dans l'abreuvoir, l'étoile se lève; la lune fait neiger ses songes floconneux par les vitres dans la voiture du voyageur. Cette vie de poète est elle-même un poème. Il vous eût été donné de choisir les événemens à votre fantaisie, que vous ne les eussiez pas si bien entrelacés et brouillés. Vous n'eussiez point trouvé de hasards plus romanesques, ni tant de voyages aventureux, ni tant de solitude, ni tant de foule, ni un berceau si beau, ni un cercueil si bien taillé d'avance pour le mort qui lui revient. Vous touchez à la fois à deux mondes, à celui de la fantaisie et à celui de la réalité. Il y a des endroits qui sont écrits, il semble, par une fée de Bretagne, et qui confinent par un mot à une dépêche ministérielle ou à un mémoire politique. Vous heurtez incessamment le ciel et la terre. Vous frappez à la porte des rêves, et c'est la vie qui ouvre. Vous entrez dans la vie, et c'est le rêve encore qui reparaît. Vous suivez les affaires des rois et vous entendez en même temps l'herbe qui point. Cette imagination fait et défait tout ce qu'elle veut; d'une herbe elle fait un monde d'un monde elle fait un rien. Elle rapetisse le grand, elle grandit le petit. L'hirondelle qui passe a sa becquée aussi bien

que la monarchie qui tombe; et il n'y a là tant de vie rassemblée que pour sentir sous toutes ces choses une même unité d'ennui et de néant. Si vous allez au fond, c'est encore là le grand René assis un peu plus bas sur le bord des espérances humaines. Son ame vide qui appelait la tempête a trouvé la tempête, qui ne l'a pas remplie. La feuille séchée du monde a roulé devant lui et l'a mené jusqu'au bout de sa bruyère. Sa divination de vague douleur s'est trouvée accomplie et n'est pas encore contente. Cette plaie de génie que la vie lui a faite n'est pas encore guérie ; seulement à son mal l'ironie s'est ajoutée ; il siffle à présent sur sa peine comme il sifflait autrefois sur son vaisseau.

Quand, en 1763, J.-J. Rousseau eut achevé la lecture de ses *Confessions*, il ajouta au manuscrit la note suivante: « J'a» chevai ainsi ma lecture, et tout le monde se tut. Mme d'Eg» mont fut la seule qui me parût émue : elle tressaillit visible» ment ; mais elle se remit bien vite et garda le silence, ainsi » que toute la compagnie. Tel fut le seul fruit que je tirai de » cette lecture et de ma déclaration. »

Je ne connais rien de plus triste que ces lignes. La vie intime de cet homme, dévoilée là tout entière, et qui n'arrache pas un soupir de cette assemblée, n'est-elle pas désespérante ? On étouffe dans cette salle, entre ces mots sans échos, entre ces cris d'angoisse que ces murs rejettent, et l'on voudrait ouvrir la fenêtre pour appeler un autre siècle à les écouter. Il semble que chacun soit distrait là par une autre voix que par celle qu'il entend, que le pressentiment de la révolution qui frappe à la porte ait glacé d'avance tous les cœurs, et que chacun soit bien décidé à épargner ses larmes jusqu'à ce que le temps soit arrivé. Le dix-huitième siècle écoute là d'un œil sec les aventures et les misères d'ouvrier. Il garde tous ses pleurs pour des misères prochaines de peuples et de rois.

M. de Chateaubriand a été ici plus heureux que Rousseau. Il n'est pas un homme de ceux qui ont assisté à la lecture des Mémoires qui ne considère cette fête d'imagination comme un événement important dans sa vie. L'amie de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand, celle qui a inspiré Canova et que tous les poètes ont aimée, parce qu'elle est la poésie même, avait préparé cette fête. On arrivait au milieu du jour, et la

lecture se prolongeait bien avant dans la soirée. On jouissait là pendant des heures entières du bonheur de se perdre dans une admiration sans bornes pour un génie qui étonnait toujours et semblait toujours avoir atteint sa dernière limite. On se sentait frêle et mortel à côté d'un immortel écho, et cette impression n'était pas moins douce. Ces paroles, qui vivront quand personne ne vivra plus de ceux qui les entendaient, vous atteignaient par mille chemins, et vous auriez voulu y attacher à chacune votre ame tout entière pour renaître et durer avec elles. Jamais d'ailleurs l'écrivain n'avait atteint ce degré de puissance. Son âge mûr se retrempait dans son enfance; sa vieillesse et sa jeunesse se rejoignaient là dans une idéale beauté, et il semblait que cette fantaisie qui fit *Atala* et *René* recommençait incessamment de vivre pour la première fois, et puis le lieu convenait à tout cela. Ces murs d'abbaye étaient faits pour recevoir cette confession de génie. On était là dans un lieu qui n'était ni le monde ni la retraite, comme les choses qu'on entendait n'appartenaient ni à la vie ni à la mort. A mesure que le jour baissait, la Corinne du tableau de Gérard semblait laisser tomber sa harpe pour entendre un autre chant que le sien. Les femmes cachaient leurs larmes; les arbres soupiraient sous le vent dans le jardin. De temps à autre, à travers les frémissemens et les surprises des assistans, la grande figure du poète se détachait dans l'ombre sur son récit; et l'horloge du couvent, qui sonnait l'heure, avait l'air de dire à chaque coup: « C'est pour vous, mais non pour lui. »

La première partie contient l'histoire de la famille des Chateaubriand. Ces traditions de famille expliquent par une foule d'analogies le sens de l'écrivain, comme, tout nouvellement, l'histoire de la race de Mirabeau vient de jeter un jour inattendu sur l'orateur. Il y a là pour l'un et pour l'autre une prédestination marquée bien avant la naissance. Le père de M. de Chateaubriand porte déjà dans sa destinée errante les destinées de son fils. Il ressemble au roi des Aulnes, qui emporte son enfant dans ses bras, à travers la nuit et l'orage. Il s'embarque deux fois pour faire fortune et naufrage deux fois. Il revient après cela dans son nid, à Saint-Malo, où il se marie. M. de Chateaubriand est le fruit de cette union. La maison

dans laquelle il vient au monde touche à celle où naquit plus tard M. de La Mennais. M. de Chateaubriand devait naître sur les flots, et c'est la mer qui devait recevoir son premier cri. Dans cette origine sont renfermées, comme dans un talisman de fée, toutes les fortunes de l'enfant. La mer, sur laquelle il est né, lui jettera son premier sort; dans chacune de ses fantaisies il y aura quelque chose de l'immensité et de la vapeur des flots. L'esprit féodal de ses ancêtres l'a frappé de sa baguette, et il sera, en commençant, le soutien des croyances croulantes; enfin le génie druidique et celtique de ses grèves de Bretagne l'a marqué aussi de ses mystères. Il sera long-temps isolé dans l'esprit de la France, comme l'île des druides était loin de la côte.

Il est mis en nourrice, et comme il est attaqué d'une maladie mortelle, sa nourrice le voue à la Vierge de l'Ermitage. Ses premières années se passent chez ses tantes; l'une d'elles faisait des vers. Quand le soir arrivait, les deux tantes frappaient avec la pincette la plaque de la cheminée, et l'on voyait entrer, à ce signal, deux de leurs amies qui apportaient leur ouvrage et venaient terminer ensemble la journée par une prière. C'est dans cette vie monotone et bénie, parmi ces pieuses filles, que s'écoulèrent cinq ou six années. A l'âge de huit ans, le petit Chateaubriand alla se relever de ses vœux. Le prêtre lui fit un sermon. Cette scène du *Génie du christianisme* n'a pas été perdue: l'homme s'est encore une fois relevé du vœu de l'enfant.

Du village où il était, il revint chez ses parens, à Saint-Malo. Ici tout change. Le petit saint de l'Ermitage fait connaissance de tous les mauvais sujets de la ville. Par hasard, son frère aîné le mène au spectacle. Il s'imagine là que les acteurs sur la scène sont des gens qui se sont donné rendez-vous pour parler réellement de leurs affaires, et il sort sans avoir compris un mot de ce qu'ils ont dit. Ses véritables jeux sont avec la mer; elle entre déjà dans sa vie, elle est de moitié dans tous ses méfaits, et on l'entend gronder toujours sous ces souvenirs et ces amusemens d'enfance, comme un bruit lointain de renommée qui s'approche. Il y a là plusieurs endroits, dans cette partie des Mémoires, qui ne peuvent se comparer qu'aux récits les plus délicieux des *Confessions*, ennoblis par un goût de château et

de vieilles tourelles. M. de Chateaubriand eut pour premier maître, comme il le dit, *les vents et les flots*. On l'engloutit ensuite dans le collége de Dol. L'arrivée au collége est marquée par un de ces chefs-d'œuvre de narration, abondans dans ce livre, l'histoire de la pie. Je n'en parlerai pas, ne pouvant la citer tout entière.

Du collége de Dol, François de Chateaubriand passe à celui de Rennes. Sa mère le destinait à l'état ecclésiastique; il recevait, à ce titre, des leçons particulières de latin. Sa mémoire était prodigieuse. Quand le soir, à la lecture du sermon, le régent l'apercevait au fond d'un confessionnal où il se blottissait ordinairement pour échapper à ses regards, et qu'il lui disait de sa voix tonnante : « François de Chateaubriand, répétez la dernière phrase, » l'écolier pouvait réciter le sermon d'un bout à l'autre sans se tromper d'un mot. Son imagination commençait dès lors à fermenter. Deux livres qui tombent entre ses mains, les *Confessions* de saint Augustin et une édition non châtiée d'Horace, achèvent de le bouleverser. L'ascétisme de l'Église primitive se rencontrant tout d'un coup avec les nudités sensuelles de la vie romaine, ces deux sociétés, le christianisme et le paganisme se disputant et s'arrachant par lambeaux cette pauvre ame de quinze ans, les songes d'un enfant, partagés entre les voluptés latines et l'enfer du moyen âge, ce sont là les premiers vagissemens de douleur qui annoncent la vie dans le cœur de l'homme moderne. Il en souffrit beaucoup, et beaucoup sans en rien dire. Quant à son génie, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé une partie de sa beauté dans cette lutte silencieuse; car, dans chacune de ses œuvres, saint Augustin et Horace ont toujours été mêlés. Dans sa volupté païenne il y a de la douleur chrétienne, comme dans sa douleur il y a de la volupté : et la fleur de la cour d'Auguste s'est toujours épanouïe, dans sa fantaisie, sur la souche amère des traditions de l'Église.

Son père avait acheté le château de Combourg, vieille terre située au-dessus de la ville du même nom, et qui avait appartenu aux Chateaubriand. Toute la famille s'y rendit. Le château de Combourg a été pour M. de Chateaubriand ce que les Charmettes ont été pour Rousseau. C'est là que sa pensée a couvé et qu'elle a trouvé sa langue. La vie des Charmettes,

enclavées dans un ravin de la Savoie, a parfumé pour jamais l'imagination de Rousseau de l'odeur des pervenches de Chambéry. La senteur un peu âpre des plantes des Alpes s'exhale par bouffées dans son langage. Son génie tout montagnard est l'écho du torrent de l'Arc, à la fonte des neiges, du cri de la buse, des travaux champêtres, de la sonnerie des troupeaux, du bruit de la ferme et du chalet, toujours mêlés ensemble dans ces innocentes vallées de la Savoie. Au contraire, les harmonies de M. de Chateaubriand ont été recueillies dans un pays de landes et de bruyères. On y retrouve le lointain clapotement des grèves de l'Océan et ces furieux battemens d'aile d'une orfraie dans le gros temps. Elles s'élèvent, elles sanglotent, elles fouettent devant elles leurs feuilles séchées, comme des plaintes ou des rafales du vent dans les chambres et les cours abandonnées d'un vieux château de Bretagne. Il semble que c'est le vieux château lui-même qui parle, le soir, son langage blasonné par les fentes de ses tours, et qui soupire par le soupirail ensorcelé de son caveau.

La petite famille féodale, nichée dans ce donjon, était de celles où l'esprit du dix-neuvième siècle n'avait point percé encore; le père surtout en était resté au temps de Duguesclin : c'était un homme grand, pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir. Son portrait se détache dans les Mémoires sur un fond de vieilles mœurs à la manière des chefs-d'œuvre de Rembrandt. Le jour il restait dans sa chambre devant une table chargée de papiers de famille : tout autour de lui étaient des armes de chasse et de guerre; le soir, sur la terrasse, il tirait des coups de fusil aux hibous, pendant qu'à ses côtés on rêvait de poésie et d'amour. Avant le coucher du soleil, on rentrait, on se mettait à table; le silence durait toujours. Après la table, la mère et les enfans se blottissaient autour de la cheminée et se taisaient. Alors commençait dans une grande salle, éclairée par une seule bougie, cette promenade qui a déjà été racontée; le père allait et venait dans l'ombre et la lumière, il disparaissait au bout de la chambre, et puis l'on n'entendait plus que le bruit des pas; puis après il émergeait tout d'un coup des ténèbres, il se rapprochait de la cheminée avec son grand manteau blanc, et demandait aux enfans : Qu'avez-vous dit? Et

puis le silence recommençait ; le bruit de ces pas vous reste dans l'esprit ; on dirait qu'on les a entendus depuis retentir sans s'arrêter, et que ce sont les pas de la féodalité qui va et vient, et qui chemine et disparaît enténébrée dans la gloire du fils.

A dix heures le père remontait dans sa chambre ; c'était pour les enfans le signal d'un intarissable babil. Avant de se coucher, on envoyait François regarder sous les lits et dans les alcôves, car ce château était tout plein de revenans. On faisait là-dessus mille histoires à en mourir d'effroi : il y avait une certaine jambe de M. de Coatquin qui, tous les ans, la veille de Noël, à minuit, sortait seule ; elle montait, elle descendait, elle s'arrêtait devant les portes ; elle frappait, elle ouvrait, elle fermait, elle piétinait et s'engouffrait avec le jour dans les caveaux. Il y avait une histoire bien plus formidable que racontait Mme de Chateaubriand ([1]).

Mme de Chateaubriand était la véritable image de la châtelaine au moyen âge : elle s'agenouillait de longues journées dans la chapelle, et le dimanche seulement elle descendait à Combourg pour entendre la messe dans le banc seigneurial : c'était le seul événement de la semaine. Tout le reste du temps, le château était fermé ; il n'avait guère de visiteurs que de loin à loin quelques vieux seigneurs bretons se rendant, pour un procès, au parlement, et que l'on voyait chevaucher de loin sur la margelle des étangs : le maître du château recevait l'étranger tête nue sur le perron, le lendemain l'hôte partait ; tout redevenait silence, les revenans se remettaient en chemin, le vent recommençait à siffler.

Auprès d'elle était sa fille Lucile : Lucile rappelle dans les Mémoires une de ces statues du moyen âge qui dorment accoudées sur un tombeau. On la prendrait pour un rêve de poésie, si l'on ne voyait pas en approchant sa ressemblance avec son frère. Elle avait alors dix-sept ans et lui seize : elle était grande, pâle ; dans tous ses traits une souffrance inguérissable, et avec cela une douceur et une rêverie infinie ; c'é-

([1]) C'est le Conte du Revenant que nous avions promis, mais que M. de Chateaubriand a cru devoir remplacer par un autre extrait.

tait dans ce château une de ces fleurs de nuit qui ne croissent que sur les vieux donjons. Souvent, en songeant à ses rêves de jeune fille et aux mille fantômes qui les berçaient tous deux, elle disait à son frère, en s'appuyant sur une fenêtre : « Tu devrais peindre tout cela ! » Elle sentait, elle, vaguement qu'il y avait dans ces tours et dans ces chambres solitaires et dans ce cœur d'enfant un poème qui devait s'écrire un jour, et qui balbutiait malgré elle sur ses lèvres. Elle écrivait quand elle ne souffrait pas trop, et l'on a conservé d'elle plusieurs morceaux en prose de ce temps-là. J'en ai entendu quelques-uns qui ont la grâce attique d'André Chénier, avec plus de larmes et de soupirs ; ils tiennent de l'ange et de la muse : mais sa vraie fraternité de poésie était avec son frère. C'est déjà un monde entier que ces deux ames d'enfans qui s'ouvrent ensemble, dans la retraite, à l'infini. Il fallait ces deux passions sans objet et de même âge, qui, sans se toucher, s'entendent et s'associent, qui ne peuvent rien l'une pour l'autre qu'éternellement s'attiser l'une l'autre, et éternellement s'abreuver l'une de l'autre sans se désaltérer jamais, pour creuser à la fois la profondeur de René. Lucile a donné de sa vie à Amélie, à Velléda, à Cymodocée ; elle a fait comme une sœur ainée avec ses plus jeunes sœurs, elle les a habillées de ses meilleurs habits, elle leur a donné sa plus belle ceinture, sa coupe de jeune fille s'est versée dans les songes du poète ; elle-même, en défaillant à chaque pas, pleine de mystère en toutes choses, elle est sa pensée qui marche sans son corps ; elle vit, elle meurt, comme l'inspiration, sans qu'on sache comment, et elle n'a eu, il semble, d'autre mission sur terre que de faire passer son fantôme de vie dans le génie de son frère.

Mais lui que faisait-il ? rien. De sa fenêtre il regardait passer sur les landes ces grands nuages de l'Océan qui le matin berçaient dans le pan de leurs robes automnales René, Atala, Cymodocée ; il écoutait siffler le vent de Bretagne, pour apprendre de lui comment les mots gémissent et comment la parole pleure ; il foulait la feuille séchée qui devait rouler plus tard sous les pas de René ; il suivait de lande en lande le vol de la corneille grise qui devait un jour s'abattre pour jamais sur le chêne centenaire de Velléda ; il cherchait dans les bois

de Combourg ces nichées de bouvreuils, de rossignols, de merles siffleurs, qui devaient éclore plus tard dans le *Génie du Christianisme*, et prendre de là, avec leurs petites ailes, leur vol éternel qui jamais ne se lassera ; il cueillait dans le grand mail la fleur de mai, meurtrie par les passans, la rose de pré, la jonquille morte, qui devaient refleurir pour toujours dans le livre des *Martyrs*, et y répandre leur senteur de printemps qui jamais ne passera; il écoutait, le poète, sans le savoir, autour du vieux château, un oiseau bleu, couleur du temps, qui voletait et lui disait : Me connais-tu? Je suis bien las, et je ne veux me reposer que sur l'arbre qui porte ton nom. Voilà ce qu'il faisait!

C'était, au reste, une occupation bien suffisante de devenir ainsi l'écho de toutes les harmonies rassemblées autour de lui, si l'on y joint surtout l'épouvante d'un génie qui s'éveille en sursaut et qui ne laisse plus de relâche à celui qui le possède. Ce cri de douleur que pousse tout homme en naissant à la vie morale, comme en sortant du sein de sa mère, cette impuissance de vivre qui vous saisit en commençant de vivre, sont peints ici en traits qui n'ont jamais été égalés. C'est l'idéalité de René avec des détails réels qui la font plus cuisante et plus amère. Son bonheur était de s'égarer à la chasse dans quelque lande écartée, où il se sentait, comme il dit, puissance et solitude. Un jour qu'il était dans l'un de ces endroits les plus reculés, il arma son fusil et il appliqua le canon contre son front, en frappant la crosse à terre. Il y avait aussi dans l'écurie du château deux grands chevaux de trait sur lesquels il chevauchait tout seul à travers le bois. Quelquefois sa sœur l'accompagnait à pied, et ils se perdaient tous les deux, le plus loin qu'ils pouvaient, dans les landes; ils ne rentraient que le soir bien tard, pour le malheureux souper, par où finissait la journée; il lisait ses vers à Lucile, car alors il n'écrivait qu'en vers, et Lucile lui lisait sa prose de jeune fille. De cela se composait à leur insu une langue intérieure qui tenait à la fois de l'homme et de la femme, du frère et de la sœur, de la prose et des vers. La vue d'une femme qui vient à passer par hasard au château achève ce cœur déjà malade. L'amour d'une femme imaginaire, l'amour des lieux et des nuages, l'amour des rêves de son génie naissant, bouillonnent dans ce vase vide et plein à la fois,

et qui menace de se rompre. Les fantômes à démi formés de sa pensée, et qui s'appelleront plus tard Atala, Velléda, Chactas, Eudore, passent et repassent dans son esprit comme des larves qui n'ont encore ni voix, ni figure, ni nom, et qui pourtant ont des pieds pour rester debout dans son cœur et des mains pour lui ôter le sommeil. Vous assistez vraiment en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation de la nature, d'où ce génie doit sortir avec des merveilles poétiques. Elle trace autour de lui un cercle de douleurs impalpables; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans son brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, des noms de femmes, d'invisibles caresses, mille angoisses sans formes, des insomnies, des ténèbres, des luttes, des soupirs et des larmes sans nombre, pour en faire des ames immortelles. Quand il sortira de ce cercle, s'il n'y succombe pas, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un palais de diamant où ses songes vivront.

Ces pages des Mémoires sont peut-être celles qui seront le plus souvent lues; celui qui les a écrites touchera plus tard de grands noms et de grandes choses, des catastrophes politiques, deux chutes de rois et d'empereurs. A présent il parle de choses qui n'ont ni forme ni figure, d'événemens sans cause et sans effets, de pensées sans paroles, de vraie fumée; et pourtant dans ce livre, on se préoccupera un jour de ce souffle ou de cette vapeur qui n'est pas et qui ne peut pas être, autant qu'on le fera des histoires d'empires et de royaumes, des traités de paix et de guerre, parce que dans ce rien est tout un monde, et que cet infiniment petit recèle en soi, aussi bien que René, toute l'histoire de l'homme.

Mais il ne suffisait pas à cette imagination de se nourrir du sifflement du vent et de l'écume des vagues. Ce n'était pas assez d'entendre son vieux château crouler sous la pluie, et l'hirondelle de mer jeter en passant son cri de tempête; il fallait qu'elle entendît encore une tempête d'hommes, qu'elle vît une royauté naufragée, et qu'elle, pauvre hirondelle de triste augure, elle jetât aussi son cri de détresse sur cet autre océan des passions sociales; il fallait que sa longue solitude se peuplât en un jour de figures ineffaçables, de noms devenus fa-

meux en une nuit, d'échafauds et de victoires ; que la foule la remplît et l'obsédât incessamment de son bruit, de ses clameurs, plus hautes que la mer de Bretagne; pour cela il va assister à une révolution.

Avant de l'y suivre, je dois dire que ces Mémoires sont fréquemment interrompus par des espèces de prologues mis en tête de chaque livre. Ces prologues sont datés de différens lieux et de différens temps; ils marquent ainsi l'endroit et l'année où chaque partie a été écrite. Il y en a de 1811 et de la vallée aux Loups ; ce sont les premiers. Il y en a d'autres de l'ambassade de Berlin et de l'ambassade de Londres; les derniers sont de 1832 et de la rue d'Enfer. Le poète se réserve là tous ses droits, et il se donne pleine carrière ; le trop plein de son imagination, que la réalité ne peut pas garder, déborde en nappes enchantées dans des bassins de vermeil. Il y a de ces commencemens pleins de larmes qui mènent à une histoire burlesque, et de comiques débuts qui conduisent à une fin tragique ; ils représentent véritablement la fantaisie qui va et vient dans l'infini, les yeux fermés, et qui se réveille en sursaut là où la vie la blesse. Par-là, vous sentez à chaque point de cet ouvrage la jeunesse et la vieillesse et la tristesse et la joie, la vie et la mort, la réalité et l'idéal, le présent et le passé, réunis et confondus dans l'harmonie et l'éternité d'une œuvre d'art.

Chateaubriand part d'abord de Combourg pour Brest, où il devait entrer dans la marine royale ; il songe quelque temps à s'embarquer pour les Indes-Orientales. Ce projet manqué, il reparaît tout-à-coup à Combourg. Son père, à son grand étonnement, le reçoit bien, et lui propose d'entrer dans le régiment de Navarre. Il arrive à Paris, de là à Cambrai, où son régiment était alors en garnison ; il passe par tous les grades inférieurs, et il instruit les recrues sur les galets des falaises de Dieppe. Sa chambre devient bientôt le rendez-vous de tous les officiers; les vieux lui racontent leurs campagnes, les jeunes leurs aventures d'amour. Il y avait alors en France deux sous-lieutenans qui faisaient l'exercice en même temps sur le pré, l'un à Brienne, l'autre à Dieppe : l'un portait dans sa giberne Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram ; l'autre *René*, *Atala*, *Eudore*, le *Génie du Christianisme*.

Ce régiment de Navarre laissait, à ce qu'il paraît, bien du temps à ses lieutenans. Dans un second voyage qu'il fait à Paris, Chateaubriand est présenté à Louis XVI; il traverse les grandes salles de Versailles et assiste au petit lever du roi. Le roi parle à tout le monde; il arrive à Chateaubriand, il le regarde, et au bout d'une minute il le salue sans rien dire. Cette royauté moribonde ne se trouva rien sur les lèvres à dire à ce jeune inconnu qui doit dépenser plus tard tant de génie à réchauffer sa cendre. Pour que la présentation fût complète, il fallait que Chateaubriand montât dans les carrosses du roi. Une chasse dans la forêt de Saint-Germain lui en fournit l'occasion. Dans la description de cette chasse se déploient les ressources infinies de l'écrivain. C'est une sorte de chant d'Arioste mis en tête du drame de la révolution française; et ce dernier amusement de la royauté avant son échafaud produit là un étonnant effet. On part de Versailles dans les carrosses dorés; au milieu de la forêt, les chevaux piaffent, les cors résonnent; on entend hurler la meute des chiens de Dagobert. Les vieux chênes jettent leur ombre de malheur sur cette vieille joie. Les chardonnerets chantonnent leurs chansons du temps de Clovis sur cette tête de roi qui va tomber. Toute cette forêt est enchantée.

La révolution éclate, Chateaubriand retourne en congé à Combourg. Les états de Bretagne sont convoqués, et ils deviennent dans les Mémoires l'objet d'une longue introduction historique; car c'est le caractère de ce livre de mêler incessamment la poésie, la biographie, l'histoire et la nature. Le bouleversement qui se prépare est déjà tout entier dans l'enceinte de ces états de Bretagne. Le peuple hurle, il veut forcer les portes. Le jeune lieutenant et les seigneurs bretons sont obligés de se faire jour l'épée à la main. Ils laissent plusieurs des leurs morts dans la rue. Cette avant-scène éloignée de la révolution retentit comme un bruit de hache au milieu des rêveries des bois de Combourg. C'est une nouvelle voix qui s'ajoute au génie futur de l'écrivain. Le politique va se joindre au poète. Il ne vivra pas comme un poète allemand seulement dans sa nuée; la réalité a déjà marché sur ses songes. La robe d'Atala, qui n'est encore que filée, est déjà tachée de sang. Elle n'aura pas seulement pour frères et sœurs Amélie, Cymo-

docée et le dernier des Abencerrages, mais aussi l'*Essai sur les révolutions*, la politique du *Conservateur*, et *la Monarchie selon la charte*.

Ce dur enseignement d'une révolution se continue à Paris. Chateaubriand assiste à la prise de la Bastille. Le soir, en rentrant chez lui, dans la rue du Mail, il entend quelque bruit dans la rue et regarde. On lui présente deux têtes portées sur une pique. Cette première accolade du génie révolutionnaire décide de son choix entre les partis; et plus tard ces deux têtes reparaîtront maintes fois portées en représailles devant le visage du peuple au sommet de ces phrases sanguinolentes que lui seul sait aiguiser pour cela. Il est présent au retour de la famille royale, il voit de près les pleurs de la *belle boulangère* et du *petit mitron*. Il va au club des jacobins : Robespierre, Danton, Marat, lui passent par les mains. Ce sont de terribles portraits. Vous les entendez parler, crier, gesticuler, hurler. C'est la première fois qu'ils ont été peints avec l'impartialité souveraine du poète et de l'artiste. Mirabeau aussi comparaît dans ce Pandœmonium. Chateaubriand dîne deux fois avec lui; Mirabeau l'enchante par ses projets romanesques, par ses histoires d'amour, par ses rêveries mêlées à ses entreprises politiques. Il y a quelque chose d'orgiaque dans ce tableau, et qui vous fait penser au plâtre moulé sur la tête encore fumante de ce mort, une heure avant les funérailles d'Achille. Vous y retrouvez chacune des morsures de la petite vérole, les escarrhes et les marques de cet invisible foudre qu'il portait en lui-même. Placée là à l'entrée des événemens pour en garder le seuil, cette figure colossale est celle de la révolution française elle-même qui vous regarde, béante, sur sa porte. Ajoutez que ces scènes sont racontées avec cette langue de la révolution qu'il a prise dans les clubs, toute criante et hurlante, et à qui lui, un des premiers, il a su donner la consistance de l'art et de la parole écrite. Car c'est une chose à remarquer que, pendant que la Convention, par ses orateurs et ses chefs, parlait encore la langue classique du dix-huitième siècle, aussi blanche que la cocarde de l'ancien régime, Chateaubriand se faisait déjà cet idiome vraiment tricolore mêlé du roi et du peuple, cousu de pourpre et de haillons, de monarchie et de démocratie, de grand et de petit, qui devait si bien

représenter le mélange haletant de toutes les fortunes passées et de toutes les destinées mises à pied dans la rue. Il ramasse dès lors ces mots sans-culottes que plus tard il jettera impunément dans ses écrits politiques, et ces paroles coiffées du bonnet rouge qu'il mandera trente ans après, tout essoufflées, à la barre de la chambre des pairs.

Après cette vie des clubs vient le tableau de la vie littéraire. Chateaubriand avait retrouvé Lucile à Paris auprès de son frère. Ils s'étaient liés tous deux avec plusieurs gens de lettres. C'était Parny, toujours assoupi, comme une bayadère, au bruit de la fontaine de sa cour; c'était Fontanes, qui ne fait là que paraître; c'étaient beaucoup d'inconnus, Flins surtout, le seul que je me rappelle, et qui faisait grand bruit alors. Rien n'est plus amusant que ces petites passions, tant remplies d'elles-mêmes qu'elles ne voient pas les grandes qui les dévorent, et que ces pâtés d'encre qui cachent à tout ce monde nain le mot d'une révolution. On pouvait encore là parler de vers, on en récitait, on en lisait. Chateaubriand vient à bout de faire imprimer une idylle dans *le Mercure*, et il manque en mourir de joie. On voit là à nu et mieux que partout ailleurs comment la vie ordinaire se passait à travers les menaces de la vie publique, et comment il était possible, sous le couteau, de rire, de muser, de chanter, de se promener, de méditer, d'apprendre le grec, de chercher une rime, d'aller au spectacle, de rêver et d'aimer. Tout cela se faisait cependant; mais le poète ne pouvait pas s'en contenter toujours. Les ailes et les plumes avaient crû à ce jeune oiseau de mer des grèves de Bretagne. Le temps de prendre son vol est arrivé. Qu'il parte donc! pendant que la société tout entière, moitié riant, moitié pleurant, se noie sur son arche dans le déluge du passé; qu'il aille chercher, s'il peut, à travers l'océan, la branche d'olivier du Nouveau-Monde.

Le projet de départ pour l'Amérique date de ce temps-là. Un peu plus tard, les chimères qui s'agitaient en lui n'auraient pas trouvé, pour y poser le pied, un pouce de terre en Europe; elles cherchaient, sans le savoir, une terre vierge comme elles; elles s'élevaient dans le cœur de ce jeune homme comme des troupes d'hirondelles, quand est venu le temps de la migration et qu'il leur faut ou mourir ou partir pour un autre pays.

Avec cela, l'instinct du poète se cachait en lui sous l'aspect de la science. Le compatriote de Duguay-Trouin voulait devenir, avant tout, un grand navigateur. Il lui fallait naturellement découvrir au moins le passage du détroit de Behring. Il passait ses jours sur des cartes avec M. de Malesherbes. Le vieillard enviait le jeune homme. Il n'était question entre eux que de la renommée du futur géographe. Ils ne voyaient ni l'un ni l'autre, sur ce rivage lointain, ces fantômes d'amour, Chactas, Céluta, encore privés de corps, qui appelaient lamentablement leur poète nuit et jour, et ne lui laissaient ni paix ni cesse qu'il ne fût arrivé. Jusque-là les Indes-occidentales n'avaient eu que peu ou point d'influence sur l'art européen : elles n'existaient pas pour lui. Ce devait être une des meilleures gloires de M. de Chateaubriand de découvrir, à proprement parler, l'Amérique de l'imagination, ou d'être pour nous le Cortez ou le Pizarre de la Colombie idéale. Il était naturel que ce fût un cadet de Bretagne, né dans cet îlot de Saint-Malo, qui le premier en France allât aborder, sur l'autre rive, le grand vaisseau de poésie, tenu en panne vis-à-vis de l'Europe, tout chargé à son bord des songes et des soupirs d'un autre monde.

Il part. A Saint-Malo, il dit adieu à sa mère, qui s'était retirée dans sa ville natale depuis la mort de son père. Il s'embarque le jour même où arrive la nouvelle de la mort de Mirabeau. Viennent ici plusieurs scènes de mer, dont les premiers traits ont été déposés dans le *Génie du Christianisme*. On les retrouve en cet endroit plus familiers, plus intimes, plus mêlés de goudron et d'eau salée. Vous voyez marcher le vaisseau, voiles et bonnettes déployées, avec ses ballots, avec ses agrès, avec ses passagers, avec ses habitans de divers genres, et jusqu'au matou du capitaine, qui se raidit sur ses pates contre le tangage. Tout cela nage dans une lumière phosphorescente, à la manière de l'une des plus belles marines de Claude Lorrain. Il touche à deux îles : dans la dernière, il rencontre une courte histoire de jeune fille, véritable rose marine, que je voudrais pouvoir cueillir sur sa tige pour la placer ici. Arrivé à New-York, il se présente à Washington. On a lu déjà cette entrevue, ainsi que le parallèle de Washington et de Napoléon, sur lequel je ne reviendrai pas. Le passage du nord-ouest et les plans du géographe sont bientôt oubliés. Le poète s'enfonce

dans les forêts, seul, à cheval, avec un domestique hollandais. Il visite la Louisiane, la Floride, le Canada, le pays des Siminoles, des Natchez, des Muscogulges; il cherche déjà, sans y penser, la retraite idéale du père Aubry; il lui fraie, chaque matin, à son insu, le sentier par où il passera. Les lianes l'enlacent, les oiseaux moqueurs le saluent sur les branches; les herbes des savanes qu'il regarde lui apprennent leur langue plantureuse; les vieux dattiers lui disent : «Cueillez avec votre serpe nos souvenirs et les belles fleurs de magnolias; donnez-nous une sœur, une sœur de votre fantaisie, aussi belle que nous, et qui fasse son ame de la senteur de nos rêves.» Le lieu, la scène, la langue, étaient trouvés; il ne manquait plus qu'une femme pour peupler le poème. Le voyageur arrive dans une tribu de *Bois-Brûlés*; c'est ainsi qu'on appelle les Indiens métis, nés des sauvages et des Européens. Il remonte avec eux le Mississipi. Il y avait dans cette tribu deux Floridiennes qui s'éprennent d'amour pour lui; elles ne le quittent plus, elles le suivent dans une île, elles s'y enferment avec lui; pendant la nuit, elles se couchent toutes deux près de sa natte, et la jalousie les fait veiller toutes deux.

Leurs jeux ne sont pas moins extraordinaires qu'elles : elles rencontrent une tortue sur le rivage; la plus jeune s'assied sur le dos de la tortue, et l'autre la pousse devant elle avec des lianes, en lui jetant des fleurs et des coquillages. Une fois, c'était le matin, on entend un coup de sifflet et la voix rude d'un Bois-Brûlé; les deux pauvres *femmes peintes* se lèvent en sursaut et quittent l'île. En se réveillant, le voyageur voit la tribu qui se rassemble; des buffles et des taureaux beuglent et se précipitent; une grande poussière s'élève; des hommes jettent sur deux chevaux vigoureux les deux Floridiennes : tout part au galop et disparaît. C'est Atala qui fuit sur ce cheval; c'est elle, c'est cette Floridienne bourbeuse que vous voyez passer, qui s'en va se laver au loin dans la source du poète. Son fouet retentit à travers les bois; elle va, elle va frapper à la porte du père Aubry, dans le pays où vivent Amélie, René, Chactas. Son cheval souffle et écume. Elle ne s'arrêtera plus qu'elle n'ait atteint la dernière limite de l'idéal et de la beauté imaginaire.

Sans doute Atala n'était pas la seule de sa famille qui errait

dans les forêts quand Chateaubriand l'a rencontrée. J'imagine qu'elle avait maintes sœurs inconnues, auxquelles il ne manque à présent encore que leur poète. Certainement il y en a d'immortelles qui chevauchent à cette heure avec les Gauchos dans les Pampas du sud, et dont on saura l'histoire plus tard. Il y en a de ces ames en peine, qui pleurent toutes nues dans les *lianes*, au bord de l'Océan, et qui regardent depuis l'éternité s'il ne viendra pas, le vaisseau qui leur doit apporter le lin et le fil pour les habiller de gloire. Il y en a de ces fantômes d'art qui attendent, comme Virginie, au bord des rivières, que leur Paul les prenne dans ses bras, avec leurs robes brumeuses, et qu'il les porte de l'autre côté, toutes palpitantes d'aise sur l'herbe et sur les mousses. Il y en a d'autres qui montent et descendent le long des Andes, dans une insupportable angoisse, et qui psalmodient là d'éternelles chansons d'amour, dans le vent et la bruyère, en cherchant à travers l'immensité celui qui doit venir un jour leur donner un nom et une langue humaine.

Malgré tout cela Chateaubriand interrompt tout d'un coup son voyage. Le journal d'un planteur qui annonce l'arrestation du roi à Varennes le réveille au milieu de ces songes. Il repasse en France. Une tempête essuyée sur les côtes lui fournit une des plus belles pages des Mémoires. En arrivant en Bretagne, il se marie. Ici le livre descend à une si profonde intimité qu'il m'est impossible de l'y suivre. Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que vous sentez un souffle saint tout nouvellement sorti du cloître qui entre en ce moment dans le récit, et une ame de chrétienne qui circule en cet endroit dans le langage de l'écrivain. Les événemens qui suivent sont déjà connus, je ne fais que les rappeler : son émigration avec son frère, — son arrivée à Bruxelles au milieu de l'état-major de l'armée des princes, — on lui refuse du service, — il s'engage dans le bataillon des volontaires royaux de Bretagne, — le siége de Thionville, — il y est blessé à la cuisse. La petite-vérole et la dyssenterie se joignent à cette blessure. Le corps d'armée des émigrés se dissout. — Chateaubriand fait la retraite à pied. — A Namur, des femmes lui donnent une couverture et veulent le mener à l'hôpital, — son évanouissement dans les Ardennes, il est ramassé par des bûcherons et mis

dans un fourgon du prince de Ligne. Il retrouve son frère à Bruxelles. — De là il va prendre la mer à Ostende et débarque mourant chez son oncle dans l'île de Guernesey. Cette affreuse histoire est mêlée de rire fiévreux, de chant d'alouettes, de descriptions de lieux et de combats de nuits que l'on retrouvera dans la vie d'Eudore. Il fallait que le grand écrivain contemporain de Napoléon eût senti l'odeur de la poudre et en eût au moins barbouillé ses doigts. Ce soldat qui montait la garde en sentinelle perdue contre la révolution française avait d'ailleurs un fusil dont le chien ne partait pas. Quand on le relevait de faction, et qu'il ne faisait pas le feu au bivouac, ou qu'il ne lavait pas ses chemises, il s'asseyait dans les fossés et rêvait ou écrivait. Mais il avait déjà sur les lèvres deux de ces noms qui ouvrent d'eux-mêmes sans frapper les portes barricadées, et font passer la nuit sur les murailles. Si on lui eût demandé le mot d'ordre pour entrer dès ce temps-là dans la ville des esprits immortels, il aurait pu déjà répondre : *René*, *Atala*.

Un jour à Jersey son oncle entre dans la chambre du malade; il était en deuil de la tête aux pieds; on venait d'apprendre la mort de Louis XVI.

Un peu après, dans la crainte de gêner cet oncle, Chateaubriand passe à Londres. Il trouve là pour compagnons d'anciens officiers de l'armée de Condé et de vieux prêtres non assermentés. C'est ici que commence une longue agonie qui semble devoir finir comme celle de Gilbert et de Chatterton. Le jeune émigré reste sans argent et sans ressource; il habite avec un ami un taudis dont la fenêtre donnait sur un cimetière. Les jours où il faisait froid les deux amis demeuraient au lit, ne pouvant point allumer de feu. Ils restent ainsi une fois plusieurs jours sans manger. Quand Chateaubriand passait dans la journée devant une boutique de boulanger, il s'arrêtait et se tenait aux murs, tout près de s'évanouir. Son compagnon de chambre perd courage; il se frappe plusieurs coups dans la poitrine avec un canif, et il est sur le point d'en mourir. Heureusement le hasard vient à leur secours; Chateaubriand reçoit de sa famille quelque argent qu'il n'attendait pas; et pour comble de bien un de ces hommes à ressource qui étaient alors la fortune des émigrés lui offre d'aller déchiffrer

pour un libraire de vieux manuscrits dans un comté d'Angleterre. Ce fut ce qui le sauva et ce qui faillit le perdre encore.

Dans ce comté, et dans la ville où il s'était rendu, il y avait une veuve qui vivait retirée avec sa fille; Chateaubriand fait leur connaissance. Dans une partie de chasse à cheval, il se casse la jambe. Ce fut dès lors chez elles qu'il demeura, et ce fut Charlotte qui prit soin de lui dans sa convalescence. Mais rien sur terre ne pourrait obtenir de moi de me faire raconter plus avant cette histoire : ni la vie douce et recueillie, ni les rêveries près du piano, ni les lectures du Dante et de Pétrarque, ni les jours monotones et remplis. Remplis de quoi? Je n'en sais rien. Et puis ce mot qui éclate tout-à-coup dans cette maison paisible, comme un tonnerre : « Madame, je suis marié! » Et puis ce long silence, et puis ces vingt ans écoulés sans nouvelles, et puis après cela cette dame tout en noir, avec ses deux enfans aussi en noir, qui entre dans le cabinet de l'ambassadeur français à Londres; et puis ces éternels « Vous en souvenez-vous? » qui reviennent et reviennent toujours, et vous creusent le cœur comme une larme qui tombe de haut et de loin. Ah! c'est à s'en désespérer et à ne s'en jamais guérir.

C'est une de ces courtes histoires où l'on met dans une heure tout son génie si l'on en a. L'écrivain disparaît, l'homme reste; les mots ne sont plus des mots, ils ont des aiguillons, et leurs poisons se trempent dans votre souvenir. Prenez garde que vous ne marchez plus ici sur des fables. Tout ici a des larmes pour pleurer : le seuil, la porte, la mère, la fille, et le bord du chemin de Londres qui ne ramènera plus son voyageur. Vous voilà descendu au dernier fond de la vie réelle; tendez votre main, que son serpent vous morde à votre tour.

Ici s'arrête la partie déjà achevée des Mémoires; elle ne va pas plus loin que 1800. La vie du voyageur finit, celle de l'écrivain commence. Le dur noviciat du poète, il l'a fait sans se plaindre. Il peut mettre désormais la plume à la main. Il a souffert le froid et le chaud, l'adieu et le retour; il a espéré, il a désiré; il a fait le tour de tous ses rêves. Qu'il écrive maintenant dans de longs volumes le poème intarissable de sa jeunesse. Par ce que nous savons de lui, nous pourrions déjà

dire quelles seront ses idées, quelles leur forme et leur couleur. Nous connaissons les personnages principaux qui vont paraître devant nous, transfigurés par l'art. Combourg, la Bretagne, l'Amérique; voilà le fond sous lequel toute pensée qui vient de lui subsistera. Dans ce ciel idéal on verra marcher, s'arrêter, s'asseoir, se relever comme des ressuscitées une autre Lucile plus pâle que la Lucile terrestre, une autre Floridienne plus belle que celle des Florides. L'océan Atlantique lui a montré ses grands couchers de soleil. Il a regardé longtemps dans l'océan des lacs *tranquilles;* il a écouté jusqu'au soir le bruit des oiseaux qui s'endorment dans les forêts. Il lui fallait encore, outre cela, voir jusqu'au fond dans le cœur et la passion d'une femme, et y puiser ces larmes que le génie n'invente pas. Charlotte vient d'en pleurer assez, Dieu merci! de ces larmes divines, pour en tremper toute la vie sa plume, et pour remplir, s'il veut, sans y laisser ni blanc ni marge, son livre jusqu'à la dernière page.

M. de Chateaubriand est séparé des traditions littéraires de l'ancienne France par une révolution; il y a entre le siècle de Louis XIV et lui la monarchie de moins. Il dit quelque part qu'il écrit sur un tombeau, je le crois bien; dans ce tombeau dort avec son écusson un passé de mille ans: il mène le deuil de tous les morts que 89 a faits. A tous ceux qui n'ont point de sépulcre, à la féodalité, à la royauté, à l'église, à l'aristocratie, à toutes ces illusions finies et trépassées, il donne une voix pour se plaindre et des larmes pour pleurer. Après ces funérailles des anciens droits et des anciens pouvoirs, c'est lui qui a mission d'écrire l'inscription de tout ce monde détruit en une année. Sur l'un il écrit: Je m'appelle espérance! Sur l'autre: Et moi désir! Sur l'autre: Je m'appelle royauté! Sur l'autre: J'étais la foi quand j'étais quelque chose! Ses premiers ouvrages sont une sorte de chant ossianique que chantent toutes les ames qui ont perdu leurs corps dans le tombereau de la révolution, et qui ne le retrouveront pas. La feuille séchée dans la cour du château de René, c'est celle qui est tombée du chêne de la vieille royauté; le beffroi sans cloches et sans battans, c'est le beffroi de la tour de l'aristocratie qui s'est usé à crier jour et nuit: Au secours! Dans la fosse que creuse le père Aubry avec sa pelle, mettez d'avance, au lieu d'Atala, les

vains désirs d'une société qui commence, et dans la cellule d'Amélie tous les soupirs d'un monde qui s'en va. Il y a entre la mort et le génie de cet écrivain un pacte que rien ne peut briser, et sans lequel il ne serait pas; il sera instruit, avant les autres, de tout ce qui va mourir, de tout ce qui meurt, de tout ce qui est déjà mort; et quand, après quinze ans, ce fantôme de royauté que l'on croyait avoir dispersé et décapité, reparaîtra silencieusement, avec la restauration, au milieu de la France stupéfaite, et qu'il arrivera au trône sans que personne, au milieu de tant de corps vivans, puisse l'empêcher ni d'y monter, ni d'en descendre, cet homme sera encore là pour saluer du doigt ce mort couronné, pour le reconnaître et pour l'appeler par son nom; et quand il disparaîtra, ce sera lui encore qui suivra sa vapeur dans les ruines, partout où elle se cachera, et qui dira, comme dans *Hamlet :*

« Ce fantôme est mon père ! »

Mais si par son origine, par ses sentimens, par ses souvenirs de Combourg, il relève du passé, par sa poésie il est tout entier dans l'avenir; il a beau regretter ce qui n'est plus, dès qu'il parle ou qu'il écrit, le voilà dans l'art l'homme le plus révolutionnaire de son temps. Chacun de ses livres est, sans qu'il y pense, une pierre ôtée au donjon de l'ancien régime, où l'imagination de la France restait embastillée sous les lettres de cachet du sensualisme et de l'abbé Delille; il attaque le nouveau siècle, et il le sert et il le devance, sans le savoir, plus que personne, par les témérités de sa fantaisie; il le couronne, et il croit le tuer; il lui apprend à ce géant au berceau à balbutier sa véritable langue, et à oser dans l'idéal autant qu'il a osé dans la réalité.

Certes, après la poésie ridée du dix-huitième siècle qui branlait la tête sur le fauteuil de Voltaire, en séchant son encre avec la cendre de toutes les espérances humaines, ce dut être une belle journée que celle où naquit cette poésie du jeune siècle. On aurait dû sonner les cloches comme pour une fille de rois, pour cet enfant de bon augure qui montrait assez que l'humanité n'était ni morte, ni vieillie, et que son sang coulait encore bien dans ses veines. Venez, venez, il nous est né une fille, une fille de roi; elle pleure et se lamente, parce qu'elle est bercée dans l'orage; ses langes sont cousus

par des génies de Bretagne. Dans ses cheveux elle porte une fleur qui ne fleurit qu'en Amérique ; tous les oiseaux en sont joyeux parce qu'elle ressemble au vert printemps. Quand elle sera grande, elle sera l'héritière du vieux monde qui pleure pensant qu'il va mourir.

Pendant les trois derniers siècles qu'avait vécu la monarchie en France, en même temps que tous les pouvoirs politiques avaient été réunis sur le trône, l'imagination et le génie littéraire étaient venus aussi s'abriter près de lui. Cette littérature féodale, qui dans la première époque du génie français s'en allait librement en plein air avec les chanteurs et les trouvères, de châteaux en châteaux, à travers les clairières, avait été obligée de quitter ses belles tours et ses perrons et l'abeille bourdonnante des provinces, pour venir s'enfermer avec l'état dans les rues et les murs de Paris. Tant que dura la même forme politique, elle ne mit pas le pied hors des portes ; il fallut dire adieu aux vieilles forêts, aux fleuves, à la mer, à tout ce qui n'était pas de l'homme; de la nature entière il lui restait un pan du ciel qu'elle entrevoyait de sa fenêtre. La royauté l'avait poussée dans sa ville et fermée aux verrous. Dans cette prison, il y fallut passer trois siècles. Ainsi se forma en France une poésie urbaine et sociale pour qui la nature n'existait pas, et que l'on ne retrouve à ce degré d'abstraction dans aucun autre pays; mais quand la monarchie fut renversée, pour ne jamais renaître, cette même poésie qui étouffait et s'étiolait dans ces murailles, fut la première à s'échapper ; le toit qui l'avait abritée venait de s'écrouler. Elle leva la tête, et vit pour la première fois le ciel et l'infini à découvert: elle avait pour ainsi dire le mal du pays en songeant aux bois, aux îles, à l'Océan, à tout ce qu'elle ne connaissait pas. Avec Bernardin de Saint-Pierre et avec M. de Chateaubriand elle se mit en quête de tous côtés, elle ne voulut pas reprendre haleine qu'elle n'eût abordé avec le vaisseau de Paul et Virginie les îles des Indes-Orientales, et avec Chactas les lacs de la Louisiane. Si on l'avait laissé faire, elle se serait consumée sur la corolle d'une fleur, sur une mousse, sur un insecte dans cette mousse, tant ces choses lui étaient redevenues nouvelles. Après le bouleversement et la ruine apparente de l'état social, ce fut une littérature pleine d'avenir que celle

qui montra ainsi, même à travers ses larmes, la nature qui reverdissait, l'oiseau qui chantait en secouant ses plumes au bord de ce chaos, et le soleil de l'Atlantique et des savanes qui remplissait son urne de gloire pour Marengo et Austerlitz.

Deux écrivains restèrent pour attester que la révolution politique avait passé dans l'art et la parole écrite: Mme de Staël et M. de Chateaubriand; leur voix murmure et retentit à tous deux dans le vide de l'empire, comme dans une urne d'airain qu'agite incessamment une main surhumaine; mais ni l'un ni l'autre ne trouva un mot pour saluer l'empereur. Ce devait être une des originalités de cet homme de ne point réfléchir son nom dans les génies contemporains et de marcher sans laisser d'ombre. Sa gloire, tant qu'il vivait, devait se faire toute seule; elle n'avait pour écho que sa voix et pour poème qu'elle-même. Tout se tait dans le sable quand le lion royal se lève et passe.

Cet insolement des intérêts politiques fut ce qui donna à l'imagination de M. de Chateaubriand, sous l'empire, la faculté de se développer sans limites. D'un côté était le peuple avec son empereur, et de l'autre cette fantaisie errante qui se promenait au loin sur tous les rivages, sans aucun rapport apparent avec ce qui était là, ne vivant que sur des ruines, sans vouloir toucher au présent, et qui semblait chercher çà et là dans la poussière un monde perdu. Mieux il s'était séparé de l'ombre du géant, mieux il put croître à son aise; il grandissait par son isolement, il devenait là une de ces choses sans nom que le peuple se montre au doigt, en demandant ce qu'elles sont. Dans la solitude de sa pensée, monté sur tous les débris des souvenirs et des traditions de l'ancienne société, c'est lui qui contemplait véritablement du haut des quarante siècles de cette pyramide funèbre la grande bataille de l'empire.

Sous la restauration, quelle a été la mission de M. de Chateaubriand? Sa mission a été de faire l'oraison funèbre de la monarchie en France et en Europe. Après lui rien ne peut se dire de sérieux ni de durable sur cette question; il a rendu au monde cet infini service de résumer pour une dernière fois, dans une admirable langue, les prétentions de la royauté, et de donner son dernier mot à la société présente. Qui est-ce qui

aujourd'hui parlerait encore avec autorité de monarchie sel la Charte, de royauté constitutionnelle, d'hérédité et de liber politique? S'il n'a pas pu convertir la France à ces formule et si elle lui a échappé une fois, qui est-ce qui se chargera (la reprendre et de la tenir engagée dans ces termes? Dans coupe de son génie, il a présenté au monde moderne le breu vage de la royauté, et quand le monde l'a trouvé amer, qu donc le lui fera boire désormais jusqu'à la lie, et qui saur mieux dorer le vase?

Monarchie féodale, monarchie absolue, monarchie repré sentative, il leur a donné à chacune leur expression la plu pittoresque et la plus belle; il a tiré de chacune d'elles tout c qu'elle pouvait dans notre temps produire d'éloquence, d poésie et d'art. Quant au mot, il l'a fait résonner si bien e si haut, qu'après lui il ne rend plus de son; désormais aucun royauté ne peut l'aimer, pas plus que Louis XIV n'aimait voir de sa fenêtre les caveaux de Saint-Denis; car il est c fossoyeur de Shakespeare qui ne relève de terre que des chef qui ont porté couronne ou diadème; et sa parole est un sé pulcre plein d'aromes où s'abîme, magnifiquement vêtu, l principe de tout ce qui s'est appelé, parmi les hommes, mo narchie.

Les dernières pages que M. de Chateaubriand ait écrite sont l'itinéraire de son voyage au château de Prague en 1833 conclusion anticipée du drame qui a commencé, dans se Mémoires, avec les fanfares et la chasse de Louis XVI dan la forêt de Saint-Germain. Il ne m'appartient pas de suivr l'écrivain dans les confidences où il pénètre, ni de surprendr le secret de l'intérieur d'une cour désarmée. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas seulement un homme que l'Europe tient à son ban dans ce château, mais un principe; non pas seulement un roi, mais une royauté; non pas seulement une famille, mais une institution; non pas seulement une institution, mais une société. Ce ne sont pas des personnes qu vivent là, mais des symboles, et c'est la grandeur qui leur reste et que rien ne leur ôtera. Tout a un sens dans ces murailles tant qu'elles les habiteront, la porte, l'escalier, le fossé le pont-levis... et même à cette triste table de la vieille monarchie de France, où toutes les places semblent remplies, i

y a plus d'un siége vide encore qui attend son convive couronné avec le pain et le vin et le sel de l'exil.

Tel qu'il est, ce château de Prague ressemble à cet autre château d'Allemagne qu'habite encore l'empereur Barberousse. Depuis bientôt mille ans, le vieil empereur y est assis sur son trône, dans une salle basse; il dort appuyé sur son coude. Devant lui est une table de pierre, et sur cette table sa barbe roule en flocons et en fait sept fois le tour. Son écusson pend à un poirier qui a crû sur une tourelle. Toutes les fois que le vent frappe l'écusson, Barberousse se réveille, il secoue ses cheveux et il demande si la corneille vole encore autour de la montagne, et quand l'écho dit : Oui, il répond : Eh bien! je veux encore dormir cent ans! Le vieil empereur, c'est le passé qui ne peut pas se ranimer et reprendre la vie; la corneille, c'est l'oiseau de l'avenir qui jamais ne se repose. Dormez donc sur votre coude vos cent années, sociétés qui croyez être et n'êtes plus! dormez, illusions finies, espérances découronnées, tant qu'il lui restera à elle ses deux ailes pour voler!

EDGAR QUINET.

MA TRAVERSÉE EN AMÉRIQUE.

RELACHE A L'ILE SAINT-PIERRE [1].

Il y a vingt-deux ans, je viens de le dire, que j'esquissais, à Londres, *les Natchez* et *Atala :* j'en suis précisément, dans mes Mémoires, à l'époque de mes voyages en Amérique. Cela se rejoint à merveille. Supprimons ces vingt-deux ans, comme ils sont en effet supprimés dans ma vie, et partons pour les forêts du Nouveau-Monde ; le récit de mon ambassade viendra à sa date, quand il plaira à Dieu. Mais pour peu que je reste ici quelques mois, j'aurai le loisir d'arriver de la cataracte de Niagara à l'armée des princes en Allemagne, et de l'armée des princes à ma retraite en Angleterre. L'ambassadeur du roi de France pourra raconter l'histoire de l'émigré français dans le lieu même où celui-ci était exilé. Il s'agit d'abord de mers et de vaisseaux : ne suis-je pas bien placé à Londres pour parler de ces choses-là ?

Vous avez vu que je me suis embarqué à Saint-Malo. Nous sortîmes de la Manche, et l'immense houle venant de l'ouest nous annonça notre entrée dans l'Atlantique.

[1] M. Edgar Quinet, dans son article, parle du départ de M. de Chateaubriand et de sa peinture de l'Océan ; mais le lecteur ne connaitrait qu'imparfaitement ce passage des Mémoires si l'auteur n'avait daigné lui-même nous communiquer son propre texte, que nous nous estimons heureux de pouvoir donner ici. (*N. du D.*)

Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire une idée des sentimens qu'on éprouve, lorsque du bord d'un vaisseau on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse et menaçante de l'abîme. Il y a dans la vie périlleuse d'un marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre : on laisse sur le rivage les passions des hommes ; entre le monde que l'on quitte et celui que l'on cherche, on n'a pour amour et pour patrie que l'élément sur lequel on est porté. Plus de devoirs à remplir, plus de visites à rendre, plus de journaux, plus de politique. La langue même du matelot n'est pas la langue ordinaire ; c'est une langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête. Vous habitez un univers d'eau parmi des créatures dont le vêtement, les goûts, les manières, le visage, ne ressemblent point aux peuples autochthones ; elles ont la rudesse du loup marin et la légèreté de l'oiseau. On ne voit point sur leur front les soucis de la société; les rides qui le traversent ressemblent aux plissures de la voile diminuée, et sont moins creusées par l'âge que par la bise, ainsi que dans les flots. La peau imprégnée de sel de ces créatures est rouge et rigide comme la surface de l'écueil battu de la lame.

Les matelots se passionnent pour leur navire ; ils pleurent de regret en le quittant, de tendresse en le retrouvant. Ils ne peuvent rester dans leur famille ; après avoir juré cent fois qu'ils ne s'exposeraient plus à la mer, il leur est impossible de s'en passer, comme un jeune homme ne peut s'arracher des bras d'une maîtresse orageuse et infidèle.

Dans les docks de Londres et de Plymouth, il n'est pas rare de trouver des *sailors* nés sur des vaisseaux : depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, ils ne sont jamais descendus au rivage ; ils n'ont vu la terre que du bord de leur berceau flottant ; spectateurs du monde où ils ne sont point entrés. Dans cette vie réduite à un si petit espace, sous les nuages et sur les abîmes, tout s'anime pour le marinier : une ancre, une voile, un mât, un canon, sont des personnages qu'on affectionne et qui ont chacun leur histoire.

La voile fut déchirée sur la côte du Labrador ; le maître voilier lui mit la pièce que vous voyez.

L'ancre sauva le vaisseau quand il eut chassé sur ses autres ancres, au milieu des coraux des îles Sandwich.

Le mât fut rompu dans une bourrasque au cap de Bonne-Espérance : il n'était que d'un seul jet ; il est beaucoup plus fort depuis qu'il est composé de deux pièces.

Le canon est le seul qui ne fut pas démonté au combat de la Chesapeak.

Les nouvelles du bord sont les plus intéressantes . on vient de jeter le loch ; le navire file dix nœuds.

Le ciel est clair à midi ; on a pris hauteur : on est à telle latitude.

On a fait le Point : il y a tant de lieues gagnées en bonne route.

La déclinaison de l'aiguille est de tant de degrés : on s'est élevé au nord.

Le sable des sabliers passe mal : on aura de la pluie.

On a remarqué des procellaria dans le sillage du vaisseau : on essuiera un grain.

Des poissons volans se sont montrés au sud : le temps va se calmer.

Un éclairci s'est formé à l'ouest dans les nuages : c'est le Pied du vent ; demain le vent soufflera de ce côté.

L'eau a changé de couleur ; on a vu flotter du bois et des goëmons ; on a aperçu des mouettes et des canards ; un petit oiseau est venu se percher sur les vergues : il faut mettre le cap en dehors, car on approche de terre, et il n'est pas bon de l'accoster la nuit.

Dans l'épinette il y a un coq favori et pour ainsi dire sacré, qui survit à tous les autres ; il est fameux pour avoir chanté pendant un combat, comme dans la cour d'une ferme au milieu de ses poules. Sous les ponts habite un chat : peau verdâtre zébrée, queue pelée, moustaches de crin, ferme sur ses pates, opposant le contre-poids au tangage et le balancier au roulis ; il a fait deux fois le tour du monde . et s'est sauvé d'un naufrage sur un tonneau. Les mousses donnent au coq du biscuit trempé dans du vin, et matou a le privilége de dormir, quand il lui plaît, dans le vitchoura du second capitaine.

Le vieux matelot ressemble au vieux laboureur ; leurs moissons sont différentes, il est vrai. Le matelot a mené une vie errante, le laboureur n'a jamais quitté son champ, mais ils

connaissent également les étoiles, et prédisent l'avenir en creusant leurs sillons : à l'un l'alouette, le rouge-gorge, le rossignol; à l'autre la procellaria, le courlis, l'alcyon; leurs prophètes. Ils se retirent le soir, celui-ci dans sa cabine, celui-là dans sa chaumière; frêles demeures où l'ouragan qui les ébranle n'agite point des consciences tranquilles.

If the wind tempestuous blowing,
Still no danger they descry :
The guiltless heart its boon bestowing,
Sooth them with its *lolly boy, lolly boy*, etc., etc.

« Si le vent souffle orageux, tranquilles ils n'aperçoivent » aucun danger. Le cœur innocent, en leur versant son baume, » les berce avec ses *dodo, l'enfant do; dodo, l'enfant do*, etc. »

Le matelot ne sait où la mort le surprendra, à quel bord il laissera sa vie, casaque usée : peut-être, quand il aura mêlé au vent son dernier soupir, sera-t-il lancé au sein des flots attaché sur deux avirons pour continuer son voyage; peut-être sommeillera-t-il enterré dans un îlot désert que l'on ne retrouvera jamais, ainsi qu'il a dormi isolé dans son hamac, au milieu de l'Océan.

Le vaisseau seul est un spectacle : sensible au plus léger mouvement du gouvernail, hippogriffe ou coursier ailé, il obéit à la main du pilote, comme un cheval à la main du cavalier. L'élégance des mâts et des cordages, la légèreté des matelots qui voltigent sur les vergues, les différens aspects dans lesquels se présente le bâtiment, soit qu'il vogue penché par un autan contraire, soit qu'il fuie droit devant un aquilon favorable, font de cette machine savante une des merveilles du génie de l'homme. Tantôt la lame et son écume brise et rejaillit contre la carène; tantôt l'onde paisible se divise sans résistance devant la proue. Les pavillons, les flammes, les voiles, achèvent la beauté de ce palais de Neptune : les plus basses voiles déployées dans leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres; les plus hautes comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles d'une syrène. Animé d'un souffle impétueux, le navire avec sa quille, comme avec le soc d'une charrue, laboure à grand bruit le champ des mers.

Sur ce chemin de l'Océan, le long duquel on n'aperçoit ni arbres, ni villages, ni villes, ni tours, ni clochers, ni tombeaux; sur cette route sans colonnes, sans pierres milliaires, qui n'a pour bornes que les vagues, pour relais que les vents, pour flambeaux que les astres, la plus belle des aventures, quand on n'est pas en quête de terres et de mers inconnues, est la rencontre de deux vaisseaux. On se découvre mutuellement à l'horizon avec la longue vue; on se dirige les uns vers les autres. Les équipages et les passagers s'empressent sur le pont. Les deux bâtimens s'approchent, hissent leur pavillon, carguent à demi leurs voiles, se mettent en travers. Quand tout est silence, les deux capitaines, placés sur le gaillard d'arrière, se hèlent avec le porte-voix : « Le nom du navire? de quel port? le nom du capitaine? d'où vient-il? combien de jours de traversée? la latitude et la longitude? Adieu, va! » On lâche les ris, la voile retombe. Les matelots et les passagers des deux vaisseaux se regardent fuir sans mot dire; les uns vont chercher le soleil de l'Asie, les autres le soleil de l'Europe, qui les verront également mourir. Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l Océan; on se fait un signe de loin : *Adieu, va!* Le port commun est l'éternité.

Et si le vaisseau recontré était celui de Cook ou de Lapeyrouse?

Le maître de l'équipage de mon vaisseau malouin était un ancien subrecargue appelé Pierre Villeneuve, dont le nom seul me plaisait, à cause de la bonne Villeneuve. Il avait servi dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, et en Amérique, sous le comte d Estaing; il s'était trouvé à une multitude d'affaires. Appuyé sur l'avant du vaisseau auprès du beaupré, de même qu'un vétéran assis sous la treille de son petit jardin dans le fossé des Invalides, Pierre en mâchant une chique de tabac qui lui enflait la joue comme une fluxion, me peignait le moment du branle-bas, l'effet des détonations de l'artillerie sous les ponts, le ravage des boulets dans leurs ricochets contre les affûts, les canons, les pièces de charpente. Je le faisais jaser des Indiens, des nègres, des colons; je lui demandais comment étaient habillés les peuples, comment les arbres faits, quelle couleur avaient la terre et le ciel, quel goût les fruits, si les

ananas étaient meilleurs que les pêches, les palmiers plus beaux que les chênes. Il m'expliquait tout cela par des comparaisons prises des choses que je connaissais : le palmier était un grand chou, la robe d'un Indien celle de ma grand'mère; les chameaux ressemblaient à un âne bossu ; tous les peuples de l'Orient, et notamment les Chinois, étaient des poltrons et des voleurs. Villeneuve était de Bretagne, et nous ne manquions pas de finir par l'éloge de l'incomparable beauté de notre patrie.

La cloche interrompait nos conversations; elle réglait les quarts, l'heure de l'habillement, celle de la revue, celle des repas. Le matin, à un signal, l'équipage rangé sur le pont dépouillait la chemise bleue pour en revêtir une autre qui séchait dans les haubans. La chemise quittée était immédiatement lavée dans des baquets, où cette pension de phoques savonnait aussi des faces brunes et des pates goudronnées.

Aux repas du midi et du soir les matelots, assis en rond autour des gamelles, plongeaient l'un après l'autre, régulièrement et sans fraude, leur cuiller d'étain dans la soupe flottante au roulis. Ceux qui n'avaient pas faim vendaient pour un morceau de tabac ou pour un verre d'eau-de-vie, leur portion de biscuit et de viande salée à leurs camarades. Les passagers mangeaient dans la chambre du capitaine. Quand il faisait beau, on tendait une voile sur l'arrière du vaisseau, et l'on dînait à la vue d'une mer bleue tachetée çà et là de marques blanches par les écorchures de la brise.

Enveloppé de mon manteau, je me couchais la nuit sur le tillac. Mes regards contemplaient les étoiles au-dessus de ma tête. La voile enflée me renvoyait la fraîcheur de la brise qui me berçait sous le dôme céleste : à demi assoupi et poussé par le vent, je changeais de ciel en changeant de rêve.

Les passagers à bord d'un vaisseau offrent une société différente de celle de l'équipage : ils appartiennent à un autre élément; leurs destinées sont de la terre. Les uns courent chercher la fortune, les autres le repos; ceux-là retournent à leur patrie, ceux-ci la quittent ; d'autres naviguent pour s'instruire des mœurs des peuples, pour étudier les sciences et les arts. On a le loisir de se connaître dans cette hôtellerie errante qui voyage avec le voyageur, d'apprendre maintes aventures, de concevoir des antipathies, de contracter des amitiés. Quand

vont et viennent ces jeunes femmes nées du sang anglais et du sang indien, qui joignent à la beauté de Clarisse la délicatesse de Sacontala, alors se forment des chaînes que nouent et dénouent les vents parfumés de Ceylan, douces comme eux, comme eux légères.

. . . .

. . . .

RELACHE A L'ILE SAINT-PIERRE DE TERRE-NEUVE.

Le gouverneur logeait dans le fort à l'extrémité de la ville. Je dînai deux ou trois fois chez cet officier, d'une grande obligeance et d'une extrême politesse. Il cultivait sous un bastion quelques légumes d'Europe. Après le dîner, il me montrait ce qu'il appelait son jardin. Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de féves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie ou par un souffle d'amour, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relations avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse.

Nous allions ensuite causer au pied du mât du pavillon planté au haut du fort. Le nouveau drapeau français flottait sur notre tête, tandis que, comme les femmes de Virgile, nous regardions la mer qui nous séparait de la terre natale : *flentes*. Le gouverneur était inquiet : il appartenait à l'opinion battue ; il s'ennuyait d'ailleurs sur ce rocher ; retraite convenable à un songe creux de mon espèce, mais rude séjour pour un homme occupé d'affaires ou ne portant point en lui cette passion qui remplit tout et fait disparaître le reste du monde. Mon hôte s'enquérait de la Révolution ; je lui demandais des nouvelles du passage au nord-ouest. Il était à l'avant-garde du désert ; mais il ne savait rien des Esquimaux, et ne recevait du Canada que des perdrix.

J'étais allé seul, un matin, au morne oriental pour voir se lever le soleil du côté de la France. Je m'assis au ressaut d'un rocher, les pieds pendans sur la vague qui déferlait au bas de la falaise. Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures ; elle avait les jambes nues quoiqu'il fît froid, et

marchait parmi la rosée. Ses cheveux noirs passaient en touffes sous le mouchoir des Indes dont sa tête était entortillée ; par-dessus ce mouchoir elle portait un chapeau de roseaux du pays, en forme de nef ou de berceau ; un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein que modelait l'entoilage blanc de sa chemise. De temps en temps elle se baissait pour cueillir les feuilles d'une plante aromatique qu'on appelle dans l'île *thé naturel.* D'une main elle mettait ces feuilles dans un panier qu'elle tenait de l'autre main. Elle m'aperçut : sans être effrayée elle vint s'asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil.

Nous restâmes quelques minutes sans parler et sans oser nous tourner l'un vers l'autre ; enfin, je fus le plus courageux, et je dis : « Que cueillez-vous là ? » Elle leva sur moi de grands yeux noirs, timides et fiers, et me répondit : « Je cueillais du thé. » Elle me présenta son panier. « Vous portez ce thé à votre père et à votre mère? — Mon père est à la pêche avec Guillaumy. — Que faites-vous l'hiver dans l'île ? — Nous tressons des filets ; le dimanche nous allons à la messe et aux vêpres, où nous chantons des cantiques, et puis nous jouons sur la neige et nous voyons les garçons chasser les ours blancs. — Votre père va bientôt revenir ? — Oh ! non ; le capitaine mène le navire à Gênes avec Guillaumy. — Mais Guillaumy reviendra ? — Oh! oui, à la saison prochaine, au retour des pêcheurs. Il m'apportera dans sa pacotille un corset de soie rayée, un jupon de mousseline et un collier noir. — Et vous serez parée pour le vent, la montagne et la mer. Voulez-vous que je vous envoie un corset, un jupon et un collier d'Amérique ? — Oh ! non. »

Elle se leva, prit son panier et se précipita par un sentier rapide le long d'une sapinière. Elle chantait d'une voix sonore un cantique des missions :

Tout brûlant d'une ardeur immortelle,
C'est vers Dieu que tendent mes désirs.

Elle faisait envoler sur sa route des mouettes et de beaux oiseaux marins appelés aigrettes, à cause du panache de leur tête ; elle avait l'air d'être de leur troupe. Arrivée à la mer, elle

sauta dans un bateau, déploya la voile et s'assit au gouvernail; on l'eût prise pour la Fortune; elle s'éloigna de moi :

> Vider picciola nave; e in poppa, quella
> Che guidar gli doveva, fatal donzella.

Oh! oui. Oh! non, Guillaumy; l'image du jeune matelot sur une vergue, au milieu des vents, changeait en terre de délices l'affreux rocher de Saint-Pierre.

> L'isole di Fortuna, ora vedete.

CHATEAUBRIAND.

NOUVELLES LETTRES SUR L'ORIGINE DE LA CHOUANNERIE.

JAMBE-D'ARGENT ET DUR-AU-FEU.

Le premier traité de paix conclu avec la Vendée et les Chouans par les commissaires de la république fut signé à la Jaunais, en Poitou, le 17 février 1796, puis à la Mabilais, près de Rennes, le 18 avril. Enfin, dans une réunion convoquée au bourg de Bazougers, près de Laval, les Chouans du Bas-Maine y accédèrent le 7 mai de la même année.

Ce traité n'eut pour résultat qu'une courte trêve que ne respecta pas toujours l'animosité des partis. D'après les conventions arrêtées, les républicains pouvaient venir librement dans les campagnes faire des achats de grains pour leur approvisionnement; mais, contre les stipulations, ils imaginèrent d'envoyer des troupes pour escorter leurs convois. De là s'élevèrent de vives altercations entre les deux partis, et la reprise des hostilités ne tarda pas à s'ensuivre.

La trêve avait eu pour les insurgés des conséquences funestes. Les soldats républicains, dans les relations qu'ils eurent avec les Chouans, reconnurent que ces hommes, dont ils s'étaient fait une si terrible idée, n'étaient que de pauvres paysans d'un esprit simple et borné. Ils eurent à se moquer de leur démarche lourde, de leur maintien embarrassé, de leurs façons pleines de rusticité et de gaucherie: dès lors fut détruit ce pres-

tige mystérieux dont la Chouannerie s'était d'abord enveloppée, et qui l'avait rendue si redoutable.

De leur côté, les insurgés, qui n'avaient jamais pensé qu'il y eût des accommodemens possibles avec les ennemis de leur Dieu et de leur roi, ébranlés dans leur foi par les concessions de leurs chefs, n'eurent plus le même enthousiasme pour la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. Bientôt aussi ils se laissèrent corrompre par la fréquentation des soldats de la république, et, par suite de leurs rapports avec eux, l'espionnage et la trahison ne tardèrent pas à s'établir dans leurs rangs. C'était là réellement le but du gouvernement révolutionnaire en entrant en négociation, et il fut pleinement atteint.

En cet état de choses, le dimanche 27 mai 1795, un détachement assez nombreux de troupes républicaines arriva dans le bourg de Nuillé et s'y établit, tandis que ses envoyés parcouraient les métairies des environs pour réunir plusieurs charrettes chargées de blé. Toutes les campagnes du Bas-Maine étaient alors occupées militairement par les Chouans. La paroisse de Nuillé-sur-Vicoin, à deux lieues de Laval, faisait partie de la division du chef connu sous le nom de *Jambe-d'Argent*.

J'ai dit ailleurs (¹) quel fut ce chef, l'un des plus remarquables, sans contredit, parmi ceux que les Chouans placèrent à leur tête. Je crois devoir répéter quelques-uns des détails que j'ai donnés sur lui.

Jean-Louis, Treton, dit *Jambe-d'Argent*, était l'un des douze enfans d'un pauvre laboureur de la paroisse d'Astillé. Infirme dès sa jeunesse par suite d'une blessure à la jambe, il dut commencer par mendier sa vie; puis, devenu grand et fort, quoique toujours boiteux, il se fit batelier sur la Mayenne, ensuite il se décida à suivre l'armée de la Vendée, malgré les représentations de ses camarades, qui lui alléguaient sa jambe malade. Il leur avait dit: « A tout risque, je veux aller me battre contre les Bleus; c'est mon devoir, car je suis resté bon chrétien, et dans l'ame je me sens bon soldat. »

Après la défaite des Vendéens au Mans et à Savenay, il re-

(¹) Voir les *Lettres sur l'origine de la chouannerie*. 2 vol. in-8°, chez Bricon, libraire, à Paris.

vint dans son pays, où bientôt, encouragés par lui, quelques fugitifs reprirent les armes et le choisirent pour chef. Les insurgés se donnèrent alors un surnom pour ne pas compromettre leur famille; ce fut ainsi que, par une triste allusion à son infirmité, Treton se fit appeler Jambe-d'Argent. De ce moment il établit des rapports avec la bande des quatre frères *chouans*, et comme eux il ne tarda pas à se rendre redoutable aux troupes républicaines. Un an après, dans son propre canton, au milieu des paysans qui se souvenaient de l'avoir nourri de leurs charités, le pauvre boiteux réunissant deux mille soldats sous ses ordres, étendait son autorité sur vingt-cinq paroisses; et cependant il était alors à peine âgé de vingt-trois ans. C'est que ce mendiant infirme, ce malheureux toujours souffrant, semblait réellement né pour commander. Il produisait cet effet sur tous ceux qui l'approchaient. Cela m'a été attesté par une foule de gens, et mes propres souvenirs aussi m'ont laissé de lui cette idée; mais, je dois le dire, mes souvenirs sont ceux d'un enfant d'onze ans, et je ne l'ai vu qu'une seule fois. Toujours est-il certain qu'il avait su prendre sur les Chouans un ascendant inconcevable; et quand, au plus fort du combat, sa voix vibrante, dominant tout le bruit des fusillades, venait à faire entendre son cri de guerre: *A Jambe-d'Argent! à Jambe-d'Argent!* une soudaine exaltation faisait bondir le cœur de ses soldats. Animés d'une ardeur surnaturelle, ils répétaient: *Jambe-d'Argent! Jambe-d'Argent!* et de ce moment les périls n'étaient plus pour eux un obstacle: la mort pouvait seule les arrêter.

A qui voudra lire la vie entière du vaillant boiteux, ce que je dis ici ne paraîtra point avoir la moindre exagération. Je reviens au fait dont j'ai annoncé le récit.

Jambe-d'Argent ne se fiait point aux promesses tant de fois violées des républicains, et faisait soigneusement surveiller leurs démarches. Il fut donc promptement informé de l'arrivée de leur détachement dans la paroisse de Nuillé. Il réunit aussitôt une petite troupe de ses soldats d'élite, et vint prendre poste à la closerie de la Hervétrie, à deux portées de fusil du bourg; ensuite, avec sa loyauté ordinaire, il envoya prévenir le commandant des Bleus que lui, Jambe-d'Argent, était là pour veiller à la stricte exécution du traité qui ne permettait pas aux

républicains de prendre position dans les pays occupés par les Chouans. Son envoyé ne tarda pas à lui rapporter une réponse tout amicale, avec la promesse du prompt départ du détachement ; mais il lui apprit en même temps qu'il avait aperçu dans l'hôtel du *Pigeon-Blanc*, buvant avec les républicains et assis à leur table, le Chouan Dur-au-Feu, un des cavaliers d'ordonnance de l'état-major. Il était venu là, au dire de l'aubergiste, annonçant hautement l'intention de s'engager parmi les Bleus, qui lui avaient fait grand accueil et aussi les plus belles promesses.

Salmon, surnommé *Dur-au-Feu*, d'abord soldat dans les troupes républicaines, avait déserté pour se joindre à l'armée de la Vendée; mais, comme il le disait lui-même, c'était moins par opinion que par l'attrait d'une vie vagabonde. Après la défaite des Vendéens au Mans, ayant eu l'occasion d'apprécier la bravoure et l'énergie de Jambe-d'Argent, il s'associa à son sort et ne le quitta plus.

Dur-au-Feu était lui-même un homme entreprenant, infatigable, plein de résolution et d'audace. Mais son séjour parmi les républicains lui ayant fait perdre ses sentimens religieux, il se laissa emporter par ses inclinations vicieuses, et sa conduite déréglée lui fit perdre toute considération parmi les Chouans.

Ici se trouve la place d'une juste remarque : c'est que, la part faite des désordres qui sont la suite inévitable des guerres civiles, presque tous les actes répréhensibles reprochés aux Chouans ont été le fait des déserteurs qu'ils reçurent dans leurs rangs. Le vrai Chouan, c'est-à-dire le paysan du Bocage combattant pour défendre sa religion opprimée, s'est toujours montré aussi désintéressé que brave, et ne s'est point souillé par les honteux excès dont quelques transfuges se rendirent coupables.

Souvent de graves accusations s'étaient élevées contre Salmon Dur-au-Feu. Le jour même dont nous parlons, une nouvelle plainte venait d'être portée contre lui, et Jambe-d'Argent, qui se repentait de sa trop longue indulgence à l'égard de cet homme, avait déclaré qu'il en ferait sévère justice. Sans doute celui-ci, averti de cette résolution, était allé se livrer aux républicains afin d'échapper au châtiment. Probablement

encore un prix offert à sa cupidité devait achever de le rendre traître à son parti. Ceci pouvait avoir les suites les plus funestes.

Dur-au-Feu, ancien soldat vendéen, ayant des premiers repris les armes, se montrant tout dévoué à Jambe-d'Argent, avait dû inspirer une confiance entière. Il connaissait donc les asiles pour les blessés, les retraites des prêtres, les dépôts de munitions. Il savait toutes les ruses de guerre, tous les expédiens, toutes les ressources; il n'ignorait aucun des moyens de succès, aucunes des précautions de salut. Voilà les observations que faisaient avec effroi les Chouans que Jambe-d'Argent avait réunis à la closerie de la Hervétrie. Lui-même plus que tous les autres appréciait l'imminence du danger; il fallait sur-le-champ y porter remède. Mais faire enlever de vive force le déserteur au milieu des républicains, c'était immanquablement exciter une sanglante querelle; et Jambe-d'Argent, qui avait pris l'engagement de s'abstenir de toute provocation, ne savait point manquer à sa parole. Dans cette perplexité, un seul moyen lui paraît propre à sauver tout; d'ailleurs ce moyen n'expose que lui, il le prend sans hésiter.

Sa troupe reçoit l'ordre de se tenir prête à tout événement, mais de ne pas bouger de son poste tant qu'elle n'entendra pas de coups de fusil. Dans ce cas seulement elle doit se précipiter à l'attaque du bourg sous le commandement de *Moustache*, le chef de canton. Cela réglé, Jambe-d'Argent ordonne au capitaine de la paroisse de Nuillé, Herminié dit le *Chasseur*, homme calme et prudent, de mettre ses armes en état et de le suivre. Accompagné de ce seul homme, il marche vers le bourg, et arrive sans obstacle jusqu'à l'auberge du Pigeon-Blanc où le détachement républicain était réuni.

Les Bleus, qui étaient au nombre de quatre-vingts hommes environ, voulant montrer leur confiance, n'avaient point posé de sentinelle. Quand donc Jambe-d'Argent parut inopinément sur le seuil de la porte d'entrée, il y eut, parmi la troupe, un vif mouvement de surprise, qui s'accrut encore quand Dur-au-Feu laissa échapper l'exclamation : « C'est notre chef ! c'est Jambe-d'Argent ! » A ce nom, tous, officiers et soldats, se lèvent d'un mouvement spontané, offrant le salut militaire dû à un supérieur; le déserteur seul resta assis. Jambe-d'Argent

rendit le salut, mais il n'entra pas et n'adressa pas la parole aux républicains.

« Dur-au-Feu, dit-il d'une voix ferme, je viens te chercher. Je te commande de me suivre à cette heure. — Je ne suis plus ton soldat, répondit le Chouan sans tourner la tête, tu n'as plus droit de me commander. » Jambe-d'Argent entrant alors dans la salle, s'avança jusqu'auprès de Dur-au-Feu : « J'ai droit sur toi, tu es mon soldat, lié par ton serment; ainsi tu me suivras, sinon (il leva sa carabine) je t'écrase sur la place ! — Tu ne l'oseras pas, » dit le déserteur en se redressant brusquement. A peine avait-il prononcé cette parole qu'un coup de crosse de la carabine l'avait étendu par terre. Il se releva à l'instant sur les genoux, mais le sang lui jaillissait par la bouche et par le nez. « A présent, suis-moi, » reprit Jambe-d'Argent resté froid et calme.

Dur-au-Feu jeta un regard sur les Bleus; ils ne bougeaient pas, et se disaient les uns aux autres : « Le chef est dans son droit; d'ailleurs il y a ici un homme pour un homme, nous n'avons rien à voir à leurs affaires. »

Le déserteur entendit ces paroles, et se résignant, il se leva péniblement et suivit son chef. Sur un signe de celui-ci, *le Chasseur*, qui était resté en dehors, prit le bras de Dur au-Feu, encore tout étourdi et chancelant, et le conduisit au quartier des Chouans. Pendant ce temps, les républicains étaient aussi sortis de l'auberge; Jambe-d'Argent les salua de la main seulement, puis il s'éloigna tranquillement.

L'un des soldats dit alors : « Voilà sur ma parole un boiteux qui ne se mouche pas du pied ! » Toute la troupe se mit à rire de la plaisanterie, et rentra à l'auberge du Pigeon-Blanc, sans s'inquiéter davantage du déserteur. Une heure après, suivant la parole donnée, le détachement retourna à Laval.

Revenu au poste des Chouans, Jambe-d'Argent ne permit pas que Dur-au-Feu l'approchât. « C'est devant l'état-major, dit-il, qu'il aura ce soir compte à rendre. J'ai pour devoir de l'y faire amener, je n'ai pas autrement à m'occuper de lui. »

Le prisonnier fut conduit sous bonne garde à la métairie du Grand-Bordage, où se tenait le quartier-général. Le soir venu, douze des principaux officiers de la division s'y trouvèrent réunis : c'étaient les chefs de canton Bezier, dit *Moustache*, et

Jamois, dit *Placenette;* les capitaines de paroisse, Herminié, dit *le Chasseur;* Barbier, dit *la Risque;* Quélen, dit *Houzard;* Guinoseau, dit *le Blond;* tous ceux-là fils de laboureurs, chefs *par le choix d'amitié* de leurs camarades; les autres, appelés officiers d'état-major, étaient quelques gentilshommes du pays, ou des jeunes gens de familles riches que la haute réputation de Jambe-d'Argent avait engagés à venir servir sous ses ordres. De ce nombre étaient MM. de Lancreau, de Loresse, d'Aubert, de Souvré, de Valois, etc. Plusieurs d'entre eux m'ont confirmé l'exactitude des détails que je rapporte.

Ce tribunal improvisé, établissant sa séance dans la demeure d'un paysan; ces juges sans appareil, allant s'asseoir autour de cette table où chaque jour une paisible famille venait prendre ses repas; cet auditoire composé uniquement des femmes et des enfans de la métairie, qui, pressés dans un coin, restaient là stupides d'étonnement; enfin toute cette scène éclairée par une seule petite lampe accrochée à la poutre noircie, ce n'était point là un spectacle solennel et imposant, et toutefois les assistans se montraient frappés d'une impression profonde et douloureuse. C'est que là une question de mort allait être discutée; que là étaient appelés à prononcer sur l'existence d'un homme ceux qui, ce jour même encore, nommaient cet homme leur camarade, leur compagnon d'armes. Aussi lorsque le déserteur Salmon Dur-au-Feu fut amené devant eux, il y eut dans toute l'assemblée un mouvement involontaire de pénible frisson. Quant à l'accusé, il paraissait tranquille et assuré dans son maintien : son visage, il est vrai, était pâle et défait; mais le mouchoir taché de sang qui enveloppait sa tête en expliquait la cause, en témoignant combien la crosse de la carabine de Jambe-d'Argent l'avait rudement atteint.

Comme chacun restait silencieux et immobile, Dur-au Feu se mit à promener son regard sur ceux qui le devaient juger; mais alors, ne voyant point parmi eux l'homme qui jusqu'ici avait été son appui, sa sauvegarde, il se montra troublé et s'écria : « Le chef ne doit-il donc pas être ici? » Un des officiers lui indiqua du geste Jambe-d'Argent qui, assis à l'écart, dans un coin obscur, tenait son visage caché dans ses mains. Il avait déclaré qu'il ne croyait pas devoir prendre part à la délibération, mais qu'il se croyait obligé d'y être présent. A

sa vue, Dur-au-Feu, reprenant confiance, n'attendit point d'être interrogé : « Je ne ferai ici aucune menterie, dit-il d'un ton ferme ; je conviens d'être coupable en tout ce qu'on m'accuse d'avoir fait. J'ai *fauté* grandement : ordonnez la punition ; je la mérite. — Mais savez-vous bien, Salmon, répliqua un des chefs, que vous êtes accusé d'avoir voulu nous trahir, et qu'un traître doit être fusillé ? Voyez si vous avez quelque chose à dire. — J'en ai assez dit, reprit l'accusé ; à présent donc, à vous d'ordonner. »

L'officier se leva, alla recueillir l'opinion de chacun, puis, élevant la voix, il dit : « Au nom du conseil de guerre, et à l'unanimité, Salmon, dit Dur-au-Feu, vous êtes reconnu coupable de mauvaise conduite, manquemens à la discipline et trahison, et comme tel condamné à être fusillé sur l'heure.

— Je le mérite, je le mérite, répondit le condamné d'une voix sourde, le conseil a fait son devoir. » Alors il se retourna vers Jambe-d'Argent et demeura un moment à le regarder en silence. Celui-ci restait immobile et la figure entièrement cachée ; Salmon s'avança vers lui : « Justice m'a été faite par ces messieurs, dit-il ; mais à cette heure le chef n'aura-t-il pas une parole de faveur à dire pour moi ? Mon ancien camarade n'a pas oublié que mon assistance lui fut bonne plus d'une fois ; et puisqu'il est le maître à tous ici.... » Jambe-d'Argent se soulevant de son siége l'interrompit : « Malheureux, dit-il, pourquoi me forcer à dire en ce moment une parole qui sera contre toi ? Oui, tu m'as assisté souvent dans les embarras et les fatigues ; pauvre estropié que je suis, je t'ai dû beaucoup, je le reconnais, mais de moi à toi il n'y a pas eu d'ingratitude, tu le sais ! — C'est vrai, c'est vrai ! s'écria Salmon. — Aujourd'hui, reprit Jambe-d'Argent, c'est affaire entre les royalistes et toi, qui as voulu les trahir et les vendre. Entre eux et toi, que suis-je ? Rien ; rien, sinon le chef qui a le devoir de commander pour que justice soit faite..... Justice vient d'être faite ; toi-même tu l'as dit. » A ces mots, Jambe-d'Argent se laissa retomber sur sa chaise, si pâle, si saisi, qu'il semblait prêt à défaillir.

En ce moment le père Joseph entra dans la maison (¹). Con-

(¹) Le père Joseph était un missionnaire lazariste qui, après

tre l'ordinaire il s'était abstenu d'assister au conseil; mais, comme il prévoyait l'issue de la délibération, il était resté à portée d'être averti si les tristes soins de son ministère devenaient utiles. « C'est la pensée du bon Dieu qui amène monsieur! s'écria le condamné dès qu'il l'aperçut; au moins donc, je ne serai pas abattu comme une bête enragée; je ferai la fin d'un chrétien! Allons, allons, à vous, mon père, je suis prêt à me confesser. »

Le père Joseph lui serra la main avec affection, puis il se dirigea vers une petite chambre dont la porte était entr'ouverte. Salmon fit d'abord quelques pas pour le suivre, puis tout-à-coup il revint vers Jambe-d'Argent. « A présent, dit-il, que je vais me préparer à mourir en chrétien, j'ose demander à mon chef de se réconcilier avec moi avant que je paraisse devant Dieu. »

A ce mots, Jambe-d'Argent se leva; il était tout navré, mais il gardait cet air de dignité qui lui était habituel; il s'avança vers le condamné, se découvrit la tête devant lui et l'embrassa; ensuite il voulut lui parler, mais il s'efforça en vain de le faire, et voyant cela il l'embrassa encore une fois. Alors Salmon se précipita dans la chambre où l'attendait son confesseur. Quant à Jambe-d'Argent, il alla s'agenouiller dans le coin du foyer, et à la lueur de la flamme qui brillait dans l'âtre, on vit des larmes couler sur ses joues. Il fit le signe de la croix, prit son chapelet, et, comme il en récitait les prières à demi-voix, tous les assistans, à son exemple, se mirent à genoux et prièrent avec lui; mais à la fin, le chef de canton Jamois, dit Placenette, qui était d'un naturel bouillant et emporté, s'écria: « Si ce qu'on a décidé gêne trop notre chef, il faut qu'il casse notre jugement. Je n'y trouverai pas à redire, j'en jure; ni les autres non plus, je le garantis bien! »

D'un geste de mécontentement, Jambe-d'Argent imposa silence à Placenette, et ne daignant pas lui répondre, il sortit

avoir suivi l'armée de la Vendée, était resté caché dans le Maine. Quand les Chouans occupèrent le pays, il devint aumônier de la division de Jambe-d'Argent. C'était un homme de mérite et fort respecté des paysans.

en disant seulement : « Je charge Moustache de commander en mon absence ! » Peu après on entendit le galop de son cheval qui s'éloignait. Alors la plupart des officiers de l'état-major sortirent aussi.

Quelques hommes de garde avaient été placés par ordre de Jambe-d'Argent dans la grange de la métairie. Moustache alla faire choix de cinq d'entre eux, leur fit prendre les armes, vérifia lui-même si elles étaient en état, et chargeant l'un d'eux de tenir la lanterne qu'il avait allumée, parce que la nuit était très-noire, il les amena à la porte de la maison. Pour lui, il entra en disant à voix haute : « A présent tous les ordres sont donnés ! »

Ces paroles furent comprises de ceux pour qui elles étaient dites ; car peu après, le père Joseph et Salmon, tous deux priant avec ferveur, sortirent de la chambre. Quand le condamné vit des hommes en armes à la porte, sans hésiter aucunement, sans cesser non plus de prier, il alla se placer au milieu d'eux.

Éclairé par l'homme qui portait la lanterne, le peloton se mit aussitôt en marche, et se rendit au milieu du jardin de la métairie ; là on fit halte. Dur-au-Feu demanda à embrasser les hommes qui allaient le fusiller, leur disant qu'il ne leur en voulait pas, qu'ils ne faisaient que leur devoir ; et, comme il s'aperçut qu'ils pleuraient, il ajouta : « Prenez-y garde, si vous vous chagrinez de la sorte, vous allez me manquer. Mais puisque je vous fais ainsi compassion, écoutez-moi : Je ne suis qu'un mauvais pécheur, et guère préparé à paraître devant le bon Dieu ; donnez-moi le temps de dire encore deux mots de prière. Quand je me sentirai le cœur tourné à la contrition, tenez-vous préparés, je vous ferai signe avec la main, ce sera le moment de tirer, et ne me manquez pas ! »

Cela fut ainsi convenu : Dur-au-Feu alla se mettre à genoux à dix pas en avant. L'homme qui portait la lanterne en tint la lumière dirigée sur lui, et les quatre autres attendirent le signal. Le condamné priait à haute voix ; un instant il s'interrompit : « Patientez encore, dit-il, patientez, je ne suis pas prêt. » Et il se remit à prier avec une nouvelle ferveur. Deux minutes après il fit le signal ; la décharge partit, il tomba ; mais il n'était que blessé. Aussitôt, sans cris, sa plainte aucune,

se soulevant à demi, il dit d'une voix tranquille : « Je m'y attendais bien, pleureurs, que vous alliez me manquer. Je vous le pardonne, mais ne me laissez pas ainsi dans le martyre. Que le plus déterminé d'entre vous prenne le fusil de celui qui tient la lanterne, et qu'il vienne me le décharger dans la tête... à bout portant.. le canon dans mon oreille... Allons, allons!... »

Un homme lui obéit. Le malheureux dit encore : « Que Dieu me fasse miséricorde ! » Le coup partit, et tout fut fini.

Cette mort pieuse et résignée d'un criminel qui, à sa dernière heure, s'est ressouvenu d'être chrétien, ne vaut-elle pas l'insensibilité orgueilleuse ou l'insouciante légèreté que l'incrédule réussit quelquefois à s'imposer?

J'ai écrit ce récit, ainsi, que je l'ai annoncé en commençant, presque toujours mot à mot d'après les dires de gens qui furent ou acteurs ou témoins dans cette affaire : Bezier, dit Moustache, chef du canton où la chose se passa ; Herminier, dit le Chasseur, capitaine de la paroisse de Nuillé-sur-Vicoin; et enfin le métayer du Grand-Bordage, qui fut l'un des hommes commandés pour l'exécution du condamné. De plus, un grand nombre d'autres témoins m'ont garanti la vérité de ces détails. Bien que peu importans, je les ai tous minutieusement rapportés, croyant qu'ils pourraient faire envisager sous un point de vue nouveau cette Chouannerie encore si peu connue et si mal appréciée.

J.-D. Descepeaux.



CRITIQUE DRAMATIQUE.

THÉATRE-FRANÇAIS. — UNE LIAISON, COMÉDIE EN CINQ ACTES, PAR MM. MAZÈRES ET EMPIS. — MADAME DORVAL.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute un article publié par notre prédécesseur, M. Véron, *sur la nécessité d'appeler les gens de lettres aux affaires* (REVUE DE PARIS, tome XVII.) M. Véron fut pris au mot.

Avant que l'Administration, cette prosaïque administration qui a fait tant de larcins à la littérature, nous eût enlevé aussi l'auteur du JEUNE MARI et d'autres comédies dont le succès ne fut jamais contesté, M. Mazères s'était honorablement placé au théâtre entre M. Scribe et Picard. Cette place lui appartient encore, et UNE LIAISON, produit des rares loisirs que la politique militante laisse à ses fonctionnaires, ne la lui ôtera pas quoique le cinquième acte de cette pièce n'ait pas répondu à l'attente qu'avaient fait naître dans la salle les quatre premiers. Vérité d'observation, portraits piquans, mots heureux, rien n'avait manqué au développement des situations; mais le public et les auteurs ne se sont plus trouvés du même avis au dénoûment. On nous apprend aujourd'hui que ce dénoûment a été changé. J'aurais voulu qu'on attendît au moins la deuxième ou troisième épreuve d'usage. Il m'avait semblé que ce dénoûment, écueil de l'ouvrage, n'était pas mauvais en lui-même; peut-être eût-il suffi de le mieux préparer. M. Mazères a préféré se laisser condamner sans appel. C'est une docilité d'auteur bien rare, mais qui prouve que, comme Molière, M. Mazères tient moins à ses dénoûmens qu'à ce qui les précède.

La critique serait injuste si, en relevant les défauts d'UNE LIAISON, elle ne tenait pas compte de la difficulté du sujet. Toutes les

situations et toutes les exceptions sociales appartiennent au poète comique. Le sujet même choisi par MM. Mazères et Empis appartient à nos mœurs. C'est presque une classe tout entière dans la société moderne que celle de ces femmes que leur position équivoque exclut de la *bonne* société proprement dite, mais qui ne sont pas non plus précisément repoussées dans la *mauvaise*. Si jamais on trouve la femme libre, je me persuade que ce sera dans cette classe d'Épicènes, chez qui ont fait fortune toutes les récentes déclamations de nos conteurs et romanciers contre le mariage; cependant, comme Mmes de Saint-Brice et Augusta, dans UNE LIAISON, ces dames négligent rarement de se faire épouser, lorsqu'elles croient avoir assez d'influence sur un amant pour cela; jeune ou vieux, peu importe même, tant elles ont à cœur cette espèce de réhabilitation. Sous ce rapport, les femmes en question n'ont rien de commun avec cette classe des hetaïres ou courtisanes grecques dont M. Ph. Chasles nous trace en ce moment l'histoire, classe à part aussi dans le monde athénien, mais qui n'auraient pas volontiers échangé leur poétique liberté contre les prosaïques ennuis du ménage de Socrate.

La difficulté relative du sujet d'UNE LIAISON, dont je parlais tout à l'heure, tient à la pruderie de notre langue dramatique. Les anciens nommaient toute chose par son nom, et les courtisanes étaient d'ailleurs les personnages habituels de leurs comédies, tandis que notre public s'effarouche du moindre mot un peu libre, et si un personnage équivoque, introduit sur notre scène, parle honnêtement, notre imagination soupçonneuse prête un coupable double sens à la plus innocente parole. Plus nous allons, plus cette hypocrisie bâillonnera la vérité d'observation et la franchise du dialogue. Molière, Le Sage, Regnard, Dancourt, avaient bien des licences que nous n'avons plus. Les Italiens et les Anglais en sont au même point. On ne peut plus jouer à Londres Shakespeare, B. Johnson, Shirley, Vanburgh, Congrève, sans dénaturer en même temps leurs personnages et leurs façons de parler. Adieu la comédie, du jour où elle se fait collet-monté. Il faut choisir entre Molière et La Chaussée, entre les mauvais sujets de Fielding et les héros puritains de Richardson. Nous confondons si facilement nos règles dramatiques et nos principes de société, que des deux femmes dans la même catégorie, mises en scène par M. Mazères, la plus franche, la plus vraie, la comédienne Augusta, n'a pas paru

de bon ton, et que le public, prenant fait et cause pour les convenances du monde, n'a pas voulu d'un dénoûment où l'autre épouse un honnête homme. Non que je prétende cependant qu'il n'y ait pas eu un peu de la faute de l'auteur : je ne trahirai pas les devoirs de la critique au point de dissimuler ses torts réels, dans une rapide analyse de la pièce.

Eugène de Rainville s'est épris d'une vive passion pour une dame qui porte dans le monde le nom de Mme de Saint-Brice. Il éprouve déjà la lassitude qui accompagne ces sortes d'attachemens comme les affections plus légitimes, hélas ! car notre pauvre humanité est bien faible et bien inconstante; mais au lieu de profiter de la liberté qu'il aurait de rompre une chaîne qui l'importune et souvent même l'humilie, Eugène se laisse dominer par l'habitude et par l'influence d'un caractère plus adroit que le sien. La mauvaise humeur, les impatiences, les *scènes* et autres petits orages domestiques de cette *liaison* nous sont révélés par le laquais et la femme de chambre d'abord, puis par un tableau d'intérieur complet.

Eugène a quitté la France avec sa maîtresse : ils sont à Vienne, où une similitude de position a rapproché d'eux un membre du corps diplomatique, et Mlle Augusta, actrice du grand-théâtre. Mme de Saint-Brice est plus sentimentale, plus tendre ; Mlle Augusta est plus versée dans la diplomatie de la passion. C'est elle qui a droit de conseil dans cette intimité de femmes : elle se croit sûre d'amener son propre amant à ses fins, et trace à Mme de Saint-Brice le plan de conduite qui doit assurer également son avenir. Or il est d'autant plus urgent pour Mme de Saint-Brice d'épouser, que, même en pays étranger, Eugène n'a pu échapper encore à sa famille : une influence redoutable, celle d'une mère, va combattre celle de la maîtresse. La mère d'Eugène est arrivée à Vienne sous prétexte de le consulter sur l'établissement de sa jeune sœur, mais bien plutôt pour le détacher de Mme de Saint-Brice, en lui offrant l'occasion de voir une jeune orpheline confiée à ses soins, et qu'elle croit plus digne que Mme de Saint-Brice de faire le bonheur de son fils. Eugène a déjà fait une comparaison peu favorable à celle-ci : aussi ose-t-il à peine lui confier le bonheur qu'il éprouve dans cette vie de famille dont il s'était sevré depuis qu'il avait quitté la France ; il préfère s'exposer à ses soupçons, en recevant chez lui à dîner, avec une sorte de mystère, sa mère, sa sœur, son beau-frère futur et la jeune orpheline. Il sait bien que Mme de Saint-Brice

serait à bon droit jalouse de cette innocente partie. C'est la vertu qui a maintenant pour lui le plaisir du fruit défendu. Sa mère se prête à cette fantaisie, et, soit par calcul, soit que le prétexte qu'elle donne à cet arrangement soit le véritable, elle se fait même précéder chez son fils par sa fille et la jeune orpheline, tant elle désirerait *compromettre* Eugène avec la sage fiancée qu'elle a rêvée pour lui ! mais Mme de Saint-Brice, éveillée par la jalousie, ne souffrira pas que d'autres qu'elle occupent aussi paisiblement cet appartement de garçon. Elle fait dire à Eugène qu'il faut qu'elle le voie, qu'il le faut absolument, et, pendant qu'il accourt pour aller la rassurer, elle est trop impatiente pour l'attendre, et elle survient à l'improviste au milieu de ces deux jeunes filles, dont l'une, la sœur d'Eugène, effrayée de son air de conquérante, s'enfuit dans une chambre voisine. L'orpheline est loin de s'y opposer, quoiqu'elle ait reconnu Mme de Saint-Brice, ou plutôt parce qu'elle l'a reconnue et qu'elle ne redoute nullement de se trouver seule avec cette dame. Ce n'est pas la première fois qu'elles se voient : le premier amant de Mme de Saint-Brice fut le père de Clara, la fille adoptive de Mme de Rainville ; et cette liaison causa autrefois sa ruine et son suicide. Une explication a lieu ; Clara reproche à Mme de Saint-Brice ses fatales séductions qui lui ont coûté sa fortune et la vie de son père; Mme de Saint-Brice repousse cette accusation en disant avoir été elle-même séduite par le père de Clara. C'est là une scène de vérité pénible qui sort du cadre de la comédie et du drame même, parce qu'une jeune fille y joue un rôle peu convenable, et s'expose à entendre d'outrageantes récriminations contre l'auteur de ses jours. La scène se complique encore lorsque survient à son tour Mme de Rainville, qui ne craint pas de descendre de sa dignité de mère, pour accabler la courtisane de ses dédains. Eugène arrive lui-même et assiste à cette scandaleuse lutte qui l'humilie dans sa famille. Mme de Rainville s'éloigne enfin avec sa fille et l'orpheline, croyant son fils plus coupable qu'il n'est réellement, et décidée à se venger à tout prix de Mme de Saint-Brice. Alors dans un tête-à-tête dont on prévoit toute l'amertume, Eugène et la courtisane en viennent à une rupture éclatante, l'irritation du dépit faisant oublier à Mme de Saint-Brice que ce n'est pas le moment de déclarer à son amant qu'il faut opter entre elle et sa mère. Ils se quittent pour ne plus se revoir. Mais on ne brise pas ainsi un lien qui dure depuis si long-temps.

Mme de Saint-Brice veut punir Eugène par un moyen qui sent un peu trop la courtisane. Depuis quinze jours elle est poursuivie par un jeune Français, M. d'Arnay, qu'elle a aimé avant M. de Rainville, et qui lui est tout-à-coup apparu dans Vienne, sans qu'elle sache ce qui a pu l'amener en Autriche. Elle avait feint de ne pas le reconnaître; mais il lui revient à la pensée comme un vengeur que l'amour envoie à sa querelle; ce sera le remplaçant d'Eugène, qui verra combien on tenait peu à lui, puisqu'on lui a trouvé si vite un successeur. Elle lui écrit donc et lui donne rendez-vous chez elle. M. d'Arnay accourt, et Mme de Saint-Brice ayant fait dire qu'elle n'y est pour personne, son nouveau chevalier ne doute plus de sa bonne fortune. D'ailleurs, c'est presque ici une restauration qui renoue la chaîne des temps; M. d'Arnay veut recommencer son rôle d'amant heureux, en abrégeant les frais d'installation, mais Mme de Saint-Brice semble vouloir dicter une charte, ou du moins un petit protocole, et M. d'Arnay est forcé de s'asseoir pour parlementer, malgré toute sa *furià francese :* nous sommes dans un pays d'étiquette. Tout-à-coup l'entretien, moitié grave, moitié tendre, est interrompu par la femme de chambre. Quelqu'un veut violer la consigne, et prétend qu'elle ne peut être faite pour lui. « Quel est ce puissant seigneur? — C'est *monsieur.* » M. d'Arnay hoche la tête à ce mot, qui lui révèle que le terrain doit être disputé; mais quand il apprend que *monsieur* se nomme Eugène de Rainville, notre brave chevalier est interdit, comme si ce nom avait sur lui la vertu talismanique de l'*Ilbondocani* du CALIFE DE BAGDAD. En entendant monter le premier occupant de la place, M. d'Arnay se réfugie dans un cabinet, d'où il sera l'invisible témoin de ce qui va suivre. Les cabinets au théâtre appartiennent par privilége immémorial au caprice des auteurs; selon le besoin qu'ils en ont, le personnage qu'ils y enferment peut tout y ouïr et tout y voir, ou y être complétement intercepté comme dans une tombe. Ce cabinet-ci est un de ceux où rien n'échappe à l'œil et à l'oreille de l'acteur. Eugène de Rainville, car c'est lui, a été ramené auprès de Mme de Saint-Brice par la générosité bien plus que par l'amour; il en résulte que sa mère, résolue d'employer les grands moyens de l'arbitraire autrichien pour rompre la fatale liaison, vient d'obtenir un ordre d'incarcération ou d'exil contre Mme de Saint-Brice. Le danger que court Mme de Saint-Brice a triomphé du ressentiment d'Eugène; il retourne à elle pour la dé-

fendre ou partager son sort. Mme de Saint-Brice trouve même son amant si exalté dans sa générosité qu'elle croit le moment venu de river la chaîne de cet esprit incertain et faible. Elle n'acceptera son dévouement chevaleresque qu'à la condition de devenir sa femme. Eugène promet, et il ne sort que pour aller préparer leur fuite et leur mariage. C'est alors que M. d'Arnay reparaît, comprenant fort bien qu'il n'avait été appelé là que par un coup de tête. Mais un nouvel intérêt dicte sa conduite; il déclare s'opposer au mariage de Mme de Saint-Brice, qui, dans son explication avec son amant, vient de découvrir que M. d'Arnay n'est à Vienne que pour épouser la sœur d'Eugène. — M. d'Arnay se montre très-sévère sur les convenances, et si Mme de Saint-Brice persiste dans ses projets sur son futur beau-frère, il la menace de montrer la lettre assez significative qu'il a reçue d'elle le matin. — Mme de Saint-Brice le menace, à son tour, de tourner les mêmes armes contre lui pour l'empêcher d'épouser Mlle de Rainville. — M. d'Arnay accepte la lutte, et il faut avouer que la partie n'est pas égale, quoique ce ne soit pas fort bien de renouer avec une ancienne connaissance la veille de son mariage; — la guerre est donc déclarée.

Une auxiliaire arrive à Mme de Saint-Brice, la chanteuse Augusta qui, dormant sur la foi des traités, se regarde déjà comme la femme de son diplomate, et offre à son amie tout le crédit dont elle dispose auprès du corps diplomatique. Tout semble favoriser Mme de Saint-Brice.

Nous voici chez Eugène de Rainville, qui a déjà préparé son départ. Toute une nuit s'est écoulée depuis la dernière scène. M. d'Arnay demande un entretien secret à son futur beau-frère; après quelques mots de franche amitié il se dit instruit de tous ses projets de fuite et de mariage. L'honneur, ajoute-t-il, lui impose le devoir de s'y opposer. Le temps presse : sans s'effrayer des regards irrités d'Eugène, M. d'Arnay lui apprend qu'il est trahi, montre la lettre de la veille, et raconte comment un jeune homme était caché chez Mme de Saint-Brice au moment même où elle réclamait de son amant trahi un titre qui serait à peine justifié par le plus fidèle attachement. Eugène est à la torture, d'autant plus qu'au milieu de cet entretien Mme de Saint-Brice traverse la chambre avec son amie Augusta pour entrer, d'un air assez fier, dans une pièce voisine, sans s'inquiéter beaucoup de ce que peut dire son

ennemi. Peut-on supposer, d'après ce qui va suivre, que cette femme ait négligé de prévenir M. d'Arnay en arrangeant quelque histoire qui détruise ou affaiblisse ses accusations? C'est être ou bien peu adroite ou bien éhontée, j'en demande pardon aux auteurs. A peine M. d'Arnay a-t-il, par un honnête motif, exagéré un peu sa bonne fortune de la veille, qui après tout n'a pas été loin, que Mme de Rainville, sa fille, Mlle Claire et M. de Guthenberg le diplomate entrent et président à une visite domiciliaire ordonnée par le *despotisme* autrichien. Mme de Saint-Brice se présente, car c'est elle qu'on cherche. « Vous êtes Mme de Saint-Brice? lui demande l'agent de police ; j'ai ordre de vous arrêter. — Je ne suis plus Mme de Saint-Brice, répond-elle, mais Mme de Rainville. Eugène, laisserez-vous arrêter votre femme? — Sa femme? s'écrie-t-on. — Hélas! oui, » dit Eugène : — le mariage a été expédié cette nuit.

C'est ce mariage que le public n'a pas voulu confirmer, et qu'il a forcé les auteurs d'annuler, sous prétexte sans doute que la publication des bans a été omise.

Tout ce qui tourne au drame dans cette pièce est d'un effet médiocre. Les scènes comiques, comme celle où Mlle Augusta la chanteuse veut persuader au diplomate qu'il est le plus tendre des amans, rappellent l'auteur du Jeune mari. Mais si le succès d'une Liaison ne répond pas aux espérances du théâtre, c'est parce que les personnages principaux, qui appartiennent à la haute société, agissent trop en dehors des mœurs avouées de cette société. L'observation est vraie, je le répète; mais la mesure même de l'expression prouve que le sujet est mal choisi. Deux comparaisons écrasent d'ailleurs cet ouvrage, malgré le mérite des détails : il rappelle à la fois l'idée-mère d'un délicieux roman de Benjamin Constant, Adolphe, et celle du Vieux Célibataire, quoique ni Mme de Saint-Brice ni la chanteuse Augusta ne ressemblent précisément ni à Éléonore ni à Mme Evrard.

M. Empis, associé de M. Mazères dans Une Liaison, avait déjà été son heureux collaborateur dans les Trois Quartiers et la Mère et la Fille.

Le jeu des acteurs a été justement applaudi; l'excellent ton de l'ancienne Comédie-Française n'est pas tout-à-fait perdu. Un début qui n'en est pas un à vrai dire, celui de Mme Dorval, ajoutait à la solennité de cette soirée. C'était Mme Dorval qui jouait Mme de

Saint-Brice. Ses amis lui auraient désiré un rôle de meilleure compagnie, persuadés qu'il n'en est aucun au-dessous de son talent. Mme Dorval, qui a souvent élevé le mélodrame jusqu'à la tragédie, avait depuis long-temps sa place marquée à notre premier théâtre.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.



DESTINÉES

DE

LA POÉSIE.

Les deux fragmens qui suivent, et que nous devons à une communication amicale, font partie d'une œuvre nouvelle que M. de Lamartine doit nous donner dans les premiers jours d'avril ([1]). Pour sujet, le poète a pris les *Destinées de la poésie.* Après les avoir présagées dans leurs futures évolutions, il éclaire sa pensée par autant de tableaux ou d'exemples rapportés le plus souvent de son dernier voyage. L'Orient, la terre prophétique du genre humain, élève ainsi encore une fois la voix pour parler d'avenir; et il est bon que tous les vagues pressentimens qui nous assiègent soient enfin illuminés par un peu du soleil d'Arabie. Les ruines de Balbek fournissent au poète le sujet d'un beau tableau.

Un jour, j'avais traversé les sommets du Saunim, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis. A la fin d'une journée de route pénible et longue, à l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des mon-

([1]) Chez Charles Gosselin, éditeur des œuvres complètes de Lamartine.

tagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, dorées par le soleil du soir, se détachaient de l'ombre des montagnes et repercutaient les rayons du couchant! Nos guides nous les montraient du doigt, et criaient: Balbek! Balbek! C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement aux pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'alonger à mesure que nous en approchions. Un profond silence régnait dans toute notre caravane, chacun aurait craint de perdre une impression de cette scène en communiquant celle qu'il venait d'avoir; les Arabes mêmes se taisaient et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers blocs de marbre, aux premiers tronçons de colonnes que les tremblemens de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monumens mêmes, comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan. Les profondes et larges carrières qui déchirent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux; ces vastes bassins de pierre dont les parois gardent encore les traces profondes du ciseau qui les a creusées pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres entièrement taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars, ou les bras de générations de géans pour les mouvoir; un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize pieds d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre en s'accrochant aux entaillures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages; mais le piédestal écrasait par sa masse l'homme de nos jours, l'homme disparaissait devant son œuvre: il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes des temples de-

Balbek en montrent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases ! Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et aux bords duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monumens d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin nous la découvrîmes tout entière, et toute la caravane s'arrêta comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourrait décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'ame; sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs immenses de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablemens, piédestaux, membres épars, et qui semblent palpitans, des statues tombées la face contre terre; tout cela épars, confus, groupé en monceaux, disséminé en mille fragmens, et ruisselant de toutes parts comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire! A peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre; et le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas sur l'acanthe polie des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme; l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragmens, et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de mains d'hommes, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur vingt à vingt-deux d'élévation, mais la plupart de quinze à trente; cette colline de granit taillée se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtemens incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingt pieds

de développement, et près de quatre mille pieds de surface, avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines où l'eau de la rivière s'engouffrait en bondissant, où le vent jetait avec l'eau des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plateforme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rosé, en couleur d'or; quelques-uns de ces monumens déserts semblaient intacts et sortis d'hier des mains de l'ouvrier; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de murailles inclinés, et des frontons démantelés; l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les trois colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géans.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes, pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distances; et sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves mêmes ne pourraient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait, il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines, et une vaste plage toute blanche de débris; et traversant quelques champs de gazon brouté par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelque cent pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par des pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de débris de marbre et de porphyre mal collés ensemble avec un peu de ciment; une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plate-forme qui servait de

toit à cette masure, et une petite cloche semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites y tremblait aux bouffées du vent. C'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek qui surveille dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze chrétiens de la communion grecque, perdus au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendans des Bquà. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles au collier de soie rose qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur sa porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout-à-fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité dans cette scène solennelle et de ruines et de méditation. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïques et de vases antiques; et nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses sans meubles et sans portes, il se retira et nous laissa, suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, les chevilles de fer pour y attacher par un anneau les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilaw et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monumens qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous comme des statues sur leurs piédestaux, le soleil les frappait d'un dernier rayon qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire, et les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mourantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'Acropolis les éclatantes lueurs du marbre et du travertin. Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon; on eût dit des vagues de pierre hissées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blan-

cheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques momens assis, silencieux et pensifs, devant ce spectacle sans paroles, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragmens de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait, mais la lune se levait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesque qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rejaillissait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent; ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets, d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs de nos systèmes, de nos idées, hélas! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentimens individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes : nous nous taisions. Tout-à-coup, comme une plainte douce et amoureuse, comme un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines derrière ce grand mur percé d'ogives arabes, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église; monceaux de ruines entassées récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés

à cette musique de l'ame, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblemens de terre, par les Barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accens de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que le dernier soupir de ces voix pieuses se fût assoupi dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

Voilà, nous disions-nous en nous levant, ce que sera sans doute la poésie des derniers âges : soupir et prière sur des tombeaux, aspiration plaintive vers un monde qui ne connaîtra ni mort ni ruines!

. . . .

Ailleurs l'auteur, après avoir décrit une scène touchante qui se passe dans un couvent maronite de la *Vallée des Saints*, s'élève aux plus hautes considérations sur l'avenir du caractère social de la poésie.

. . . .

Nous restâmes muets et enchantés comme les esprits célestes, quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentimens du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici bas qu'une adoration et un hymne.

Mais nous ne sommes pas à ces temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir.

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot; elle n'a pas assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de

la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser par les longs récits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité ; elle ne sera plus dramatique, parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger ; parce que la société est devenue critique de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans les plaisirs. Le drame va tomber au peuple; il était né du peuple et pour le peuple, il y retourne ; il n'y a plus que la classe populaire qui porte son cœur au théâtre : or, le drame populaire, destiné aux classes illétrées, n'aura pas de long-temps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée. La classe lettrée abandonnera donc le drame ; et quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore, et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. C'est une question d'aristocratie et de démocratie; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour long-temps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale comme les époques que le genre humain va traverser; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'ame. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle ; — ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même. — A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise ; elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus de machine, car la première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur, c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans

l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'ame du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais? Non sans doute, elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore! Et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté? et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment si remarquable en talens éclos, et en promesses qui écloront à leur tour? Je le sais mieux que personne, car j'ai été souvent le confident inconnu de ces mille voix mystérieuses qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée; non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il n'y en a en France et en Europe, au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, prophétisent la décadence de l'humanité! Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de vieillesse; je vois des institutions vieillies qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donné à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir! C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les tenter, et l'espérance de les atteindre!

A côté de cette destinée philosophique rationnelle, politique, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir, elle doit suivre la pente des institutions et de la presse, elle doit se faire peuple et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur

la terre que celle de la raison universelle qui aura multiplié sa force par la force de tous. Sublime et incalculable association de toutes les pensées dont les résultats ne peuvent être appréciés que par celui qui a permis à l'homme de la concevoir et de la réaliser ! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talens d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple : la poésie s'est faite chanson, pour courir sous l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières ; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentimens de morale sociale ; mais cependant, il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentimens exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif, il est plus poète par l'ame que nous, car il est plus près de la nature ; mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui : c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer par ses sentimens rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur ! Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté ; la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fît taire cette voix intime et consolante de l'humanité ? Non, sans doute, rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

Il y a un morceau de poésie nationale dans la Calabre, que j'ai entendu chanter souvent aux femmes d'Amalfi en revenant de la fontaine. Je l'ai traduit autrefois en vers, et ces vers me semblent s'appliquer si bien au sujet que je traite, que je ne puis me refuser à les insérer ici. C'est une femme qui parle :

Quand assise à douze ans à l'angle du verger,
Sous les citrons en fleurs ou les amandiers roses,
Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,

Une voix me parlait si douce au fond de l'ame,
Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau;
Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien!

Quand plus tard mon fiancé venait de me quitter,
Après des soirs d'amour au pied sycomore,
Quand son dernier baiser retentissait encore
Au cœur qui sous sa main venait de palpiter,
La même voix tintait long-temps dans mes oreilles,
Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas;
Ce n'était pas sa voix ni le bruit de ses pas,
Ni l'écho des amans qui chantaient sous les treilles;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur parlait encore au mien!

Quand jeune et déjà mère autour de mon foyer
J'assemblais tous les biens que le ciel nous prodigue,
Qu'à ma porte un figuier laissait tomber sa figue
Aux mains de mes garçons qui le faisaient ployer,
Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague,
Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau,
Ni des souffles d'enfans dormant dans leur berceau,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur la vague;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien!

Maintenant je suis seule et vieille à cheveux blancs,
Et le long des buissons abrités de la bise,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise,
Je garde les chevreaux et les petits enfans;

Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient, me console et me chante toujours ;
Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure,

Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien.

Ce que ces femmes de Calabre disaient ainsi de leur Ange gardien, l'humanité peut le dire de la poésie. C'est aussi cette voix intérieure qui lui parle à tous les âges, qui aime, chante, prie ou pleure avec elle à toutes les phases de son pélerinage séculaire ici bas.

ALPHONSE DE LAMARTINE [1].

[1] Extrait de la Revue des Deux Mondes.
(*Note de l'éditeur belge*).

ALBUM.

— Nous avons sous les yeux les deux volumes de Mélanges, par M. Victor Hugo, que nous annonçâmes dans notre volume précédent. Ce serait, si l'espace ne nous manquait aujourd'hui, le texte d'un examen curieux. Le poète se montre ici à nous sous deux aspects ou avec deux opinions, celle de ses odes vendéennes et celle de ses dernières poésies presque républicaines. Mais c'est surtout le développement gradué de ses études et de ses travaux littéraires qu'il est curieux de suivre dans ces pages. Intéressante analyse que celle d'une intelligence aussi forte ! Il y a là tout le charme d'une lecture de mémoires : peu d'événemens, sans doute, mais beaucoup d'idées. M. Victor Hugo publie ses moindres pages. Ce sont presque ses thèmes et ses versions ; mais ce n'est pas présomption, sans doute, de la part de celui que M. de Chateaubriand avait surnommé l'enfant sublime.

— Lycurgue avait ses raisons lorsqu'il voulait que l'argent fût le bagage le plus lourd de sa république. Dans de curieux mémoires sur l'illustre maison de Russel, récemment publiés, nous voyons que la France dut peut-être son salut, dans le seizième siècle, à la rareté des maisons de banque. Lord Russel, chargé de payer au connétable de Bourbon les subsides que Henri VIII avait promis à ce général pour l'invasion de la Provence, raconte toutes les difficultés qu'il lui fallut surmonter avant de remettre cet argent à son adresse. De Genève à Chambéry, il fallut le porter à dos de mulets, « dans des ballots, dans des sacs, sous la forme apparente de vieux linges, de légumes destinés au marché. » A Chambéry, lord Russel écrit à Henri VIII, que le duc de Savoie, « en noble et généreux

prince », a daigné permettre qu'on transportât l'argent à Turin sur ses propres mules, dans le coffre de sa maison royale qui contient ordinairement les ornemens de sa chapelle. Sur chaque compartiment dudit coffre est écrit le contenu, afin que personne ne se doute qu'il y a autre chose dedans que les ornemens de la chapelle. » Sous ce saint artifice, de complicité avec un prince neutre, voyagea sans encombre le subside que Henri VIII envoyait au connétable pour ruiner et dévaster son pays. Quelle surprise ce fait doit exciter chez les « nobles et généreux » banquiers de notre temps! Nous avons entendu dire qu'un simple commis de comptoir fut un jour expédié de Londres à Vienne, avec un passeport pour la Hollande et un simple chiffon cabalistique qui était suffisant pour rallumer l'incendie de la guerre, et lâcher une autre fois la bride à des hordes de barbares toujours prêtes à ravager l'Europe civilisée.

— NAPOLINE, par Mme Émile de Girardin. — Les poètes vraiment poètes ne débutent pas par des ouvrages *spirituels*. L'esprit ne vient que tardivement aux hommes d'imagination. Byron a fait CHILDE-HAROLD avant DON JUAN. Voltaire a commencé par LA HENRIADE avant de faire ses CONTES. A vingt ans, à vingt-cinq ans, et lorsqu'on a une organisation poétique, les hommes et les choses ne nous apparaissent que sous leur point de vue passionné; on s'indigne contre les crimes, on s'exalte pour les grandes choses, on pleure enfin au lieu de rire, car je crois bien que Démocrite-le-Rieur n'était autre chose que Démocrite à quarante ans. Quand nous sommes jeunes, notre jeunesse *nous fait trop de bruit*, selon la délicieuse expression de Mme de Sévigné, pour qu'il y ait place en nous pour ces vues fines ou amères qui constituent *l'esprit;* car l'esprit est, selon le siècle, de la gaieté, de l'amertume ou de la satire. Je n'ai pas besoin de dire ce qu'il est aujourd'hui; voyez Byron, voyez Béranger, même teinte de tristesse dans leur sourire!

Mme de Girardin nous offre l'exemple de cette métamorphose intellectuelle dans son poème de NAPOLINE.

Ses premières poésies furent des élégies, des chants d'amour et de gloire; c'étaient de nobles et enivrantes strophes sur la mort du général Foy, c'étaient de douces et tendres larmes sur Madeleine; le poète ne vivait alors que dans les sphères de l'imagination, aujourd'hui son œil s'est abaissé sur la réalité, et il a observé, il

a vu. Alors tout ce qu'il avait de douleur, de mélancolie et de tendresse dans l'ame, s'est aigri en découragement, en ironie et en amertume.

Et cela est toujours ainsi lorsqu'on descend d'une sphère toute poétique pour considérer de près notre triste humanité ; on laisse pour ainsi dire dans ces hautes régions de la pensée cette belle parole entraînante, aisée, grandiose, qui seule peut rendre les sublimes et consolantes inspirations de l'ame, — tandis que pour flageller nos vices et nos ridicules, on revêt sa pensée d'un style railleur, poignant ou acéré, comme si l'on craignait d'y souiller cette pieuse et sainte parole de la poésie lyrique.

En entrant dans cette nouvelle carrière, Mme de Girardin a développé un talent neuf et original. Jamais peut-être on n'a écrit de vers plus fins et plus piquans; c'est souvent la raillerie cruelle et indélébile de Voltaire; ce sont çà et là des portraits tracés avec une verve caustique qui rappelent la touche amère et ironique de Beppo. Et puis aussi ce qui donne un singulier charme à ce poëme, c'est qu'au milieu de la peinture de notre monde faux et mesquin, le poète s'arrêtant, comme fatigué, révolté de toutes ces misères, s'élance de nouveau dans les plus pures régions de la poésie et de l'idéalité ; alors reviennent ces délicieux accens du poète de Madeleine, accens pleins de charme et de tendresse qui mêlent la grâce de l'élégie à la vigueur de la satire. — Résumons-nous : — Napoline est un symbole frappant, une allégorie toute palpitante.

Nous ne dirons rien de plus, afin de ne pas déflorer ce roman, qui, sous une enveloppe étincelante d'esprit et de verve, cache une pensée profondément douloureuse.

Nous avons entendu blâmer le dénoûment, et entacher *d'inconvenance* la résignation de Napoline, résignation si passionnée, si chaste et d'un effet dramatique si déchirant... Sans doute que ces scrupuleux critiques reprocheraient aussi quelque *manque de tact* à une pauvre mère qui se tordrait tout échevelée sur le cadavre d'un fils qu'elle trouverait mort au milieu d'une place publique.

Or nous plaindrions ces critiques si usagés, ces séides de la civilisation... car ils n'ont pas lu ou su lire Napoline. E. S.

— Mon portefeuille, ou *Papiers détachés sur des sujets politiques et littéraires.* — Voulez-vous voir l'album d'un artiste dans le portefeuille d'un diplomate, ou plutôt le portefeuille d'un

diplomate, dans l'album d'un artiste? ouvrez le volume où M. le marquis de Salvo nous fait part de ses observations politiques et de ses confidences intimes, où il nous révèle les mots invisibles du contrat européen, en même temps qu'il nous fait partager de nouvelles impressions de cœur.

Cet ouvrage est d'une originalité d'autant plus piquante, que, Français par le style, il est Allemand et Italien par la pensée. Son auteur, comme tous les étrangers de distinction qui ont fait hommage de leur plume à la civilisation européenne, n'a pas trouvé de plus digne interprète que la langue de Pascal et de Racine; et, sous cette élégante enveloppe, il a mis des idées qui ne germent pas toujours dans les têtes françaises, et sur lesquelles notre curiosité peut s'arrêter avec profit.

La politique est, ce nous semble, la partie importante du volume. Le retentissement de la révolution de juillet en Europe, les fêtes populaires de Hambach, la convocation de la diète en 1832, voilà les grandes crises de l'histoire comtemporaine que M. de Salvo nous a rappelées, avec des détails que la franchise d'un diplomate étranger pouvait seule nous donner. Là nous assistons, pour ainsi dire, à ces consultations cachées où tant de médecins s'assemblèrent, au nom des rois, pour couper la fièvre inquiétante de l'Europe, après la secousse révolutionnaire; à cette occasion, il y avait de quoi mettre aux prises les deux grands principes monarchiques et populaire, mais notre album évite de telles rencontres; d'ailleurs, il y a vingt manières d'entendre la politique, il n'y en a qu'une d'aimer l'humanité. Sur ce dernier point, nous sommes parfaitement d'accord avec M. de Salvo. Passons.

Les pages du PORTEFEUILLE où sont jetées les impressions du voyageur sont la plupart très-remarquables; elles sont parfois d'une abondance un peu diffuse; mais c'est là le défaut des écrivains dont la pensée, pleine d'épanchement, déborde sans cesse par-dessus l'expression. Nous avons surtout remarqué parmi les descriptions cosmopolites qui entrecoupent l'ouvrage, *le samedi saint à Notre-Dame de Francfort*. C'est là un tableau à la manière de Schnetz. N'oublions pas non plus ces deux épisodes qui ont pour titre : *Conrad, ou l'Objet idéal,* et *un Souvenir de ma Jeunesse;* on y trouve, outre l'intérêt du récit, des morceaux où la philosophie passive d'un Allemand se révèle sous l'enthousiasme pompeux d'une ame italienne.

Somme toute, c'est là un de ces livres plutôt à lire qu'à analyser. Nous engageons, pour notre part, M. le marquis de Salvo à ne pas perdre ses Papiers détachés ; il trouvera, nous n'en doutons pas, des libraires qui s'empresseront de les lui rendre en volumes.

A. R.

— hélène. — Dans son Histoire biographique et critique de la littérature anglaise, publiée par M. Baudry, rue du Coq, M. Allan Cunningham rend un éclatant hommage au talent de miss Edgeworth. «Parmi nos romanciers modernes, dit-il, nul n'égale miss Edgeworth, pour la réalité des scènes et l'observation des mœurs, etc. Rien de pénible, rien d'étudié dans sa manière. Nous oublions le peintre pour ne songer qu'au portrait. Sa palette est toujours prête, sa touche toujours hardie et sûre, son coloris toujours chaud et vrai.» Ces qualités et beaucoup d'autres encore se retrouvent au plus haut degré dans le roman d'Hélène. Jamais le talent de miss Edgeworth ne s'est montré plus consciencieux, plus riche d'expérience et d'observation, et surtout plus pathétique. C'est le digne couronnement des beaux tableaux de la société anglaise ou irlandaise, tracés par cette femme distinguée. Au caractère de haute moralité dont tous ses écrits sont empreints, il s'est joint cette fois une grande puissance dramatique.

On peut difficilement donner par quelques extraits l'idée d'un ouvrage où tout est artistement lié, où une situation est toujours la suite naturelle de celle qui a précédé. C'est ce qui nous empêche d'emprunter quelques citations à la traduction que Mme Sw. Belloc a faite de ce roman, sur la demande de miss Edgeworth, qui le lui a envoyé plusieurs mois avant sa publication. L'amitié qui unit depuis plus de douze ans, l'auteur et son traducteur est un sûr garant du soin scrupuleux que Mme Sw. Belloc a apporté à son travail. Aussi pas une nuance, pas une allusion, ne sont perdues pour les lecteurs français. L'ouvrage paraît aujourd'hui même, chez M. Guyot, éditeur, place du Louvre, nº 18. Le même Éditeur a mis en vente les tomes 3 et 4 de la Coucaratcha, par M. E. Sue.

— le romancero français, etc., 1 vol., chez M. Téchener, place du Louvre. — Ce recueil n'intéresse pas seulement les antiquaires, mais encore les littérateurs. C'est le chansonnier du moyen âge.

Mais il y a mieux dans cette révélation de poètes à peu près inconnus aujourd'hui, et qui forment la brillante pléiade de notre vieille anthologie. Chaque extrait est précédé d'une notice, et suivi de notes qui prouvent que l'éditeur de BERTHE AUX GRANDS PIEDS est non-seulement un érudit, mais encore un homme d'esprit. Si tous ses traits ne sont pas de bon goût, s'il se fait écrire dans sa préface une lettre anonyme, par trop facile à réfuter, ce sont là taches légères. Quant à l'exécution matérielle du volume elle est digne de l'éditeur chez qui M. Charles Nodier oublie de temps en temps qu'il est de l'Académie française de 1834.

— M. Vimont annonce une HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE DEPUIS 1804 JUSQU'EN 1830. On prétend que ce sera un tableau tracé avec impartialité ; nous verrons.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Les églises ont été plus remplies cette semaine que les salles de spectacle. — Parmi les prédications du carême, les sermons de M. l'abbé Combalot, à Saint-Eustache, ont ramené chaque fois de plus nombreux auditeurs ; les conférences ouvertes par l'archevêque de Paris ont aussi été très-suivies. — Le temps n'a pas favorisé les promenades de Longchamps. Jeudi cependant on a pu admirer quelques brillans équipages.

— UN DINER DE MILLIONNAIRES. — Dans un magnifique dîner donné il y a huit jours, par M. Aguado, à ses collègues de la Banque et du haut commerce, quelqu'un s'est amusé, entre deux services, à calculer les millions représentés par les convives, au nombre de douze. Il n'y avait autour de la table que *deux cents millions!*

— M. Méry est à Florence, d'où il nous écrit pour nous annoncer plusieurs lettres sur l'Italie, qu'il destine à la REVUE. Nous tenons déjà un à-compte sur L'ITALIE DES GAULES, que nous publierons le mois prochain.

— L'ouvrage de M. Nisard, SUR LES POÈTES LATINS, paraît demain.

— On annonce un nouveau roman de G. Sand : LE SECRÉTAIRE INTIME.

— PUBLICATIONS DE LA SEMAINE. — Nous ne saurions nous plaindre de la littérature cette semaine : elle nous apporte des livres graves, utiles, dignes de l'attention de la critique, et les livres frivoles sont en minorité. — Voici d'abord le SUPPLÉMENT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, qui ne formera pas moins de dix volumes. Ce monument littéraire, fondé par M. Michaud, offre bien des lacunes et des imperfections, mais il était difficile de mieux faire, en appelant toutes les notabilités de l'époque à y concourir. Le premier volume du SUPPLÉMENT contient la lettre *A*. Nous en examinerons les principaux articles. La BIOGRAPHIE UNIVERSELLE s'est déjà augmentée, depuis le tome LII, de trois volumes importans, qui comprennent la mythologie. — Le même éditeur fait compléter par M. Salfi le bel ouvrage de Ginguené, l'HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, formant aujourd'hui onze volumes, et qui sera terminée en quatorze.

— CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT. — Les lecteurs de la Revue de Paris n'ont point oublié certainement la Correspondance de Jacquemont (voir le tome 8, 5e année) ; cette correspondance vient d'être publiée (*deux beaux vol.* in-18, *avec une grande carte de l'Inde ;* chez *H. Dumont*, libr.-éditeur à Bruxelles). Cet ouvrage, dont le style est si pittoresque et si éloigné de l'exagération de la nouvelle école, où les mots ne remplacent point les idées, mais les renforcent par leur heureuse disposition, vient d'acquérir un nouveau degré d'importance par la suppression de la Compagnie des Indes en Angleterre. Au milieu de notions du plus haut intérêt, Jacquemont, que sa gaieté n'abandonna pas même sur son lit de mort, raconte une foule d'anecdotes qui feront rechercher son livre même par ceux qui ne voudront pas en faire le sujet d'une étude plus sérieuse. Nous prenons au hasard quelques lignes qui prouveront le talent avec lequel Jacquemont savait manier la plaisanterie : Voltaire n'aurait pas, à notre avis, raconté plus gaiement.

« Ceci (honni soit qui mal y pense !) me rappelle un épisode pharmaceutique (en ce pays si modeste, je ne sais quel nom honnête lui donner) de mon voyage chez les Sykes. Un matin je m'éveillai aux cris de *au voleur !* Le jour à peine commençait à poindre d'une nuit sombre. Domestiques, soldats à

pied et à cheval, aussitôt de courir. Un voleur s'était glissé dans ma tente, qui est fort petite, s'y faisant une large entrée avec son sabre, passant sous mon lit, qui est très-bas, et volant au hasard parmi les objets étendus à terre tout autour. Mes pistolets, ma montre étaient presque sur sa route; mais, troublé sans doute dans son opération par quelque bruit, par quelque fausse alarme, il n'eut pas le temps de choisir, et se sauva en emportant ce qu'il avait sous la main, ma poire à poudre et l'appareil barbificateur. Puis, inquiété dans sa fuite, il abandonna le moins précieux de son butin, le cuir à rasoirs, la savonette, une fiole d'acide nitrique, etc. On me rapporta ces objets épars sur le chemin du village voisin. Mais la ressemblance de l'étain au petit jour fit croire à mon Syke qu'il avait dérobé quelque vase précieux, tandis qu'il n'avait que... Les plénipotentiaires des rajahs sykes se présentèrent aussitôt pour me demander la description et la valeur des objets volés, afin de les faire chercher partout et d'en restituer le prix en cas de non-succès, aux dépens des francs tenanciers du lieu. Comme ils comprenaient mal ma description du plus regrettable, j'éclaircis la chose par un dessin de grandeur naturelle, et m'apprêtais à faire des copies de ce signalement pour les répandre parmi les inquisiteurs, quand mes amis anglais arrivèrent au bruit. Mon dessin les consterna; ils rougirent jusqu'au blanc des yeux, et s'affligèrent sincèrement avec moi de ce qu'ayant la malheureuse coutume d'entretenir un..., je ne misse pas plus de soin à le tenir secret. Je leur dis gravement qu'il y allait pour moi peut-être de la vie ou de la mort. — Ah! la mort mille fois plutôt qu'un!... s'écrièrent-ils tous à la fois. — Nenni, répliquai-je, mille..... plutôt qu'un mal de tête! Et là-dessus éloge sérieux et raisonné de cet admirable remède, et satire médicale du calomel, jalap et consorts, que les Anglais ont la folie de considérer comme ses vertueux équivalens. Mon *speech*, ma harangue fut sans doute éloquente; car on écrivit aussitôt au rajah même, pour l'inviter à faire fouiller toutes les chaumières et à faire battre tous les buissons de son chétif empire pour retrouver l'objet dérobé, et de me l'envoyer sous bonne escorte, en quelque lieu que je puisse être, si l'on parvenait à le recouvrer. Je ne désespère pas de voir un parti de cavalerie syke me le rapporter à Paris,

dans quelques années, sur un coussin de velours. En attendant, mes amis anglais, raccommodés avec la raison de la chose, eurent la politesse de vaincre leur scrupule et d'envoyer, en quête d'un remplaçant, des messagers aux directeurs d'hôpitaux militaires voisins; et ils réussirent à m'en procurer un que je suppose être une antiquité vénérable, et le premier essai du genre. Notre père en rira et toi aussi. Le bruit de cet accident m'a fait la plus parfaite réputation, non pas d'immoralité précisément, mais d'esprit fort, passant au cynisme. »

. . . .

« Les montagnes produisent ici de la rhubarbe, *bonheur céleste!* mais ce n'est pas tout : après trois mois de recherches le rajah de Pattiala, — un de ceux que j'embrasserais et auxquels je rendrais visite, — quatre millions de revenus, — cet admirable allié de la puissance anglaise a écrit officiellement à mon ami l'ex-sous-résident de Delhi, promu depuis à l'agence politique de Kotah, qu'il avait retrouvé ma seringue. La nouvelle est dans les Akbars (Gazette manuscrite) de sa cour; il l'a renvoyée au résident de Delhi sous forte escorte; elle est déposée au palais de la résidence, et l'on me demande officiellement des instructions, soit sur la manière de l'envoyer, soit de la conserver jusqu'à mon retour. On dirait que c'est un baromètre ou une machine pneumatique. Cependant au haut de ces lettres est imprimé :

» POLITICAL DEPARTMENT.

» Je vous rapporterai donc la seringue la plus diplomatique et la plus historique qui ait jamais existé. Vous la laisserez à Porphyre, et elle passera de mâle en mâle; si Porphyre ne se marie pas, il a des frères dignes de posséder un tel objet. »

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. Dans la classification tout à l'heure passablement nombreuse des révolutions contemporaines, celles dont Paris s'est entretenu ces jours-ci viennent immédiatement après les révolutions dynastiques : un portefeuille de ministre et une direction de théâtre ont en même temps mis diverses ambitions en émoi. Des deux démissions, celle de M. le ministre des affaires étrangères et celle du directeur de l'Académie royale de Musique,

ce n'est pas la seconde qui a le moins occupé d'abord le public. C'est que des deux ministères il serait difficile peut-être de décider quel est celui dont Paris se passerait le plus facilement, quoique nous ne soyons plus au temps où la diplomatie européenne était presque tout entière attachée aux chars de nos danseuses. Par bonheur, le remplacement de M. de Broglie par M. de Rigny ne nous brouillera pas avec les puissances, et (dût-on nous trouver un peu intéressés par amour-propre à le dire) M. Véron passe pour être heureux jusque dans le choix de ses successeurs. L'Opéra, ce théâtre des artistes et du beau monde parisien, doit continuer à prospérer avec des directeurs comme MM. Loève-Veimar et Mira, hommes trop habiles pour ne pas suivre les bonnes traditions que M. Véron leur lègue.

On n'est pas suspect à louer un ministre qui renonce à son portefeuille. Nous répéterons volontiers avec tout le monde que M. le duc de Broglie se retire emportant l'estime générale. Il y a eu même surabondance de loyauté de sa part à faire cause commune avec son prédécesseur, dans l'échec que vient d'éprouver à la chambre un traité qui appartenait tout entier à celui-ci. Un ministre bien amoureux du pouvoir se fût montré moins susceptible ; mais justement personne n'a moins d'ambition que M. de Broglie. C'était le ministre malgré lui, rôle assez neuf en politique : les beaux-esprits du dix-huitième siècle prétendaient que les peuples ne seraient heureux que lorsqu'il y aurait des philosophes sur les trônes ; mais des ministres philosophes ! ils n'avaient pas cru pouvoir y songer. Au reste, M. de Broglie est mieux qu'un philosophe. Nous avons bien vite renversé nos idoles par la politique qui court : n'oublions pas cependant de quelle popularité était entouré le gendre de Mme de Staël, non-seulement à la chambre des pairs de la restauration, mais encore dans tous les salons libéraux, popularité qui se fondait à la fois sur ses principes généreux, sur ses vastes connaissances législatives et la facilité de son élocution. Telle était même cette popularité, qu'un homme d'état dévoué à l'ancienne monarchie, et que Charles X avait voulu, en 1828, rappeler à son conseil, M. Lainé, osa dire au roi qu'il ne se sentait plus assez fort pour être ministre, à moins qu'on ne lui donnât M. de Broglie pour collègue. Comme les choses ont marché depuis cette époque! combien de grands hommes de ce temps-là qui ne sont plus à la hauteur de celui-ci ! *Les morts vont vite*, dans la ballade de

Burger : ajoutons que les vivans vont plus vite encore dans notre monde politique.

Déjà même la retraite de M. de Broglie a tellement compliqué la situation ministérielle, qu'il a fallu en venir à un remaniement complet du cabinet. Au moment où nous écrivons, MM. Soult, Guizot et Humann conservent seuls leurs portefeuilles ; M. Thiers remplace M. d'Argout à l'intérieur, M. Duchâtel est ministre du commerce, M. Persil ministre de la justice, et le contre-amiral Roussin, ministre de la marine.

— THÉATRES. — Les théâtres chantans ont presque tous rouvert la nouvelle année théâtrale par une nouveauté. Le PALAIS-ROYAL, dans LA FILLE DU COCHER, nous a montré un émigré, un général parvenu de l'empire, et l'inévitable *deus ex machinâ* de cette sorte de petit drame, la puissance de Napoléon servant tout juste à faire un mariage de dénoûment. Au GYMNASE, le vaudeville intitulé A ROMPRE ! nous a semblé une bluette imitée de M. Scribe, moins l'esprit et la finesse du grand faiseur. Un amant ambitieux court deux lièvres à la fois, c'est-à-dire deux mariages, et il les manque tous les deux : cela s'est vu. Son rival n'est qu'un homme naïf, un savant amoureux, mais qui l'emporte par sa naïveté même ; c'est plus rare, quoique les auteurs aient invoqué à leur secours le *varium et mutabile* de Virgile et le *frailty thy name is woman* de Shakspeare. Les VARIÉTÉS ont essayé une parade pour ou contre LES BOUTIQUIERS. Nous ne sommes pas très-sûrs de l'intention de l'auteur, M. Dumersan, et son succès a été douteux comme son intention, malgré le jeu d'Odry et de Vernet, qui ont sauvé souvent de plus mauvaises pièces. Au VAUDEVILLE enfin, THÉOPHILE n'a pas été un vaudeville très-heureux ; Arnal avait accepté là un rôle fort peu convenable.

— COURSE AU CLOCHER. — Louis XV demandait à un grand seigneur ce qu'il avait appris en Angleterre ? — A penser, sire ! répondit le voyageur. — Les chevaux, n'est-ce pas ? reprit Sa Majesté, qui ne se refusait pas, à ce qu'il paraît, un calembourg, et n'était pas anglomane. Aujourd'hui, notre anglomanie, après avoir importé d'Angleterre le gouvernement représentatif, les voitures à vapeur, etc., va jusqu'à vouloir imiter des Anglais la dangereuse folie des courses au clocher. Mardi dernier, la vallée de Bièvre a

vu une de ces courses, où six *gentlemen* des deux nations ont parié qu'ils chevaucheraient en droite ligne pendant une lieue, au risque de se rompre le cou contre les murs de clôture, ou de s'embourber dans la vase des fossés. C'est M. de Vaublanc et sa jument grise *Mayfly* qui sont arrivés les premiers au but; les paris étaient pour *Guitarre,* jument de M. le duc d'Orléans, que trois chutes consécutives mirent malheureusement hors de la lutte. Aucun des jockeis n'est mort toutefois; ils avaient d'ailleurs, dit-on, fait tous leur testament. Voici les noms des acteurs de cette course, la plus brillante qu'il y ait eu encore aux environs de Paris : *Mayfly*, jument montée par M. de Vaublanc; *Napoléon*, monté par M. Allouard; *Leamington*, monté par M. Wilkinson; *Sidney*, monté par M. Ch. Laffitte; *sir Rob*, monté par M. de Normandie; *Guitarre,* monté par M. Carrey.

— HYDROPHILES. — Nous avons fait connaître il y a quelques mois la secte germanique des médecins homœopathes : voici une secte nouvelle qui élève en Allemagne autel contre autel. Sous la dénomination grecque de médecins hydrophiles, ces Sangrados devinés par Le Sage prétendent guérir toutes les maladies avec de l'eau. Il y a entre autres un célèbre médecin hydrophile à Anspach, auquel on écrit de toutes les parties de l'Allemagne, et qui donne publiquement ses consultations par la voie des journaux. Jusqu'à ce que de nouveaux détails nous arrivent, nous n'en dirons pas davantage sur la médecine aquatique.

— BULLETIN LITTÉRAIRE. — Mrs Trollope, dont l'ouvrage sur les États-Unis a excité une si vive controverse, non-seulement en Amérique, mais encore en Europe, va publier deux nouveaux volumes intitulés : LA BELGIQUE ET L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE. C'est le tour du continent. Nous verrons si les Belges trouveront Mrs Trollope bonne à contrefaire.

— Le dernier numéro de la Revue trimestrielle de Londres (QUARTERLY REVIEW) continue la grande guerre déclarée par les critiques anglais à notre littérature. « L'étranger est la postérité contemporaine, » disait Mme de Staël. A ce titre, nous pourrons faire connaître ce nouveau manifeste en deux articles. Le premier attaque l'Académie française dans son chef, ou du moins dans la

personne de son secrétaire perpétuel. La Quarterly est une feuille tory qui ne peut sans doute pardonner à M. Arnault le testament de Napoléon. Mais après avoir donné un coup de tomawack à la littérature impériale, la sauvage Quarterly saisit la massue classique et frappe MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. *Tros Rutilusve fuat*, Grecs et Troyens, à chacun sa part. La Revue d'Édimbourg avait au moins laissé dormir en paix l'Académie.

— L'Histoire de la Révolution de 1688 par feu sir James Mackintosh vient de paraître à Londres en un volume in-4°. Malheureusement le célèbre auteur a laissé son œuvre inachevée. Sur 500 pages, 250 seulement lui appartiennent. Le livre a été complété par l'éditeur.

— Luisa Strozzi, 2 vol. in-12. Prix : 9 fr. Chez M. Baudry. — Ce roman historique, qui vient de paraître en italien, est de Giovani Rosini, un des auteurs les plus populaires de l'Italie moderne. La scène se passe au seizième siècle. Prix 5 fr.

— Études sur les poètes latins, par M. D. Nisard. — Les feuilletons de la province vivent depuis trois mois du manifeste pour et contre la *littérature facile*, ce qui ne veut pas dire que la question soit épuisée à Paris. Les deux volumes de M. Nisard, qui a le premier provoqué franchement cette polémique ardente, vont appeler à leur tour l'examen de la critique. Amis et ennemis, le silence vous est défendu sur cette œuvre de haute portée, tour-à-tour incisive et éloquente. Pour nous, ces deux volumes sont mieux que de la critique ou de l'esthétique, comme disent nos mystiques ; c'est un livre d'histoire, où toute une époque revit dans sa littérature ; c'est un livre de philosophie morale, qui cherche à ramener la poésie et l'art à leur véritable destination. Sans doute que l'estime que nous faisons de l'auteur ajoute pour nous à l'intérêt de son ouvrage ; mais c'est là aussi un éloge, car nous sommes certains que tous ceux qui l'auront lu nous envieront de pouvoir nous dire les amis de M. Nisard. M. Villemain s'est chargé de juger les Études dans la Revue de Paris. En attendant son article, nous pourrons faire connaître, par l'analyse des sommaires, les questions élevées que ces volumes renferment. On verra que ce

n'est pas seulement une vaine réhabilitation de vieux poètes latins, mais l'appréciation raisonnée des éternels principes du beau et du vrai dans toutes les littératures. Les allusions à la littérature actuelle y abondent. On connaît les sympathies de M. Nisard et ses antipathies. Là où nous ne partageons pas toute son opinion, nous aimons encore sa noble et courageuse franchise.

— Un des élèves de la nouvelle école des chartes, M. Achille Jubinal, vient de faire paraître chez M. Téchener un fort joli Fabliel du douzième siècle. Ce jeune écrivain se propose de faire suivre cette publication de plusieurs autres, à peu près du même temps; mais présentant, outre l'attrait poétique, un intérêt historique. Ces opuscules ne seront tirés, comme celui que nous annonçons, qu'à cent exemplaires seulement; dont *dix* sur papier de Hollande, *cinq* sur papier de Chine, et *cinq* sur papier de couleur. Avis aux bibliomanes et aux bibliophiles.

— Souvenirs de la marquise de Créquy. — Le second volume de ces piquans mémoires vient de paraître chez M. H. Fournier. Il y a là non-seulement des anecdotes bien racontées, mais encore un tableau vivant de la société française sous l'ancien régime. C'est ce qui en fait le prix à nos yeux; c'est là le secret d'un succès qui va toujours croissant. Le même éditeur va publier incessamment Tutti Frutti, par le prince Muskau. Ce nouvel ouvrage d'un *défunt* qui se porte fort bien dans sa principauté, est très-varié. Le prince visite le caveau de ses ancêtres, dans un chapitre, et y imite Sterne; dans un autre, il fait raconter à un célèbre voyageur les aventures les plus extraordinaires et les plus vraies cependant.

M. Fontanier. — A propos de voyages, M. Fontanier vient de publier un nouveau volume sur l'Orient, qu'il intitule Second Voyage en Anatolie. Ce volume paraît chez M. Dumont, au Palais-Royal.

— Nouveaux Tableaux de Paris, publié par Mme veuve Béchet. Cet ouvrage est la meilleure continuation du Tableau de Mercier. Nous avons lu entre autres chapitres *les Comiques de Paris*, par M. Jal, et *les Bouquinistes*, par le bibliophile Jacob. M. Jal passe en revue tous les artistes qui, par leur crayon ou leur jeu scénique, entretiennent *le feu sacré* de la gaieté française. M. Jal pré-

tend qu'on ne rit plus en France, et, par une espèce de paradoxe, il nous prouve que jamais il n'y eut à Paris tant de farceurs en titre. Le même éditeur continue la publication des SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, par M. de Balzac; la nouvelle livraison contient LES TREIZE et NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE, deux romans et deux volumes.

— ROMANS NOUVEAUX. — M. CREUZÉ DE LESSER, connu par des poésies faciles, et dont un de nos spirituels correspondans citait naguère une si jolie fable, vient de publier un roman en deux volumes, fondés sur une donnée originale : LES ANNALES SECRÈTES D'UNE FAMILLE PENDANT DIX-HUIT SIÈCLES. Ces ANNALES forment une suite de petits Mémoires autographes dont les héros descendent tous directement d'Othon, l'empereur romain. Voilà certes une famille qui est bien modeste, car elle pourrait remonter facilement jusqu'au déluge; mais le dernier de ces conteurs héréditaires écrit pendant la révolution. Ce roman généalogique est nécessairement fécond en contrastes; nous le citons surtout parce qu'il est d'un bon style. — Nous ne serions pas étonnés cependant qu'on préférât à ces quarante ou cinquante Othons, qui ne sont que conteurs de leur métier, cette honorable famille d'assassins dont M. G. Barba vient de publier l'effrayante histoire sous le titre de L'OSSUAIRE. Nous nous figurions être blasés par tant de publications du même genre, et nous avons osé braver la lecture de celle-ci. Mais il n'est pas un chapitre qui ne nous ait donné la chair de poule; alors nous nous sommes réfugiés dans les notes... Par un piége affreux, l'auteur y a placé des détails plus barbares encore. C'est un vrai coupe-gorge littéraire que ce roman comme sujet,... ajoutons et comme style : ce style est poétique; figurez-vous les mystères de la maison Fualdès racontés en phrases calquées plus ou moins adroitement sur les amours d'Eucharis et de Télémaque. L'auteur a couvert ses cadavres de fleurs... de rêthorique. LE SOLITAIRE et LE RENÉGAT en seront jaloux. — Nous ne jugerons pas aujourd'hui un autre roman en deux volumes, par Lesguillon, SCHILDINE : ce livre, publié chez M. Mame, nous arrive un peu tard, et nous n'avons lu que la préface. Nous prévoyons que le mariage est attaqué dans cet ouvrage, dédié à une demoiselle. L'auteur dit qu'il se plaît « à mettre à nu l'intérieur hideux de cette espèce féroce et basse qu'on appelle hommes ou femmes; il jouit dans *ce bourbier*, comme Satan lorsque l'enfer s'étale devant lui; » la France est comparée par M. Les-

guillon à une petite fille bavarde et mal élevée jouant avec un chat; « le patriotisme est, dit-il, *le désert* des nations: et la France une nation d'importans » ; enfin, l'auteur est tellement désabusé, qu'il compare l'arène politique au Cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place : « les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin ; ils font le manége. » Il y a un ridicule que l'auteur aurait dû relever chez nos romanciers, patriotes ou non, c'est *l'importance* des préfaces. A la tête d'un roman, quelquefois fort médiocre (nous n'avons pas encore lu celui-ci), nos J.-J. Rousseau en herbe vous mettent aujourd'hui des essais à faire pâlir l'apostrophe à Fabricius ou le discours couronné par l'académie de Dijon. Nous dirons une autre fois si Schildine vaut la Nouvelle Héloïse. Jusqu'ici nous n'avons eu que le temps de regarder curieusement la dernière page, et nous y avons vu que le roman finit par l'exécution d'un *forçat qui a voulu s'évader du bagne*... Paméla, Clarisse et Grandisson, comme s'écriait Diderot, vous êtes trois grands drames!

— Chronique. — Une chronique d'Album se compose sous l'influence de la préoccupation des derniers jours de la semaine; les circonstances ont pris une teinte grave et triste. Les nouvelles de Lyon, un bulletin de guerre civile, ont écarté depuis jeudi toute autre question. Dans ces circonstances, la littérature s'efface devant la politique et remet au lendemain ses nouvelles d'un moindre intérêt.

— M. le baron Bosio, membre de l'Institut, vient d'exposer dans ses ateliers (cour de l'Institut) son admirable groupe de Louis XVI. Le roi est sur l'échafaud ; l'ange descend et lui montre le ciel : *Fils de saint Louis, montez au ciel !* On voit aussi chez M. Bosio, des peintures qu'il expose pour la première fois, et dont le coloris et le dessin rappellent les grands-maîtres d'Italie. Le faubourg Saint-Germain et tout ce qu'il y a d'amateurs à Paris se portent en foule chez M. Bosio.

— Bulletin musical. — Vous supposez peut-être que depuis la clôture du théâtre-Italien, le monde musical ne s'occupe plus d'un plaisir ajourné, d'un avenir de six mois, et qu'il se fie au ministère éclairé de M. Robert. Erreur ! C'est le sort des ministres

d'être soupçonnés. Chaque coterie d'amateurs compose et décompose quotidiennement sa troupe, comme ailleurs chaque faction renouvelle son conseil politique. Tel veut ravoir Lablache et tel autre exiler Rubini, sous le prétexte, apparemment de l'avoir toujours entendu appeler *le juste*. Pour nous, nous croyons savoir qu'il ne nous sera rien enlevé de nos richesses présentes, si vous exceptez Mlle Ungher; et encore l'Italie nous rendra-t-elle en deux jeunes cantatrices la monnaie de la brillante virtuose? Mais le roi des basses, l'amour des Napolitains, Lablache, vous sera rendu. Puis Hernani et Norma, deux *libretti* de MM. Hugo et Soumet, vous seront présentés, rechauffés, comme on dit, aux accens de Gabussi et de Bellini. Donizetti retouche pour le parterre parisien un opéra tout inédit. Mais l'objet le plus nouveau, le plus piquant peut-être, dans l'ensemble de cette réunion d'artistes, sera la présence d'un talent déjà sous vos yeux, et dont vous soupçonnez à peine tout l'avenir. Il est vrai qu'il est occupé encore à grandir, et que vous avez le droit de ne pas le remarquer plus que la beauté des jeunes filles qui traversent l'intervalle de quatorze à seize ans. Mais après les six mois de loisirs, ou plutôt d'études que va laisser la saison d'été, vous reconnaîtrez avec orgueil l'élève qui n'a débuté qu'à Paris, qui s'est formé par vous, éclairé de vos conseils, électrisé de vos encouragemens. Cette espérance du théâtre est Mlle Schultz; Mlle Schultz, la Suédoise, la fille bien née, l'enfant d'adoption de Rossini. Mlle Schultz possède des qualités destinées à devenir incessamment précieuses pour l'exécution des œuvres du grand-maître. Ce que vous ne saurez guère avant l'harmonieuse époque de novembre est déjà révélé pour Rossini. Où donc avez-vous entendu, en effet, un plus riche organe dans les notes basses? D'autres *premières dames* peuvent atteindre transitoirement un de ces accens qui étonnent et charment à la fois; mais Mlle Schultz s'établit là, et y module tout un chant, comme fait Paganini sur la grosse corde. Mlle Schultz méritera, à quelque titre que ce soit, le bonheur que vos applaudissemens lui préparent. Tombée dans la mauvaise fortune du haut d'un rang élevé, elle porte au théâtre, où son frère l'accompagne, toute la grâce de cette pudeur à laquelle eussent refusé de croire, il y a vingt ans, les préjugés d'une société plus corrompue que les coulisses. Elle a quitté le Nord sous la protection d'une reine française (Mme Bernadote), et c'est une reine française aussi

Mme la comtesse de Survilliers) qui lui a fait au printemps dernier les honneurs de Florence. Ce serait une touchante histoire à faire que celle de la comtesse livonnienne, et de son *année d'apprentissage* comme dirait Goëthe, sous les auspices de deux majestés parvenues. Il appartenait à un parterre français d'achever et de couronner dignement cette éducation de l'artiste. Il manque encore, dit-on, à la débutante, quelques notes du *medium* de la voix; mais il va sans dire qu'elle saura infailliblement les conquérir, ou plutôt les retrouver, sous l'influence d'un pays tel que le nôtre : le pays du juste milieu. Jean-Jacques disait d'Isocrate, un orateur grec à la voix pénétrante et suave : « Il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. » Vous pouvez, si vous ne craignez pas quelques accusations de pédantisme, appliquer ces paroles à Mlle Schultz.

— On ne se compromet pas beaucoup en avançant qu'en général les Anglaises ne brillent pas comme cantatrices; et il vient assez rarement dans la pensée des *impressarij* de parcourir les trois royaumes-unis pour *scritturare* des *contralti,* des *soprani* ou même des *tenori* purement indigènes. C'est donc une véritable curiosité qu'une future *prima dona* arrivant des bords de la Tamise pour passer en Italie, avec ces blonds cheveux, ce cou long et flexible, ces traits délicats, cette taille élancée, enfin cette allure, tantôt nonchalante, tantôt d'une vivacité un peu exagérée, signes auxquels on reconnaît infailliblement les belles filles d'Albion.

Mme Salmon-Hantute, qui s'était fait entendre déjà dans plusieurs de nos salons à la mode, a charmé, dans un concert qu'elle vient de donner, les amateurs les plus exigeans, par la suavité, la sonorité argentine de son *mezzo contralto,* et par une légèreté, un bon goût dans les traits, une hardiesse dans les *staccadi* à grands intervalles, qu'on ne trouve pas toujours chez les meilleures virtuoses.

Il faut dire, et les Anglais le savent bien, qu'il y a quelque chose d'héréditaire dans son fait. Mistress Salmon, sa mère, est la première cantatrice anglaise qui se soit acquis une véritable réputation. Mais les leçons de Garcia, le premier des professeurs, et les conseils de l'excellent Rubini qui s'intéresse de cœur à tous les vrais talens, n'ont rien gâté aux rares dispositions de la fille.

Mme Salmon-Hantute, qui a tant de titres au patronage de ses compatriotes, en a aussi à notre hospitalier appui. Mariée à un

Français, elle vient à nous comme demi-Française. C'est une grande témérité, une sorte de coup de tête qui ne se pardonne pas dans les *middle ranks* de la société anglaise, et qui encourt même la proscription de la *respectability,* cette classe toute empesée de préjugés et de raideur nationale, qui n'a rien de l'élégance de la haute société. Vous voyez qu'il y a un article à stipuler dans le prochain traité d'alliance à intervenir entre la France et l'Angleterre.

Entre autres morceaux, Mme Hantute a chanté des variations sur un air montagnard, mêlées de couplets italiens et concertantes avec hautbois; variations composées tout exprès pour elle, on l'a bien vu, car toutes les voix ne s'en tireraient pas aisément, et la sienne y a brillé du plus vif éclat. La belle finale d'ANNA BOLENA n'avait point encore été chantée à Paris avec plus de pathétique et de justesse de sons en même temps, que par Mme Salmon-Hantute. Les applaudissemens qui l'ont saluée, et auxquels le célèbre maestro Paër s'associait chaudement, doivent l'encourager à se présenter sur la scène lyrique, où l'attendent de grands succès.

— BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — MÉMOIRES DE MIRABEAU, t. III, chez MM. A. Guyot et U. Canel. — Avec le troisième volume finit la vie privée de Mirabeau : avec le quatrième commencera sa vie publique.

On peut dire, avant toute analyse, que dans ces trois premiers volumes Mirabeau nous a apparu plus d'une fois sous un tout nouveau jour. Ce n'est plus le forcené joueur, l'ignoble débauché, le vorace gastronome de quelques biographes; tout est exagération sans doute dans ce colosse, mais tout s'explique naturellement; ses vices grandissent comme son génie. Cette publication est neuve, elle est riche en détails, et d'une rédaction très-heureuse, quoique çà et là un peu confuse.

— EXCURSIONS EN GRÈCE, 1 vol. in-8°. — Nous ne manquons pas de voyages en Grèce; mais les points de vue changent avec les voyageurs. Celui-ci est M. Lacour, intendant militaire, attaché à l'armée de Morée. M. Lacour a visité la Grèce en littérateur. Ses pages sont pleines de souvenirs poétiques, mais aussi de descriptions bien faites. Ce volume paraît chez M. Arthus Bertrand (prix 7 fr. 50 cent.), qui a publié récemment deux ouvrages sur Alger et sur la

Suède. La collection des ouvrages de ce genre, qu'on trouve chez M. Arthus Bertrand, formerait une excellente bibliothèque.

— HÉLÈNE. — Le dernier roman de miss Edgeworth, publié en anglais par M. Baudry, traduit en trois volumes par Mme Belloc, paraît une troisième fois aujourd'hui chez M. Ch. Gosselin, dans la traduction de M. Defauconpret. Les bons romans sont trop rares pour que les lecteurs manquent à cette version nouvelle d'HÉLÈNE. Quoique publiée en deux volumes seulement, la traduction de M. Defauconpret est complète.

C'est chez le même éditeur que paraissent LES ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS, de M. Nisard, et l'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE, par M. Aimé-Martin.

— VOYAGE D'UN ICONOPHILE, par M. Duchesne, chez M. Heideloffe, rue Vivienne. — Ce volume est indispensable aux artistes et aux amateurs d'estampes. L'auteur y passe en revue tous les cabinets d'estampes d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande. C'est un vrai pendant au fameux voyage bibliographique du docteur Dibdin, le don Quichotte des bibliomanes. M. Duchesne est connu par son CURIEUX ESSAI SUR LES NIELLES.

— BIBLIOTHÈQUE DU SOLDAT. — Sous ce titre général, M. le colonel F. de Brack vient de réunir une collection de petits traités destinés à l'éducation du soldat. Ce sont des cours élémentaires d'histoire, de géographie, de mathématiques, d'hippiatrique, etc. Le plan du volume est exposé dans une introduction adressée aux hussards du 4e régiment, écrite de ce style à la fois noble et familier qui va si bien au soldat français. Rien de pédant, rien de prétentieux dans ce volume, où l'on trouve cependant un système tout entier de connaissances militaires, mais exposé avec clarté toujours, et souvent avec charme. C'est une révolution entière pour l'éducation de nos troupes que propose l'auteur. Les routiniers en riront peut-être ; mais M. le colonel de Brack leur oppose un an d'expérience dans son régiment. Quelques théoriciens considèrent le soldat comme une machine plus ou moins bien dressée. J'aimerais mieux être le cheval de M. de Brack que le soldat de ces officiers. « En guerre, dit M. de Brack, notre cheval n'est plus un instrument qu'on raccommode ou qu'on change, mais bien

notre ami le plus précieux, la moitié de nous-même, notre vie, notre gloire! » Je veux prendre ces lignes pour l'épigraphe d'un petit roman que je viens de terminer, et dont le héros est un cheval, un héros qui en vaut bien un autre, je vous assure, surtout depuis que les romanciers mes prédécesseurs ont épuisé la famille des héros de roman. Mais n'oublions pas que c'est de la Bibliothèque du soldat qu'il est question, livre où la digression est écartée soigneusement. M. le colonel de Brack prétend que ses soldats soient des hommes et des citoyens : il se dit fier de commander un des plus beaux régimens de notre armée. Si j'avais l'honneur de servir au 4e de hussards, je serais fier d'un colonel qui, non content de m'appeler son camarade et son ami dans une Préface, m'indiquerait en trois cents pages comment on peut mériter deux fois l'épaulette, par la bravoure et l'instruction.

— Pauvre fille! roman fataliste; par M. Lefloch, un vol. in-8°; rue des Beaux-Arts, n° 3 *bis*. Nous avions le roman intime, voici le roman fataliste. L'auteur se déclare athée honnête homme, et prétend, en fait de composition, avoir pris sa recette dans un article de M. Ph. Chasles. Voici la liste de ses principaux chapitres : *Le Bal*, *le Cadavre*, *l'Enterrement*, *le Chiffonnier*, *Encore du Hideux*, *le Suicide*, *l'Accouchement*, *l'Infanticide*, *la sale Maison*, *la Guillotine*, *le Panier du Bourreau*, *le Cercueil et la Noce*.

Le dernier mot du roman fataliste est en capitales, page 398, la Messe des Morts. Nous ajouterons avec tout l'à-propos possible : *Requiescat in pace!* Prix : 7 fr. 50 c. — On a pour le même prix, et même pour 6 francs, un abonnement à la Cour d'Assises, dont la huitième livraison vient de paraître. Ce recueil est une mine féconde où nos romanciers et nos dramaturges peuvent trouver de la besogne toute faite.

— revue républicaine, 1re livraison. — Dans son allure indépendante, mais jusqu'ici un peu capricieuse peut-être, comme la société elle-même depuis 1830, la Revue de Paris qui, naturellement a consulté quelquefois la qualité de ses souscripteurs, a été plus que soupçonnée d'une tendance aristocratique; ce qui n'exclut pas les idées libérales les plus larges, heureusement. En recevant la première livraison d'une *Revue républicaine*, nous avons

donc pensé à relever le gant de la polémique, qu'appelle le titre seul de ce nouveau recueil. Mais commencer des luttes de principes au moment où les principes sont aux prises avec le canon sur un point de la France, ce ne serait pas convenable. Cette semaine nous nous contentons d'annoncer la première livraison de la *Revue républicaine*, publiée sous la direction de M. And. Marchais.

— LES ÉTOILES. Voici un volume varié comme une revue, un volume de vers et de prose par divers collaborateurs, sous la direction de M. Ed. Poyat. Les divers morceaux de cette publication, qui sera périodique, promettent beaucoup. La critique y est novatrice, les vers ont de l'énergie, les nouvelles sont *hautes en couleur.* Qu'y manque-t-il donc? le goût peut-être. Mais qu'est-ce que le goût? Les auteurs menacent la littérature d'une révolution nouvelle. Pour eux, M. Hugo est déjà un vieillard, ils le pressent d'abdiquer. Les poètes de ce temps seraient-ils comme les dynasties, qui durent de dix à quinze ans si elles naissent viables? Soyons justes, il y a dans ce volume une pièce de vers sur Robespierre, qui n'est pas parfaite, mais d'une énergie byronienne ou dantesque.

— SUITES A BUFFON. — Au premier volume des SUITES A BUFFON succède déjà le second, contenant les crustacés par Milne Edwards. Cette publication importante de M. Roret, rue Hautefeuille, mérite un examen particulier. Collection indispensable à toutes les bibliothèques où sont les œuvres de Buffon, elle répond aux exigences des savans et au goût du simple amateur.

— ITALIE, drame, chez M. Just-Testier. Drame en prose de l'école nouvelle, l'ITALIE est dédiée à M. Alexandre Dumas, que l'auteur compare à Shakspeare et à Brantome, en déclarant que l'auteur d'*Antony* a même surpassé Molière dans cette pièce sublime. Avec des admirations de cette force on peut narguer les revues anglaises et même les revues françaises. L'admirateur ajoute même que M. Alex. Dumas pense comme Shakspeare, et écrit comme Tacite. Si cette préface n'était un peu longue nous l'aurions mise en note à l'article de la QUARTERLY REVIEW, afin de prouver que nous sommes *sine irâ nec studio*, pour emprunter les termes de Tacite puisque voilà les classiques latins réhabilités par une comparaison enfin digne d'eux : renvoyé à M. Nisard.

— HISTOIRE DU SIÉGE D'ORLÉANS, par M. Jollois, un vol. in-folio. Nous nous proposons de faire connaître ce bel ouvrage, doublement remarquable sous le rapport de l'érudition historique et de la typographie; à ce livre se rattache la publication des MONUMENS A LA MÉMOIRE de *Jeanne d'Arc*, composés de neuf feuilles de dessins.

— HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION, par MM. Roux et Buchez, 7e et 8e livraisons : chez M. Paulin, place de la Bourse. — Les documens de ces deux livraisons nouvelles sont du plus haut intérêt : le succès de l'ouvrage est désormais assuré.

— LUISA STROZZI. — Dans ce roman, comme dans LA MONACA DI MONZA, M. Giovani Rosini semble s'être proposé de nous faire connaître les mœurs de la société italienne du siècle de Léon X. Le sujet est emprunté à l'histoire de Florence. L'action s'ouvre le 6 juillet 1531, jour où Alexandre de Médicis prend possession de l'autorité suprême, et comprend les trois années suivantes, jusqu'à la retraite de Strozzi à la cour de France. Le livre de M. Rosini est un commentaire plein de vie et de passion de cette époque, l'une des plus intéressantes des annales d'Italie. Dans l'action variée de son drame, l'auteur a su faire entrer sans effort la plupart des hommes qui tenaient un rang éminent à Florence par leur puissance ou leur génie. Michel-Ange y paraît à côté de Guicciardini; les folies spirituelles de Cellini font diversion aux détours obscurs de la politique espagnole; et la violente opposition de Pierre Strozzi contraste avec la sombre résignation des disciples de Savonarole. La sympathie du lecteur se concentre graduellement sur les deux héros du roman, Luisa Strozzi et Francesco Nasi. Entraînés l'un vers l'autre par une passion sincère et pure, ils s'abandonnent pendant quelque temps aux illusions de l'espérance : mais bientôt l'ambition du père de Luisa exige de sa piété filiale un grand sacrifice, et l'infortunée est contrainte à donner sa main à Louis Capponi, dont l'aveuglement laisse Luisa sans défense contre la passion effrénée du duc Alexandre.

Quand le dénouement approche, le style, généralement brillant et figuré de l'auteur, se dépouille de tout artifice, et dans une éloquente simplicité devient terrible à force de naturel. L'ouvrage de M. Rosini a été réimprimé par M. Baudry; nous en recevons une autre édition qui paraît rue Mazarine, n° 70, enrichie d'une foule

de vignettes et de portraits exécutés avec le plus rare talent, entre autres la tête de Cellini, par l'habile Morghen.

— COMPAGNIE DE L'HORLOGERIE PARISIENNE. — On vient de publier sous ce titre un prospectus qui doit intéresser vivement tous les amis des arts et de l'industrie parisienne. Nous les invitons à consulter les statuts de la société chez M. Bouard, notaire, rue Vivienne, nº 10. Les administrateurs-fondateurs de l'HORLOGERIE PARISIENNE sont : MM. Arago, Baudrand, de Caux, Gueheneuc, Jouannin, Pouillet, de Praslin, A. Séguier, Gambey, Ingold, etc., etc.

— On parle beaucoup dans le monde littéraire d'un roman de femme, publié sous le titre modeste du JOURNAL D'AMÉLIE. Nous ne connaissons pas encore ce volume.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Malgré le triomphe définitif de l'ordre, toute la semaine s'est passée, on peut le dire, en réflexions pleines de tristesse. Dans les salons, dans les foyers des théâtres, le même sentiment dominait toutes les conversations. Cette dernière épreuve était nécessaire peut-être, afin que les partis pussent enfin se compter, les uns pour rentrer dans le repos de la force et de la sécurité, les autres pour se réduire à ce rôle d'opinion expectante qui convient aux minorités vaincues; car une opinion n'en convertit jamais une autre, quel que soit le résultat d'une lutte. Paris a eu son propre deuil, mais qui s'efface devant les affligeans bulletins de Lyon. Les lettres particulières et les premiers journaux qui nous arrivent de cette ville malheureuse absorbent tout l'intérêt du moment. Aucune nouvelle littéraire, on le pense bien, ne saurait encore réclamer vivement l'attention. Les pièces annoncées aux grands théâtres, telles qu'UNE LIAISON, de MM. Mazère et Empis, où débutera Mme Dorval, et les MAL CONTENS, à la Porte-Saint-Martin, sont différées jusqu'à la semaine prochaine. Celle-ci, nous n'avons à enregistrer qu'un succès un peu froid au Gymnase, qui a donné le petit drame en deux actes annoncé primitivement sous le titre de L'AMOUREUX DE LA REINE. Ce titre, changé par ordre supérieur, en M. DE SALVOISY, indiquait le sujet emprunté à une anecdote *historique* de Marie-Antoinette. En vérité, notre imagination se prête difficilement à voir cette reine infortunée sur les

planches du Vaudeville ; les auteurs ont eu le bon goût de la peindre sous un jour favorable ; mais ce martyre de l'histoire traduit en couplets nous a paru une profanation, le second acte surtout, qui nous conduit jusqu'à l'arrestation de Varenne. Mme Léontine Volnys joue la reine avec toute la décence qui fait partie de son talent ; il y a une scène fort dramatique, qui, quoique fort mal amenée, a sauvé l'ouvrage, d'ailleurs fort peu intéressant. Les auteurs auraient dû étudier chez M. Esquirol avant de mettre leur fou en scène.

— REVUE CRITIQUE. — TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE DE 1814 A 1830. 3 vol. in-8°. — Les mémoires, les romans, les contes, les nouvelles, le drame et le vaudeville, ont singulièrement abusé de l'épithète *historique ;* il restera cependant de notre littérature actuelle quelques bons livres d'histoire et de biographie, où l'on ne cherchera pas toujours en vain le détail des faits généraux et le témoignage de quelques contemporains de bonne foi. Malgré la diffusion qui caractérise une littérature où le *moi* tient tant de place, un *moi* gros d'orgueil et de suffisance, un *moi* étourdi, prétentieux, bavard et digressif, quelques bons esprits encore ont compris que l'art de bien dire consiste à ne dire que ce qu'on sait. Ce goût, ce tact d'écrivain, a présidé au TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE DE 1814 A 1830 ; il faut en louer d'autant plus l'anonyme que les documens ne lui manquaient pas.

« Tout tend, dans le monde physique et intellectuel, à abréger » le temps et l'espace, dit-il dans son introduction. J'entre donc » dans l'inclination du siècle, en essayant de faire passer en quel» ques heures, sous les yeux de mes lecteurs, l'histoire générale » de seize années, et en visant à resserrer dans ces pages ce qui » seulement eût mérité un souvenir, après une lecture de plus de » cent ouvrages....

» Il n'est pas bien sûr que toute la vérité ne soit pas révélée au » bout d'un certain temps ; car la durée des secrets politiques est » bien courte de nos jours. Quelques mois, et les voiles se déchi» rent ; la parole retentit à la tribune, les justifications survien» nent, l'intérêt de se taire s'évanouit, et tout ce qu'il y avait » encore d'obscur et d'incertain dans les faits se laisse recueillir » par l'historien qui attendait le moment de rassembler en un » foyer unique toutes les étincelles de cette vérité manifestée en

» divers lieux, à plusieurs époques, sous un grand nombre de » formes... »

On a fait l'histoire philosophique, conjecturale, biographique, pittoresque; l'auteur du TABLEAU écrit *celle des affaires*... L'anonyme n'a pas cependant la fatuité de mettre sur le titre de son livre : *Par un homme d'état*. Il se garde bien de se croire mieux informé que tout le monde; mais il consulte en quelque sorte *le bon sens* public pour juger les faits sur lesquels il a découvert le plus de révélations officielles.

« Ce n'est pas, dit-il, que je ne joigne une certaine opinion à » l'exposé de chaque fait capital; mais je la tire du jugement porté » aujourd'hui par la majorité du public sur cet événement; de sorte » que, même en jugeant, je fais encore l'office d'historien. »

Le TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE 1814 A 1830 ne nous a pas seulement satisfaits par sa concision, mais par les opinions qui y sont plutôt indiquées que développées. Bien que nous ne partagions pas toutes ces opinions, il nous est impossible de ne pas reconnaître dans l'auteur un homme consciencieux qui aime avec passion l'humanité, la morale, et par-dessus tout son pays; qui a prodigieusement lu, et possède une connaissance profonde de toutes les grandes questions de politique extérieure. Ainsi on trouve dans cette histoire un exposé précieux des affaires d'Orient, de Pologne, de Portugal et d'Allemagne; les droits des peuples y sont défendus avec une grande force de raisonnement, et les prétentions injustes des souverains discutées sans aucune réticence. Ce n'est pas un tiède *juste-milieu*, mais une honnête impartialité.

Cependant nous le dirons avec franchise, au risque de blesser quelques susceptibilités diplomatiques, il est des princes dont il nous semble que l'historien a parlé avec un ménagement trop courtois. Nous pourrions suppléer à son silence, parce que nous nous croyons, nous aussi, bien informés. Nous nous contenterons d'une seule remarque :

La cession de la Norwége à la Suède fut un acte odieux de la politique de Bernadote; il voulait se faire acheter. Vers la fin de 1811, il avait fait presser à plusieurs reprises Napoléon de lui accorder la Norwége pour prix de la coopération qu'il lui promettait dans la guerre projetée contre la Russie; mais l'empereur, qui n'a peut-être pas toujours suivi cette politique de l'honneur, répondit constamment qu'il ne consentirait jamais à dépouiller d'une

partie de ses états son fidèle allié le roi de Danemarck. Ce fut après ce refus réitéré que Bernadote entra dans la coalition contre la France. Déjà long-temps avant cette époque, on peut supposer que la vanité de Bernadote s'était irritée du génie et de la gloire de Napoléon. Il ne pouvait se refuser le plaisir d'en parler quelquefois avec des sarcasmes plus dignes du ton des bivouacs que de la causticité des cours. Mais ce qui est plus grave, c'est de voir les griefs particuliers de Bernadote contre son ancien souverain, plutôt que les intérêts de la Suède, exciter en lui une animosité fatale à la France, sa première patrie.

L'histoire dira qu'à un prince français les alliés durent, en 1813, le gain de la bataille de Leipzig; en effet, le corps d'armée de Bernadote était opposé à notre aile gauche, où se trouvaient les Saxons; ceux-ci nous abandonnèrent au commencement de la bataille, mais ils se retiraient à l'écart, et ils seraient restés inactifs, lorsque, l'artillerie de Bernadote n'étant pas arrivée, il somma le général Saxon de tourner la sienne contre nous. Sur le refus de celui-ci, Bernadote insiste et le menace de la vengeance des souverains alliés; le général cède enfin, l'artillerie saxone tonne sur nos soldats, et jette un affreux désordre dans les rangs de notre aile gauche qui se rompt et entraîne la perte de la bataille. Comme Bernadote prenait un soin extrême de faire publier les bulletins particuliers de son corps d'armée, on pense bien qu'il n'oublia pas de louer la présence d'esprit dont il avait fait preuve en cette occasion. Il n'a pas non plus oublié d'envoyer ces bulletins à sir Walter Scott, avec les autres documens sur Napoléon qu'il s'empressa de fournir à l'historien écossais [1].

Bernadote est un soldat heureux qui doit sa couronne à sa réputation militaire, et cette réputation aux victoires des armées françaises; eh bien! le croira-t-on? c'est le seul souverain qui refuse encore aujourd'hui obstinément à ses anciens frères d'armes

[1] Ces documens sont passés de l'histoire de Walter Scott dans les Mémoires de M. de Bourrienne, mémoires indignement falsifiés en l'absence de l'auteur. Cette falsification, contre laquelle M. de Bourrienne n'osa pas réclamer, est une honte pour la librairie française. Il n'est pas plus permis de dénaturer le livre d'un auteur que de faire de la fausse monnaie.

les arrérages des dotations que l'empereur leur avait accordées en Poméranie!

Faut-il donc que ce soit au fils d'un roi *si peu Français* qu'Eugène de Beauharnais, fils adoptif de Napoléon, ait donné sa fille en mariage! Singulière destinée que celle des enfans d'Eugène! Les plus petits princes d'Allemagne avaient refusé avec dédain une épouse au prince Oscar. Le prince de Leuchtenberg, au lieu de se considérer comme honoré de l'alliance suédoise, en sa qualité de prince bavarois, n'aurait-il pas dû montrer que le patriotisme français a sa fierté comme le blason allemand?

L'auteur du Tableau de l'histoire générale, etc., a négligé ici de caractériser cette alliance par une de ces épithètes dont il n'est pas avare dans le cours de son ouvrage et qu'il applique souvent à propos. Ses appréciations sont alors à la fois justes et pittoresques. Tel est le récit du débat du vieux roi de Wurtemberg avec ses sujets, lorsque le vieux roi leur octroie une constitution, afin de témoigner du moins sa liberté en établissant la leur, et la rédigeant de manière à la faire rejeter : « Tant il y a que le débat continua jusqu'à sa mort, et que le roi s'éteignit en tenant sa petite couronne à deux mains. » Tel est le parallèle entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle : « Si d'un côté, la profession des lettres rend l'esprit indépendant et indiscret; de l'autre, rien n'est plus opposé aux hardiesses du génie que la pratique assidue des affaires; mais si l'imagination nuit, dans l'homme d'état, à l'esprit gouvernemental, le mépris des lettres, dans un temps où elles remuent le monde, ne le fait pas moins faillir. M. de Villèle méconnut l'autorité de la réputation du génie et de la presse; en disgraciant son collègue avec une rudesse sauvage, il causa dans les rangs des royalistes une telle défection, que la couronne devint paisible par sa solitude même, et se crut assurée de son salut parce qu'elle périssait. »

Nous citerions encore volontiers le combat de Navarin, que nous n'avons vu nulle part aussi bien décrit; mais nous renvoyons à l'ouvrage, que nous croyons pouvoir recommander, parce qu'il donne plus qu'il ne promet, chose rare depuis quelque temps. Nous louerons le style; cependant il n'a pas toujours la bonne couleur historique : quelques expressions prétentieusement poétiques, quelques autres prétentieusement familières, doivent disparaître d'une seconde édition.

Z.

— PÉ-CHÉ-TSING-KI, BLANCHE ET BLEUE, ou *les Deux Couleuvres fées*, roman chinois, traduit par M. Stanislas Julien, professeur de langue chinoise au collége de France. — L'histoire de BLANCHE ET BLEUE, composée en 1807, offre une peinture fidèle et curieuse des mœurs, des croyances populaires et de la mythologie des Chinois. C'est le premier roman de féerie traduit du chinois qui ait paru jusqu'ici en Europe. Nous ne connaissons pas le chinois, mais nous connaissons M. S. Julien pour un érudit très-capable de le traduire.

— LES DEVOIRS. — Nous avons annoncé un nouveau livre de Silvio Pellico. Empreint du même charme que le livre des PRISONS, il aura, nous n'en doutons pas, le même succès. La version française a paru chez M. Fournier; elle est du traducteur des MÉMOIRES M. Ant. de Latour : c'est dire que cette traduction est à la fois exacte et élégante. M. de Latour la fait précéder d'une préface qui vaut l'ouvrage original.

— TUTTI FRUTTI. — Le nouvel ouvrage du prince Muskau ne tardera pas à paraître chez M. Fournier. Le titre italien a été traduit par : DE TOUT UN PEU.

— PETER SIMPLE. — La précieuse collection des Romanciers anglais à 5 fr. le volume, publiée par M. Baudry, vient de s'augmenter de ce roman du capitaine Marryat, dont la traduction doit paraître chez M. Fournier.

— JUVÉNAL. — M. Hachette, d'Épernay, vient de publier une traduction de JUVÉNAL, en vers. L'ouvrage de M. Nisard appelle de nouveau l'attention sur le satirique romain. Quelques vers de M. Hachette prouvent qu'il a étudié et compris son auteur. Il y a cependant plus de vers faciles que de vers énergiques dans cette version.

— Le sixième numéro du MAGAZINE FRANÇAIS vient de paraître. Ce recueil consacre sa spécialité comme *nouvelle bibliothèque des romans*. On a comparé ce recueil à un herbier littéraire, où chaque échantillon de romans s'étend, sec et décoloré, entre deux pages; mais les botanistes ne recueillent que des *simples*, et M. Fournier ne rejette pas les *monstres* de sa collection.

— M. X. Marmier, qui voyage en ce moment en Allemagne, vient de terminer un ouvrage intitulé : ÉTUDES SUR GOETHE. Ce jeune littérateur nous envoie une CHRONIQUE DE FAUST que nous nous proposons de publier.

— LA VIEILLE POLOGNE. — Cette publication de M. Charles Forster continue avec un succès mérité. La quatrième livraison contient de beaux dessins de M. Devéria, fondés sur des poèmes populaires en Pologne, et reproduits en vers français par MM. Alex. Dumas, Fréd. Soulié et Mme Tastu. Les pages de prose qui les accompagnent sont de M. Forster, et retracent l'époque la plus importante de l'histoire de la Pologne, celle de la jonction de la Lithuanie à la Pologne, en 1386, *union qui*, pour nous servir des expressions de l'auteur, *a résisté à la conquête et à la décadence.*

— Monsieur le ministre de l'instruction publique vient de souscrire, pour les principales bibliothèques de France, à la publication du COURS DE DROIT NATUREL, professé cette année par M. Th. Jouffroy, à la Faculté des lettres de Paris.

Cette importante publication, faite du consentement et avec le concours du professeur, est digne du plus haut intérêt; elle se recommande à toutes les personnes qui s'occupent de la discussion des hautes questions philosophiques.

La souscription aux douze premières leçons est, franco, de 8 fr. pour Paris, et 8 fr. 50 c. pour les départemens. Les six premières leçons sont en vente, chez M. Prévost-Crocius, éditeur, cour du Commerce, n° 30, faubourg Saint-Germain.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La polémique politique vit encore des dernières scènes de guerre civile qui avaient menacé la France d'une révolution nouvelle. Néanmoins déjà le temps calme les passions ; les théâtres ont osé convier le public à leurs pièces nouvelles, le feuilleton littéraire a réclamé sa place d'usage dans nos gazettes, et même la brillante description d'une toilette de mariée a rempli jusqu'à trois colonnes d'un de ces graves organes de la presse. Il faut dire aussi que jamais trousseau, corbeille de mariage et cadeaux de noces n'avaient été si dignes d'occuper les curieux. Trois ou quatre grandes pièces remplies de riches tissus, de bijoux brillans, de ces jolis meubles qui font de Paris la capitale

du bon goût, un bazar entier, une exposition digne de la prose descriptive des MILLE ET UNE NUITS! On a évalué ce prix de toutes ces belles choses à plus de cinquante mille écus. C'est le mercredi 16 de la mois que M. C. P. fils a épousé Mlle A. P.; car nous devons imiter la discrétion du TEMPS, qui, en louant la beauté et la grâce de la mariée, s'est cru dispensé de donner au-delà de ses initiales. Dans ces occasions, les graves journaux de la vieille Angleterre sont moins discrets.

— Les nouveautés que nos petits théâtres ont représentées cette semaine ont été assez peu importantes pour que nous puissions en remettre la mention à la semaine prochaine. La Porte-Saint-Martin ne donne que ce soir sa grande pièce des MALCONTENS.

— MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL, tomes 2 et 4, sous presse chez H. Dumont, à Bruxelles. Ces deux volumes complètent un ouvrage qui a déjà pris place dans toutes les bibliothèques. Nous ferons connaître ces tomes II et IV, qui sont tout-à-fait inédits, et dont l'intérêt égale celui des deux tomes précédens. Basil Hall nous conduit successivement en Espagne et dans l'Inde, passant des scènes les plus sombres aux scènes les plus gaies; il a une verve intarissable. Cet ouvrage est classique dans tous les ports de mer, comme les bons romans de Cooper, ceux de M. E. Sue et les SCÈNES MARITIMES DE M. JAL. Les tomes 1 et 2 sont en vente.

— BULLETIN LITTÉRAIRE. — M. ROGER, de l'Académie Française. — M. Roger annonce deux volumes d'œuvres diverses par souscription. C'est un appel qu'il fait à ses amis de toutes les opinions, mais surtout à ceux de la sienne. Cet appel mérite d'être entendu. M. Roger a occupé sous la restauration une place importante, et y a rendu des services; ceux qui ont été moins heureux auprès de lui ne sauraient conserver leur rancune au-delà du naufrage politique de l'auteur. M. Ch. Nodier s'est chargé du *Prospectus* de M. Roger; on sait avec quelle chaleur M. Ch. Nodier plaide pour ses amis, qu'ils soient sur les bancs de l'Académie ou au ban de l'Académie. Dans cette circonstance, M. Ch. Nodier nous dit que la littérature impériale n'est pas jugée et ne le sera que dans cent ans. Cette question, purement littéraire, pourra provoquer la discussion; nous préférons aujourd'hui citer quelques phrases d'une

lettre de M. Roger, qui parle avec une aimable modestie de son léger bagage d'académicien, et après avoir dit que son premier volume contiendra ses pièces de théâtre et le second ses mélanges, rappelle en ces termes les derniers événemens de sa vie :

« Entré de bonne heure dans la carrière de l'administration, j'y » ai presque constamment sacrifié mes goûts à mes devoirs, mes » travaux littéraires à des services publics; et comme il n'était ni » dans ma nature de m'enrichir par mes emplois, ni en mon pou- » voir de m'occuper beaucoup de littérature, il est résulté de cette » double position que je n'ai rempli ni ma bourse ni mon porte- » feuille. Aussi, quand la révolution de juillet vint à l'improviste » couper les cordons de l'une, je ne songeai guère à me faire une » ressource de l'autre.

» Et pourtant il fallait vivre!

» J'avais quelque argenterie, je la vendis; quelques bijoux, je » les vendis, quelques meubles et autres débris de mes petites » grandeurs déchues, je les vendis. Sacrifices légers que je fis sans » regrets, et, je puis le dire même, sans humeur... Mais il fallut » bientôt me résigner à de plus rudes épreuves.

» J'avais une bibliothèque, commencée avec mes prix de col- » lége, augmentée chaque année d'acquisitions nouvelles... J'en » sacrifiai d'abord les plus belles reliures, puis un rayon, puis » deux, puis quatre, si bien que je dis adieu successivement à la » moitié de mes livres.

» Sans vous, mon cher confrère, j'allais sans doute me séparer » de l'autre moitié. Cette résolution vous a semblé de la barbarie, » et, voulant me conserver ces vieux amis, si doux dans la pros- » périté et plus doux encore dans le malheur, vous m'avez fait » renoncer à ce cruel divorce en me proposant de publier par » souscription une édition de mes ouvrages. Je vous ai soumis » d'abord, sans fausse modestie, les objections que je renouvelle » et développe aujourd'hui dans cette lettre.

» Y avez-vous réponse?

» Croyez-vous du moins que si le public accueille cette édition » avec indifférence, il me reste encore assez d'amis pour que je » ne fasse pas un vain appel à leur vieille indulgence? »

—

TABLE DES MATIÈRES.